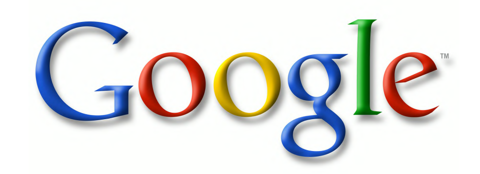




LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame de GOMEZ.

TOME DIXNEUVIEME.



A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXIX.

TABLE DES NOUVELES

Contenuës dans le

DIXNEUVIEME VOLUME.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 17. *Décembre.* 1738.

JOLLY.

ADELAÏDE
REINE
DE
LOMBARDIE.

XCV. NOUVELLE.

DANS le tems & presque au même momen des événemens que j'a rapporté dans l'Histoir d'Uldarie, Duc de Bohême, l'Empereur Othon premie du nom, & surnommé le Grand ne montroit pas moins d'ardeu pour la vengeance & la possessio de celle qui l'avoit rangé sous se

loix ; mais avec cette différence que le Duc de Bohême sacrifioit sa gloire à son amour, tandis qu'Othon sembloit ne faire servir son amour qu'à l'augmentation de sa gloire. Amant fidele, ami généreux, & grand Capitaine, il sçut accorder tous ces titres dans les conjonctures les plus délicates ; & ce ne fut jamais que par la grandeur de ses actions, qu'il instruisit l'Univers de celle de son amour.

L'Incomparable Adelaide, fille de Rodolphe Roi de Bourgogne, en fut l'objet ; & quoique les rares vertus de cette belle Princesse eussent sans doute éclaté sans aucun secours, on peut dire que la flâme dont elles embraserent le cœur d'Othon, leur donna un nouveau lustre. Ce Prince étoit encore sous l'autorité de Henry, premier du nom, Empereur d'Allemagne son pere, lorsque dans le désir de connoître par lui-même les différens caracteres des Souverains de l'Europe, & le genie de leurs sujets, il forma le dessein de parcourir

inco-

incognito les Cours étrangeres. La réputation de Lothaire second Roi des Lombards, lui fit d'abord entreprendre le voyage d'Italie. Comme l'Empereur Henry venoit de pacifier les troubles de l'Allemagne, par la valeur & la prudence du jeune Othon, il crut ne devoir pas s'opposer à son projet, & que c'étoit le moins que lui devoit sa complaisance, de lui laisser employer le tems de la paix dans une occupation si digne d'une Prince qui cherche à s'instruire. Dans cette pensée, il ne s'occupa qu'à favoriser le mistere dont il vouloit que ses voyages fussent accompagnés; & quoiqu'il prît un équipage convenable à un grand Seigneur, il étoit cependant si fort au-dessous du fils d'un Empereur, qu'il eût été difficile de le connoître à ces marques exterieures, si le Ciel n'eût imprimé sur son front, cet air de majesté & de superiorité, avec lequel il lui plaît de caracteriser les hommes qu'il a destinés pour commander aux au-

tres. Ce fut donc sous le nom de Comte de Nuremberg, favori de l'Empereur Henry, qu'il se rendit à la Cour de Lothaire, Roi de Lombardie; & comme ce titre suffisoit pour engager le Monarque à lui faire honneur, il y fut reçû avec toute la distinction qu'il pouvoit desirer sous le nom qu'il avoit pris.

Lothaire étoit un jeune Prince rempli de défauts & de belles qualités; mais qui sçavoit si bien déguiser les premiers, & mettre au jour les dernieres, qu'il étoit mal aisé de lui refuser son cœur, quand il avoit entrepris de s'en emparer. Le Prince Othon au contraire possédoit mille vertus, & n'avoit aucun vice; il étoit l'homme le mieux fait de son tems, & joignoit à l'extérieur le plus séduisant, une grandeur d'ame, & des sentimens qui lui gagnoient sans nulle réserve, celles de tous ceux qui l'approchoient. Lothaire étoit fin, dissimulé, & faisoit souvent servir les nœuds les plus sacrés du devoir

voir & de l'amitié, à ses desseins politiques, ausquels il les sacrifioit sans peine, lorsqu'il le jugeoit nécessaire à ses intérêts. Othon étoit franc, sincere, ouvert, & ne faisoit agir les ressorts de la politique, que dans les affaires d'Etat, pour la sûreté de l'Empire, ou pour le bien de ses sujets.

Le Prince d'Allemagne étoit trop éclairé pour ne pas dévoiler ce caractere, malgré les soins que le Monarque apportoit à le cacher: cependant cette connoissance ne put l'empêcher de prendre pour Lothaire une tendre amitié; & comme le Roi Lombard sentoit qu'il étoit de sa politique de ménager l'Empereur, & qu'il prenoit Othon pour le Comte de Nuremberg son favori, il ne négligea rien pour s'en faire aimer. Il y parvint, & si le jeune Prince eût été seul maître de son secret, il auroit commencé à lui donner des preuves de son estime, en lui découvrant son rang & ses desseins; mais l'Empereur n'étant entré dans ce mistere, qu'à con-

condition qu'il ne le revéleroit à qui que ce fût, il se vit forcé de se taire. Cependant cette dissimulation ne s'accordant point avec la franchise qui lui étoit naturelle, il la réparoit par toutes les ouvertures de cœur, qu'il étoit en pouvoir de lui faire; & le sort paroissant vouloir lui rendre d'un côté ce qu'il croyoit perdre de l'autre, lui fit donner des marques de son amitié à Lothaire bien plus essentielles que cette confidence.

Quoique ce Monarque possédât la plus grande partie de l'Italie, sous le titre de Roi des Lombards, il ne laissoit pas d'y avoir quelques Villes considérables, sous la domination de plusieurs Princes, qui tranchoient du Souverain, & qui souvent cherchoient à secouër le jong de Lothaire, dont ils étoient vassaux & tributaires. Entre ceux qui le supportoient avec le plus d'impatience, étoit Beranger, qui comme le plus puissant portoit le titre éclatant de Prince d'Italie; & que l'envie & l'ambition dont

il

il étoit dévoré, faisoient soupirer sans cesse après celui de Roi.

Il avoit un fils nommé Albert, qui par la ressemblance de ses sentimens aux siens, lui faisoit souhaiter encore avec plus d'ardeur de lui mettre la Couronne sur la tête; mais Lothaire paroissoit s'être si bien affermi dans ses Etats, & les petits Princes d'Italie si peu en situation de soutenir celui qui voudroit le détrôner, que faute de moyens pour y parvenir, le pere & le fils étoient forcés de dissimuler la secrette douleur qu'ils ressentoient d'obéir. Le Prince Albert avoit été élevé avec Lothaire, & l'habitude plûtôt qu'une amitié sincere, les avoit liés de façon, que le Monarque l'admettoit dans toutes ses parties, & lui faisoit partager tous ses plaisirs. Beranger avoit si bien instruit son fils dans l'art de feindre, qu'il sembloit que Lothaire n'eût point d'ami plus attaché que le Prince Albert; & que malgré toute la prénétration du Monarque, il en

en fût persuadé comme les autres.

Ce fut dans le plus fort de cette faveur, que le feint Comte de Nuremberg arriva à la Cour du Roi des Lombards. Sa présence ranima l'ambition de Beranger; & jugeant qu'il ne pourroit jamais s'emparer de l'Italie, sans le secours de l'Empereur, & qu'il lui étoit de la derniere importance de captiver le cœur de son favori, Albert & lui parurent les plus empressés à lui faire honneur. Othon qui en changeant de nom, n'avoit point changé de caractere, reçut les témoignages de leur estime avec un air si franc, & des marques de considérations si particulieres, qu'ils ne douterent point de parvenir à le mettre dans leurs intérêts. Cependant pour ne rien hasarder légerement le Prince Albert feignant de remplir les volontés du Roi, s'attacha de telle sorte à l'instruire des affaires les plus secrettes, de l'Etat des Puissances qu'il avoit à craindre, de celles qui pouvoient le deffendre, & des continuelles dis-

diſſentions des Princes d'Italie, qu'Othon ſe vit auſſi bien informé, que s'il eût été des conſeils de Lothaire: mais de pareils éclairciſſemens lui faiſant ſoubçonner quelque deſſein ſecret ſur l'Empereur ſon pere, ſoit qu'Albert parlât du conſentement de Lothaire, ou ſoit que ce fût de ſon ſeul mouvement, il réſolut d'en pénétrer les motifs; & jugeant que la politique lui étoit alors néceſſaire, il en employa toutes les ruſes pour ne rien négliger de ce qui pouvoit être utile à l'Empire, ou bien à la ſûreté de Lothaire. Pour cet effet il affecta de ne jamais parler à ce monarque, des entretiens qu'il avoit avec Albert, perſuadé que ſi c'étoit par ſon ordre, il ne manqueroit pas de s'en expliquer avec lui; & que ſi le Prince d'Italie n'agiſſoit que de lui-même, il lui donneroit par cette conduite, une preuve de ſa diſcrétion qui le forceroit à s'ouvrir entiérement.

Ce raiſonnement ſe trouva juſte. Albert & Beranger convaincus

qu'ils pouvoient se fier au Comte de Nuremberg, passérent bien-tôt des affaires générales, aux particulieres; & dans plusieurs conversations lui firent entrevoir que les Princes d'Italie souffroient avec peine Lothaire sur le trône; que ce Monarque avoit fait de grandes fautes dans le Gouvernement; & que si l'Empereur vouloit s'en mêler, il seroit aisé de remedier au mal qu'il avoit fait. Othon qui n'attendoit que cette ouverture pour se rendre maître de leur secret, les assûra sans balancer des soins que prendroit Henry des intérêts des peuples de Lombardie, si on lui en donnoit les moyens; & qu'il l'y porteroit de tout son pouvoir. Albert & son pere lui promirent de le mettre au fait, lorsqu'ils pourroient l'entretenir sans craindre d'être interrompus, ou surpris; & le Prince Allemant qui brûloit de démasquer à Lothaire ses faux amis, & de lui prouver par ce trait de générosité, combien il étoit le sien; leur donna ren-

rendez-vous dans l'endroit le plus solitaire des jardins du Palais, pour le lendemain, jour auquel le Monarque Lombard avoit accoûtumé de se renfermer avec les Principaux de son Conseil, pour vaquer aux besoins de l'Etat. Le Prince d'Allemagne avoit trop bien étudié le caractere de Beranger & d'Albert, pour ne pas être persuadé que le seul désir de s'emparer de la Couronne d'Italie, les portoit à blâmer la conduite de Lothaire; & qu'ils ne vouloient intéresser l'Empereur dans cette affaire, que pour avoir des forces capables de le détrôner; mais ne voulant rien ignorer de leurs projets, afin d'en arrêter le cours, il résolut de feindre jusqu'à ce qu'il fût entiérement éclairci de ses doutes.

Ce Prince passa la nuit dans une agitation extraordinaire, sans qu'il en pût bien démêler la cause: cependant son amitié pour Lothaire, & l'horreur qu'il avoit pour les traîtres, lui faisans croire que la

la perfide d'Albert & de Beranger en étoit le motif, il se flatta qu'il seroit délivré de ses inquiétudes, quand il auroit renversé leurs desseins. Dans cette pensée, & ne pouvant fermer la paupiere, il se leva de grand matin, se fit habiller, & se rendit dans les jardins du Palais, pour y rêver en liberté jusqu'à l'heure de son rendez-vous. Il y avoit déjà quelques tems qu'il s'y promenoit, lorsqu'en entrant dans un bosquet qui terminoit l'allée, il sentit qu'il marchoit sur quelque chose de plus solide que le cailloutage du sable; il regarde, cherche; & trouve enfin une petite boëte d'or très simple, sans aucun ornement, & fermée de façon à ne pouvoir l'ouvrir sans en sçavoir le secret; mais le curieux Othon poussé d'un mouvement inconnu, tourna la boëte de tant de différentes manieres, qu'il rompit le ressort, & parvint à ce qu'il desiroit: mais il eut bientôt lieu de se repentir d'avoir forcé pour ainsi dire l'objet qu'elle renfermoit à

paroître à ses yeux. C'étoit une jeune personne vétuë en Bergere, la Houlette à la main, & la Panneticre penduë au côté, qui par l'éclat de sa beauté merveilleuse, frapa le jeune Prince d'un trait aussi prompt qu'invincible. Jusqu'à ce moment, la gloire seule avoit occupé son cœur; & prevenu de l'idée que les Princes qui veulent mériter le nom de Grand, ne doivent s'engager que pour le bien de leurs sujets, & qu'ils sont nés pour être les illustres victimes de l'Etat, il avoit évité avec un soin extrême de se rendre aux flateurs appas d'un séxe séducteur, afin de former les nœuds d'un glorieux hyménée, sans être dans la triste nécessité d'en rompre de plus doux.

Mais le portrait détruisit en un instant les résolutions de plusieurs années, & le présomptif héritier de l'Empire Germanique, qui cherchoit à se conserver pour les plus grandes Princesses, se vit aussujetti à la seule vûë d'une peinture qui pouvoit n'être qu'une effet de l'imagina-

gination du peintre, ou qui devenu réel, n'offroit à son amour, qu'une fille dont la naissance formoit un obstacle insurmontable au désir qu'il pouvoit avoir d'en faire sa compagne. Cependant toutes ces choses ne firent point le sujet de ses réflexions; uniquement occupé des charmes de la Bergere, il ne crut rien d'impossible, & n'entrevit point d'autres difficultés dans son amour naissant, que celle d'en trouver l'objet, & de s'en faire aimer. La simplicité de la boëte lui donnant lieu de croire que l'amant n'étoit pas d'un rang bien relevé; il se flata de le découvrir parmi les Courtisans de Lothaire, à l'inquiétude qu'il ne pouvoit manquer d'avoir, quand il s'appercevroit de la perte qu'il avoit faite; & persuadé qu'il ne tarderoit pas à sçavoir le nom de cette jeune beauté, lorsqu'il connoîtroit son rival, il s'abandonna tout entier au plaisir d'examiner les graces de cette admirable Inconnue.

Ce

Ce fut dans cette douce occupation qu'il attendit l'heure de son rendez-vous avec Albert & Beranger, non sans quelque espèce de chagrin d'être obligé de l'interrompre. Mais comme jamais homme ne sçut mieux que lui triompher des mouvemens de son ame, il ne se fut pas plûtôt rappellé le motif qui l'avoit amené en ce lieu, qu'il fit céder son ardeur naissante à ce qu'il croyoit que son amitié pour Lothaire exigeoit de lui ; & malgré le trouble que l'avanture du portrait venoit de jetter dans son cœur, il y rétablit bientôt le sang froid & la tranquillité dont il avoit besoin pour l'entretien qu'il alloit avoir. Il étoit dans cette situation, quand les Princes le joignirent. Quoique leurs caracteres fourbe & dissimulé se fût assez dévoilé aux yeux d'Othon pour lui inspirer du mépris, l'espoir de les faire rentrer dans leur devoir avoit jusqu'à ce jour comme suspendu son indignation. Cependant il vit à peine avancer Albert, qu'un

qu'un mouvement involontaire le força de ne l'envisager qu'avec des yeux ennemis ; & que toute sa prudence lui fut néceſſaire pour ne pas faire éclater la ſecrette haine qu'il ſentit naître pour lui dans ce fatal moment. Il ſe contraignit pourtant ; & les ayant priés de lui parler à cœur ouvert, puiſque perſonne ne pouvoit les entendre, Beranger prit la parole, & regardant le feint Comte de Nuremberg d'un air qui marquoit l'importance de ſon ſecret : Je ne puis douter, Seigneur, lui dit-il, que le Ciel n'approuve mes deſſeins, puiſqu'il vous a conduit en cette Cour pour me faciliter les moyens de vous faire connoître de vive voix, les intérêts de l'Empereur votre maître ; & de quelle ſorte ils ſont mêlés avec les miens. L'Italie veut un Roi, continua-t-il, mais un Roi qui ſoit digne de l'être : le foible Lothaire n'en a que le titre, & les peuples gémiſſent ſous le joug de pluſieurs Souverains, quoiqu'il ſemble n'en avoir

avoir qu'un; cependant de tous les Princes d'Italie qui cherchent à s'emparer de la Couronne, je suis le seul de qui les prétentions soient fondées sur la justice. Ma naissance, & les services que j'ai rendus à l'Etat, m'y donnent de si justes droits, que je vous avouë que c'est avec la derniere douleur que j'en vois un autre possesseur. Peut-être que cette ambition se seroit réfroidie, si je n'avois toûjours eu que moi en vûë; mais le Ciel m'ayant accordé un fils, je frémis de honte, & de rage en le voyant subir un joug qu'il devroit imposer aux autres. Le peu d'occasions que j'ai eu de l'en delivrer, m'a forcé de cacher mes sentimens; mais aujourd'hui que je puis mettre sur pied des forces assez grandes pour réüssir dans mon dessein, & que j'ai ménagé de telle sorte l'esprit des Princes d'Italie, qu'ils sont prêts à me seconder, à condition que l'Empereur entre dans mon projet, & veuille soûtenir; il faut que je perdre la vie,

ou que je mette la Couronne ſur la tête d'Albert. Il dépend donc de vous, Seigneur, d'augmenter la gloire de l'Empereur votre maître, en le portant à favoriſer notre entrepriſe. Qu'il me donne des troupes pour joindre aux nôtres; qu'il m'aide à chaſſer Lothaire du trône; qu'il reconnoiſſe mon fils Roi des Lombards; & nous nous engagerons par un traité ſolemnel, de lui faire hommage de toute l'Italie, de lui payer un tribut annuel tel qu'il voudra l'éxiger; & ne faiſant valoir le titre de Roi que dans le cœur de la Lombardie, mon fils ne ſe regardera que comme ſon Lieutenant & ſon vaſſal. Si l'Empereur conſent à ce projet, Conrad Roi de la Bourgogne Transjurane, eſt prêt à s'unir à nous, & de faire épouſer à mon fils la Princeſſe Adelaïde, ſa niece; Albert l'adore, Conrad veut un Roi pour ſon époux; & puiſque cet amour s'accorde ſi bien avec ſa gloire, & mon ambition, je l'approuve, & ne veux rien épargner pour le rendre heureux.

Tout

Tout ce diſcours avoit jetté le jeune Prince d'Allemagne dans une impatience qu'il eut une peine extrême à moderer ; mais ces dernieres paroles le troublerent de telle ſorte, ſans en pouvoir démêler la cauſe, que n'étant plus le maître de ſon reſſentiment : Juſte Ciel, s'écria-t-il, ſe peut-il que des Princes que Lothaire regarde comme les plus fermes colonnes de ſon trône, ſoient capables de former de ſi lâches complots. Eſt-ce bien Beranger qui me parle, eſt-ce Albert que ſon Roi chérit ſi tendrement ; & qu'il honore de toute ſa faveur, qui s'adreſſe à moi pour le ſervir dans cet affreux projet. Je vous l'avouë, Seigneur, ajoûta-t-il, en les regardant l'un & l'autre avec une fierté qui les ſurprit ; je n'euſſe jamais penſé que vous euſſiez jetté les yeux ſur moi pour engager l'Empereur dans cette affaire ; je m'étois flaté qu'il ne s'agiſſoit que d'employer la ſageſſe de ſes conſeils auprès de Lothaire, pour

le

le soulagement des peuples de Lombardie ; mais enfin, puisqu'il s'agit de répondre à votre confidence, sçachez que l'Empereur fait bien moins consister sa gloire dans l'étenduë de ses conquêtes, que dans la pratique de la justice & de l'équité ; que bien loin de profiter de votre rébellion pour détrôner Lothaire, il metta toutes ses forces sur pied pour l'y maintenir, & renverser vos projets ; & que s'il étoit capable d'avoir d'autres sentimens, je serois le prémier à les ranimer dans son ame. Qu'Albert cherche d'autres voyes pour épouser Adelaïde, & rentrez tous deux dans votre devoir, si vous voulez que je sois votre ami.

A ces mots les ayant saluës avec froideur, il s'en éloigna sans attendre leur réponse, & les laissa dans un étonnement mêlé de rage & de confusion, qui ne leur permit pas de s'opposer à son départ. Cependant revenus de leur surprise, & jugeant bien que si Lothaire

thaire étoit averti, il ne tarderoit pas à les faire arrêter ; ils prirent la réſolution de quitter Pavie, à l'inſtant même, Beranger pour ſe retirer dans ſes places fortes, & ſon fils Albert pour paſſer à la Cour du Roi de Bourgogne. Ce deſſein fut auſſi promptement exécuté que pris, & toute la diligence d'Othon à les démaſquer aux yeux de Lothaire, ne put prévenir leur fuite.

En effet, ce Prince prévoyant les dangereuſes conſéquences du traité qu'Albert & Beranger pouvoient faire avec Conrad, & voulant y apporter un obſtacle invincible, ſe réſolut non ſeulement d'inſtruire le Roi de Lombardie de ce qui ſe trâmoit contre lui; mais encore de lui faciliter les moyens de faire alliance avec le Roi de Bourgogne, en demandant Adelaïde pour lui-même, perſuadé que ce Prince ne balanceroit pas à préferer à des ſujets rebelles, & de qui la puiſſance dépendroit du hazard des combats, un Mo-

nar-

narque établi ſur le trône par les loix divines & humaines. Dans cette penſée il ſe rendit à l'appartement de Lothaire, qui debarraſſé de ſes occupations ſérieuſes, donnoit ordre de chercher le comte de Nuremberg au même inſtant qu'il le vit paroître.

Le Roi de Lombardie le traitant toûjours ſelon le rang dont il le croyoit, lui fit mille amitiés; & lui propoſa différentes parties de plaiſir pour paſſer le reſte de cette journée; mais Othon rempli de ſes idées, le ſépara de ſes Courtiſans; & ne pouvant ſi bien ſe contraindre qu'il ne montrât quelque agitation. Il n'eſt pas queſtion, Seigneur, lui dit-il, de chercher des divertiſſemens, des affaires plus importantes me font vous ſupplier d'entrer dans votre cabinet pour me donner la liberté de vous entretenir ſans témoins. Ces paroles, & l'air dont elles étoient prononcées, ne laiſſant pas douter Lothaire qu'elles ne renfermaſſent des choſes extraordinai-

naires, il n'y répondit qu'en le conduiſant dans le cabinet, où lorſqu'ils furent entrés, il pria le feint Comte de lui dire de quoi il s'agiſſoit.

Othon n'héſita pas, & lui découvrant tout ce qui s'étoit paſſé entre le Prince d'Italie & lui depuis ſon arrivée en cette Cour, les ſoupçons qu'il avoit conçu contre la fidélité du pere & du fils; & la conduite qu'il avoit tenuë pour les obliger à ſe confier à lui. Il termina ſon rapport par la converſation qu'il venoit d'avoir avec eux, & le détail du complot qu'ils avoient formé pour lequel ils s'étoient flatés qu'il employeroit ſa faveur auprès de l'Empereur, afin de l'y faire entrer. Vous devez juger, Seigneur, continua-t-il, que Beranger ne s'eſt pas hazardé à me mettre dans ſa confidence, ſans avoir aſſûré ſon projet du côté du Roi de Bourgogne, & des autres Princes qui pourroient le traverſer; que les propoſitions qu'il fait à l'empereur n'ont point d'autre

tre but que d'empêcher qu'il ne prenne votre partie, ou qu'il ne profite des troubles de la Lombardie pour s'en emparer de vive force; & qu'en demandant à Henri sa protection, & des troupes en cas de besoin, son unique intention est de mépriser l'une, & de renvoyer les autres, lorsqu'il s'en sera servi pour vous détrôner, & conquêter toute l'Italie. Il est aussi hors de doute, que Conrad ne le secoure de toutes ses forces, & ne donna sa niece au Prince Albert, afin de joindre un titre d'alliance aux prétentions qu'il croit avoir sur la Lombardie, à la possession de laquelle on sçait qu'il aspire depuis que la mort de Rodolphe son frere, & pere d'Adelaïde le laisse le maître de la Bourgogne Transjurane, & du sort de cette Princesse. Ainsi c'est donc votre prudence qui doit apporter un prompt remede au mal qui se prépara, soit en vous assûrant de Beranger & de son fils, soit en les prévenant en faisant alliance avec Con-

Conrad. A l'égard de l'Empereur, j'ose vous engager sa parole royale, que vos ennemis seront les siens, & que le Prince Othon viendra lui-même à la tête des armées de son pere pour prendre votre deffense, & que quelque avantage qu'on lui propose, il les refusera tous pour se conserver celui de vous avoir pour ami.

Le généreux Othon prononça ces mots avec une majesté qui frapa Lothaire; il crut y reconnoître cet air de supériorité qui distingue si parfaitement le Souverain d'avec le sujet: le feint Comte de Nuremberg lui parut tout autre en ce moment, & moins étonné des ambitieux desseins d'Albert & de Beranger que du procédé magnanime du Comte, & de l'assûrance avec laquelle il engageoit la parole de son maître; il jugea ou qu'il présumoit trop de sa faveur auprès de l'Empereur, ou qu'il étoit lui-même fort au-dessus de ce qu'il vouloit paroître. Prévenu

de cette idée; Je vous avoüe, lui dit, il, que mon cœur est mille fois plus sensible à la promesse, que vous me faites qu'à la trahison de Beranger; & quels que soient ses efforts, il m'est impossible de les craindre, s'il est vrai que l'envincible Othon se range de mon côté. Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, quelque soit votre pouvoir sur l'esprit de l'Empereur & du Prince son fils, ne vous offensez pas si je balance à croire qu'ils perdent une occasion si favorable de mettre l'Italie sous leur puissance: ce généreux desintéressement ne s'accorde point avec la politique des Souverains, & si vous ne m'en donnez de plus fortes preuves, je prévois qu'il faudra me préparer à soûtenir la guerre au-dedans & au-dehors de mes Etats. Je sens bien que vous me rendez un service aujourd'hui qui doit me faire juger de ceux que vous pouvez me rendre, qu'il ne tenoit qu'à vous d'entrer dans les intérêts d'Albert & de Beranger, & que
même

même vous ſacrifiez ceux de l'Empereur pour les miens. Mais qu'ai-je fait, Seigneur, pour mériter un ſemblable zele ? & quoiqu'il paroiſſe que vous cherchiez à rompre les deſſeins de mes ennemis en m'en inſtriſant, ne puis-je pas penſer que vous en avez de ſecrets qui vous font agir ? Comment puis-je me perſuader que le Comte de Nuremberg le plus fidele ſujet de l'Empereur Henry, & du Prince Othon, leur ami, leur favori, enfin celui qui poſſede toute leur confiance, ſans avoir d'autre intérêt que le mien, m'avertiſſe d'une conſpiration dont la réuſſite augmenteroit la puiſſance de ſon maître, s'il vouloit la favoriſer? Ah! Seigneur, ajoûta-t-il en le regardant fixement, ſi vous ne voulez pas que mes ſoupçons terniſſent la gloire du Comte de Nuremberg, daignez me le faire mieux connoître.

Othon ſentit toute la force de ce raiſonnement, il vit que le Roi de Lombardie pénétroit en quel-

que forte le mistere de son déguisement, & fatigué d'une dissimulation si contraire à son caractere, il se résolut sur le champ d'y mettre fin; mais sans manquer à ce qu'il avoit promis à l'Empereur, son pere. Ainsi pour accorder son devoir & sa sincérité naturelle, il prit la parole; & laissant voir dans ses yeux une partie de ce qui se passoit dans son ame, Il est vrai lui repondit-il, en souriant, que selon la politique, mon procédé doit paroître extraordinaire, mais selon les loix de l'honneur & de l'amitié, il n'a rien qui puisse vous surprendre. Vos soupçons ne m'offensent point, & sans chercher à me faire mieux expliquer, qu'il vous suffise, Seigneur, de sçavoir que je ne vous parle que par l'ordre de l'Empereur & du Prince son fils, que ce dernier a pour vous une estime particuliere, & que pour vous la prouver, je suis prêt à rompre tous les projets des Princes d'Italie en me rendant à la Cour du Roi de Bourgogne; à menager son alliance-

liance avec vous en lui faisant concevoir qu'il lui sera mille fois plus avantageux de vous donner Adelaïde, & d'affermir la Couronne sur votre tête, que de favoriser un tas de rebelles, de qui le sort ne peut dépendre que du caprice de la fortune, & de celui des armes dont le succès sera d'autant plus incertain, que l'Empereur fondra sur eux avec toutes ses forces. Voilà Seigneur, continua-t-il, de quelle façon je prétens vous convaincre que le Comte de Nuremberg n'agit ici que comme feroit Othon lui-même; & qu'il est des occasions où des Princes tels que lui sçavent se dépouiller de leurs propres intérêts pour embrasser le parti de la justice & de l'équité. Ce discours fait avec feu, ouvrit entiérement les yeux du Roi de Lombardie, il ne douta plus que ce ne fût Othon lui-même qu'il avoit à sa Cour; mais comme il étoit naturellement soupçonneux, & qu'il ne concevoit pas qu'un procédé si généreux n'eût point un motif ca-

caché, il résolut d'attendre l'événement de cette grande affaire pour lui avouër qu'il avoit pénétré son secret, de profiter cependant de ses offres & de ses conseils, en feignant toûjours de le croire ce qu'il vouloit paroître, & de le presser d'éxecuter ce qu'il venoit de lui proposer, afin de l'éloigner & de juger par sa conduite à la Cour de Conrad, de la confiance qu'il devoit avoir à ses paroles.

Pour commencer à mettre cette dissimulation en pratique, il se servit des termes les plus forts & des expressions les plus vives pour lui témoigner sa reconnoissance, & combien il étoit sensible à l'estime d'Othon. Ensuite l'ayant conjuré de lui dire son avis sur la maniere dont il falloit qu'il en usât avec Beranger, ils conclurent que n'étant pas sûr de faire arrêter le pere & le fils sans exciter une sédition dangereuse, Lothaire feindroit d'ignorer leurs desseins, jusqu'à ce qu'il fût instruit des intentions du

Roi

Roi de Bourgogne auprès duquel il envoyeroit un Ambaſſadeur pour lui domander la Princeſſe Adelaïde en mariage, que le Comte de Nuremberg ſe rendroit le premier à cette Cour, & mettroit les choſes en état que Conrad à l'arrivée de l'Ambaſſadeur, ſeroit entiérement diſpoſé à cette alliance, & que pendant tout ce tems, Lothaire aſſembleroit le plus de Troupes qu'il lui ſeroit poſſible afin de tenir en reſpect les Princes d'Italie; & que de ſon côté le Comte de Nuremberg dépêcheroit des Couriers à l'Empereur pour l'avertir de ce qui ſe paſſoit & le preſſer de lui envoyer du ſecours.

Ce fut là le réſultat de ce conſeil ſecret qui ſe termina par pluſieurs marques d'amitié de part & d'autre, ſans ſe découvrir entiérement leurs penſées; & cependant les pénétrant aſſez pour n'avoir pas beſoin d'une plus grande explication. Othon ſe retira pour faire part de cette conjoncture à l'Empereur, & le prier de faire

avancer des Troupes vers l'Italie en lui indiquant l'endroit, où il les joindroit. L'idée flateuse de donner à l'Univers une si glorieuse preuve de desintéressement & de générosité, avoit tellement occupé ce Prince, qu'il sembloit en avoir oublié l'avanture du portrait; mais lorsqu'il eut satisfait à ce qu'il croyoit devoir à son amitié pour Lothaire, & qu'il se vit prêt à quitter Pavie, la charmante Bergere vint s'offrir à son imagination plus fortement que jamais; & la nécessité de quitter l'Italie sans avoir eu le tems de la connoître, en augmentant le désir, il crut que pour être plus promptement informé de ce qu'il vouloit sçavoir, il pouvoit sans rien risquer se confier au Roi de Lombardie, persuadé que si cette admirable personne étoit d'un rang distingué, & que son habillement ne fût qu'un déguisement, il en seroit instruit; & qu'il pourroit lui faciliter les moyens de la voir.

Il se fortifia d'autant plus dans cet-

cette pensée, qu'il sçavoit que Lothaire étoit attaché depuis quelques mois à une Dame de sa Cour, & que cette passion étoit encore trop vive pour craindre qu'il fût ou qu'il devînt son rival. Il ne balança donc point, & dès le même jour ayant engagé le Monarque dans une promenade solitaire, il lui conta son avanture, lui découvrit le trouble de son ame ; & lui montrant le portrait, le conjura de lui dire s'il n'en connoissoit point l'orignal. Le Roi de Lombardie eut à peine jetté les yeux sur cette peinture, qu'il y reconnut la jeune Adelaïde, Princesse de Bourgogne, dont il avoit déjà vû plusieurs portraits ; mais par un effet singulier du pouvoir de l'amour, ce Prince qui n'avoit rien senti pour Adelaïde, & qu'Othon qui ne la connoissoit point avoit une peine extrême à se déterminer à la demander en mariage, excité par l'aveu qu'il venoit de lui faire de son ardeur naissante, & piqué d'un trait de jalousie qu'il ne

put dompter, devint alors le plus dangereux de ses rivaux ; & jugeant dans l'instant qu'il étoit de la derniere conséquence d'empêcher qu'il ne la vît, il lui répondit avec froideur en feignant d'examiner le portrait, qu'il n'avoit nulle idée de celle qu'il représentoit, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût une imagination du peintre, qu'il lui conseilloit de triompher au plûtôt d'une passion qui ne pouvoit lui procurer que des inquiétudes inutiles, & passant de là aux affaires présentes, il l'instruisit des ordres qu'il avoit donnés pour assembler ses Troupes, lui apprit que Beranger s'étoit retiré dans une place forte, & qu'on ignoroit où le Prince Albert avoit porté ses pas. Ensuite affectant une entiere confiance dans son amitié, il lui dit qu'ayant reflêchi sur tout ce qu'il lui avoit avancé de la part de l'Empereur & du Prince Othon, il ne croyoit pas qu'il fût nécessaire qu'il se transportât à la Cour de Conrad, &

que

que s'il vouloit lui rendre un service plus signalé, c'étoit de retourner en Allemagne, & de presser son maître de lui envoyer des Troupes, qu'il feroit bien mieux de vive voix que par des Couriers d'autant plus qu'il le muniroit d'un traité d'alliance avec l'Empereur tel qu'il le souhaiteroit; qu'il le signeroit ; & que Henri n'auroit plus qu'à le ratifier, que pendant son voyage il envoyeroit un Ambassadeur au Roi de Bourgogne pour demander Adelaïde, & que cette demande appuyée par la marche des Troupes Impériales qui prouveroit à Conrad son accord avec l'Empereur, auroit un effet plus prompt que tout ce qu'il pourroit lui dire; & qu'enfin il le conjuroit de passer droit en Allemagne sans s'arrêter à la Cour de Bourgogne, qu'il avoit autant de tems qu'il en falloit pour prévenir les Princes ligués contre lui, étant bien informé qu'ils faisoient plusieurs difficultés à Beranger, qui le mettoient hors d'état de

rien entreprendre de quelque tems.

Quelque soin que Lothaire eût apporté à répandre un air de franchise & de liberté dans ses paroles & dans son action, le feint Comte de Nuremberg l'examinoit avec trop d'attention pour s'y méprendre, & rapportant tout à son amour; il ne douta point que le Monarque ne connût l'original du portrait, qu'il n'y prît un intérêt secret, & se figurant qu'il ne vouloit le détourner de son voyage auprès de Conrad que pour éluder son mariage avec Adelaïde, & se maintenir sur le trône de Lombardie avec le secours de l'Empereur, sans faire alliance avec le Roi de Bourgogne; & qu'il avoit peut-être dessein d'épouser l'Inconnuë, il se résolut de ne rien négliger pour traverser un projet aussi contraire à la gloire de Lothaire, que funeste à sa passion; & persuadé que celle qui en étoit l'objet paroîtroit à ses yeux si-tôt que ce Prince seroit engagé sous les loix de l'hymen, il s'affermit

dans

dans le dessein de se rendre à Vienne en Dauphiné, où pour lors Conrad tenoit sa Cour, de s'y faire connoître, & de parler si fortement pour Lothaire, qu'on ne pût lui refuser la princesse. Cependant imitant sa dissimulation, il dit à ce Prince qu'il étoit assûré que sa présence détermineroit Conrad à tout accorder à son Ambassadeur; que d'ailleurs il ne pouvoit se dispenser de ce voyage, étant chargé d'une autre négociation de la part de l'Empereur qui n'étoit pas moins importante que la sienne; mais que cela n'empêcheroit pas les Troupes Impériales de s'avancer à son secours, ni que le Prince Othon ne se mît à leur tête; qu'il lui en réïteroit sa parole; qu'il apprendroit dans peu qu'elle étoit inviolable, & qu'il ne lui demandoit pour récompense des services qu'il alloit lui rendre, que de lui promettre qu'il romproit tous les nœuds qu'il pouvoit avoir formés pour livre entiérement son cœur à la Princesse de Bourgogne. Ce

serment s'accordoit trop bien avec les sentimens secrets du Monarque, pour balancer à le faire; mais craignant un rival aussi redoutable par les charmes de sa personne que par les qualités de son ame, & la grandeur de sa naissance: J'atteste, lui dit-il, tout ce que les Rois ont de plus sacré, que je ferai tout mon bonheur de la possession d'Adelaïde; mais, Seigneur, ajoûta-t-il, fixant les yeux sur lui, qui m'assurera que l'Empereur n'y pensera pas lui-même pour le Prince Othon, & que vous n'oublirez point toutes vos promesses lorsque vous aurez vû la niece de Conrad.

Si le Prince Othon, lui répondit-il, avoit eu des desseins sur Adelaïde, il n'auroit pas attendu si tard à les faire éclater, & c'est m'outrager personnellement que de me croire capable d'entrer dans un semblable projet. Tous les charmes dont la Princesse de Bourgogne peut être ornée ne dispenseront jamais Othon de tenir sa parole,

role, & j'ose vous assurer qu'il n'a point d'autre desir que celui de vous voir son époux. Lothaire parut content de cette promesse, & quoiqu'il fît encore quelques tentatives pour l'obliger à repasser en Allemagne, il les prétexta de raisons si plausibles, que le jeune Prince ne put les condamner quoiqu'il ne s'y rendît pas. Cependant il n'épargna ni soins ni peines dans le reste de son séjour à Pavie pour découvrir l'original du portrait, & Lothaire de son côté employa toutes les ruses de sa politique pour retarder son départ, afin d'avoir le tems de dépêcher un Envoyé secret au Roi de Bourgogne, qui pût ménager son alliance avec lui sans le secours d'autrui, & l'avertir que le Prince Othon sous le nom du Comte de Nuremberg devoit se rendre à sa Cour; qu'il voyageoit de la sorte dans toutes celles de l'Europe pour en connoître les forces & les desseins; qu'on ignoroit ceux qu'il pouvoit avoir; mais qu'il étoit à pré-

présumer qu'ils n'étoient pas d'u
petite importance, & qu'il lui co
seilloit de suivre son exemple
feignant de ne le pas connoîtr
& de ne le recevoir que comm
le favori de l'Empereur; que c'
toit sous cet extérieur qu'il av
fait avec ce Prince une ligue c
fensive & deffensive contre qu
conque oseroit lui disputer la Co
ronne de Lombardie, & que
traité lui en assurant la possessio
il ne pouvoit mieux en augme
ter l'éclat qu'en la partageant av
la Princesse Adelaïde sa niec
qu'il lui demandoit en mariag
n'attendant que la décision po
lui envoyer une Ambassade sole
nelle.

Le Ministre secret de Lothai
s'acquita de sa commission av
une diligence extrême, & sçut
bien ménager l'esprit du Roi
Bourgogne qu'il en tira parc
d'accorder Adelaïde au Roi s
maître, si-tôt qu'il seroit convain
que l'Empereur favoriseroit cet
alliance, & que le Prince Oth

lui en auroit donné des preuves, ſoit qu'il ſe fit connoître ou ſoit qu'il ne voulût agir que comme Comte de Nuremberg. Cette réponſe faiſant voir à Lothaire l'impoſſibilité de retenir plus longtems le Prince, il ceſſa d'apporter des obſtacles à ſon voyage, & lui laiſſa la liberté de partir. Quand il eut fait ſon traité dans les formes, par lequel l'Empereur s'engageoit de maintenir Lothaire ſur le trône de Lombardie, en oppoſant toutes ſes forces contre ſes ennemis, & d'appuyer de ſes plus vives ſollicitations la demande qu'il feroit de la Princeſſe Adelaïde niece de Conrad, à la poſſeſſion de laquelle il promettoit ne jamais penſer en faveur du Prince Othon ſon fils, quelque avantage qui dût lui en revenir. Le reſte du traité conſiſtoit en pluſieurs articles qui lioient Lothaire à l'Empereur, auquel il donnoit toute l'Italie pour lui & ſes deſcendans, en cas qu'il mourût ſans enfans mâles.

Le

Le malheureux Othon qui croïoit que plus il engageoit Lothaire avec la Princeſſe de Bourgogne, & plus il avanceroit l'inſtant qui devoit lui montrer l'Inconnuë, & de qui toutes les perquiſitions avoient été ſans fruit, ſe hâta de ſigner ce fatal traité au nom de l'Empereur & du Prince d'Allemagne, promettant de le faire ratifier dans l'eſpace de trois mois, & partit enſuite pour ſe rendre en Dauphiné. Quoique ſon amour lui cauſât ſouvent de triſtes réflexions, la gloire, le premier objet de ſes deſirs, les ſurmonta de façon qu'il crut que le portrait de l'Inconnuë ne l'avoit ſéduit que pour un moment, & que la curioſité avoit eu plus de part que l'amour aux mouvemens dont il avoit été agité : il trouva même une eſpece de honte à vouloir triompher d'un cœur qu'un autre avoit poſſédé ; & perſuadé que Lothaire cachoit ſous les dehors d'une paſſion d'éclat une ardeur ſecrette pour l'Innonnuë ; que le portrait étoit à lui, & qu'il étoit impoſſible qu'il ne

ne fût pas aimé, il résolut d'oublier même son avanture, & de retourner en Allemagne aussi libre qu'il en étoit parti : & pour commencer à n'y plus penser, il serra cette peinture dans une cassette pleine de pierreries, afin que ne l'ayant pas sur lui il n'eût plus la facilité d'y porter les yeux.

Ce fut dans ces sentimens qu'il arriva dans un Village à quelques lieuës de Vienne, où il séjourna quelque tems pour faire reposer ses gens. Comme le Dauphiné est un des plus beaux païs du monde, & plein d'agrémens, Othon voulant les considérer à loisir, monta à cheval un matin accompagné du Comte d'Aloste son Ecuyer, avec lequel il entra dans un bois, qui par sa hauteur, son épaisseur & son étenduë pouvoit porter le nom de Forêt. A peine y eut-il pénétré, qu'il entendit le bruit de plusieurs instrumens de chasse qui lui firent juger que quelqu'un de considérable en prenoit le divertissement. Un secret mouvement lui fit pousser

ſer ſon cheval du côté où les Chaſſeur lui ſembloient être à la pourſuite de quelque bête. Il n'eut pas fait cent pas qu'il vit venir à lui à toute bride un des Chaſſeurs qui paroiſſoit fuir quelque grand péril. Quand la viteſſe du cheval & la pâleur du Chevalier ne lui auroit pas fait juger du danger qui le menaçoit, un Sanglier énorme qui couroit ſur leurs traces l'en auroit ſuffiſamment inſtruit. Cet animal avoit été bleſſé, & la vûë de ſon ſang l'ayant renduë furieux, il alloit ſe vanger cruellement du trait qu'on lui avoit lancé, ſi l'intrépide Othon ne lui eût fait changer d'objet en ſe préſentant à lui la ſabre à la main. Le Sanglier jettant un cri de rage, raſſembla toutes ſes forces contre ce nouvel ennemi; & cette feroce bête lui avoit déja fait ſentir ſes terribles défenſes, lorſque d'un revers de ſon ſabre, il le fit tomber ſans vie aux pieds de ſon cheval.

A ce ſecours imprévû, le Cavalier qui fuyoit avoit arrêté ſa courſe,

&

& ne pouvant presque plus se tenir à cheval, avoit appellé l'Ecuyer du Prince pour lui aider à mettre pied à terre. Il étoit dans cette occupation lorsqu'Othon les joignit, & s'appercevant que celui qu'il avoit pris pour un Chasseur étoit une femme vêtuë en Amazone, il sauta promptement de cheval, & s'avança pour lui rendre le service qu'elle attendoit de son Ecuyer. Mais que devint-il en reconnoissant dans les traits de cette belle Chasseresse ceux de la Bergère qu'il ne pouvoit bannir de son esprit. Sa surprise auroit sans doute éclaté, si sa joie n'eût été modérée par le nouveau péril de cette incomparable personne, qui saisie de plusieurs mouvemens à la fois, s'évanouït presque dans les bras d'Othon.

Il est impossible d'exprimer ce qui se passa dans son cœur en ce moment: le trouble en fut si grand, qu'il ne s'apperçut pas qu'il étoit blessé, & qu'il perdoit son sang. Uniquement occupé du plaisir que le

le hazard lui procuroit, & de la crainte d'en perdre l'objet, il la posa doucement aux pieds d'un arbre, & conjointement avec son Ecuyer, il s'empressoit à la faire revenir, lorsqu'il perdit lui-même connoissance, & tomba près d'elle sans tentiment. Le Comte d'Alost vivement allarmé de ce spectacle, appelloit du secours de tous côtés, quand il vit arriver une troupe de Chasseurs & de Chasseresses qui paroissoient aussi pénétrés que lui de crainte & de douleur, il s'avança promptement vers eux, & leur ayant appris ce qui venoit de se passer, & que c'étoit le Comte de Nuremberg à qui on devoit la vie de cette Dame, les hommes & les femmes s'empressoient à les secourir, & leur firent enfin reprendre leurs esprits. Ils parurent également confus l'un & l'autre de la situation où leur foiblesse les avoit mis, & l'amoureux Othon se préparoit à s'en excuser à la belle Amazone, lorsque l'interrompant d'un air inquiet : Souffrez, Seigneur,

gneur, lui dit-elle, que je n'écoute rien qu'on ne m'ait aſſurée des jours de mon libérateur; le ſang dont vous êtes couvert me donne encore plus d'effroi que le péril dont vous m'avez garantie. Elle prononça des paroles avec des graces ſi touchantes qu'elles achéverent d'enchaîner le Prince; & ne pouvant ſe réſoudre à terminer ſi-tôt un ſi doux entretien, il employa toute ſon éloquence pour lui perſuader qu'il n'avoit rien à craindre pour ſa vie, puiſqu'elle vouloit bien s'y intéreſſer; mais elle le conjura ſi fortement de ſe laiſſer panſer ſur le champ, qu'il fut contraint d'obéir, & cette charmante Chaſſereſſe s'étant éloignée avec les autres Dames pour lui en laiſſer la liberté, les Cavaliers l'entourerent, & firent a l'envi l'office de Chirurgien pour le mettre en état d'être tranſporté ſans danger.

Tandis qu'on travailloit à étancher ſon ſang, la belle Adelaïde, car enfin c'étoit elle-même, ayant ap-

appris le nom de son liberateur, commanda à toute sa Cour de ne la point faire connoître au Comte pour éviter un cérémonial importun, & de la faire passer pour la Princesse Asterie, fille de la Comtesse de Montmelian, favorite de celle de Bourgogne, afin qu'elle pût lui offrir son Palais avec plus de liberté. Comme elle étoit adorée de tout son monde, & que leurs principales occupations étoit de lui plaire, elle fut ponctuellement obéïe. La Comtesse de Montmelian qui l'avoit élevée, & qui possedoit toute sa confiance, entra d'autant plus volontiers dans ce mistere, que la jeune Princesse lui avoit dit que le Roi son oncle attendoit le Prince Othon qui devoit venir à sa Cour sous le nom de Comte de Nuremberg, & qu'elle se flattoit que cet heritier de l'Empire Germanique ne pourroit voir Adelaïde sans lui rendre les armes & la faire Impératrice.

La jeune Princesse à qui Conrad

rad n'avoit revélé que le nom d'Othon sans l'instruire de ce qui regardoit Lothaire, s'en étoit flatée elle-même; & depuis que le Roi son oncle l'avoit instruite de ce secret, elle s'étoit si fort informée aux Seigneurs de sa Cour qui avoient voyagés, de la personne d'Othon, de son esprit & de son caractere, qu'une haute estime s'étoit emparée de son cœur; & qu'elle s'étoit si bien imprimé dans l'esprit tous les traits de ce Prince sur le rapport qu'on lui en avoit fait, qu'elle n'avoit point douté en lui donnant la main pour descendre de cheval, que ce ne fût lui-même. La secrette joie qu'elle en avoit ressentie s'étant mêlée avec la frayeur que lui avoit causé la poursuite du Sanglier & la vûë du sang de son vainqueur, l'avoit tellement agitée, qu'elle s'en étoit trouvée mal; mais parfaitement remise de cet accident, elle ne s'occupa plus que de la santé du Prince & du plaisir de voir quel seroit l'effet de ses charmes sous le nom d'une

perſonne d'un rang au-deſſous du ſien.

Apeine eut-elle donné ſes ordres pour aſſurer ce miſtere, qu'elle vit feint Comte de Nuremberg qui s'avançoit vers elle ſoutenu par deux Seigneurs de ſa Cour. La Comteſſe ſuivant les intentions de la Princeſſe fut quelques pas au-devant de lui, & le ſaluant avec toutes les marques d'une conſidération particuliere : Seigneur, lui dit-elle, je vous dois la vie de ma fille, & ma vive reconnoiſſance exige que je prenne ſoin de la vôtre. Aſſez près de cette Forêt eſt une maiſon de plaiſance à la Princeſſe Adelaïde, dont ſon amitié pour Aſterie la laiſſe diſpoſer, ſouffrez que nous vous y conduiſions, & que par nos attentions nous faſſions en ſorte de vous prouver notre gratitude en attendant que la Princeſſe vous aſſure de la ſienne : ſon abſence nous y donne une entiere liberté, & vous déſobligeriez fortement Aſterie, ſi vous me refuſiez cette faveur.

Othon-

Othon avoit trop d'intérêt à ne se pas séparer de l'objet de sa flamme, pour dédaigner l'offre qu'on lui faisoit. Charmé d'une avanture si favorable à son amour, il résolut d'en profiter; & regardant la Comtesse avec des yeux dans lesquels on lisoit une partie des sentimens de son cœur: Disposez de mon sort, Madame, lui répondit-il, je ne connois plus d'autres loix que celles de la divine Asterie, & jusqu'au dernier moment de ma vie, je ferai gloire de m'y soumettre. La Comtesse & la jeune Princesse ne répliquerent à ce discours que par de nouvelles civilités; & le char d'Adelaïde étant arrivé, elles y monterent & voulurent qu'Othon y prît place avec elles. La distance de la Forêt au Château n'étoit pas grande, cependant elle le fut assez pour faire connoître au Prince d'Allemagne que celle qu'il croyoit Asterie étoit la plus parfaite personne de la terre, & à la Princesse de Bourgogne, qu'Othon étoit le seul Prince

qui fût digne d'elle. Comme elle ne concevoit aucun obstacle au penchant qu'elle se sentoit pour lui, & qu'elle étoit trop pénétrante pour ne se pas appercevoir de son triomphe, elle ne négligea rien de ce que lui permettoit l'éxacte bienséance pour s'assurer de sa conquête ; & le Prince Othon de son côté qui ne trouvoit pas qu'il y eût une assez grande différence entre la fille du Comte de Montmelian & lui, pour ne lui pas offrir une Couronne, n'eut plus d'autres pensées que de partager la sienne avec elle. Avec de pareils sentimens de part & d'autre, il étoit difficile que leurs regards ne fussent quelquefois les interprêtes de leurs cœurs, & qu'ils n'apprissent par eux ce que le respect & la pudeur les empêchoient de se dire.

En effet ce langage muet leur donnant à tous deux le plus doux espoir, ils arrivérent au Palais, enchantés l'un de l'autre. Tout y fut éxécuté selon les desirs de la Princesse, & d'un air si peu contrai-

qu'Otho

qu'Othon n'eut aucun ſoupçon de la vérité. Le premier ſoin de la Comteſſe fut de le faire mettre au lit, où les Chirurgiens du Roi de Bourgogne lui mirent le premier appareil. Sa bleſſure étoit au defaut de la cuiſſe, & quoiqu'elle fût aſſez profonde, elle ne parut conſidérable que par le ſang qu'il avoit perdu; cependant elle ne l'empêcha pas de commander au Comte d'Aloſt ſon grand Ecuyer de faire partir ſes équipages pour Vienne, & d'y attendre le retour de ſa ſanté.

La Princeſſe Adelaïde de ſon côté dépêcha un Courier au Roi ſon oncle pour l'inſtruire de l'arrivée du feint Comte de Nuremberg, du ſervice qu'elle en avoit reçu ſans en être connuë, & du ſtratagême dont elle s'étoit ſervie pour pouvoir lui marquer ſa reconnoiſſance ſans ſe commettre, le priant très-inſtamment de ne le détromper que lorſqu'il ſeroit à ſa Cour. Conrad qui eût volontiers préféré le préſomptif héritier de l'Empire au Roi de Lombardie, &

& qui doutoit toûjours des espérances que ce Monarque avoit du secours de l'Empereur, fit dire à la Princesse qu'il approuvoit sa conduite, & que puisqu'Othon ne vouloit être que le Comte de Nuremberg, il étoit juste qu'elle ne parût à ses yeux que la fille de la Comtesse de Montmelian. Mais, hélas! que ces misteres leur coûterent cher dans la suite, & qu'ils eurent lieu de se repentir de ne s'être pas expliqués avec plus de franchise.

Comme le rang sous lequel Adelaïde cachoit son auguste origine n'éxigeoit qu'un décorum ordinaire, & que le titre de fille de la Comtesse l'authorisoit à suivre son exemple, elle partageoit avec elle les soins qu'elle prenoit pour Othon, & passoit près de lui toutes les heures qu'elle pouvoit donner à sa reconnoissance, sans intéresser sa gloire. Quelques jours s'écoulerent sans qu'on permît qu'il parlât; mais lorsque l'on fut assûré qu'il n'y avoit plus de danger, &

que

que la Princesse qui l'avoit extrêmement gêné sur cet article lui eut laissé la liberté de s'exprimer, il le fit d'une maniere à ne lui donner aucun sujet de douter qu'il ne brûlât pour elle de la plus vive ardeur. Cependant voulant sçavoir ce qu'elle pensoit de lui sans le connoître, & ce qu'il en pouvoit esperer comme Comte de Nuremberg, un jour que la Comtesse & elle étoient seules avec lui: Quel seroit mon bonheur admirable Asterie, dit-il à la Princesse, si je pouvois payer d'une Couronne les bontés dont vous m'avez honoré, & que le Prince Othon auroit de graces à me rendre si je le mettois en possession de ce que la nature a formé de plus parfait.

Si vous cherchez de si grandes récompenses, Seigneur, répondit-elle en rougissant, pour des soins que la reconnoissance exige de nous, quelles, sont donc celles que nous devons donner à celui qui m'a sauvé la vie? Je ne crois pas continua-t-elle, que le nom d'Aste-

d'Asterie soit connu d'Othon, & que sur un récit dicté par la prévention, il renonçât pour elle aux alliances des plus grandes Princesses.

Il est vrai, reprit-il, Madame, que votre nom lui peut être inconnu, mais je puis vous assurer que votre personne ne l'est pas; & que sur un portrait où vous êtes déguisée en Bergere, & que le hazard a fait tomber entre ses mains, il a conçu pour vous la plus ardente & la plus respectueuse passion dont un cœur soit capable; & qu'il ne dépendra que de vous de le rendre le plus heureux de tous les hommes en acceptant sa foi. La Comtesse qui jugea de l'embarras de la Princesse par son silence, prit la parole: Je n'eusse jamais pensé, Seigneur, lui dit-elle, que le portrait d'Asterie eût un sort si glorieux; il y a près d'un an que la Princesse Adelaïde ayant inventé une fête champêtre, y parut en Bergere; & voulut que toutes les Dames de sa Cour en fissent,

de

de même. Un Peintre Italien y étoit alors, & demanda au Roi la permission de tirer sous cet habillement la Princesse, & ma fille; il y consentit, & j'ai sçu que cet homme attaché au service du Prince Albert, qui étoit depuis quelques tems en cette Cour, n'avoit agi que par son ordre, & l'avoit rendu maître de ces portraits.

Le Peintre disparut, Albert, retourna en Lombardie; & malgré mes plaintes & celles de la Princesse, nous ne pûmes ravoir cette peinture, ni sçavoir ce qu'elle étoit devenuë: Mais, Seigneur, continua-t-elle, je n'aurai plus qu'à me louer de la témérité de ce Peintre si elle a pû procurer à ma fille la gloire de plaire au grant Othon. La Renommée nous a trop bien instruite des rares vertus de ce Prince, pour que nous soyons insensibles à l'honneur dont vous voulez nous flater de sa part. Cependant, Seigneur, quelque pouvoir que j'aye sur Asterie, sa main ne dépend pas de moi, je ne puis en disposer sans l'a-

veu du Roi, c'est de lui qu'il la faut obtenir ; & je doute fort qu'il veuille placer ma fille sur un trône que la seule Adelaïde est digne d'occuper.

Ah ! Madame, s'écria vivement Othon, que la divine Asterie consente seulement au bonheur du Prince de Germanie, & je suis assuré de celui de Conrad ; mais ajoûta-t-il en soupirant, je lis dans ses regards l'indifférence de son cœur, & mon malheureux Prince... Mes yeux s'expliquent mal, Seigneur, interrompit la feinte Asterie, s'ils vous marquent de la froideur pour Othon, je connois tout le prix du cœur que vous m'offrez, & je ne balancerois pas à vous donner le consentement que vous desirez, si c'étoit à ce Prince que je dusse la vie. Adelaïde prononça ces paroles d'un air qui fit soupçonner à Othon qu'elle le connoissoit : il en eut une secrette joye, & pour s'en assurer, la regardant avec tout l'amour qu'elle lui avoit inspiré : Quoi ? Madame,

dame, reprit il, serois-je assez fortuné pour que vous souhait assiez un moment que le Comte de Nuremberg fût le Prince Othon. Je vous ai dit, Seigneur, répondit-elle en rougissant, tout ce que je puis vous dire dans la conjoncture présente, peut-être m'expliquerois-je plus clairement si je voyois Othon, faites-le paroître, Seigneur, & tous les sentimens d'Asterie vous seront connus. Elle se retira en achevant ces mots, & laissa la Comtesse de Montmelian avec lui pour achever de découvrir son secret.

L'amoureux Prince de Germanie n'eut pas besoin de le déclarer par beaucoup de discours; l'excès de sa joie en apprenant qu'il étoit aimé, le fit éclater par des transports si vifs que la Comtesse en fut suffisamment instruite sans le secours des paroles. Elles voulut alors lui rendre les respects dûs à l'héritier de l'Empire, mais ne pouvant souffrir ces froids devoirs, & n'étant pas dans l'inten-

tion de se faire connoître à personne avant que d'avoir traité avec Conrad, comme Comte de Nuremberg, il la conjura de ne point changer de conduite avec lui. C'est moi, Madame, lui dit-il qui doit tous mes respects à la mere de la divine Asterie; & je ne veux reprendre le rang & le nom d'Othon que pour la couronner. Des raisons que je ne puis découvrir qu'au Roi de Bourgogne m'obligent à ce mistere; je vais le presser de terminer le motif qui m'amene à sa Cour; & lorsque j'aurai rempli les devoirs où l'honneur m'engage, je le supplierai d'accorder Asterie à mes feux. L'Empereur n'a point de plus forte envie que de me voir former les nœuds d'un heureux hyménée; votre adorable fille est alliée au sang des Rois de Bourgogne, sa naissance & ses hautes vertus authorisent mon amour, & rien ne s'opposera à ma félicité.

La Comtesse eût bien désiré qu'il lui eût confié le sujet de son voya-

voyage, & ſe ſervit de pluſieurs détours pour y parvenir, mais Othon qui s'imaginoit toûjours que Lothaire étoit ſon rival; qui ne lui avoit caché le nom d'Aſterie que pour le tromper, & la demander en mariage au lieu d'Adelaïde, ſe tint ſi fort ſur ſes gardes, qu'il ne lui échapa nulle parole qui pût trahir ſon ſecret, réſolu de faire la Princeſſe de Bourgogne Reine de Lombardie autant pour les intérêts de Lothaire que pour ceux de ſon amour.

Madame de Montmelian ne pouvant donc reuſſir dans ſon deſſein, ſe retrancha à ſçavoir ce qu'il penſoit d'Adelaïde. Pour cet effet affectant une eſpece de triſteſſe: Vous ne pouvez douter, Seigneur, lui dit-elle, que nous ne ſoyons extrêmement flatées Aſterie & moi de l'honneur que vous nous faites, & vous avez dû connoître par ce qu'elle vous à fait entendre, que ſon cœur eſt encore plus ſenſible au mérite d'Othon, qu'à ſa Couronne; mais je crains bien que vous

vous ne changiez de ſentiment, quand vous aurez vû la Princeſſe de Bourgogne, elle raſſemble dans ſa perſonne & dans ſon caractere des beautés & des qualités ſi merveilleuſes, que vous vous repentirez indubitablement de n'avoir jetté les yeux que ſur Aſterie. Ma tendreſſe pour elle ne m'aveugle point, & ne peut m'empêcher d'avouer qu'Adelaïde eſt la plus parfaite Princeſſe de la terre ; & que ſi j'avois à lui ſouhaiter un époux, je n'en déſirerois point d'autre que le Prince de Germanie ; Conrad même ne pourra manquer d'être irrité de vous voir préferer une de ſes ſujettes à la fille de Rodolphe, & quelle que ſoit la gloire dont vous voulez combler Aſterie, j'oſe vous conſeiller de ne rien décider ſur ſon ſort & le vôtre, que vous n'ayez vû la Princeſſe.

Othon qui ne démêloit point le ſens caché de ces paroles, & qui regardoit le conſeil de la Comteſſe comme un outrage à ſa fidélité,

lité, lui protesta qu'Adelaïde seroit mille fois plus belle qu'elle ne cherchoit à le lui faire croire, qu'Asterie l'emporteroit toûjours sur son cœur, & la conjura avec tant d'ardeur de ne plus tenir un pareil langage ; que dans la crainte de se trop découvrir & de passer les ordres de la Princesse, elle cessa de le presser sur cet article. Depuis ce jour la santé du Prince se rétablissant de moment en moment, & l'amour ayant fait de nouveaux progrès sur son cœur & sur celui de la feinte Asterie, elle jugea qu'il étoit tems de s'en séparer, & d'aller reprendre son rang & son nom véritable à la Cour pour y surprendre agréablement le Heros qu'elle avoit enchaîné.

Quel plaisir, ma chere Comtesse, disoit-elle à Madame de Montmelian, de récompenser mon illustre libérateur en lui montrant Adelaïde, dans celle qu'il ne croit qu'Asterie ; qu'il est doux, continuoit-elle pour un cœur délicat,

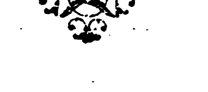
&

& tendre, de ne devoir ni à son rang ni à la politique de l'Etat, les soins d'un Prince tel qu'Othon, & de ne les tenir que de l'amour ; quelle sera sa joie, ma chere Comtesse, quelle sera la mienne, que sa surprise aura de charmes pour l'heureuse Adelaïde, ah ! je brûle d'en hâter le moment. C'étoit de la sorte que cette belle Princesse se faisoit une aimable idée du jour qui selon ses desirs devoit être le plus beau de sa vie : & que cependant le Ciel avoit marqué pour être le plus infortuné.

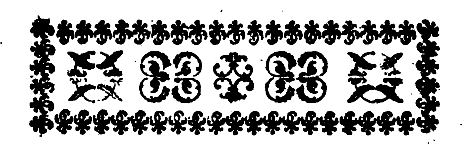
Quelque tems avant qu'Othon se préparât à partir, Adelaïde faignant que la Princesse ennuyée de son absence la rappelloit près d'elle, lui annonça qu'elle alloit se rendre à la Cour ; & quoiqu'il dût l'y suivre de près, un trouble affreux s'empara de son ame à cette séparation. La feinte Afterie s'en apperçut ; & le consola par les paroles les plus obligeantes, il la conjura de lui promettre que les plaisirs d'une Cour galante & des

plus

plus brillantes ne lui feroient point oublier la charmante solitude, où le hasard les avoit fait rencontrer; & que le Comte de Nuremberg auroit souvent la liberté de lui parler d'Othon. Elle l'en assura, & le pria même de presser son départ; elle partit, & le Prince de Germanie manda dès le lendemain le Comte d'Alost pour le venir prendre avec l'aparat dans lequel il vouloit arriver à Vienne.



SUI-



SUITE D'ADELAIDE, REINE DE LOMBARDIE.

XCVI. NOUVELLE.

PENDANT que choses se passoient en Dauphine, l'amour ne faisoit pas moins de progrès sur le cœur de Lothaire, que sur celui du Prince de Germanie. Comme ses intérêts politiques s'accordoient avec ceux de sa passion, & qu'il craignoit toûjours qu'Othon ne parlât pour lui-même, mal-

gré

gré le traité fait entre eux, il ne le vit pas plûtôt hors de Pavie, qu'il fit marcher son Ambassadeur sur ses traces afin qu'il arrivât en même tems, & que sa présence l'obligeât à garder sa parole. Béranger de son côté ne perdoit pas un moment pour engager les Princes d'Italie à seconder ses projets. Albert de qui l'ambition étoit encore animée par l'ardeur dont il brûloit pour Adelaïde, étoit parti pour la Bourgogne Transjurane, dans le dessein de ne rien épargner pour faire entendre à Conrad, qu'il étoit de sa gloire & de son intérêt de lui aider à chasser Lothaire du trône. Ce Prince étoit arrivé à Vienne en Dauphiné peu de jours avant l'Envoyé secret du Roi de Lombardie; & ne voulant pas paroître autentiquement à la Cour, il s'étoit retiré dans le Palais d'un Seigneur, avec lequel il avoit lié amitié dans son premier voyage, espérant qu'il y seroit plus à portée d'y sçavoir les intrigues du Cabinet & de demander une entre-

vuë

vuë secrette au Roi de Bourgogne.

En effet, ce Seigneur ne lui cacha rien des desseins de Conrad, dont il étoit d'autant mieux instruit, qu'il avoit part à sa confiance; & comme il n'ignoroit pas l'amour d'Albert pour Adelaïde, & qu'il souhaitoit la voir Reine de Lombardie dans le dessein de l'y suivre étant Italien d'origine, il animoit Albert de tout son pouvoir à monter sur le trône, son ambition particuliere lui persuadant qu'il trouveroit de quoi la satisfaire dans les révolutions que la révolte & le changement de Maître ne manquent jamais d'apporter dans un Etat. Le Prince Albert demeura caché dans son Palais pendant quelques jours, & lorsqu'il se crut suffisament instruit de ce qu'il devoit faire pour s'acquérir Conrad, il lui fit demander une audience secrette. Le Roi de Bourgogne qui entretenoit un commerce exact avec Beranger, dans la vuë de ménager cet esprit turbulant & seditieux, & qui dès le pre-

premier voyage d'Albert dans ses Etats, s'étoit apperçu de l'impression que la Princesse sa niéce avoit fait sur son cœur, voulant profiter de sa passion pour lui ouvrir les portes de l'Italie sans pourtant lui rien promettre sur cette alliance qui l'engageât entierement, lui accorda ce qu'il souhaitoit, & le fit introduire la nuit dans son appartement.

Une égale politique faisant agir ces deux Princes, ils employerent tout ce qu'elle a de ruses & de détours pour se convaincre de la sincérité de leurs intentions. Albert en assurant Conrad qu'en lui mettant sur la tête la couronne de Lombardie, & la lui faisant partager avec Adelaïde, il accuéreroit en lui un ami, un allié & même un vassal prêt à lui sacrifier sa vie si elle étoit nécessaire à ses intérêts ou à sa gloire; & le Roi de Bourgogne en lui protestant qu'il n'auroit pas une plus grande joie que de contribuer à son bonheur, en le flattant de l'himen de sa niéce s'il

s'il parvenoit à la couronne & en lui promettant tous les secours qui seroient en son pouvoir. Car enfin, Seigneur, ajoûta-t-il, Adelaïde est née pour le trône, il faut être Roi pour la posseder, & si vous l'êtes, je vous préférai à tous les Monarques, je veux bien même vous aider à le devenir; mais comme ces sortes d'entreprises ne doivent se faire qu'avec des précautions capables d'en rendre la réussite immanquable, ne trouvez point étrange si j'en remets la décision à mon Conseil. Mes sujets aiment ma gloire, ils chérissent la Fille de Rodolphe, & je ne doute pas qu'ils n'approuvent nos desseins lorsque je leur aurai fait connoître les vertus du Prince Albert, & l'avantage que je puis tirer en l'attachant à moi par les liens d'une si douce chaîne.

Albert qui se croyoit assuré des principaux du Conseil par les intrigues de Beranger son pere, & les secrets ressorts qu'il avoit fait agir pour les porter à lui être favora-

rables, consentit sans peine à ce qu'il ne pouvoit empêcher, & se résolut d'attendre la fin de cette affaire toûjours *incognito* chez son ami; & ce fut quelques jours après cet entretien, que l'Envoyé secret de Lothaire arriva dans cette Cour. Conrad qui n'ignoroit pas l'amitié que le Marquis d'Ottagny avoit pour Albert, c'est le nom du Seigneur chez lequel il étoit retiré, lui cacha soigneusement le motif de son arrivée. Mais le Marquis attentif à tout ce qui pouvoit intéresser ce Prince découvrit bien-tôt les secrettes entrevuës du Roi avec le Lombard, il en avertit le Prince, qui vivement allarmé de cette nouvelle pressa Ottagny de lui procurer une seconde audience de Conrad.

Ce Monarque beaucoup plus flatté des propositions de Lothaire que de celle d'Albert, desirant sçavoir à quel dessein le Prince de Germanie devoit se rendre dans ses Etats sous un nom supposé, & qui craignoit de conclure aucun traité.

traité sans être sûr de l'Empereur, refusa le Marquis & le pria de faire entendre au Prince d'Italie qu'il lui seroit plus avantageux d'aller rejoindre Beranger, que de rester à Vienne où sa présence n'étoit nullement nécessaire pour l'engager dans ses intérets. Ottagni très-surpris du changement du Roi de Bourgogne, & qui sçavoit qu'il ne gagneroit rien à le presser de lui en dire le sujet; feignit de n'avoir point d'autre pensée que celle de suivre ses ordres & promit de les executer; mais il se donna tant de mouvement pour découvrir d'où partoit cette froideur, qu'il apprit enfin une partie de la verité & entre autres circonstances, que le Comte de Nuremberg étoit Othon lui-même & qu'il alloit arriver à la Cour de Bourgogne.

Ce mistere lui parut trop interessant pour le taire au Prince Albert, qui ne donnant pas au procédé du Prince de Germanie l'interprétation duë à sa generosité, ne douta point qu'il ne se fût montré con-

contraire à ſon deſſein, que parce qu'il vouloit travailler pour lui-même, en conquérant la Lombardie & peut-être épouſer la Princeſſe de Bourgogne. La jalouſie ſe joignant alors à l'ambition, il réſolut d'attendre à Vienne le feint Comte de Nuremberg & d'y traverſer ſes projets de tout ſon pouvoir, ſoit en agiſſant ſourdement, ou bien ouvertement. Mais en attendant ſon arrivée, il obligea le Marquis de dire à Conrad qu'il avoit pris ſon parti, que ſe flattant qu'il lui tiendroit parole, il étoit allé rejoindre le Prince Beranger ſon pere. Ottagni le ſervit comme il le déſiroit; & le Roi de Bourgogne ſe croyant débarraſſé de ce côté, ne ſongea plus qu'à ménager également le Roi de Lombardie & le Prince de Germanie, dans le deſſein de ne donner ſa niéce qu'à celui qui lui feroit le parti le plus avantageux. Telle étoit la ſituation de la Cour de Bourgogne quand le Prince Othon y arriva, & que ſa bleſſure le retint au

château d'Adelaïde. Cette belle Princesse l'ayant devancé de quelques jours, cacha avec soin les particularités de son avanture, & ne parla que très-moderément au Roi son oncle du mérite qu'elle avoit reconnu dans le feint Comte de Nuremberg.

Il lui fit un pareil mistere de ce qui s'étoit passé entre Albert & lui, & des prétentions du Roi de Lombardie, dont l'Ambassadeur arriva presque au même moment que le Prince de Germanie. En effet, le Comte d'abord s'étant rendu près de lui avec tout son cortege, il prit aussi-tôt la route de Vienne, esperant y revoir l'objet de son amour & s'y réünir pour jamais en pressant le mariage de Lothaire avec Adelaïde, s'imaginant que tant que cette Princesse ne seroit pas engagée sous les loix de l'himen elle seroit un obstacle à son bonheur, n'étant pas naturel que Conrad voulût élever la fille de la Comtesse de Montmelian sur le Trôme Imperial, ten-

tandis que l'Héritiere de Bourgogne seroit sans époux. Cette idée, de laquelle il étoit rempli, lui fit voir avec joie l'arrivée de l'Ambassadeur de Lothaire, ayant douté jusques-là de la bonne foi de ce Monarque; mais son exactitude lui faisant croire qu'il s'étoit trompé, & que ce Prince n'avoit veritablement nulle connoissance de l'original du portrait, & qu'il avoit autant d'impatience que lui d'effectuer son traité, il se hâta d'y mettre la derniere main, en secondant de tout son pouvoir les demandes de l'Ambassadeur. A peine fut-il arrivée à Vienne, que le Roi de Bourgogne l'envoya complimenter par un des Seigneurs de sa Cour, en le priant de lui prescrire la maniere dont il souhaitoit être traité, lui avoüant qu'il n'ignoroit pas la grandeur de son rang & les honneurs qu'on lui devoit; mais que n'osans suivre les mouvemens de son cœur sans son consentement, il n'agiroit que selon qu'il le jugeroit à propos.

Othon fut extrêmement sensible à cette politesse; & comme il ne vouloit se manifester à la Cour & s'y montrer en Prince de Germanie qu'après avoir conclu le mariage de Lothaire avec Adelaïde, & qu'il avoit résolu de ne voir cette Princesse que lorsqu'elle seroit promise à ce Monarque, il fit dire au Roi de Bourgogne qu'il le conjuroit de ne le regarder que comme Comte de Nuremberg tout le tems des négociations du Roi des Lombards, & de lui permettre de ne faire voir Othon qu'après leur réüssite. Conrad persuadé par là que l'Empereur s'intéressoit fortement à son alliance avec Lothaire, ne balança point à faire ce que le Prince désiroit, & ne se flattant plus que les charmes d'Adelaïde fissent impression sur son cœur, puisqu'il ne marquoit nul empressement pour la voir & ne parloit même pas de son avanture avec Asterie, il se hâta de s'aboucher avec lui pour décider entierement cette grande affaire, & de don-

donner audience à l'Ambassadeur du Roi des Lombards.

Le Prince de Germanie avoit trop d'impatience pour la conclusion de ce traité pour le traîner en longuer, il vit Conrad en secret & lui peignit Lothaire avec de si belles couleurs, & lui fit si bien entendre que l'Empereur ne le laisseroit tranquille possesseur de la Bourgogne Transjurane, & ne renonceroit à la conquête d'Italie qu'en faveur de ce mariage, qu'il y consentit & signa le traité par lequel il s'engageoit de soutenir de toutes ses forces les droits de Lothaire contre les Princes ligués pour le chasser du Trône. Tandis que ces choses se passoient dans le cabinet de Conrad, la belle Adelaïde & le fier Albert n'étoient pas sans inquiétude. La premiere prenoit trop de part aux démarches du Comte de Nuremberg pour ignorer son arrivée à la Cour; & surprise qu'il ne parût point, & que le Roi son oncle gardât un si profond silence sur un article de cet-

cette importance, elle paſſoit les jours & les nuits à ſe plaindre de l'un & de l'autre à la Comteſſe de Montmelian, qui ne pouvant l'inſtruire de ce qui ſe trâmoit ni calmer ſes craintes, ſe contentoit de mêler ſes larmes aux ſiennes. Me ſerois-je trompée, ma chere Comteſſe, lui diſoit-elle? d'où vient que l'ingrat Othon ne cherche point Aſterie, ou qu'il ne ſe montre pas aux yeux d'Adelaïde? quelques jours d'abſence ont-ils pû me bannir de ſon cœur? Ah! du moins, ajoûtoit-elle, s'il ne trouve pas la feinte Aſterie digne de ſes ſoins, la Princeſſe de Bourgogne ne mérite-t-elle pas quelque curioſité.

Je ne crois pas, lui répondoit la Comteſſe, que vous puiſſiez accuſer ce Prince d'ingratitude, il adore Aſterie je n'en ſaurois douter, & je ſuis perſuadée qu'il ne refuſe ſes hommages à la Princeſſe Adelaïde, que dans la crainte d'offenſer l'objet de ſon amour. Ah! Qu'il vienne, interrompoit-elle

avec vivacité, qu'il vienne joüir de sa victoire; contente d'avoir sçu lui plaire sans l'appareil fastueux d'un rang que je n'estime aujourd'hui que parce qu'il me met en droit d'aspirer à sa foi, je ferai mon bonheur de lui prouver que le cœur d'Adelaïde n'est pas moins reconnoissant que celui d'Asterie.

C'étoit ainsi que cette jeune Princesse charmoit l'ennui dont elle étoit dévorée, & que la Comtesse de Montmelian s'entretenoit dans les idées qui pouvoient la flatter le plus, quoique dans le fond de son ame le procédé d'Othon lui parût extraordinaire. Mais comme elle voyoit que la tendresse d'Adelaïde avoit pris un trop fort empire sur sa raison pour la combattre, qu'elle avoit même contribué à ses progrès dans l'extrême envie de la voir Imperatrice, & qu'elle appréhendoit qu'en lui faisant soupçonner la probité du Prince de Germanie, sa douleur ne mît au jour une intrigue dont

dont elle auroit pû la détourner, & que sa complaisance en cette occasion ne parût criminelle aux yeux de Conrad, elle aima mieux l'adoucir en justifiant Othon, que de l'irriter en lui laissant voir ce qu'elle en pensoit elle même

D'un autre côté le Prince d'Italie ne doutant point que l'Ambassadeur de Lothaire & le déguisement d'Othon ne renfermat un mistere au contraire à son amour qu'à son ambition, fit si bien agir le Marquis d'Ottaigni, qu'ils découvrirent une partie de la verité, & quoiqu'ils ne sçussent pas positivement les articles du traité, ils en apprirent assez pour être assurez qu'ils regardoient le mariage d'Adelaïde avec Othon ou le Roi des Lombards. Il n'en fallut pas davantage au violent Albert, pour le porter à tout entreprendre. Le Marquis d'Ottagni de qui l'humeur, l'esprit & le caractere se rapportoient en tout avec Albert, & qui d'ailleurs étoit vivement piqué du secret que le Roi de

Bour-

Bourgogne lui faifoit de cette affaire, entrant dans le reffentiment de fon ami, ne prit aucun foin pour calmer fa fureur, & fe dévoüant entierement à lui, lui protesta qu'il étoit prêt à lui prouver fon zele au péril de fa vie, puifqu'il n'avoit pû le lui marquer par la réüffite de fes confeils auprès de Conrad.

Albert charmé de cette ardeur fut long-tems à confulter avec lui fur les moyens de rompre les mefures du Roi de Bourgogne; mais n'en trouvant point d'affez prompts, ils prirent la funefte réfolution d'enlever la Princeffe & de la conduire dans les Places foumifes à Beranger, perfuadé que cet outrage éloigneroit fes rivaux, & forceroit Conrad à la lui donner. Ce projet leur paroiffant le plus fûr, ils s'y arrêterent, & n'en retarderent l'exécution que pour raffembler ceux dont ils vouloient fe fervir en cette périlleufe occafion. Ottagni fe chargea de choifir douze des plus vaillans hommes-

mes de ceux qu'il commandoit pour les ſoutenir en cas de beſoin, & le Prince Albert de faire partir un des ſiens pour avertir Beranger de s'avancer ſur les frontieres de Savoye avec ſes troupes, pour lui en aſſurer le paſſage. Les choſes reſtées & conduites de la ſorte, ils en attendirent l'effet avec autant d'impatience qu'Othon déſiroit l'accompliſſement du traité dont il eſperoit tout ſon bonheur.

Tandis qu'il y travailloit avec ardeur, ſon amour le preſſant de voir Altcrie, il chargea le Comte d'Aloſt de chercher les moyens de voir la Comteſſe de Montmelian & de l'engager à lui donner la ſatisfaction de l'entretenir ſecrétement. Le Comte d'Aloſt qui ne s'étoit pas plus manifeſté que ſon Prince à la Cour de Bourgogne & qui ne s'y étoit fait connoître que comme un Gentil-homme de la ſuite de l'Ambaſſadeur du Roi des Lombards, n'eut pas de peine à s'acquitter de ſa commiſſion ſans éclat; & le même jour qu'Othon lui

lui donna cet ordre il se rendit chez la Comtesse & l'attendit dans une galerie par laquelle elle devoit passer au sortir de l'appartement de la Princesse. Elle vint en effet, mais l'état dans lequel elle parut déconcerta de telle sorte le Comte d'Alost, qu'il n'auroit jamais eû la hardiesse de l'aborder si cette Dame, malgré la douleur dont elle paroissoit accablée, n'eût jetté les yeux sur lui. Elle les avoit baignez de pleurs & toutes ses actions marquoient un veritable désespoir ; cependant comme elle ne connoissoit point le confident d'Othon & que sa vuë l'avoit frappée, elle fit ses efforts pour se contraindre & demanda à son Ecuyer, en regardant d'Alost, si cet étranger avoit quelque chose à lui dire. Le Comte alors s'en approcha & lui parlant assez bas pour n'être entendu que d'elle, il la supplia au nom du Comte de Nuremberg de lui accorder un moment d'audience particuliere. A ces mots les larmes que Madame de Montmelian s'ef-

forçoit de retenir, coulerent avec abondance, & regardant l'Ecuyer du Prince avec des yeux, où le courroux & la douleur sembloient se disputer l'avantage; Dites à votre Maître, lui répondit-elle, que la Reine des Lombards ne doit plus rien avoir à démêler avec le Prince de Germanie. Et sans attendre qu'il lui repliquât elle rentra dans son appartement avec une telle promptitude qu'il l'eut plûtôt perdu de vuë qu'il n'eut le tems de réfléchir à ses paroles, quoiqu'il n'en comprît pas entierement le sens. L'air dont elles avoient été prononcées lui fit assez juger de leur importance, pour être vivement touché de se voir dans la nécessité d'en faire le rapport. Il s'y résolut cependant & se rendit au Palais de l'Ambassadeur de Lombardie, où le Prince l'attendoit avec d'autant plus d'impatience qu'il venoit d'apprendre de ce Ministre de Lothaire que le Roi de Bourgogne avoit déclaré le mariage d'Adelaïde avec ce

Mo-

Monarque ; qu'il avoit ordonn
aux Grands de sa Cour d'en alle
complimenter la Princesse, de l
traiter en Reine & qu'il leur e
avoit donné l'exemple en se ten
dant chez elle avec l'Ambassadeu
pour lui en annoncer la nouvelle
& que ce dernier l'avoit saluée a
nom de son Maître & lui avoi
rendu ses hommages comme à s
Souveraine.

Othon qui croyoit toûjours qu
sa felicité dépendoit de cette al
liance & qu'Adelaïde n'étant plu
à marier on ne feroit nulle diffi
culté de lui accorder son Asteri
étoit au comble de la joie, & n
vit pas plûtôt entrer le Comte dan
son appartement, que s'avançan
à lui avec empressement, Hé bien
mon cher d'Alost, lui dit-il, a-t
vu la Comtesse? Entretiendrai-j
la divine Asterie? Ne s'est-ell
point offerte à tes regards? Et n'as
tu point remarqué dans les sien
une secrette satisfaction de l'hime
d'Adelaïde? Ce discours surpri
presque autant le Comte que c

 li

lui de la Comteſſe de Montmelian, & ne doutant pas qu'il n'y eût dans toute cette intrigue un miſtere peu favorable à l'amour de ſon Maître; J'ignore, Seigneur, lui répondit-il triſtement; quel plaiſir le mariage de la Princeſſe doit faire la à Comteſſe, mais je ſçais que ſa réponſe ne s'accorde point avec le doux eſpoir dont vous paroiſſez vous flatter. Et lui répétant mot à mot les paroles de Madame de Montmelian en lui peignant l'état de déſolation dans lequel elle les avoit prononcées, il jetta ce Prince dans une confuſion difficile à décrire. Prévenu de l'idée que celle qu'il adoroit n'étoit que fille de la Comteſſe, il ne pouvoit concevoir ce qui cauſoit la douleur de cette Dame & ce qu'avoit de commun avec Adelaïde l'entrevuë qu'il avoit demandée. Toute la nuit ſon cœur fut agité de trouble & d'inquiétude, il réſolut d'en ſortir & de ſçavoir à quelque prix que ce fût le motif du courroux & de l'affliction de la Comteſſe. Il ne

fut

fut pas plûtôt informé qu'il étoit jour qu'il se rendit au Palais chez le *Roi* dans le dessein de l'engager à le présenter à la Reine des Lombards, se flattant qu'il trouveroit près d'elle Asterie ou Madame de Montmelian; mais pour mettre le comble à son malheur il apprit que cette Princesse venoit de partir pour sa maison de plaisance, afin de se débarrasser des complimens que lui attiroit sa nouvelle dignité; que la Comtesse l'y avoit suivie, qu'elle avoit obtenu du Roi son oncle d'y rester jusques à l'arrivée de l'Ambassadeur Extraordinaire de Lothaire, qui devoit venir l'épouser au nom de ce Prince & la conduire ensuite en Italie. Le triste Prince de Germanie ne doutant pas qu'Asterie ne fut aussi de cette partie, il ne songea plus qu'à l'y joindre; & changeant le dessein qu'il avoit eu de voir Conrad il retourna dans son Palais, où sans rien dire à l'Ambassadeur il monta à cheval accompagnée du Comte d'Alost & de quatre Gentilhommes, &

pri-

prit le chemin du Château d'Adelaïde l'esprit & le cœur remplis de crainte, d'amour & de douleur.

Ce Prince n'étoit pas le seul à plaindre en ce fatal instant, il n'avoit encore que des préssentimens de son malheur & son courage les lui faisoit surmonter avec d'autant plus de facilité qu'il les regardoit comme une foiblesse indigne de son ame. Il n'en étoit pas de même d'Adelaïde; son infortune ne lui étoit que trop connuë, nulle esperance ne pouvoit en adoucir la rigueur & toute sa vertu suffisoit à peine pour l'empécher de succomber sous le poids de son désespoir. Victime de la politique de Conrad, elle se voyoit livrée entre les bras d'un Prince dont elle ignoroit le caractere & de qui la Couronne mal affermie sur sa tête sembloit ne lui préparer que troubles, que combats & que funestes révolutions. Mais ce qui touchoit le plus son cœur étoit de sçavoir que cette triste

triste alliance étoit l'ouvrage du seul homme qu'elle avoit trouvé digne de lui plaire, de cet Othon de qui la renommée avoit commencé à la rendre sensible & de qui la présence avoit achevé de la vaincre, de ce Prince dont elle s'étoit flattée d'être aimée, & qui par le secret pouvoir qu'il s'étoit acquis sur son ame lui avoit arraché l'aveu de sa tendresse. Quels cruels motifs de réfléxions pour une femme vertueuse! Que de reproches intérieurs! Que de larmes & que de soupirs! La malheureuse Reine des Lombards ne se les épargna pas; & comme si la faute qu'elle croyoit avoir faite eût dû se noyer dans le torrent de ses pleurs, elle en innonda son beau visage quand elle n'eut plus pour témoins que la Comtesse de Montmelian.

La façon dont elle avoit appris son infortune sembloit l'aggraver encore. Le même jour que le confident d'Othon dévoit voir la Comtesse, le Roi de Bourgogne ayant engagé toutes les Dames & les

Seigneurs de sa Cour à se rassembler dans l'appartement de la Princesse, il s'y rendit lui-même & lorsqu'il vit chacun occupé du jeu ou de quelque conversation particuliere, il se leva & prenant Adelaïde par la main il la conduisit dans son cabinet. L'air de satisfaction qui brilloit dans ses yeux faisant croire à la jeune Princesse qu'il n'étoit question que de galanterie, elle lui demanda en souriant s'il avoit quelque fête misterieuse à lui proposer. Celle qui vous est préparée, lui répondit-il, est trop belle pour en faire un secret. Le Roi de Lombardie vous aime, continua-t-il, l'Empereur approuve & souhaite que les nœuds de l'himen vous unissent à jamais; Lothaire m'en a pressé par son Ambassadeur, & la Prince Othon n'est venu sous le nom de Comte de Nuremberg que pour hâter le traite de cette illustre alliance. L'intérêt de l'Etat, le vôtre & l'avis de mon Conseil m'ont déterminé à le signer; ainsi, ma chere Adelaïde, vous recevrez de-

demain les hommages de l'Ambaſſadeur de Lothaire & ceux de toute ma Cour, comme Reine de Lombardie. Le Prince de Germanie, qui n'y veut paroître tel qu'après la déclaration du traité, en verra l'effet dès demain & ſera ſans doute des premiers à vous rendre les ſiens. L'empreſſement qu'il a marqué pour la concluſion de cette affaire, la généroſité avec laquelle il s'eſt dépoüillé en vôtre faveur de tous ſes droits ſur l'Italie, exige que vous lui en témoigniez une reconnoiſſance particuliere, je ſuis perſuadé de la maniere dont je l'ai vû agir qu'il ſera charmé de trouver dans Adelaïde cette Aſterie, à laquelle il a ſauvé la vie, & c'eſt un double motif qui doit vous porter à lui faire un accueil favorable.

Il faudroit être ou avoir été dans une conjoncture pareile à celle de la Princeſſe de Bourgogne pour concevoir l'état de ſon cœur dans ce fatal moment. Son ame ſaiſie d'étonnement, de

douleur & de désespoir, ne pût seconder l'effort que sa raison cherchoit à se faire pour cacher son trouble aux yeux de Conrad; & les dernieres paroles de ce Prince ayant achevé de l'accabler, elle perdit l'usage de ses sens & tombant évanoüie dans les bras du Monarque, il s'en fallut peu que l'excès de sa surprise ne le mît dans la même situation. Cependant sans s'arrêter aux differentes pensées que cet accident vint offrir à son esprit, il appella du secours, & la Comtesse de Montmelian étant accourruë avec les femmes de la Princesse, tous leurs soins furent employés pour la faire revenir. Tandis qu'elles y travailloient, le Roi de Bourgogne jugeant qu'il étoit de la prudence de ne pas divulguer la source d'un mal si promt, imposa silence aux Dames qui se trouverent dans le cabinet, & rentrant dans le cercle il fit entendre à ceux qui le composoient que des nouvelles importantes obligeoient Adelaïde à se retirer; & chacun pre-

prenant ce discours pour un ordre d'en faire autant, la Cour se sépara & laissa Conrad dans la liberté de rejoindre la Princesse, qui révenuë de sa foiblesse ne pouvoit se consoler de l'en avoir rendu témoin. Il ne fut pas plûtôt rentré dans le cabinet qu'elle ordonna à tout le monde d'en sortir, excepté la Comtesse, & lorsqu'elle ne vit plus personne de suspect; Après ce qui vient de se passer, Seigneur, dit-elle, au Roi son oncle, il me seroit difficile de vous en déguiser la cause; l'état où vous m'avez vuë vous a trop bien fait connoître celui de mon ame pour chercher à vous en imposer, & pour ne vous pas avoüer que l'himen que vous venez de conclure est l'arrêt de ma mort. Je m'étois flatée d'une autre couronne, & croïois mériter qu'Othon ne parlât que pour lui. Il n'est pas possible qu'il ait ignoré depuis qu'il est en cette Cour, qu'Asterie & la Princesse de Bourgogne ne sont qu'une même personne; il a dedaigné de

me voir, il a craint ma preſence, & ne s'eſt empreſſé à vous faire diſpoſer de ma main que pour me mettre hors d'état d'aſpirer à la ſienne. C'eſt un outrage que je ne puis lui pardonner; cependant, Seigneur, continua-t'elle, les yeux baignés de larmes, malgré toute ma douleur & mon antipatié pour le Roi des Lombards, je vous obéirai, & quoique ſans manquer au reſpect que je vous dois, je pûſſe me plaindre du ſecret que vous m'avez fait d'un traité que devoit décider de mon ſort, je ne veux point oublier que le Roi mon pere vous en a rendu le maître, & qu'il eſt de ma gloire d'être ſoumiſe à vos volontés. La ſeule grace que je vous demande, c'eſt de ne me point contraindre à voir le Prince de Germanie. Je recevrai l'Ambaſſadeur de Lothaire, ſes hommages & ceux de votre Cour, avec la dignité qu'éxige mon rang; mais permettez que j'évite ceux d'Othon.

Conrad avoit trop d'experience pour

pour ne pas pénétrer que l'ambition d'être un jour Imperatrice n'étoit pas le principal motif de la répugnance d'Adelaïde pour Lothaire ; mais ne voulant pas augmenter sa douleur, en lui decouvrant ce qu'il pensoit, & vivement piqué lui-même, que le Prince de Germanie eût dedaigné son alliance, il feignit de n'attribuer qu'aux mouvemens d'un noble orgueil un dépit qui ne partoit que de ceux de l'amour ; & la regardant avec bonté : Vous ne devez point douter, ma chere Adelaïde, lui répondit-il, que je n'eusse preferé Othon au Roi de Lombardie, s'il m'eût témoigné desirer votre main ; mais son empressement à terminer votre himen avec Lothaire, le mystere qu'il m'a fait de son avanture avec vous, & le peu de soin qu'il m'a paru prendre de s'informer d'Asterie, m'aïant convaincu qu'il ne prétendoit point à votre alliance, j'ai cru ne devoir pas m'attirer le ressentiment de l'Empereur, par un

un refus qu'il étoit impossible de fonder sur des raisons politiques, puisque celles de l'Etat s'accordent toutes avec cet himen. Vous n'ignorez pas, Princesse, ajoûta-t'il, que celles de votre rang ne sont pas nées pour disposer de leur sort au gré de leurs souhaits, & que le bien général est l'unique but qu'il leur est permis de se proposer dans les alliances qu'elles contractent. Celle de Lothaire est digne de vous; il est jeune, aimable, il vous aime, & la Couronne de Lombardie, unie à celle de la Bourgogne Transjurane, dont vous êtes l'heritiére, vous forme un Trône qui doit vous consoler de celui des Germains. Je ne veux point vous obliger à voir leur Prince; mais j'ai des menagemens à garder avec lui, qui demandent que les précautions que vous prendrez pour l'éviter, ne puissent l'offenser, ni lui faire penser que vous croïez l'être. La Comtesse de Montmelian, que toute cette con-

verſation inſtruiſoit ſuffiſament du malheur de la Princeſſe, & qui n'étoit pas moins indignée qu'elle du procedé d'Othon, prit alors la parole, & ſe conformant aux intentions de Conrad, en feignant de blâmer Adelaïde de ſa repugnance pour Lothaire, ajoûta qu'il étoit aiſé de la ſatisfaire pour ſe ſouſtraire aux yeux du Prince de Germanie, ſans compromettre le Roi ſon oncle : que pour cet effet elle n'avoit qu'à ſe rendre dès le lendemain à ſa maiſon de plaiſance, & nommer ceux qu'elle vouloit y recevoir, ſans qu'il fût mention du Comte de Nuremberg, puiſqu'il étoit ſenſé qu'elle ignoroit qu'il fût à Vienne.

Le Roi de Bourgogne approuva cet expedient & la Princeſſe qui ne ſouhaitoit que la liberté de ſe livrer à ſa douleur, y acquieſça dans le moment ; ainſi il fut conclu qu'elle partiroit auſſi-tôt qu'elle auroit reçû l'Ambaſſadeur de Lothaire, & qu'elle déclareroit qu'elle ne reviendroit à la

Cour que pour la célébration de son mariage. Après quoi Conrad, qui ne doutoit point que sa presence ne la gênât, se retira en lui recommandant de songer que ceux que le Ciel avoit fait naître pour commander aux autres, devoient commencer par régner sur eux-mêmes. La belle Princesse de Bourgogne avoit trop de grandeur d'ame pour ne pas mettre cette maxime en pratique; mais elle étoit jeune, elle se connoissoit digne d'être heureuse. Othon lui avoit paru mériter son cœur, & l'amour s'en étoit rendu maître d'autant plus aisement qu'il ne s'y étoit montré que sous les traits de la gloire, en la flatant de la Couronne Imperiale, & d'être l'épouse d'un Prince, qui par ses vertus & ses exploits, faisoit l'admiration de toute l'Europe. Quelques momens de foiblesse sont bien pardonnables à qui pert un si doux espoir.

Adelaïde ne fût pas plûtôt seule avec la Comtesse, qu'elle donna un libre cours à ses larmes & fit éclater

éclater à ses yeux tout son ressentiment contre le Prince de Germanie. Ce n'étoit donc pas assez, s'écria-t'elle, en se jettant dans les bras de Madame de Montmelian, que le perfide Othon négligeât de me connoître, qu'il oubliât Asterie, & que par son silence il lui fit voir son indifference, il falloit encore que le cruel disposât de ma main en faveur d'un autre, & que ne voulant pas être mon époux il devînt mon tyran. Cette funeste idée sa pénétra de telle sorte, que la Comtesse fût un tems considérable sans parvenir à pouvoir calmer les transports qui s'élevoient dans son ame de moment en moment. Cette Dame jugeant bien qu'il seroit inutile d'opposer à ce torrent les conseils & les remontrances, prit le parti d'approuver sa douleur, de gémir de sa destinée, de l'exciter à regarder Othon comme le plus grand de ses ennemis. Cette conduite lui réussit. Quelque sujet que l'on croïe avoir de se plaindre, dès qu'on ai-

me, & quelque courroux qu'on faſſe paroître, on ne peut ſouffrir dans la bouche des autres les paroles qu'on ſe permet à ſoi-même; & comme malgré notre préoccupation nous ſentons que le principe dont elles partent les rend excuſables, nous ne les paſſons point à ceux qui s'en ſervent ou par complaiſance pour notre reſſentiment, ou pour ſatisfaire le leur.

C'eſt ce qui arriva à la trop ſenſible Adelaïde, elle vouloit ſe plaindre du Prince de Germanie, le haïr, le fuir & l'oublier; mais elle ne vouloit pas qu'on acquieſçat à ſes ſentimens, & lorſqu'elle vit que la Comteſſe s'armoit contre lui, ſes larmes ceſſérent de couler, ſes ſanglots s'arretérent, & changeant tout à coup de langage, elle n'accuſa plus qu'elle-même de ſon malheur, & cherchant des raiſons pour juſtifier le Prince; elle vint inſenſiblement dans cet état de langueur & d'abattement, qui ſuccede ordinairement aux violentes douleurs.

douleurs. Madame de Montmelian, qui n'attendoit que cet instant, s'en servit avec tant d'adresse, qu'elle n'eut pas besoin d'emploïer de longs discours pour la convaincre qu'il étoit de sa gloire & de son repos d'éteindre pour jamais une passion qui ne pouvóit plus être légitime ; & qu'elle ne pouvoit mieux se venger du procedé d'Othon, qu'en lui persuadant par son indifference, que ce qui s'étoit passé entr'eux n'avoit été qu'un jeu d'esprit où son cœur n'avoit eu nulle part. Quoiqu'Adelaïde trouvât une secrette difficulté à suivre ce conseil, elle ne laissa pas d'y souscrire : mais ferme dans la resolution d'éviter ce Prince, & de le forcer à partir sans la voir, elle pria la Comtesse de tout ordonner pour son voïage, en la conjurant de ne la point abandonner. Madame de Montmelian lui étoit trop fortement attachée pour ne lui pas accorder une si tendre demande, & lui aïant renouvellé les assûrances de son zéle

zéle & de sa fidelité, elle l'obligea de se mettre au lit, & de s'éforcer de prendre le repos qui lui étoit necessaire, pour qu'il ne parût rien le lendemain sur son visage du trouble dont son ame avoit été agitée dans ce funeste jour, & s'étant retirée pour être elle-même en liberté de se livrer aux réflexions que lui causoit ce triste évenement, elle rentra dans son appartement; mais comme elle s'étoit extrêmement contrainte devant la Princesse, elle ne l'eût pas plûtôt quittée que ses yeux se couvrirent de larmes, & par leur abondance, firent assez connoître combien elle étoit pénétrée du sort d'Adelaïde.

C'étoit dans ce douloureux instant que le Comte d'Alost s'étoit offert à ses regards, & que l'aïant écouté, elle lui avoit fait la réponse qui donnoit de si cruelles allarmes à l'amoureux Othon. Mais tandis qu'il formoit le dessein de suivre la Princesse dans sa retraite, & qu'elle ne songeoit qu'à s'en éloi-

éloigner, le furieux Albert, instruit du traité & de l'himen conclu entre elle & le Roi des Lombards, ne voulut plus retarder l'éxécution de son lâche projet; & sçachant qu'Adelaïde n'avoit que ses femmes & ses gardes pour escorte, il pressa le Comte d'Ottagny de profiter d'une occasion qui lui paroissoit si favorable. Ottagny ne s'en deffendit point & comme ceux qui devoient les seconder dans cette action, n'attendoient que leurs ordres; ils furent bientôt rassemblés, & dès la pointe du jour le Prince d'Italie & le Comte s'étant mis à leur tête, ils se rendirent dans un bois par lequel il falloit de necessité que la Princesse passât pour se rendre au Château de Diane, (c'est ainsi qu'on avoit nommé ce Palais,) parce qu'il n'étoit destiné qu'aux plaisirs de la chasse; & s'y étant mis en ambuscade ils y attendirent le moment d'accomplir leur coupable entrepise.

Il sembloit qu'Adelaïde vouloit

contribuer elle-même à la faire réüssir. Cette triste Princesse qui n'avoit pû goûter les douceurs du sommeil s'étoit levée si matin & avoit fait ouvrir chez elle de si bonne heure, que la Cour fut à peine instruite au levé du Roi de Bourgogne de son alliance avec Lothaire, qu'elle se rendit en foule près d'elle. L'Ambassadeur de Lombardie y suivit Conrad ; & lorsque tous les complimens qu'exige le cérémonial furent terminés, elle monta dans son char avec la Comtesse de Montmelian & deux Dames de sa suite, le reste de sa Maison ayant ordre de ne la joindre que le lendemain, ce qui ne rendoit pas son cortege assez considérable pour arrêter les témeraires qui cherchoient à l'outrager.

En effet, le Prince d'Italie n'eut pas plûtôt apperçû le petit nombre de ceux qui l'accompagnoient, qu'il ne douta point du succès de son dessein ; & par quelques paroles audacieuses & remplies de promesses brillantes ayant encouragé

ſa troupe à ſoûtenir ſes efforts, il ſortit de ſon embuſcade au moment qu'il vit le char entrer dans le bois, & fondit ſur les Gardes de la Princeſſe avec une telle impétuoſité qu'il étoit aiſé de voir qu'il n'en vouloit épargner aucun. Adelaïde penchée dans les bras de Madame de Montmelian, enſevelie dans une profonde rêverie & les yeux baignez de larmes qui couloient involontairement, n'entendit & ne vit rien d'abord de cette action. Mais la Comteſſe, moins préoccupée, l'ayant tirée de cet état par ſes cris redoublés, l'effroy prit la place de la douleur; & ſecondant ſes femmes en appellant du ſecours de tous côtés, elle excitoit ſes Gardes à la défendre, lorſque le perfide Albert s'avançant vers le char ſuivi d'une partie des ſiens en tua le conducteur, fit couper les rênes des chevaux & ſe mit en devoir d'en arracher la Princeſſe de qui la plûpart des Gardes tués, bleſſés ou mis en fuite par Ottagni, & le reſte des raviſſeurs

ne lui donnoit aucun espoir d
délivrance malgré ses efforts cou
rageux & ceux de ses femmes.
Tandis qu'elles s'opposoient
la violence d'Albert avec une fer
meté qui le désesperoit, l'amou
reux Prince de Germanie qui éto
sorti de Vienne lui sixiéme, preno
le chemin du Chateau de Dian
& par un mouvement inconnu
pressoit de joindre Adelaïde.
étoit encore assez loin du bo
quand quelques-uns de ces Gard
qui fuyoient vers la ville le renco
trerent. La visiere de son casqu
étoit baissée, mais ces Homm
éperdus voyant six Cavaliers bie
armés & bien montés, ne s'emba
rasserent pas de les connoître pou
implorer leur assistance; & poussa
leurs chevaux vers eux, Qui q
vous soyez, s'écrierent-ils, ven
au secours de la Princesse que d
brigans veulent enlever. Il n'
fallut pas davantage au vailla
Othon: animé d'une ardeur qu
n'attribuoit qu'à son courage,
pousse son coursier en criant au
sie

siens de le suivre, pénétre dans le bois & le sabre à la main tombe sur les ravisseurs au moment que la malheureuse Adelaïde alloit être leur proye. L'intrépide Prince de Germanie soutenu du Comte d'Alost & de ses quatre Gentils-hommes ne porte point de coup qu'il ne donne la mort où ne mette hors de combat; il presse, tue, renverse & se fait bien-tôt un passage jusqu'au char, où forçant Albert à se défendre il se vit obligé de quitter la Princesse pour ne songer qu'à sa vie.

Ces deux fiers rivaux sans se reconnoître ni sçavoir la veritable cause de la haine qu'ils se sentoient l'un pour l'autre, formerent alors un combat qui ne pouvoit manquer d'être funeste à l'un des deux, si le Prince d'Italie ayant remarqué que ceux de sa troupe étoient tous morts ou blessés & qu'Ottagni même rendoit les derniers soupirs, n'eût craint d'être envelopppé de ses ennemis, d'en être pris & reconnu. Cette idée qui le fit

 au

au moment qu'Othon le pressoit vivement, ralantit sa fureur; & ne voyant aucun jour à poursuivre son entreprise il tourna bride tout à coup & n'ayant plus d'autre pensée que celle d'en dérober l'auteur aux yeux de Conrad par une prompte fuite, il piqua des deux & disparoissant comme un éclair, il laissa son adversaire aussi surpris de cette action que du péril que la Princesse avoit couru. Mais n'ayant plus d'ennemis à combattre & s'imaginant que ce ne pouvoit être que des brigans qui eussent conçû le dessein de l'enlever, il ne jugea pas à propos de le faire suivre & ne s'occupa que du soin d'Adelaïde. Elle étoit descenduë de son char avec ses femmes & n'osant s'éloigner dans la crainte de trouver d'autres ravisseurs, elle attendoit au pied d'un arbre le succès du combat de son liberateur. Comme tous les combattans avoient la visiere baissée elle n'en avoit pû reconnoître aucun, mais la valeur de son défenseur &
les

les mouvemens de sa reconnoissance, l'interesserent de telle sorte en sa faveur, que la joie que lui donna sa victoire lui fit presque oublier qu'il n'y avoit qu'un instant qu'elle se trouvoit la plus malheureuse Princesse de la terre.

Cependant Othon qui la cherchoit des yeux, appercevant de loing quatre Femmes entre les arbres & ne doutant point qu'elle ne fût du nombre, se hâta de la joindre. Il ôta son casque & descendant de cheval il s'avança vers elle: mais hélas, que devint-il en trouvant dans la Princesse de Bourgogne, cette Asterie, à laquelle son cœur avoit destiné la Couronne Imperiale; & quel fut l'étonnement d'Adelaïde de voir dans son liberateur ce Prince qu'elle vouloit haïr & bannir pour jamais de son souvenir. Ils resterent interdits & se regarderent un assez long espace de tems, sans pouvoir prononcer une parole. Othon qui cherchoit encore à douter de son malheur, jettoit les yeux tantôt sur la Com-

teſſe de Montmelian & tantôt ſur les Dames qui les accompagnoient, comme pour démêler s'il étoit vrai que celle qu'il voyoit étoit la Princeſſe de Bourgogne. Mais les reſpects des unes & des autres & le trouble de la Comteſſe qui lui rappelloit ce qu'elle avoit dit à d'Aloſt ne lui découvrant que trop ce fatal miſtere, il ne put déguiſer davantage l'exces de ſa douleur & tombant aux pieds d'Adelaïde, comme un homme éperdu ; Ah, malheureux Othon, s'écria-t-il, qu'a-tu fait, & dans quel grouffre de maux t'es-tu précipité!

Le déſeſpoir étoit ſi bien peint dans les yeux de ce Prince qu'Adelaïde n'eut pas de peine à reconnoître l'injuſtice de ſes ſoupçons & le nouveau genre de tourmens dont ils alloient être tous deux les illuſtres victimes ; mais n'oſant encore ſe livrer à ſes preſſentimens & voulant le faire expliquer, Hé! quoi, Seigneur, lui dit-elle, vous repentez-vous d'avoir conſervé Adelaïde au Roi de Lombardie? Ha!

Ha! Madame, reprit le déſolé Prince de Germanie, n'aggravez point l'horreur de ma deſtinée ; Lothaire m'a trompé ; vous avez cimenté mon erreur, & la mort eſt à préſent l'unique objet de mes deſirs. Hélas ! continua-t-il, j'adorois Aſterie & voulant mettre à ſes pieds mon cœur & ma couronne, je n'évitois Adelaïde & ne preſſois ſon fatal himen que dans la crainte qu'elle ne fut un obſtacle à ma felicité, & cependant bien-loin d'en hâter l'inſtant je l'ai détruit pour jamais. Adelaïde eſt Aſterie ; je ſers moi-même mon rival ; je lui ſacrifie ma Princeſſe, & trop rigide obſervateur de ma parole je me plonge moi-même un poignard dans le ſein. Non, ajoûta-t-il, en ſe levant avec tranſport, c'eſt un crime qui ne peut être lavé que dans mon ſang.

Arrêtez, Seigneur, interrompit vivement la tendre Adelaïde, qui conçut ſon ſiniſtre deſſein, arrêtez, n'offrez point à mes yeux des malheurs plus grands encore que

que ceux qui me sont destinés : cessons des regrets superflus & rendons nous dignes l'un & l'autre des sentimens que nous nous étions inspirés en ne chercant de remede à nos maux que dans nôtre vertu. Ce peu de mots prononcés avec une majesté capable de rappeller la sagesse & la raison dans l'ame la plus désespérée, produisirent sur celle d'Othon l'effet que la belle Princesse de Bourgogne en esperoit : il rougit de son emportement & la regardant avec autant de respect que d'admiration ; Pardonnez, Madame, lui dit-il, les mouvemens impeteux d'un cœur percé des plus sensibles coups. Mais, continua-t-il en soupirant ces lieux vous présentent de trop tristes objets pour oser vous y tenir plus long-tems ; songeons à vôtre sûreté & daignez m'ordonner où je dois vous conduire. A Vienne, Seigneur, reprit-elle en lui donnant la main, le Château de Diane n'est pas un azile assez fort pour me garantir de

la violence dont votre valeur m'a ſauvée, & je ne puis trop tôt inſtruire le Roi de Bourgogne des obligations que je vous ai. Le malheureux Othon ne répliqua qu'en levant les yeux au ciel; & leur ſuite qui s'étoit tenuë éloignée par reſpect, les ayant joints, dès qu'elle les vit marcher ils s'avancerent tous où le char de la Princeſſe étoit reſté. Tandis que le Comte d'Aloſt en faiſoit réparer le déſordre, Adelaïde pria le feint Comte de Nuremberg, qu'on viſitât quelques-uns des malheureux qui l'avoient attaquée. Elle fut auſſi-tôt obéïe; & le Prince ayant fait ôter l'habillement de tête au plus apparent de la troupe, il fut d'abord reconnu par la Princeſſe & ſes Femmes pour le Comte d'Ottagni; ce qui changeant l'idée qu'elle avoit eûë que c'étoient des brigans, la fortifia dans le deſſein de retourner à la Cour. Pour Othon cette découverte ne lui donna aucun lieu de douter qu'un rival caché n'eût formé cet-

cette entreprise; & quoiqu'il ignorât le séjour d'Albert en Dauphiné & ses liaisons avec Ottagni, il ne laissa pas de l'en soupçonner, en se rappellant la taille & la fureur de l'Inconnu, dont la fuite précipitée l'avoit si fort étonné; & developant alors les secrets mouvemens de haine, qu'il avoit sentie pour ce Prince, elle en redoubla, & la funeste conjoncture de sa situation presente ne lui permettant plus de se venger du Prince d'Italie pour les interêts de son amour, il jura dans le fond de son ame de soutenir plus que jamais ceux du Roi des Lombards contre cet audacieux, & de si bien affermir sur la tête d'Adelaïde une Couronne qui lui coûtoit si chere, que le téméraire Albert en perdît entiérement l'espoir de la posseder.

Cependant le char étant prêt, la Princesse y monta avec la Comtesse & les deux autres Dames, un des Gentilshommes d'Othon, voulut lui servir de cocher. Ce Prin-

Prince, le Comte d'Aloſt, & les autres Seigneurs de ſa ſuite, remontérent à cheval; & tous enſemble reprirent le chemin de la Ville, où l'on étoit déja informé de l'accident de la Princeſſe. Les deux fuyards de ſon eſcorte y ayant porté cette nouvelle en demandant du ſecours, le Roi de Bourgogne juſtement allarmé, avoit auſſi-tôt commandé ſes Gardes; la plus grande partie de la Nobleſſe s'étoit miſe à leur tête. L'Ambaſſadeur même de Lothaire étoit monté à cheval comme les autres, pour avoir part à ſa délivrance; & la troupe victorieuſe d'Adelaïde étoit à peine ſortie du bois, qu'elle vit paroître celle de Conrad; mais l'air de tranquillité qui paroiſſoit régner dans le char & dans le yeux de ſes conducteurs, qui tous avoient le viſage découvert, leur aïant fait juger que cette Princeſſe avoit eu des défenſeurs plus prompts qu'eux, ils ralentirent leur marche, & s'avançant au petit pas, ils

ils entourérent le char. Alors chacun fit halte, & l'Ambaſſadeur de Lombardie aïant reconnu le Comte de Nuremberg, il ne douta point que ce ne fût à ſon ſecours que la Princeſſe dût ſon ſalut, ce qu'elle lui confirma en lui contant le péril qu'elle avoit couru, & de quelle maniere elle en avoit été tirée.

L'Ambaſſadeur de Lothaire en fit mille remerciemens au feint Comte, qu'il affectoit toûjours de ne connoître que comme Miniſtre & favori de l'Empereur. Tous les Seigneurs de la Cour de Conrad, auſquels ils étoit entierement inconnu, ſurpris & charmés de ſon air majeſtueux & guerrier, & des graces qui brilloient dans toute ſa perſonne, le ſaluerent avec empreſſement, & ſe ſentirent ſaiſis à ſon aſpect de ce reſpect de cette admiration que les Rois ſçavent ſeuls inſpirer aux autres hommes. Le Prince de Germanie, malgré le trouble de ſon ame, les reçût avec la douce

affa-

affabilité dont il couronnoit toutes ſes belles qualités ; & ce brillant cortege s'étant remis en marche, rentra dans la Ville comme en triomphe.

C'en eût été véritablement un pour les deux illuſtres amans, ſi leurs cœurs, au milieu des honneurs que l'on rend aux vainqueurs, n'euſſent pas reſſenti toutes les peines des vaincus. En effet à leur morne ſilence, à leur profonde mélancolie, ils paroiſſoient bien moins traîner la victoire ſur leurs pas, qu'attachés eux-mêmes au char d'un conquerant ſuperbe ; & ce fut un bonheur pour eux, que l'on pût atrribuer leur ſituation à l'action qui venoit de ſe paſſer ; mais on ne prit la triſteſſe d'Adelaïde que pour une ſuite de l'effroi que ſon avanture lui avoit cauſée, & celle du Prince, que pour un excès de ſa modeſtie qui ne pouvoit ſouffrir les louanges qu'on donnoit à ſa valeur : le ſeul Conrad n'y fut pas trompé.

Ce Monarque qui les reçût à la

la premiere porte de son Palais, & qu'on avoit informé de la mort d'Ottagny, & que la Princesse devoit sa délivrance au Comte de Nuremberg, ne les vit pas plûtôt paroître qu'il s'avança au-devant d'eux, & par les plus touchantes caresses leur témoigna sa joye & sa reconnoissance. Après les premiers complimens, Adelaïde aïant marqué qu'elle desiroit se retirer, Conrad, suivi seulement d'Othon & de l'Ambassadeur de Lothaire, la conduisit à son appartement. La conversation n'y roula que sur l'enlévement de cette Princesse, & sur la témerité du Comte d'Ottagny, dont elle ni l'Ambassadeur ne pouvoient deviner les motifs ; mais le Roi de Bourgogne n'eut pas de peine à les pénétrer, sçachant avec quelle chaleur il s'étoit interessé pour le Prince d'Italie. Cependant ne jugeant pas à propos de faire éclater son ressentiment contre Albert, il feignit de n'en avoir que contre son favori, & de le soupçonner d'avoir

d'avoir eu l'audace de lever les yeux jusqu'à la Princesse.

Le Prince de Germanie, qui se douta de la politique de Conrad, déguisa comme lui ce qu'il pensoit, & cet entretien s'étant terminé à conclure qu'on feroit souffrir au corps d'Ottagny le supplice qu'il auroit mérité vivant, le Roi de Bourgogne voulant laisser Adelaïde en liberté, & témoigner à Othon une partie de sa reconnoissance, sans le découvrir pour ce qu'il étoit, l'emmena dans son appartement avec l'Ambassadeur, où devant toute sa Cour il exalta le service qu'il venoit de rendre à la Princesse, en déclarant que c'étoit une nouvelle chaîne qui l'attachoit pour jamais à l'Empereur, & le conjura d'Accepter un appartement dans son Palais.

Othon écouta & reçût ses loüanges en Comte de Nuremberg, mais il y répondit en Prince de Germanie, & quoiqu'il ne songeât plus qu'à s'éloigner d'une. Cour dont tous les objets renouve-

veloient sa douleur, & qu'il n'eût aucun espoir de voir changer sa destinée, il ne put se résoudre à sortir des Etats de Conrad sans entretenir encore une fois Adelaïde; & jugeant que les occasions s'en presenteroient plus facilement étant dans le Palais du Roy, il se rendit sans peine à ses instances. Ce Monarque le conduisit lui même au pavillon qu'on lui avoit préparé; & lorsqu'il y eût resté assez de tems pour satisfaire au desir que tous les Seigneurs marquoient de le voir & de l'entendre, il se retira; mais fortement persuadé que les noms de Nuremberg & d'Asterie avoient causé quelque erreur entre Othon & la Princesse de Bourgogne, il ne les quitta que pour réver aux moïens de s'en éclaircir, & de la réparer s'il étoit en son pouvoir.

Le Prince de Germanie ne fut pas plûtôt seul avec son Grand Ecuyer, que cessant de se contraindre il fit éclater toute l'étenduë de son desespoir, en lui détail-

taillant le fatal myſtere de ſon avanture depuis ſon arrivée en Italie & dans les Etats de Conrad. Le Comte d'Aloſt, effraïé de la ſituation du cœur de ce Prince, mit tous ſes ſoins à calmer ſes tranſports ; & ſe ſervant des traits ordinaires de la politique de la plûpart des Souverains, il lui fit entendre qu'il pouvoit encore arrêter & détruire l'orage qu'il avoit fait naître, en lui conſeillant de découvrir au Roi de Bourgogne ſon amour & ſon erreur. Et ſans doute, ajoûta-t-il, ce Monarque ambitieux n'héſitera pas à rompre ſon traité avec Lothaire, & de préferer pour ſa niéce la Couronne Imperiale à celle de Lombardie.

Ce diſcours reveillant la vertu d'Othon, le fit rougir ; & regardant le Comte avec des yeux qui faiſoient voir combien il étoit éloigné d'une telle penſée : Si Conrad, *lui* dit-il, étoit capable de manquer à ſa parole, je la lui ferois tenir à la pointe de l'épée. J'adore Adelaïde, je perdrai peut-être la

vie en la perdant; mais quelques ſoient mon amour & mon deſeſpoir, je n'acheterai jamais mon bonheur aux dépens de ma gloire. Hé! quel fond, continua-t-il, ma Princeſſe pourroit-elle faire ſur un cœur perfide. Lothaire m'a trompé: eſt-ce un exemple pour moi? J'ai preſſé ſon himen, j'ai ſigné le traité; Comte il faut mourir, mais ſuivre ſon devoir. Tels étoient les ſentimens de ce grand Prince; & tandis qu'ils faiſoient l'étonnement & l'admiration de ſon confident, ceux de la belle Adelaïde n'en cauſoient pas moins à la Comteſſe de Montmelian.

Ce n'étoit plus cette Princeſſe, guidée par les mouvemens impetueux de ſa paſſion, & de qui la douleur ſans borne ſembloit vouloir triompher de la raiſon; c'étoit Adelaïde touchée de ſon malheur, ſans trouble, ſans foibleſſe, ſage, moderée, & de qui la vertu remportoit la victoire. Othon fidéle, trahi par la force même de ſon amour, & plus digne que jamais

mais de toute sa tendresse, bien loin d'affoiblir la magnanimité de son ame, y rappella le devoir & la gloire. Le desir de mériter son estime & de l'acquerir pour ami, ne pouvant plus esperer de l'avoir pour époux, produisit sur elle plus que tous les conseils qu'on eût pu lui donner. Aimons ce héros, dit-elle à Madame de Montmelian, quand elles furent sans témoins, aimons-le jusqu'au tombeau; mais que ce soit d'une amitié qui fasse notre gloire. Aimons-le comme notre liberateur, & le plus grand de nos alliez; & puisqu'il faut que l'amour périsse, que la raison le veut, & que l'honneur l'ordonne, forçons-le du moins à ne jamais cesser de nous estimer.

Ha! qu'il est malheureux, s'écria la Comtesse en pleurs, que des cœurs si dignes l'un de l'autre, soient si cruellement séparés. La Princesse de Bourgogne soupira à cette exclamation, mais elle n'en fut pas moins ferme dans sa résolution; & sûre d'elle-même, elle sou-

ſouhaita qu'Othon pût la voir en ſecret, afin de lui faire connoître qu'elle ne vouloit emploïer le pouvoir qu'elle avoit ſur lui, que pour l'animer à combattre & à vaincre comme elle.

De pareilles victoires ne ſe remportent pas ſans ſe faire une extrême violence. Mais quelle eſt la vertu qui ne coûte rien? & peut-on ſe flater d'en avoir quand on ne l'a point éprouvée? L'illuſtre Reine des Lombards n'eut pas une nuit tranquille; & ne doutant point qu'il ne fallût qu'Othon s'éloignât d'elle pour jamais, elle ne put ſe repreſenter ce fatal moment ſans répandre bien des larmes; mais chaque marque de ſa tendreſſe lui ſervant d'armes pour ſe défendre, elle n'en eût que plus de courage à ſoûtenir le dernier aſſaut que l'amour lui préparoit.

Cependant le Prince de Germanie, qui craignoit véritablement que Conrad ne découvrît ſa flamme, & ne ſe haſardât à lui propoſer

la

la rupture du traité, se résolut de quitter ses Etats, de se rendre promptement en Allemagne, & de donner desormais à la gloire tous les soins qu'il ne pouvoit plus rendre à l'amour. Dans cette pensée il se hâta de chercher les moïens de voir Adelaïde sans autre témoin que la Comtesse de Montmelian, & le Comte d'Aloft. Pour cet effet, dès le lendemain aïant appris que le Roi de Bourgogne tenoit un Conseil sécret avec ses Ministres, & que selon les apparences il n'en sortiroit que tard, il saisit ce tems pour passer à l'appartement de la Princesse, où la Cour n'étoit pas encore rassemblée. D'Aloft qui le devançoit, & qui sçavoit son dessein, entra d'abord chez la Comtesse, & l'instruisit de l'arrivée du Prince, en la conjurant de sa part de lui procurer un entretien particulier. Cette Dame, à qui la haute vertu d'Adelaïde venoit de se manifester, & qui ne doutoit point que celle d'Othon n'y ré-

pondît, ne jugeant pas à propos de lui refuser cette grace, se rendit aussi-tôt dans le cabinet de la Princesse, pour la préparer à cette entrevuë. Adelaïde la desiroit, & cependant elle ne laissa pas de la craindre; elle réva même quelque tems comme pour consulter avec son cœur, & sçavoir s'il étoit assez ferme dans ses résolutions, pour s'exposer à ce qu'on exigeoit d'elle. Enfin se déterminant tout à coup: Qu'il vienne, Comtesse, lui dit-elle en rougissant, ce seroit trop à la fois de le perdre & de le desesperer. En disant ces mots elle passa dans un autre cabinet où les seules personnes nommées avoient le droit d'entrer.

Madame de Montmelian ne tarda pas d'y introduire le Prince, qui parut dans ce même moment. Il étoit si facile de lire sur son visage l'état de son ame, qu'il ne put échaper à la tendre Adelaïde. Son cœur en fut émû; mais cachant son trouble pour ne pas augmenter le sien, elle s'avança vers

vers lui avec cet air sage & majestueux, dont il avoit été l'adorateur du premier instant qu'il l'avoit vûë. Il en fut frapé ; & ne pouvant se priver de la satisfaction de lui marquer son respect & son admiration, il se jetta à ses pieds, & la regardant avec des yeux où les combats de l'amour & de la raison étoient peints. Je part, Madame, lui dit-il ; esclave de ma parole, je m'y sacrifie sans oser murmurer contre les auteurs de mon malheur, je dois même n'en accuser que moi ; une funeste erreur m'a perdu ; heureux si je puis en être seul la victime, & si l'incomparable Adelaïde peut se souvenir quelquefois sans haine de l'infortuné Prince de Germanie. Ces paroles entrecoupées de soupirs, touchérent si vivement cette Princesse, qu'il lui fut impossible de retenir ses pleurs. Ce n'est pas assez pour Adelaïde, Seigneur, lui dit-elle, en lui tendant la main, de ne point haïr Othon, sa reconnoissance

exige davantage de son cœur : elle veut l'aimer, en être aimée, & s'en souvenir éternellement ; mais elle veut que cette tendresse soit digne de l'un & de l'autre, qu'elle ne tienne rien des sentimens que le devoir condamne, & qu'il nous faut étouffer. Soyez donc, Seigneur, continua-t-elle avec plus de fermeté, soyez l'ami & le soutien de Lothaire ; oubliez qu'il est votre rival, & re voyez en lui que l'époux d'Adelaïde. C'est à ce prix, Seigneur, que je vous promets une amitié mille fois plus solide & plus constante que des impressions que l'absence & le tems détruisent toûjours dans le cœur des hommes. Ah! divine Princesse, s'ecria l'amoureux Othon transporté d'admiration, qu'il est difficile de triompher de tant de nouveaux motifs de vous adorer. Mais enfin vous le voulez, le sort même m'y condamne, & puisque ce n'est plus que par mon aveugle obéissance à vos volontés, que je puis

réparer le crime que mon erreur m'a fait commettre, je me rendrai si digne de l'estime que vous me promettez, que peut-être avouerez vous un jour que je l'étois d'un destin plus heureux.

La belle Princesse de Bourgogne sentoit trop bien par elle-même l'effort que se faisoit Othon en parlant de la sorte, pour ne lui en pas tenir compte dans le fond de son cœur; mais ne voulant mêler aucune marque de foiblesse à de si nobles sentimens, il ne lui échapa rien qui pût lui faire connoître l'état de son ame; & l'encourageant à se donner tout entier à la gloire, elle approuva la résolution qu'il prenoit de s'éloigner d'elle, & le pressa même de hâter son depart. L'infortuné Prince de Germanie l'en assura en soupirant; & quoique l'un & l'autre remarquassent dans leurs yeux que l'amour n'étoit pas banni de leur cœur, qu'Adelaïde connût qu'elle pouvoit d'un mot renverser toutes ses résolutions, & qu'Othon sentit en

 lui-

lui-même qu'il ne seroit peut-être pas le maître de s'opposer à son propre bonheur, il s'étoient fait une si ferme loi d'obéïr à leur sort, & trouvoient si honteux que la renommée eût à publier qu'ils avoient fait ceder à leur passion l'honneur & le devoir, qu'ils ne firent briller dans leurs regards le feu qui les embrasoit, que pour donner plus d'éclat à la raison qui les séparoient. Et comme si tous deux s'étoient communiqué leurs plus secretes pensées, ils résolurent à la fois de terminer un entretien qui mettoit leur vertu à la plus rude des épreuves; & sans emploïer d'autre langage que celui de leurs yeux; ils se dirent un éternel adieu. Othon baisa la main de la Princesse, se leva, la salua profondement, & sortit sans pouvoir proferer une parole. La triste Adelaïde garda le même silence, & l'accompagna jusqu'à la porte de son cabinet sans presque sçavoir ce qu'elle faisoit. La Comtesse qui s'en apperçût la fit rentrer; & condui-

duisant le Prince & le Comte d'Aloft par des détours secrets, pour qu'ils ne fussent vûs de personne, elle les laissa dans les jardins du Palais, & rejoignit Adelaïde.

Cette Princesse payoit alors chérement la contrainte qu'elle s'étoit faite; jamais douleur ne fut plus vive, & ne s'épancha par plus de larmes. La Comtesse, à qui le malheur d'Othon ne donnoit pas pour les arrêter des raisons aussi justes qu'elle en avoit trouvé quand elle l'avoit cru coupable, la seconda dans ce triste exercice; & le funeste plaisir de s'y livrer les auroit sans doute occupé le reste du jour, si l'on n'eût averti la Princesse que la Cour s'assembloit dans son appartement. La crainte qu'on ne découvrît ce qui se passoit au fond de son cœur, l'obligeant encore à se gêner; elle s'efforça de prendre un air tranquille, & se rendit dans le cercle. Tandis qu'elle mettoit tous ses soins à dérober à tant de regards attachés sur elle, le trouble

de son ame, le Prince de Germanie, qui ne vouloit mettre aucun intervale entre ses adieux à l'objet de sa flamme & son départ, donna ses ordres au Comte d'Aloſt pour que tout fût prêt au point du jour; & s'étant rendu chez le Roi au moment qu'il sortoit du Conseil, il le pria de lui accorder une audience particuliere. Ce Monarque, à qui le secret du Prince & d'Adelaïde n'avoit pas échapé, & qui venoit de consulter avec ses Ministres sur les moyens de manquer au Roi des Lombards sans s'exposer à la guerre, le fit aussitôt entrer dans son cabinet; & sa profonde mélancholie le confirmant dans sa pensée: Souffrez, Seigneur, lui dit-il en le regardant attentivement, que je vous traite en Prince de Germanie, & que comme tel je me plaigne du peu de confiance que vous m'avez marqué en me taisant que celle que vous croyiez Asterie avoit eu le bonheur de vous plaire. Je vous aurois tiré d'erreur, j'aurois

rois éludé le traité, & jamais Adelaïde n'eût été le partage de Lothaire. Othon, qui n'étoit pas venu dans le dessein de déguiser ses sentimens à Conrad, & qui pénétroit assez les siens pour voir où tendoit ce discours, n'hésita point sur sa réponse; & s'armant lui-même contre son amour: Je vous l'avouë, Seigneur, lui dit-il, j'adore Adelaïde, & je sens que ma flamme me suivra jusqu'au tombeau. Mais, continua-t'il, quand je vous en aurois fait l'aveu plûtôt, quand j'aurois reconnu la Princesse de Bourgogne dans Asterie, je n'en aurois pas été plus heureux, puisque j'avois signé l'arrêt de mon infortune avant que de me rendre dans vos Etats. Mon amitié pour le Roi des Lonbards m'a perdu; il m'a caché qu'il étoit mon rival; il m'a persuadé que le portrait de cette Princesse, que le hasard m'avoit donné, étoit celui de quelque inconnuë. Et conduit par ces faux dehors de confiance & de tendresse, je n'ai point eu d'au-

d'autre pensée que celle de détruire la faction des Princes d'Italie contre lui, en lui faisant prendre une alliance qui pût affermir la Couronne sur sa tête: la vôtre seule pouvoit remplir un si grand projet.

Je sçavois vos vûës sur l'Italie, & vos liaisons avec Beranger & son fils Albert; & ne doutant pas que vous ne leur préferassiez Lothaire, si vous étiez appuyé de l'Empereur, je résolus de vous faire connoître vos véritables interêts, & de rendre Lothaire possesseur d'Adelaïde. Craignant même que l'Empereur ne jettât les yeux sur elle en ma faveur, & qu'il ne mît par là un obstacle invincible au desir que j'avois de chercher celle que j'adorois; je me pressai de faire mon traité avec le Roi des Lombards, d'y faire consentir l'Empereur mon pere; & ce n'est qu'après ce fatal engagement que je me suis rendu à votre Cour. Vous sçavez le reste, Seigneur, ajoûta-t-il, & vous devez juger de mon

mon desespoir. Cependant fidèle à ma parole, je sacrifie mon amour, & ne vous ai demandé cet entretien secret que pour vous engager à tenir la vôtre, & vous réiterer celle que je vous ai donnée de vous secourir de mes armées & de mon bras, tant que vous soutiendrez les droits du Roi des Lombards. L'intérêt d'Adelaïde, sa gloire, son repos, & mon respect pour elle, me forceant à quitter le tire de rival de son époux, pour ne porter que celui d'allié & d'ami: je ne cesserai jamais de l'être, & ses ennemis seront les miens. Si ce Monarque, & moi eussions également prétendu à sa foi, si l'aveu de ma flamme eût prévenu le sien, il ne l'eût sans doute pas emporté sur Othon: mais j'ai creusé moi-même mon abîme; j'ai fait naître son amour; j'ai servi ses desseins, & m'en étant rendu l'arbitre & le soûtien, je ne dois plus songer qu'à remplir ce qu'éxigent de moi des nœuds qu'Adelaïde, & mon honneur me ren-

rendent trop sacrés pour chercher à les rompre. C'est dans ces sentimens, Seigneur, que je prends congé de vous, & que je retourne dans mes Etats.

Le Roi de Bourgogne étoit dans un tel étonnement d'entendre parler de la sorte un Prince à qui la jeunesse, l'amour & l'ambition devoient donner une vertu moins sevére, qu'il fut quelques momens à croire qu'il déguisoit ses véritables pensées pour sçavoir les siennes, & se déclarer son ennemi, s'il balançoit, après ce qu'il venoit de lui découvrir de son amour pour la Princesse, à rompre avec Lotaire. Mais la fin de son discours, qu'il ne put terminer sans émotion, & la sincerité qui brilloit dans ces yeux, malgré leur extrême tristesse, l'assûrant de la vérité de ses paroles, il n'osa lui témoigner le regret que lui causoit tant de grandeur d'ame : & quoique son ambition lui fît desirer l'alliance de l'Empereur préferablement à celle de Lothaire;

il

il lui parut trop ferme dans la résolution d'exécuter le traité, pour ne pas craindre de l'irriter en lui proposant d'y manquer. Ainsi jugeant qu'il seroit inutile, & peut-être dangereux, de lui montrer d'autres sentimens, Il est si rare, Seigneur, lui répondit-il, de trouver cette haute sagesse dans un Prince de votre âge, que vous ne devez pas être surpris du silence que cause mon admiration : mais, quoiqu'il me soit extrêmement douloureux de n'être pas uni au grand Othon par des nœuds plus étroits que des raisons d'Etat, l'effort qu'il se fait aujourd'hui, & la victoire qu'il remporte sur lui-même dans une occasion où la plûpart des hommes aiment à succomber, me servent de consolation en ne me laissant aucun lieu de douter que celui qui surmonte son amour pour tenir parole à son rival, la gardera inviolablement à ses alliés.

Ensuite changeant la forme de cette conversation, il voulut tenter

ter de lui persuader de rester à sa Cour jusqu'à l'arrivée de l'Ambassadeur Extraordinaire du Roi des Lombards, & de souffrir qu'il lui fit rendre les honneurs qui lui étoient dûs comme Prince de Germanie. Mais Othon, qui craignoit qu'un plus long séjour auprès de la Princesse de Bourgogne ne détruisît ses résolutions, le refusa, en le conjurant de le laisser sortir de ses Etats sous le même nom qu'il avoit pris pour y entrer; & lui aïant dit adieu, non sans que cette séparation les touchât l'un & l'autre, il se retira dans son appartement, & ne s'occupa plus que du soin de triompher entierement d'une flamme aussi vive que malheureuse, en s'éloignant pour jamais de l'objet qui l'avoit fait naître. Mais toutes les réflexions & toute la fermeté dont il croïoit s'être armé, ne servirent qu'à lui faire connoître qu'une ame vertueuse sçait donner des bornes à l'amour, sans avoir le pouvoir de l'éteindre. Cependant l'inebranla-ble

ble dans le dessein de partir, les ombres de la nuit furent à peine dissipées, qu'il monta à cheval, accompagné du Comte d'Alost & de ceux de sa suite, qui lui étoient les plus necessaires, pour reprendre la route de l'Allemagne, le reste de l'équipage aïant ordre de le joindra sur la frontiere.

Son voyage n'eut rien de remarquable par le soin qu'il prît de se cacher aux yeux de ceux qui pouvoient le reconnoître ; & il arriva à la Cour de l'Empereur son pere, le plus amoureux & le plus à plaindre de tous les hommes. La joye de Henri & celle de ses sujets, en revoïant un Prince qui faisoit toutes leurs esperances, ne pût dissiper la mortelle tristesse dont son ame étoit atteinte; & quelque précaution qu'il apportât pour se contraindre, les nouveaux motifs de douleur qu'il eut peu de tems après son retour, la firent éclater malgré lui. La nouvelle du départ d'Adelaïde pour l'Italie, & son mariage avec Lothaire,

thaire, furent les premiers qui donnérent occasion aux Germains de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à cette Princesse; & quoiqu'il dût s'attendre à cet évenement, & qu'il se fût fait une loy de s'y soumettre, il ne put l'apprendre avec tranquillité, ni perdre pour jamais l'espoir de la posseder sans envier le bonheur de son rival: & comme les actions des Princes ne peuvent être toûjours secrettes, & qu'il est dans toutes les Cours des esprits curieux, intriguans, & qui ne s'occupent qu'à pénétrer les mistéres du Cabinet; ceux qui composoient la Cour de l'Empereur n'ignorérent pas long-tems ce qui s'étoit passé à celle de Bourgogne; & la continuelle mélancolie d'Othon fortifiant leurs conjectures, son amour pour Adelaïde devint bien-tôt le sujet de l'entretien des grands & des petits. L'Empereur informé de ces bruits, & vivement allarmé de l'état du Prince, en fut aussi persuadé que les au-

tres; & s'imaginant que le seul remède capable d'arrêter une passion qui prenoit trop d'empire sur lui, étoit de l'engager lui-même, il fit demander par ses Ambassadeurs auprès d'Edoüard, premier du nom, Roi d'Angleterre, la Princesse Egide sa fille, pour être l'épouse d'Othon, & pressa cette alliance de telle sorte & avec tant de secret, que le Prince n'apprit la demande d'Henri & le consentement d'Edoüard, qu'au moment qu'il lui fut ordonné d'en signer le traité.

Mais quelque repugnance qu'il sentît pour cet himen, comme il n'avoit aucune raison plausible pour le refuser, & qu'il en étoit d'essentielles qui devoient le porter à l'accepter, puisqu'Adelaïde étoit Reine des Lombards; que l'Empire vouloit des Princes; que l'alliance du Roi d'Angleterre étoit convenable & necessaire, & que l'Empereur la desiroit, il se vit forcé d'obéïr. Cependant ne pouvant encore se vaincre entiére-

tiérement, & voulant éluder des nœuds qu'il redoutoit, il fit si bien entendre à l'Empereur qu'il étoit de son intérêt de ne célébrer cet himen qu'après avoir pacifié les troubles de la Bohême, & mis ce Royaume sous sa Puissance que Henri se laissa persuader. Ainsi le traité d'alliance avec Edouard fut conclu, signé & ratifié de part & d'autre, sous la condition que la Princesse Edige ne passeroit en Allemagne qu'après qu'Othon auroit terminé la guerre de Bohême.

Ce pretexte ne tarda pas à devenir réel. Le Duc de Bohême qui vouloit être absolument indépendant de l'Empire, prit bientôt les armes contre l'Empereur; & ce fut en cette occasion que le vaillant Othon à la tête de ses armées, & le Prince Uldaric, Général de celle du Duc de Bohême son frere, prirent une si haute estime l'un pour l'autre, & qu'après plusieurs combats où leur valeur se fit remarquer avec éclat, ils les terminérent par une paix égale-

également glorieuse aux deux partis. Le Prince de Germanie, que son amour suivoit partout, ne se vit pas plûtôt quitté de cette guerre, que craignant de retourner en Allemagne, & sçachant que Louis d'Outremer, Roi de France, demandoit du secours à l'Empereur avec de grandes instances contre ses sujets rebelles, il y conduisit ses Troupes, & fut aider ce Monarque à les faire rentrer dans leur devoir.

Tandis que ce héros triomphoit de ses ennemis & de ceux de ses Alliés, sans pouvoir triompher du souvenir d'Adelaïde ; cette belle Princesse que les Ambassadeurs de Lothaire étoient venus chercher, étoit arrivée en Italie, & y avoit été reçûë avec une allegresse universelle. Sa rare beauté, son esprit, sa douce Majesté & les graces infinies qui brilloient dans ses moindres actions, lui gagnérent le cœur de tous les Lombards ; & quoique l'ambition & le desir d'ôter cette alliance à l'Empereur, eussent eu plus

plus de part que l'amour à toutes les démarches de Lothaire, il ne put être insensible à tant d'attraits. Ce qu'il avoit senti à la vûë de son portrait se reveilla sans peine; & plus charmé que jamais d'avoir dérobé ce Trésor au Prince de Germanie, il ne s'occupa dans les premiers mois de son mariage qu'à se faire aimer de son illustre épouse. Cette sage Princesse qui s'étoit fortifiée dans la résolution de remplir ses devoirs, touchée du procedé de Lothaire, n'oublia rien pour y répondre; & s'imaginant que le soin qu'elle prendroit de plaire à son époux, banniroit pour jamais Othon de son cœur, elle y mit toute son attention. La Comtesse de Montmelian, qui l'avoit suivie en Italie, persuadée que c'étoit l'unique moïen de la rendre heureuse, contribua de tout son pouvoir à la maintenir dans ces sentimens. Quelque tems s'écoula de la sorte, & la belle Reine des Lombards commençoit à benir son sort; lorsque

que son ingrat époux changea tout-à-coup. Une jeune personne qu'elle avoit amenée de Dauphiné, lui ravit son cœur ; & cette nouvelle favorite, fiere de sa conquête, oubliant raison, devoir & sagesse, pour n'écouter que son ambition, remplit bientôt le Palais de Lothaire, de trouble & de confusion.

Ce Monarque naturellement inconstant, enivré de son fol amour, s'y livra tout entier, & cessant d'avoir pour la Reine jusqu'aux plus foibles considérations, elle eut besoin de toute sa vertu pour supporter avec fermeté ce nouveau genre d'infortune. Cependant résoluë de souffrir sans se plaindre, sa conduite fut toujours la même ; sage, modeste & réservée, on ne l'entendit jamais prononcer un mot ni contre sa rivale, ni contre son époux ; & tandis qu'il abandonnoit jusques aux affaires les plus sérieuses de l'Etat, pour ne s'occuper que des fêtes & des amusemens qu'il cherchoit à procurer à l'objet de

de sa flâme, Adelaïde dans les temples, ou renfermée avec ses femmes au fond de son Palais, demandoit au ciel la fin de l'égarement de Lothaire, moins encore pour sa propre satisfaction, que pour le bien de ses sujets, que ce Prince fouloit sans cesse pour subvenir à ses plaisirs.

Mais si cette belle Reine ne faisoit rien connoître de son juste ressentiment, les Lombards n'eurent pas la même patience : ennuyés de la pesanteur du joug qui commençoit à les accabler, irrités du mépris de leur Roi pour une Princesse qu'ils adoroient, & jugeans par leur mesintelligence qu'ils ne pouvoient esperer des Princes de leur sang, ils murmurerent, ensuite ils s'assemblerent ; & bientôt l'esprit de révolte s'en étant emparé, ils implorerent le secours des Princes d'Italie. Beranger toujours ambitieux, & son fils Albert toujours amoureux, attentifs aux moindres mouvemens des Lombards, ne furent pas plûtôt informés de leurs dispositions, qu'ils

qu'ils résolurent d'en profiter. Albert ne se proposant pas moins que de détrôner Lothaire, & de contraindre Adelaïde à l'épouser, pour se venger avec éclat de son aventure du Dauphiné, ne tarda pas à se mettre en campagne, & le feu se vit aux quatres coins de l'Italie, avant que le foible Lothaire eût pris aucun soin pour le prévenir ou pour l'éteindre. Cependant réveillé par les plaintes & les continuelles sollicitations de ceux qui lui étoient restez fideles, il se mit à la tête de ses troupes, dont le petit nombre n'eût servi qu'à rendre la victoire plus complette à ses ennemis, si le ciel ne lui eût pas envoyé du secours du côté qu'il en espéroit le moins.

La vertueuse Reine des Lombards instruite qu'Albert & Beranger s'avançoient vers Pavie pour en faire le siege avec une armée formidable, & que le Roi son époux marchoit au-devant d'eux avec plus de courage que de sol-

dats, ne balança point ſur ce qu'elle devoit faire ; & perſuadée qu'Othon ne l'abandonneroit pas dans une occaſion ſi preſſante, elle eut recours à lui, & fit promptement partir un homme dont elle étoit ſûre, chargé d'une lettre de ſa main pour ce Prince.

Il étoit de retour alors à Aix-la-Chapelle ; il avoit ſoumis les rébelles ſujets de Louis-d'Outremer, avoit remis le calme dans ſes Etats, & s'étoit rendu à la cour de Henry, couvert de gloire. L'Empereur qui ſe ſentoit ſur le bord du tombeau, l'attendoit avec impatience pour lui faire épouſer la Princeſſe d'Angleterre qu'il avoit fait venir, & le vaillant Othon y fut à peine arrivé, qu'il ſe vit forcé de lui donner la main. Cet himen s'étoit célébré avec une magnificence ſans égale, & fut bientôt ſuivie de la pompe funebre de Henry, qui mourut avec la ſatisfaction de laiſſer aux Germains, un Empereur plus grand encore

par ſes vertus que par ſa naiſſance. Ce héros bien différent de Lothaire, ſans ceſſer d'aimer Adelaïde, vivoit avec Edige dans une ſi parfaite intelligence, qu'il n'étoit pas poſſible de démêler, s'il agiſſoit par un effort, ou par les ſeuls mouvemens de ſon cœur.

Ce fut dans cette ſituation, que l'envoyé d'Adelaïde le trouva : un nom ſi cher ne pouvoit manquer de ranimer des ſentimens qui n'étoient retenus que par le devoir; ſon ame en fut émuë, & marqua l'intérêt qu'elle prenoit au ſort de cette belle Reine, par l'empreſſement qu'il eut d'entretenir ſon courier. Il fut introduit en ſecret dans le cabinet de l'Empereur, & lui ayant rapportée le triſte état de la Lombardie, il ſe mit à genoux, & lui préſenta la lettre d'Adelaïde. Othon la reçut reſpectueuſement, & l'ouvrant avec précipitation, y lut ces paroles.

ADELAIDE, REINE des Lombards, à l'Empereur Othon.

Souvenez-vous, Seigneur, de vous généreuses promesses; le téméraire Albert porte le fer & le feu dans toute l'Italie, Pavie est en danger, & le Roi sans secours; l'invincible Othon peût seul nous sauver & nous venger. Venez, Seigneur, venez, & songez que Lothaire est l'époux d'Adelaïde.

N'en doutez point, vertueuse Princesse, s'écria-t-il avec transport, Othon vôle à votre deffense. Alors sans perdre de tems, il prit la plume, lui fit réponse, & congédia son envoyé en l'assurant qu'il feroit une si grande diligence, qu'il esperoit joindre Lothaire avant que l'armée des Princes liguès ses presentât devant Pavie. En effet, ses ordres furent si promptement exécutés, qu'il se mit à la

la tête de ses troupes, peu de jours après le départ du courier d'Adelaïde. Tandis qu'il marchoit à grandes journées, & que selon ce qu'il avoit jugé, il joignoit le Roi de Lombardie, la Reine vit arriver son envoyé, de qui le recit lui fit assez connoître que le temps, l'absence & les différens événemens de la vie, ne peuvent rien sur les cœurs vertueux. Ce que l'Empereur lui écrivoit, ne fit que la confirmer dans cette pensée; & quoique ce fût en peu de mots, ils étoient remplis d'un feu qui prouvoit que la vérité seule les avoit dictés.

OTHON

à la Reine Adelaïde.

JE pars, Madame, vos ordres me sont sacrés, cent mille hommes vont secourir Lothaire; mais la victoire sera moins dûë à leur nombre & à leur valeur, qu'à la confiance que

que l'auguste Adelaïde veut bien avoir au bras d'Othon.

La sage Reine des Lombards ne put lire ces paroles sans répandre des larmes; un tendre souvenir s'offrit à sa pensée, sa situation présente s'y mêla; & les doubles chaînes de l'hyménée qui lioient Othon, & elle à d'autres objets, & qui sembloient augmenter l'obstacle qui les séparoit, la firent tomber dans une de ces rêveries douloureuses, qui suspendent toutes les facultés de l'ame, & la forcent de cesser d'animer extérieurement le corps qui la renferme. Elle fut quelques momens dans cet état, sans que la Comtesse de Montmelian osât l'en tirer, & lorsqu'elle en sortit, ce ne fut que pour s'écrier en soupirant, Ah! grand Dieu, qu'Edige est heureuse, & qu'Adelaïde est à plaindre. Mais elle n'eut pas plûtôt fait cette réflexion, qu'elle en rougit, & rappellant toute sa vertu, Pardonnez, Comtesse, lui dit-elle, ce reste de

de foiblesse; mon devoir saura l'étouffer, plut au Ciel que Lothaire voulût aider à mon triomphe. Madame de Montmelian qui ne cessoit point d'être dans l'admiration des sentimens de cette Princesse, & qui partageoit ses peines avec des tendresses de mere, se mit à genoux devant elle, & lui baisant la main qu'elle lui avoit présentée: O ma Reine, lui dit-elle, quel mortel seroit assez téméraire pour blâmer les mouvemens qui s'élevent dans votre ame, ils sont trop purs pour que le ciel ne s'en laisse pas toucher.

C'étoit dans de pareils entretiens qu'elles passoient une partie du tems qu'elles ne pouvoient employer à faire fumer l'encens sur les autels. Cependant l'Empereur Othon avoit joint Lothaire la veille que la bataille devoit se donner: les deux Monarques également politiques, ne se témoignerent rien de ce qu'ils pensoient l'un de l'autre, Lothaire parut reconnoissant d'un secours si prompt &

ſi peu attendu; & le ſage Empereur ne donna point d'autre motif à ſa diligence, que le deſir de remplir les devoirs d'allié & d'ami. Les occupations militaires, & l'approche des ennemis, ne leur permirent pas de ſe pénétrer davantage, & chacun ne ſongea qu'aux moyens de remporter la victoire. La préſence d'Othon, & ſes belliqueuſes troupes rendirent le courage & l'eſpoir aux Lombards, ſa marche avoit été ſi ſecrette, que les Princes ligués n'en avoient été avertis que lorſqu'ils ne pouvoient plus s'oppoſer à la jonction; mais quoiqu'ils fuſſent perſuadés de la différence que ce renfort alloit apporter dans l'armée de Lothaire, ils n'en eurent pas moins d'ardeur à combattre, & trouvant plus de gloire à vaincre à force égale, qu'à triompher par le nombre; ils ne changerent rien au deſſein qu'ils avoient de préſenter la bataille. Je n'en ferai aucun détail, je dirai ſimplement qu'elle ſe donna, que les Princes d'Italie fu-

furent battus, Albert & Beranger mis en fuite, & que les troupes impériales & leur vaillant Empereur y firent des actions dignes d'une éternelle mémoire. Ce grand Prince ne s'en tint pas là, il contraignit les ennemis de Lothaire de consentir à une trêve qui donnât le tems de travailler à la paix, se rendit médiateur entre les deux partis, & fit rentrer le Roi des Lombards triomphant dans Pavie. La nouvelle de cette victoire qui s'y étoit répanduë avant le retour de Lothaire, y remplit les cœurs d'allegresse; mais les effets différens qu'elle produisit, y offrirent un spectacle plus interessant, encore que le gain de la bataille.

L'ingrat Monarque des Lombards, plus amoureux que jamais de sa favorite qu'il avoit laissée dans son Palais, aussi maîtresse que la Reine, l'instruisoit exactement par ses couriers de tout ce qui se passoit à l'armée, & ce n'étoit souvent que par sa voix,

qu'Adelaïde en étoit informée. Cette malheureuse Princesse quoique la plus interessée à la deffaite des Princes d'Italie, eût été la derniere à l'apprendre, si le grand Othon ne lui eût dépêché le Comte d'Alost pour lui en faire le récit. Ce fut alors qu'on vit éclater dans Pavie deux sortes de réjouissances qui mirent dans tout leur jour le vice & la vertu. La belle Reine des Lombards fut à peine instruite de cet heureux événement, qu'elle ordonna des prieres publiques pour en rendre grace à celui qui régle le destin des Rois, & fut elle-même dans les temples lui faire un sincere hommage de la couronne qu'il venoit d'assurer sur la tête de son poux. Tandis que cette Princesse ne marquoit sa joie que par des exercices de Piété, la favorite de Lothaire ne s'occupoit que de fêtes, de feux d'artifices & d'illuminations : cette audacieuse rivale de la sage Adelaïde, trainée dans un superbe char, se mon-

montra dans tous les quartiers de la ville pour exciter l'allegreſſe du peuple pas ſes largeſſes; les fontaines de vin couloient par tout, les fanfares ſe faiſoient entendre de tous côtés, & le Palais de vint par ſes ordres, le principal théâtre des ris, des jeux & de la volupté.

Le peuple amateur de la nouveauté, ſe livra d'abord aux plaiſirs qu'on lui préſentoit; mais n'appercevant ſa Souveraine dans aucunes de ces fêtes, & voyant que tandis qu'il obéiſſoit en aveugle aux mouvemens déréglés d'une femme qui ne devoit attirer que ſon mépris, celle qui devoit ſeule le faire agir, paſſoit tous ſes momens aux pieds des Autels: il eut honte de ſon erreur, & ceſſant tout-à-coup ſa joye deſordonnée, il courut ſe joindre à la pieuſe Adelaïde. Les ruës devinrent déſertes, les fêtes de la favorite n'eurent plus pour ſpectateurs, qu'un tas de courtiſans attachés à ſon char; & la Reine ſe vit entourée dans les temples d'une cou-

cour aussi nombreuse que brillante. Telle étoit la situation des esprits, quand Lothaire revint à Pavie, il avoit pressé l'Empereur de s'y rendre avec lui; mais ce Prince de qui l'amour ne pouvoit s'éteindre, & que le sort de la Reine, rendoit encore plus ardent, ne voulut point s'exposer à perdre le fruit des efforts de sa raison, & persuadé qu'Adelaïde lui sçauroit bien plus de gré d'avoir évité sa présence dans une conjoncture aussi délicate, que de s'offrir à ses regards, il refusa le Roi des Lombards; & content de l'avoir fait triompher de ses ennemis, & rendu tranquile possesseur de ses Etats, il reprit la route des siens.

Rien n'est plus à charge aux cœurs ingrats, que la vuë de ceux qui les ont obligés: quelque desir que Lothaire eût témoigné à l'Empereur de ne s'en pas séparer sitôt, il fut charmé de son départ. Les secrets reproches qu'il avoit à se faire sur sa conduite passée

avec

avec ce Prince, celle qu'il tenoit avec Adelaïde, & l'auſtere ſageſſe de l'un & de l'autre, lui auroient impoſé une trop forte gêne, pour n'en être pas délivré avec plaiſir. En effet, ſoulagé du plus peſant fardeau par l'abſence d'Othon, il entra dans ſa capitale, comme s'il n'eût dû la victoire qu'à ſa propre valeur. La vertueuſe Reine des Lombards attentive à tous ſes devoirs, fut au-devant de lui à la tête de ceux qui ſe faiſoient honneur d'imiter ſa modération ; & lui marqua ſa joye de le revoir vainqueur, dans des termes remplis de majeſté, de tendreſſe & de modeſtie.

L'infidele Monarque parut peu ſenſible à cette démarche, & ſe hâta de terminer une entrevuë qu'il regardoit comme un cérémonial importun, pour ſe rendre promptement auprès de l'objet de ſa flâme qui l'attendoit en Reine dans ſon Palais. Ce procedé toucha vivement Adelaïde; mais toujours ſage & prudente, elle n'en

fit

fit rien paroître aux yeux de la cour, & ce ne fut que dans le sein de la Còmtesse de Montmelian, qu'elle épancha ses nouvelles douleurs. Lothaire moins attenti à ses chagrins qu'au plaisir de revoir sa favorite, s'y attacha plus fortement encore; & laissant le soin des affaires aux Ministres que l'Empereur avoit nommés pour discuter les intérêts des deux partis, il se replongea dans toutes les voluptés qu'inspirent un amour illicite. Albert & Beranger outrés de leur deffaite, & de se voir forcés à fubir la loi du. vainqueur, furent bientôt informée de l'indolence du Roi des Lombards & de la continuation des murmures de son peuple; & comme l'expérience venoit de leur apprendre. qu'ils ne parviendroient jamais à détrôner Lothaire, tant que l'Empereur pouroit être averti de leurs desseins, & le secourir avec sa promptitude ordinaire, ils résolurent d'agir sourdement, & d'employer la ruse où la force ne servoit de

de rien. Pour cet effet, ils firent tout ce qui pouvoit persuader qu'*ils* desiroient la Paix; & tandis que les Plénipotentiaires s'assembloient de part & d'autre, ils pratiquerent des intelligences dans Pavie, afin de s'en rendre les maîtres, sans qu'il fût possible de les en empêcher, jugeant bien que s'ils s'emparoient une fois de cette ville, on ne les en chasseroit pas aisément, & qu'ils feroient à leur tour la loi à leurs ennemis.

Ce projet qui fut mis en execution avec un secret sans égal, eut tout l'effet qu'ils en attendoient. Leurs émissaires ayant jetté la pitié dans tous les cœurs, sur le sort d'Adelaïde, en répondant qu'il eût mieux vallu qu'elle eût épousé Albert, & que les Lombards eussent obéï à ce Prince, digne par mille belles qualités, d'être son époux, & leur Roi; que de voir jouir Lothaire d'un bonheur dont il faisoit si peu d'état, puisqu'il ne remplissoit ni la dignité de Monarque, ni les de-
voirs

voirs d'un époux ; ils parvinrent à faire regréter Albert ; & pousserent la chose si loin, que la plûpart des principaux Officiers des troupes de Lothaire, promirent de servir le Prince d'Italie, s'il vouloit s'engager à ne leur point donner d'autre Reine qu'Adelaïde. Albert ne balança pas ; l'amour & l'ambition lui firent promettre tout ce qu'on voulut ; Beranger son pere, & les autres Princes ligués, se rendirent garants de ses sermens, à condition que l'on commenceroit par lui livrer Pavie, & qu'on laisseroit le Roi des Lombards à sa discrétion. Le Gouverneur de la ville qui étoit entré des premiers dans cette conspiration, promit non seulement d'en ouvrir les portes aux troupes ennemies, mais encore de soutenir leurs efforts, en cas que le parti de Lothaire voulut faire résistence. Ce traité conclu, signé & ratifié, ne tarda pas à s'executer ; les Princes ligués s'avancerent devant Pavie avec leur armée, se

ca-

cachant le jour, & ne marchant que la nuit. Albert & une partie de ſes troupes y entrerent, Beranger & les autres Princes avec le reſte de l'armée, entourerent la ville pour en deffendre la ſortie à Lothaire, ou la faciliter aux leurs, *s'ils* avoient du deſavantage.

Mais le Roi des Lombards plongé dans les délices de ſon aveugle paſſion, favoriſoit trop bien la conſpiration, pour qu'elle manquât. Albert fit paſſer ſes troupes dans les quartiers de la ville qu'il croyoit les plus favorables à ſon entrepriſe, & marchoit déjà vers le Palais pour s'en rendre maître quand la vuë de tant de gens armés commença de jetter l'alarme dans l'eſprit de ceux qui ne trempoient pas dans cette trahiſon. Chacun courut aux armes, on ſe mit en deffenſe, & le trouble qui ſe répandit dans toute la ville, étant enfin parvenu juſqu'à Lothaire, il aſſembla le plus promptement qu'il lui fut poſſible, ceux qui lui étoient reſtés fideles, & ſou-

tenu de ses gardes, il sortit du Palais, fut à la rencontre d'Albert, & s'opposa à ses efforts avec tant de vigueur, que sa valeur & sa présence firent naître les remords dans l'ame de ses perfides sujets, qui redoutant la punition que méritoit leur crime, s'il étoit vainqueur, tournerent aussi-tôt leurs armes contre Albert, & se rangerent du côté de leur Roi.

Ce changement auquel le Prince d'Italie & ses troupes ne s'attendoient pas, en mit bientôt dans leur courage; ils se crurent perdus, & qu'on n'avoit facilité leur entrée, que pour mieux les hacher en piéces. Cette pensée les saisit de telle sorte, qu'ils coururent en foule aux portes que gardoit Beranger, & forcerent Albert de fuir avec eux. Lothaire qui s'imaginoit que cette action s'étoit formée témérairement, & qui ne sçavoit pas que le gros de l'armée ennemie entourroit la ville, poursuivit les fuyards, espérant qu'il n'en échaperoit pas un à son juste

cour-

courroux; mais Beranger s'appercevant de ce désordre, fit avancer les siens, & ranimant par sa voix, le courage de ceux d'Albert, ils revinrent à la charge, & fondirent sur Lothaire avec plus d'impétuosité que jamais. Il sembloit qu'il falloit des occurrences aussi pressantes, pour obliger ce Monarque à paroître tel qu'il auroit dû se montrer toujours. Animé de honte, de rage & du desir de vaincre, il fit des efforts incroyables; mais les conjurés qui s'étoient rangés de son côté, le croyant le plus fort, virent à peine la victoire en balance, qu'ils changerent encore, & reprirent le parti d'Albert. Alors le malheureux Lothaire, accablé par le nombre, & ne pouvant fuir, ni rentrer dans la ville, sans être entouré d'ennemis; trouva bientôt la mort sous leurs coups.

Cette perte achevant le triomphe des Princes, ils entrerent dans Pavie, & s'en rendirent les maîtres, sans qu'aucun Lombard osât leur ré-

réſiſter. Mais tandis que ces choſes ſe paſſoient aux portes de la ville le Palais étoit rempli d'alarme & de trouble. La triſte Adelaïde incertaine de ce qu'elle devoit faire, & ne ſçachant encore d'où partoit le bruit horrible qui frappoit ſes oreilles, avoit raſſemblé près d'elle ſes femmes & ſes gardes, & fit ſortir du Palais un de ſes Officiers en qui elle avoit une entiere confiance, pour s'informer du Roi, & quels étoient ſes ennemis. Ce fidele ſujet ne fut pas long-tems ſans être inſtruit de la mort de Lothaire, & de la priſe de la ville par Albert & Beranger; & ſon zele pour la Reine lui faiſant craindre qu'elle ne tombât entre les mains des vainqueurs, il ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, qu'il rentra dans le Palais ſans être reconnu ni ſuivi, il en fit fermer toutes les portes, fit poſer des baricades de tous côtés, & rejoignit Adelaïde. Il faut fuir, Madame, lui dit-il, le Roi n'eſt plus, le Prince Albert eſt maître de Pavie,

vie, & va devenir le vôtre, si votre Majesté n'abandonne promptement ces lieux.

On juge aisément de l'étonnement de la Reine à cette nouvelle; mais le péril étant trop pressant pour s'arrêter à répandre des larmes, elle prit son parti sur le champ, & quoiqu'elle ne fût vêtuë que d'une simple simare, elle ne voulut rien ajouter à son ajustement, & donnant le bras à cet Officier qui l'assura de la mettre en sureté, elle se livra à sa conduite, suivie seulement de la Comtesse de Montmelian qui ne voulut point la quitter. Le reste de ses femmes en auroit fait autant, si elle ne le leur eût deffendu; la prudence exigeant qu'elle n'eût aucune suite qui pût la faire remarquer. On ne peut douter que la réussite de cette évasion ne fût un effet de la protection que le Ciel ne refuse jamais à la vertu: puisqu'il est presque incompréhensible qu'une Princesse que sa jeunesse & sa rare beauté rendoient que

que trop reconnoissable, so[illegible] seule sans suite & sans deffense, d'une ville entourée & pleine d'ennemis qui n'en vouloient pour ainsi dire qu'à sa personne. Cependant rien n'est plus vrai : Aribert, tel étoit le nom de l'Officier qui s'étoit chargé de la sauver, la mena par des détours si secrets, & prit de si justes précautions, que sa fuite ne fut sçuë d'aucun de ceux du Palais, qui l'y croyant enfermée, se firent une gloire d'employer toutes leurs forces pour en deffendre l'entrée aux vainqueurs. Tandis que les uns & les autres s'attaquent avec fureur, la belle & fugitive Adelaïde gagnant par des marais, qu'on croyoit impratiquables, les dehors de la ville, se rendit avec des peines & des fatigues que je ne puis décrire, dans la forteresse de Canossa, place aussi considérable que forte, dont les habitans & la garnison la reçurent avec des transports de joye qui prouvoient leur zele & leur fidélité.

Cet-

Cette grande Princesse se dépouillant de toute la délicatesse de son sexe & de son rang, n'y fut pas plûtôt arrivée, qu'elle ne s'occupa que du soin de s'y deffendre contre les attaques des ennemis: elle la trouva munie de tout ce qui pouvoit la faire résister à leurs efforts; & ne doutant pas qu'on ne l'y vînt assieger, elle ne négligea rien pour la rendre imprénable; & fit serment à la tête de ses troupes, de s'ensevelir sous les ruines de la place, plûtôt que de se soumettre aux vainqueurs. La garnison & les habitans animés par son exemple, jurerent d'une voix unanime, de l'imiter & de répandre pour elle jusqu'à la derniere goutte de leur sang.

Ce fut dans ces mouvemens militaires, que le bruit se répandit de la mort de l'Impératrice Edige, & qu'elle se confirma par les couriers des Ministres de tous les Potentats de l'Europe. La belle Reine de Lombardie en fut informée comme les autres; & la

la Comtesse de Montmelian qui ne voyoit qu'en tremblant l'extrêmité où l'alloient réduire les Princes d'Italie, & persuadée qu'il n'y avoit qu'Othon qui pût l'en tirer, lui conseilla d'avoir encore recours à lui. Tout conspire à terminer vos malheurs, lui dit-elle, Edige & Lothaire au tombeau, détruisent pour jamais les obstacles qui séparoient les cœurs d'Othon & d'Adelaïde : appellez ce héros à votre secours, & pas cette confiance, faites-lui connoître que la Reine des Lombards a les mêmes sentimens qu'avoit la Princesse de Bourgogne. Si je n'attribuois ce discours à l'excès de votre zele pour moi, lui répondit Adelaïde avec une majesté qui la surprit, je ne vous le pardonnerois jamais ; mais, Comtesse, ajouta-t-elle, apprenez à me connoître, je n'ignore pas le péril que je cours, & je vois à regret le sang qui va couler, pour prendre ma deffense ; cependant prête à répandre le mien pour mes fi-

deles

deles ſujets, je ne puis me réſoudre à leur ſacrifier ma gloire : Adelaïde pouvoit ſans honte appeller Othon au ſecours de ſon époux ; mais cet époux n'eſt plus, Edige a perdu le jour, & fait voir à l'Empereur dans cette conjoncture, que ſon bras m'eſt néceſſaire, c'eſt lui dire que je l'aime, & lui faire une loi de reprendre ſes chaînes Ah ! continua-t-elle, avec tranſport, périſſe mille fois la triſte Adelaïde, plûtôt qu'on lui reproche un aveu ſi honteux. Le feu dont elle accompagna ces paroles, en marquoient trop bien la ſincérité, pour que la Comteſſe oſât y répliquer ; elle lui demanda pardon de lui avoir communiqué des idées contraires aux ſiennes, & lui dit ſeulement qu'elle les croyoit d'autant plus innocentes, qu'elle étoit perſuadée qu'Othon ſçavoit déjà par la renommée, l'état de la Lombardie. Adelaïde lui répondit, que quelque réſolution qu'il prît, elle mettroit tous ſes ſoins à ne devoir qu'à

elle, la couronne & la victoire. En effet, elle donna des ordres si justes & si prudens, que Canossa se vit en état de soutenir un long siége.

Cependant le peu de monde qui deffendoit le Palais de Lothaire, n'ayant pû résister aux troupes ennemies, Albert & Beranger s'en étoient emparés la nuit même de la fuite d'Adelaïde. On ne peut exprimer leur désespoir, en n'y trouvant pas cette Princesse; mais ne doutant point qu'elle n'eût pris Canossa pour sa retraite, ils se hâterent de tout pacifier dans Pavie, de s'y rendre maîtres absolus, & de mettre le siége devant cette forteresse. L'armée de ces Princes étoit si supérieure aux troupes de la Reine, & Pavie leur fournissoit de si grandes commodités, que les assiégés s'attendoient bien moins à vaincre, qu'à vendre cherement leurs vies; mais la courageuse Reine des Lombards les animoit de telle sorte, qu'ils marchoient au

au combat comme s'ils eussent été sûres de la victoire, & leur valeur ralentit si fort les travaux des assiégeans, que le secours que le Ciel préparoit à la sage Adelaïde, eut tout le tems d'arriver. La Comtesse de Montmelian ne s'étoit pas trompée : le vaillant Othon sortoit à peine des lugubres cérémonies de la mort de l'Impératrice son épouse, qu'il apprit celle de Lothaire, la fuite de la Reine, & le péril qu'elle couroit dans Canossa.

L'éclair qui précede la foudre, n'est pas plus prompt que le fut ce héros à vôler au secours de celle qu'il adoroit ; se sévere devoir qui triomphoit, n'aguére de son amour, le laisse triompher à son tour, Othon ne cache plus sa flâme & son espoir, & persuadé que le feu dont il brûle doit passer jusqu'au cœur de ses soldats, & leur faire emporter la victoire, il ne veut se servir que du nom d'Adelaïde pour les animer à le suivre : il la leur promet pour leur Im-

pératrice, & les transporte d'une telle ardeur par la vivacité de la sienne, qu'il semble que son armée n'est composé que des rivaux d'Albert. Ce fut dans ces heureuses dispositions, qu'il la fit marcher en Italie, & qu'il y arriva au moment que Canossa commençoit à sentir toutes les horreurs d'un siége qui ne se soutient que par le zele & le devoir.

L'Empereur ne voulant pas traîner les choses en longueur, attaqua les alliés dans leurs retranchemens; les força d'en sortir, & d'accepter la bataille. Elle fut vive & sanglante, mais qui pouvoit résister au grand Othon! les troupes ennemies furent taillés en piéces, leur camp mis au pillage du vainqueur, les passages de Pavie fermés, & les Princes réduits à fuir dans les places de leur obéissance, les plus éloignées. Les assiégés surpris du secours qui leur étoit venu, n'étoient pas demeurés oisifs, & par plusieurs sorties faites avec vigueur, ils avoient eu part à

à la victoire de leur auguste deffenseur. Le combat avoit duré jusqu'à la nuit, dont les ombres favoriserent la fuite d'Albert & de Beranger. Cependant les habitans de Canossa qui n'étoient pas entiérement instruits de leur bonheur, & qui doutoient encore de leur délivrance, n'en furent pas plûtôt certains, qu'ils célébrerent leur joye par mille cris d'acclamations.

L'Empereur qui avoit laissé le Comte d'Alost avec une partie de l'armée sur le champ de bataille, & qui s'étoit fait connoître au Commandant de la forteresse, y entra avec le reste de ses troupes; & ayant donné les ordres nécessaires aux principaux Officiers pour la sûreté de la place, il ne songea plus qu'à satisfaire l'impatience qu'il avoit de voir la Reine. Cette Princesse à qui son état ne donnoit alors que des pensées funestes, entendant les cris qui retentissoient de tous côtés, & les prenant pour des clameurs, plûtôt que pour des tran-

transſports d'allegreſſes, ſe crut au pouvoir d'Albert, & regardant la Comteſſe avec une fermeté digne d'admiration : Mourons, Comteſſe, lui dit-elle, & ne ſouffrons pas que le perfide Albert jouiſſe de ſa victoire. En achevant ces mots, & lui faiſant ſigne de la ſuivre, elle s'avança courageuſement au-devant de ceux que ſon cœur agité prenoit pour des ennemis; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'à la clarté de pluſieurs flambeaux qui la precédoient, ainſi qu'Othon, elle vit ce grand homme à ſes pieds. Juſte ciel! s'écria-t-elle avec un mouvement de joye qu'elle ne put retenir, c'eſt l'Empereur.

Oüi, Madame, lui dit ce Prince en lui baiſant reſpectueuſement la main; c'eſt l'heureux Othon qui vient de venger Lothaire, & de délivrer l'auguſte Adelaïde de ſes ennemis. La belle Reine des Lombards, confuſe de l'action ſoumiſe de ce Monarque, le ſupplia de ſe lever, & le regardant

avec des yeux où la reconnoissance vouloit envain l'emporter sur un sentiment plus tendre : Il est de mon destin, Seigneur, lui dit-elle, de vous devoir toujours la vie & la couronne. Celle des Lombards reprit Othon en soupirant, est un présent qui ma coûté trop cher pour vous prier de vous en souvenir. Adelaïde ne répondit rien à ces paroles, & lui tendant la main, il la conduisit dans son appartement, accompagnés de leur guerriere cour. Ce fut là que cette belle Reine présenta à l'Empereur tous les Officiers de la garnison de Canossa en leur donnant les louanges que méritoient leur zele & leur valeur.

Othon les reçut avec une affabilité qui le rendit maître de tous les cœurs : ensuite Adelaïde & lui, ayant pris leurs mesures pour la reddition de Pavie que ce Prince devoit faire sommer de se rendre dès le lendemain, elle le pressa si fortement de donner quelques heures à son repos, qu'il fut obligé

de lui obéir. Quoique cette nuit fût encore remplie de tumulte par les différens soins qu'exigeoient les dehors & le dedans de la place, la Reine & l'Empereur ne laisserent pas de la mettre au nombre des plus heureuses qu'ils eussent passés depuis long-tems ; mais quelques douceurs qu'elle leur fît espérer pour l'avenir, elle ne leur fit point oublier l'austere vertu dont ils avoient si bien suivi les loix. Adelaïde toujours pieuse & soumise au souverain arbitre des mortels, lui rendit graces de sa délivrance, & le vaillant Othon le bénit mille fois de l'avoir choisi pour soutenir une si juste cause.

Le Comte d'Alost à qui l'Empereur avoit donné ses ordres, & qui avoit campé avec l'armée sur le champ de bataille, & sous les tentes de l'ennemi, se présenta dès le point du jour aux portes de Pavie, & somma le Gouverneur de se rendre. Il n'eut pas besoin d'une longue négociation la deffaite des Princes avoit jetté

la consternation dans le cœur de la garnison qu'ils y avoient laissés; le peuple revenu de son égarement par le péril de sa Reine, s'étoit armé pour en chasser les gens d'Albert, & tandis qu'Othon entroit dans Canossa, la ville étoit dans un trouble affreux. Le Gouverneur chef de la conspiration contre Lothaire, avoit été tué, la plûpart des conjurés poignardés, & le meurtre n'avoit cessé que par le serment que les principaux Officiers de la garnison avoient fait aux habitans, de n'ouvrir les portes qu'au parti d'Adelaïde, & de les fermer aux Princes ligués. Ils étoient dans cette résolution, lorsque le Comte d'Aloft fit demander à parler; mais à peine eut-il prononcé le nom de la Reine, & promis une amnistie générale aux révoltés, que toutes les barrieres lui furent ouvertes: les troupes d'Albert se rendirent prisonnieres, les principaux habitans de la ville en livrerent les clefs au Comte, qui y fit défiler

l'armée, s'empara de toutes les avenuës, & fit sçavoir à l'Empereur le succès de sa commission. Ce Prince partit à l'instant, & se rendit à Pavie pour y ordonner l'entrée de la Reine, qui se fit peu de jours après avec une magnificence digne de celle qui en étoit l'objet, & de celui qui l'avoit préparée.

Ce grand Prince réduisit toute l'Italie sous son obéissance, & força les Princes ligués à se restraindre dans leur principautés, les rendit tributaires d'Adelaïde, & la fit une seconde fois couronner Reine de Lombardie. Cette Princesse touchée de reconnoissance, & ne croyant pas qu'il lui fût permis de recevoir tant de bienfaits, sans en marquer sa gratitude par quelque action d'éclat, se résolut de faire hommage de ses Etats à l'Empereur; & pour que cette cérémonie se fît avec plus de pompe, elle voulut que ce fût en présence des troupes de ce Prince & des siennes. Othon à qui l'amour avoit

avoit inſpiré un projet à peu prés ſemblable, ne s'oppoſa à rien, & mit ſecrettement toutes choſes en état de rendre ce grand jour le plus fortuné de ſa vie. Lorſque tout fut préparé comme chacun le déſiroit, & le moment de l'execution arrivé, les Germains & les Lombards s'aſſemblerent dans une vaſte plaine auprès de Pavie, les uns d'un côté, & les autres de l'autre; l'Empereur ſe mit à la tête des ſiens, & la Reine à celle de ſes ſujets, & à un certain ſignal, ils s'avancerent l'un vers l'autre: Adelaïde ayant ſon Chancelier à ſes côtés, qui portoit la couronne de Lombardie, le Comte d'Aloſt ſuivoit Othon, & paroiſſoit tenir les marques de la dignité impériale, couvertes d'un voile qui les déroboit aux yeux des aſſiſtans.

Quand la Reine fut à une diſtance favorable pour être entenduë de l'Empereur & de l'aſſemblée, elle déclara à haute voix, que ne devant la courronne qu'à la valeur du grand Empereur des Ger-

Germains, elle lui en faisoit hommage ; qu'elle se reconnoissoit vassale de l'Empire, & se mettoit avec ses sujets sous sa puissance & sa protection. Alors le Chancelier posa la couronne aux pieds de l'Empereur, & dans le même instant; ce Prince découvrant ce que portoit son grand Ecuyer, fit briller aux regards d'Adelaïde, la couronne impériale, & la lui mettant sur la tête: Et moi, lui dit-il, je vous fais hommage de la mienne, de mon cœur & de ma foi, & vous déclare ici Impératrice des Germains. A peine eut-il achevé ces mots, que toute l'armée impériale cria d'une commune voix, Vive Adelaïde, notre Impératrice. Les Lombards charmés d'un tel événement, répondirent à ces paroles par les mêmes cris en faveur d'Othon; & le bruit des instrumens guerriers se mêlant aux acclamation du peuple & des deux armées, leurs augustes chefs furent longtems sans pouvoir exprimer leur pensées. Enfin le silence ayant suc-

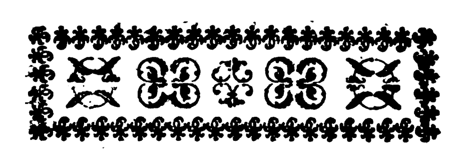
cédé à ces premiers transports, la belle Reine des Lombards aussi surprise que touchée d'une action si magnanime, jugeant bien qu'il n'étoit pas question d'y refuser son consentement, salua l'Empereur, lui donna sa main, & le regardant avec une majesté pleine de graces: Il est juste, Seigneur, lui dit-elle, que le vainqueur de l'Italie le soit aussi d'Adelaïde.

L'amoureux Othon répondit à ce charmant aveu par mille transports d'amour & de joye, & montant dans son char avec la Reine, ils rentrerent dans la ville au bruit des cris d'allegresse du peuple & de l'armée. Ce fut alors que l'amour reprit tout son empire sur ces deux belles ames, & qu'il se récompensa des maux que leur vertu lui avoit causés. La cérémonie de leur hymen se fit peu de jours après, & mit le comble à leur bonheur; l'Empereur conduisit Adelaïde dans ses Etats, & si ce Monarque fut le plus grand Prince de son tems, son auguste épouse fut

l'exem-

l'exemple & l'ornement de celles de son rang : elle fit la félicité d'Othon & de celle de ses sujets, & le souverain des Rois leur fit trouver la récompense de leur haute sagesse dans les douceurs d'une union parfaite, & d'une longue suite de prospérité.





L'AMANT RIVAL ET CONFIDENT DE LUI-MESME.

XCVII. NOUVELLE.

De toutes les miséres attachées à la vie, la plus grande, à mon mongré, est de n'acquerir la sagesse que par le secours de l'âge, & de ne faire usage de la raison qu'à mesure qu'on avance aux portes du trépas. De quelles félicités la carriere des hommes ne feroit-elle pas remplie, s'ils étoient sages dès leur jeunesse! Que de malheurs évités! Que de dé-

déréglemens ignorés, si dans la force de leurs ans ils cédoient à celle de la raison! Est-ce donc un grand effort de détester les passions, quand on n'est plus en état de les ressentir, ou qu'une funeste & longue expérience en a fait connoître l'erreur & le désordre?

O vous! qui ne voulez compter vos jours que par le nombre de vos plaisirs, sortez de votre aveuglement, n'attendez pas que les remords ou le dégoût vous forcent à devenir sages. Si l'histoire que je vais rapporter eut un heureux dénouëment, n'en tirez aucune conséquence pour vous livrer à vos désirs, & songez que si celui qui régle tout se plaît quelquefois à faire tourner nos fautes à notre avantage, il les rend encore plus souvent le motif de notre honte & de sa vengeance.

Le Comte d'Helemont, Gentilhomme Breton, fils unique, riche, bien-fait, orné de mille talens & rempli d'esprit, avoit perdu si jeune les auteurs de sa nais-

naissance, qu'il se vit avant deux ans possesseur d'un bien considerable & d'une entiere liberté. Comme ses Tuteurs avoient eu plus de soin de son éducation pour l'extérieur, que pour le rendre honnête-homme, on voyoit en lui un affreux mélange de belles & de mauvaises qualités, & les agrémens qui brilloient dans sa personne, ne servoient qu'à mettre ses défauts dans un plus grand jour; vif, ardent, téméraire, plein de lui-même, croyant tout sçavoir, & sçachant tout, mais superficiellement, n'ayant que le *decorum* de la religion, se livrant à toutes ses passions sans scrupule & sans ménagement, portant à l'excès ses plaisirs, volage, leger, inconstant & sans respect pour [illegible] choses les plus sacrées; cep[illegible] formé pour plaire, dansant bien, chantant de même, joüant de plusieurs instrumens, brave, adroit dans tous ses exercices & susceptible de correction, s'il eût pratiqué des amis capables de le bien con-

conseiller, mais par malheur pour lui il ne s'en faisoit pas; entraîné par son penchant, il ne fréquentoit qu'un tas de jeunes débauchés, qui dans la crainte qu'il ne leur échapât, ne lui laissoient pas le tems de réfléchir sur sa conduite.

Tel étoit le Comte d'Helemont, lorsqu'un jour un Gentilhomme de ses parens le voyant prêt d'entrer chez une Dame de la Ville, dont la réputation n'étoit pas exempte de soupçon, l'arrêta, & s'imaginant qu'une raillerie piquante lui feroit plus d'impression qu'une leçon sérieuse, il donna carriere à son esprit, & lui dit des choses si fort outrageantes, que le Comte qui n'étoit pas patient, lui donna un soufflet, & mit en même tems l'épée à la main le Gentilhomme en fit autant, & tous deux amimés d'un égal désir de vengeance, ils se battirent en gens qui n'avoient pas dessein d'épargner leur sang. Mais le Comte plus heureux ou plus adroit que son adversaire, lui passa son épée

au travers du corps, & le fit tomber mort sur la place. Alors jugeant du risque qu'il couroit, il fendit la foule du peuple qui commençoit à s'amasser, gagna la campagne, & se rendit à la maison d'un de ses amis qui le cacha jusqu'à la nuit, en attendant qu'il trouvât un moyen plus sûr de se soustraire aux poursuites de la justice; il étoit si leger, & sa course avoit été si rapide, que les plus empressés à le suivre l'avoient perdu de vûë sans s'être apperçûs du chemin qu'il avoit pris.

Les Parens du mort qui étoient puissans, firent aussitôt les formalités nécessaires pour assurer leur vengeance & la punition du Comte; mais quoique sa conduite ne lui eût pas acquis une grande estime, sa jeunesse, les agrémens de sa personne & l'espoir de le voir changer un jour ne laisserent pas de trouver des cœurs sensibles à son avanture, & sa famille jointe à plusieurs personnes de con-

confideration qui s'en mêlerent, mirent les choses en état de se flatter d'un accommodement, & de lui faire avoir sa grace ; cependant comme il falloit beaucoup de tems pour en venir-là, & qu'il étoit à craindre s'il paroissoit, qu'on ne se saisît de lui, & qu'on ne fût plus les maîtres d'arrêter le cours de la justice ; son ami lui conseilla de s'éloigner de Rennes, & de s'aller confiner pour quelques mois à la Beaumete Couvent de Recollets dans la Ville d'Angers, dont il connoissoit le Gardien, auquel il s'offrit d'écrire pour l'y faire recevoir avec consideration. Un pareil séjour effraya d'abord le Comte ; son caractere & ses inclinations ne s'accordant nullement avec la retraite qu'on lui proposoit ; mais son ami lui fit si bien entendre que cet endroit étoit le seul asile où il pût être à portée d'être informé de ce qui se passeroit sans courir aucun risque, & que lorsqu'on pourroit divulguer qu'il avoit

choisi-

choisi ce lieu pour se cacher, plûtôt que de passer dans les pays étrangers, cela pourroit dissuader le public des impressions qu'il avoit de lui, & faciliter son rappel, qu'il se rendit. Toute la difficulté étoit de l'y faire aller sans qu'il fût reconnu en chemin, son portrait étant déja donné de tous côtés pour l'arrêter. Après avoir cherché mille expediens, le plus sûr leur parut de le déguiser en Capucin, la longue barbe & le gros capuchon étant des plus favorables pour le dérober aux regards curieux, puisqu'il ne devoit pas paroître vrai-semblable qu'un homme de l'âge du Comte & plongé dans les plaisirs, eût fui dans un équipage si peu convenable à la promptitude que demandoit son éloignement, & que personne ne se l'imaginant, il étoit à présumer qu'on le verroit passer par-tout sans y faire la moindre attention.

Ce projet fut executé très-exactement. Son ami lui fit avoir tout ce

ce qui étoit néceſſaire pour rendre le déguiſement complet ; il endoſſa le rude vêtement de cet ordre, une fauſſe barbe corrigea le défaut de l'âge, & le capuchon bien avancé ſur les yeux, il parut ſi méconnoiſſable à ſon ami, qu'il ne douta point du ſuccès de ſon deſſein ; il le munit d'une ſomme conſiderable en or cachée dans une ceinture de cuir qu'il attacha autour de lui ſous ſa robe ; & lui ayant donné la lettre pour le Gardien de la Beaumete, il l'embraſſa & le fit ſortir de chez lui au commencement de la nuit du troiſiéme jour de ſon affaire ; le Comte qui avoit réſolu de ne rien négliger de ce qui pouvoit le faire croire un vrai Religieux, marcha une partie de la nuit à pied, ſe propoſant de prendre de tems en tems, & ſelon l'occurrence, les voitures que le ſeul hazard lui preſenteroit, & de ne ſe repoſer que dans les Hôtelleries les moins fréquentées, afin de ne donner aucun ſoupçon.

Il avoit déja fait une assez longue traite, & se préparoit à pousser jusqu'à un endroit nommé les trois Maris pour y passer le reste de la nuit qui étoit très-noire, lorsque d'une maison qui avoit l'air d'une Ferme, & qui étoit seule sur chemin, il vit sortir un Païsan une lanterne à la main qui paroissoit prendre sa même route. Cette compagnie n'étant pas suspecte, le Comte le joignit, esperant qu'il lui indiqueroit quelque lieu propre à son dessein; mais à peine le Païsan eut-il jetté les yeux sur lui, que le regardant avec une joie mêlée de douleur: Ha! mon Pere, s'écria-t-il, que le Ciel vous envoye à propos pour m'épargner bien du chemin! la fille unique de la Dame dont je suis le Fermier vient de mourir subitement, la Mere au desespoir s'est enfuie chez une de ses amies pour ne pas voir le reste d'un spectacle si triste, tous les Domestiques qui adoroient notre jeune Maîtresse, en ont fait au-

tant; en sorte que je suis resté seul avec ma Femme auprès du corps de la morte. Je ne crains point les vivans, mon Pere, ajouta-t-il, mais je n'aime point la compagnie des morts. D'ailleurs ma femme ne veut pas que je la laisse pour garder ce corps; ne sçachant donc comment faire, je me suis résolu d'aller chercher un Prêtre pour passer la nuit à le garder, & nous aider demain à faire le reste de la céremonie, mais votre recontre m'empêche d'aller plus loin, & je crois que vous ne refuserez pas de remplir cet acte de religion.

L'avanture parut si singuliere au feint Capucin, qu'il ne balança pas un instant à s'y prêter; & trouvant plaisant que la premiere fonction que lui procuroit son déguisement fût de garder un corps mort, il eut toutes les peines du monde à ne pas rire; cependant s'efforçant de paroître grave, il répondit au Fermier qu'il n'avoit qu'à le mener, qu'il étoit très-



touché de n'être utile que dans une occasion si douloureuse, mais qu'il falloit se conformer aux arrêts du Ciel ; qu'on mouroit à tout âge, & que c'étoit une révolte contre la Toute-puissance de s'affliger avec excès de ce qu'elle avoit résolu. Un discours si sage fit encore bénir au Païsan une telle rencontre ; & très-rassuré de la frayeur que lui donnoit la morte malgré le courage qu'il affectoit, il conduisit le Comte dans la maison ; & l'ayant fait entrer dans une Salle basse où le corps étoit étendu sur un lit caché d'un drap, ayant un cierge allumé à ses pieds & le reste du lugubre appareil, il lui montra sur une table du pain, du vin & quelques fruits ; & le priant de l'excuser s'il le quittoit pour aller rejoindre sa femme, il le laissa en liberté de rêver à son aise à l'azile que le hasard lui faisoit trouver.

Un autre que le Comte d'Herlemont eût fait de sérieuses réfléxions en cette occasion ; seul dans

dans une chambre mal éclairée ; un corps mort devant ses yeux, un profond silence regnant dans toute la maison : Que n'auroit-il pas dû penser en ce moment sur sa conduite, & le motif qui l'obligeoit à faire un personnage si different du sien, sur-tout venant de tuer un homme, & devant tout craindre de la justice humaine & divine ? mais bien loin de s'examiner lui-même, & de tirer quelque profit des tristes objets dont il étoit entouré, il ne songea qu'à se faire un amusement nouveau de cet étrange spectacle ; en effet il ne fut pas plûtôt quitte de la compagnie du Fermier, qu'après s'être reposé un moment en mangeant des fruits & bûvant quelques coups, qu'il se sentit un désir curieux de voir celle que la mort venoit d'enlever au monde.

Desirer & effectuer étoient pour lui la même chose. Ainsi suivant aveuglément les mouvemens impétueux de son temperament, il s'approche du lit, & découvre

le corps. Les horreurs de la mort en le privant de ses facultés, n'en avoient pas effacé les beautés, & celles qui s'offrirent aux yeux de l'indiscret Helemont eurent encore assez de pouvoir pour lui faire perdre ce qui lui restoit de raison. Cette personne paroissoit n'avoir que seize ou dix-sept ans. La nature sembloit s'être divertie à rassembler pour elle tout ce qui peut rendre une beauté parfaite ; mais malgré tant d'attraits ce ne devoit plus être qu'un objet de regrets & de larmes à quiconque eût porté le cœur d'un honnête-homme.

Cependant cette figure de marbre & ce corps glacé embrasent le Comte d'un feu dont il ne peut soûtenir l'ardeur ; plus il promene ses avides regards, & plus il se sent brûler des flammes d'un amour aussi prompt que détestable ; mais accoûtumé à ne rien respecter lorsqu'il s'agit de se satisfaire, il franchit toute retenuë, triomphe de tout scrupule ; & n'é-

n'étant plus maitre de ses odieux transports, il s'y abandonne & consomme le plus étrange & le plus affreux de tous les hymenées.

Il est des crimes qui portent avec eux leur punition. Le Comte éprouva bientôt que le sien étoit de ce nombre. A peine l'eut-il commis, qu'il en eut horreur; le crainte le saisit, la terreur s'empara de son ame, il se crut au milieu de mille tombeaux, dont les morts sortoient pour lui reprocher l'énormité de cette action; il s'imagina même que celle qu'il venoit d'outrager se ranimoit pour s'en venger. Frappé de ces funestes idées, il ne songe plus qu'à fuir, il sort de la salle, passe dans la cour; & ne voyant personne, il ouvre la porte qui rend dans la campagne, & s'éloigne à pas précipités d'un lieu qui ne s'offre plus à sa pensée que comme un séjour de peine & de douleur; & se flattant d'en perdre le souvenir à mesure qu'il en quitteroit le chemin, il mar-

cha

cha jour & nuit pour arriver plus vîte au Couvent de la Beaumete. Comme il n'eut dans le reste de son voïage que ses remords pour compagnie, & que le Ciel qui le réservoit pour des choses extraordinaires, ne lui fit trouver nulle avanture fâcheuse sur sa route, je ne le suivrai point pas à pas, & dirai seulement qu'il parvint enfin à la Ville d'Angers, & se rendit à la Beaumete dont le Gardien instruit par la lettre qu'il lui presenta, le reçut à bras ouverts & avec cette charité pleine d'onction que les véritables Chrétiens doivent avoir les uns pour les autres. Ce saint homme ne jugeant pas à propos d'informer ses Religieux du secret du Comte, lui fit garder son déguisement ; & lui donna une chambre à côté de la sienne pour être à portée de le voir & de l'entretenir avec plus de liberté, se doutant bien à son air & à sa phisionomie qu'il avoit besoin qu'on le guidât dans le chemin de la sagesse.

Notre feint Capucin étoit alors dans une ſituation d'eſprit difficile à bien exprimer ſon ame continuellement agitée ; & ſon imagination troublée par mille idées plus effrayantes les unes que les autres ne lui firent pas trouver d'abord en ce lieu le repos qu'il avoit eſperé. Perſecuté par ſes remords qui lui repreſentoient ſans ceſſe l'horreur de ſon crime, il fut quelques jours dans un tourment perpétuel ; mais enfin la ſainteté du lieu, celle des bons Peres qui l'habitoient, leur concorde, leur douceur, leur modeſtie, leur exemple & ſur-tout leurs ſages & ſçavantes converſations parvinrent à remettre le calme dans ſon cœur. Ses terreurs ſe diſſiperent, ſes craintes l'abandonnerent, & quoique ſon action ne lui parût pas moins odieuſe ; ſon imagination ſe raffermiſſant il ne la regarda plus avec des yeux épouvantés, mais avec regret & une veritable douleur de l'avoir commiſe ; le repentir prit

la

la place des remords, une sainte foiblesse, s'il est permis de parler ainsi, bannit celles des sens; les larmes coulerent, les réfléxions s'avancerent, la raison commença son empire, & la vertu acheva son triomphe.

Quelle difference, ô Ciel! du Comte d'Helemont en ce moment avec celui qui s'étoit enfui de Rennes. Le dernier n'avoit été qu'une figure ornée extérieurement pour tromper les yeux, l'autre devient un corps réel animé d'une ame qui se plaît à lui prêter de nouvelles graces, & qui par la solidité de ses mouvemens forme un honnête-homme du plus grand débauché qui fût jamais. Mais comme une pareille métamorphose ne pouvoit se faire sans effort, surtout dans un temperament aussi vif que celui d'Helemont; une profonde mélancolie succeda à tant d'agitations, & le mit aux portes du trépas. Le Pere Gardien qui l'avoit examiné avec attention depuis qu'il étoit arrivé, qui

qui l'avoit trouvé très-aimable & digne de ses soins, le vit avec peine dans cet état, & sa longue expérience lui faisant soupçonner que le nouveau genre de vie que le Comte menoit dans son Couvent mis en parallele avec les déréglemens de sa bouillante jeunesse, pouvoit bien occasionner cette dangereuse tristesse, il se résolut de lui parler à cœur ouvert & de faire en sorte de pénetrer dans le sien.

Il n'eut pas besoin de le beaucoup presser pour réussir dans son dessein. D'Helemont étoit dans une situation qui ne demandoit que du soulagement; il ne pouvoit plus soûtenir le prix dont sa conscience étoit chargée, il lui falloit un sein pour s'épancher; & le Gardien lui eut à peine fait connoître une partie de son intention, qu'il ne balança point à lui faire un ample récit de sa vie & des dernieres circonstances dont il avoit comblé la mesure de mauvaise conduite, mais avec

un

un tel repentir & des marques si sinceres de douleur, que le bon pere aussi charmé de son retour qu'effrayé de ses déréglemens, le conduisit insensiblement dans cette voye salutaire, qui seule a le pouvoir de rendre l'homme content de lui-même.

Mais tandis que de vives remontrances & de sages instructions changeoient les mœurs du Comte, que son ame & son esprit se perfectionnoient dans la sainte maison de la Beaumete, qu'il y devenoit sçavant, & qu'il cessoit de se le croire, il s'étoit passé des évenemens dans la maison de campagne qu'il avoit quittée si promptement, qui n'étoient ni moins surprenans ni moins interessans. Il n'y avoit gueres qu'une heure que le feint Capucin en étoit sorti, lorsque le Fermier & sa femme réfléchissant sur l'abandon qu'ils faisoient de ce bon Pere, s'encouragerent l'un & l'autre à vaincre leur frayeur, afin d'aller voir s'il n'avoit besoin de rien,

& lui tenir un peu compagnie. Cette résolution prise, ils allument des flambeaux & se rendent à la Salle; la porte qu'ils en trouverent ouverte commença à les inquiéter; ils entrerent cependant & regardoient de tous côtés pour chercher le Religieux, lorsqu'ils entendirent soupirer la morte, & virent quelque mouvement sous le drap qui la couvroit.

Quelle vûë pour des gens prêts à mourir d'effroi un moindre bruit, ils n'en voulurent pas entendre davantage, & tous deux se mettant à courir de toutes leurs forces, ils traversent un grand jardin qui séparoit la maison d'avec la Ferme; & criant au secours, ils obligerent tous les domestiques à venir sçavoir la cause de leurs cris, mais ce fut avec bien de la peine qu'ils y parvinrent; enfin l'ayant apprise & voulant approfondir la verité, ils les rassurerent le mieux qui leur fut possible, & se transporterent tous dans la salle; une des femmes de la

Dame de la maiſon qui avoit eu ſoin de l'enfance de la morte, & que la douleur ſeule avoit éloignée de ce ſpectacle s'approcha du lit la premiere; & ſon zele la rendant hardie, elle ôte le drap, porte la main ſur le cœur de ſa jeuneſſe Maîtreſſe, & le ſentant palpiter: Juſte Ciel, dit-elle en collant ſon viſage ſur le ſien, ma chere Silvie, vous vivez encore!

A ces mots le reſte des domeſtiques perſuadés, que ce n'étoit point un revenant, mais une létargie, s'empreſſerent à la ſecourir; & tandis que les uns donnent des eaux propres à rendre le ſentiment, les autres volent auprès de la mere, pour lui apprendre cette heureuſe nouvelle. Pendant qu'elle héſite à la croire, & qu'elle ſe met en chemin pour revenir chez elle, la jeune Silvie jettant encore un profond ſoupir, ouvre enfin ſes beaux yeux, & donne tous les ſignes d'une perſonne qui revient entierement à elle. Alors ſes femmes changeant

leurs larmes en ris, la transporterent promtement dans l'appartement qu'elle avoit avant ce prétendu trépas, & la mirent au lit. La Dame arriva comme elles étoient dans cette occupation; il faut être mere pour bien concevoir l'excès de sa joie: transports, larmes, tendres embrassemens, remercîmens au Ciel; & tout ce que la nature inspire de plus touchant parut en cet instant

La belle Silvie tourmentée par tant de mouvemens differens ayant recouvré l'usage de ses sens & jugeant aux acclamations de sa mere qu'on l'avoit cruë morte, répondit à ses marques de tendresse par toutes les caresses que lui pouvoit permettre l'extrême foiblesse qui lui restoit du triste état dont elle sortoit. Comme cette létargie lui avoit prise après une assez longue maladie dans laquelle on l'avoit beaucoup saignée, les Chirurgiens qu'on avoit rappellés ne trouverent pas à propos de lui tirer du sang, & se contenterent d'assu-

d'assurer son retour à la vie par les remedes les plus simples & les plus innocens. Cette conduite leur réussit ; Silvie revint à vûë d'œil, & par une santé aussi ferme qu'elle avoit été chancelante, elle ramena la joie & l'esperance dans toute la maison.

Cependant le trouble & l'agitation où l'on avoit été ayant fait oublier le Capucin, le Fermier & sa femme n'ayant plus rien à craindre, s'en souvinrent, & rappellant à leur mémoire qu'ils avoient trouvé toutes les portes ouvertes, ils ne douterent point qu'il n'eût apperçû remuer la morte le premier, & que la frayeur ne l'eût forcé de fuir. Cette idée qui n'avoit plus rien que de plaisant, divertit extrêmement Silvie & sa mere, & fut assez long-tems le sujet de leurs conversations ; mais s'imaginant bien que ce devoit être quelque passant, on ne s'embarassa point de ce qu'il étoit devenu, ni de chercher à le connoître pour le tirer de son erreur.

Ma-

Madame de Sernant (c'est ainsi que se nommoit la mere de la belle Ressuscitée) étoit Angevine & veuve d'un Gentilhomme Breton qui lui avoit laissé pour tout bien la terre où Silvie venoit de causer tant de rumeur; cette charmante fille étoit l'unique fruit de son mariage; & comme Madame de Sernant résidoit ordinairement à Angers, où elle jouissoit d'un assez médiocre revenu, que son époux étoit mort sans qu'elle eût jamais vû la Terre qu'il avoit sur le chemin de Rennes, elle y étoit venue avec sa fille pour l'affermer & la mettre en état de lui faire une augmentation de bien, ce qu'elle avoit executé selon son intention; il y avoit près d'un an qu'elle y séjournoit sans s'y plaire, aimant beaucoup mieux Angers & s'appercevant que l'air y étoit contraire à Silvie, qui lui étoit d'autant plus chere, qu'elle joignoit à la beauté la plus accomplie un caractere aussi parfait que rare dans une personne de son âge,

el-

elle ne ſongeoit qu'à retourner à Angers lorſque cette belle fille étoit tombée malade; cependant les ſoins qu'on avoit pris d'elle dans cette maladie l'ayant tirée d'affaire, on célébroit ſa convaleſcence quand on l'avoit trouvée morte dans ſon lit, du moins on ſe l'étoit perſuadé; l'alarme avoit été dans toute la maiſon, le deſeſpoir s'étoit emparé de tous les cœurs, & lorſqu'on eut mis en uſage tous les remedes qu'on put imaginer pour la rendre à la vie ſans y réuſſir, une Dame voiſine de cette Terre avoit emmené Madame de Sernant, les domeſtiques outrés de douleur s'étoient diſperſés, le Fermier, ſa femme & un garçon Jardinier étoient reſtés ſeuls pour avoir ſoin du corps.

Comme pluſieurs jardins ſeparoient le pavillon d'avec la Ferme, & qu'il étoit impoſſible qu'on entendît dans l'un ce qui ſe paſſoit dans l'autre, le Fermier avoit imaginé de mettre la morte dans une ſalle qui étoit dans la baſſe-

court,

court, afin que Madame de Sernant revînt chez elle & ne pût rien entendre ni voir des tristes cérémonies qui se pratiquent en pareille occasion. Pour cet effet le garçon Jardinier & lui l'avoient portée dans cette salle, l'avoient étenduë sur un lit, cachée d'un drap, & l'y avoient laissée avec un cierge allumé. Comme il étoit jour, & que l'on étoit encore dans la chaleur de cet accident, le Fermier n'avoit point eu de peur ; mais quand la nuit fut venuë, que le garçon Jardinier se fut retiré, & qu'il se vit seul avec sa femme sans que personne du pavillon parût, la crainte l'avoit saisi, & lui avoit fait prendre le parti d'aller au Village chercher un Ecclesiastique lorsqu'il rencontra le Capucin. Telle étoit la situation des choses: Madame de Sernant qui n'avoit songé qu'à mettre sa Terre en valeur, n'ayant que cela à donner à sa fille, ne s'étoit point manifestée à Rennes, & n'y avoit point mené Silvie, personne ne l'y

l'y connoissoit, & toute leur compagnie s'étoit bornée au voisinage d'une Dame avec laquelle la proximité des des terres leur avoit fait lier commerce.

Silvie quoique jeune, belle, remplie d'esprit & d'agrémens n'aimoit pas le monde; elle auroit fort desiré une societé de personnes choisies avec qui elle eût pû vivre avec liberté, confiance & sincere amitié, qui regardât moins la fortune que le mérite, & qui préferât la sagesse à l'opulence; persuadée qu'il étoit presque impossible de trouver de pareils amis, elle s'étoit fait une douce habitude de la solitude, en s'y formant les amusemens qui convenoient à sa façon de penser; les Livres, les Instrumens, & quelques ouvrages plus divertissans que pénibles faisoient ses plus doux plaisirs; sage, modéste, réservée douce, généreuse, sensible & bienfaisante étoient une partie des qualités de son ame. Comme son peu de fortune lui donnoit lieu de croire qu'el-

qu'elle trouveroit difficilement un parti digne d'elle, & qu'elle craignoit bien moins de rester fille, que d'épouser un homme qu'elle n'aimeroit pas, ou d'en aimer un qu'elle ne pût épouser, elle évitoit autant qu'il lui étoit possible de faire briller à leurs yeux les charmes qui lui auroient attiré leurs adorations. Ainsi la Terre de sa mere ou la Ville d'Angers lui étoient égales pour y faire son séjour; mais Madame de Sernant frappée que l'air ne lui étoit pas bon, voulut retourner à Angers, & dès que Silvie fut entierement rétablie, elle en reprit le chemin, & s'y rendit trois semaines après l'avanture de sa létargie; sa maison étoit dans le quartier des Recollets, & cette Eglise étant très-dévotieuse, Silvie & elle la préferoient à toutes les autres, & ne passoient point de jours sans y venir au service divin; elles connoissoient même le Pere Gardien; & quoiqu'il ne les frequentât pas, leur réputation d'honneur & de

sa-

sagesse leur avoit acquis son estime, & lorsqu'il avoit occasion de leur parler, c'étoit toujours avec consideration. Le premier jour qu'elles y vinrent depuis leur retour, il étoit sur la porte du Convent avec le feint Capucin; & se souvenant en les voyant entrer, qu'il y avoit très-long-tems qu'elles n'avoient paru, il fut à elles, les salua, & s'informa avec bonté de ce qui avoit causé leur absence. Madame de Sernant qui ne croyoit pas nécessaire de parler des accidens arrivés à sa fille, ne l'instruisit, que des soins qu'elle s'étoit donnés pour sa Terre, & l'ayant respectueusement remercié de ses honnêtetés, elle entra dans l'Eglise.

Pendant cette courte conversation le Comte qui étoit resté sur la porte du Cloître, & que ses nouveaux sentimens n'avoient pas détaché des choses d'ici-bas, avoit arrêté ses regards sur la belle Silvie; & son cœur susceptible encore participant au plaisir de ses yeux,

yeux, lui fit bientôt connoître que si la sagesse avoit reglé ses passions, elle ne les avoit pas absolument domptées, un violent amour s'en empara, mais le changement de son ame en mettant aussi dans ses desirs, il n'en eut que de purs & de légitimes, & ne reçut le trait qui le frappoit, que dans l'intention de le rendre le motif d'un heureux hymen; la considération que le Gardien avoit marqué à ces Dames ne le faisant pas douter qu'elles le méritassent, il lui demanda qui elles étoient; le Pere l'en instruisit, & par le bien qu'il en dit, augmentant sans le sçavoir l'ardeur dont il commençoit à brûler, il se rendit dans l'Eglise, & passant & repassant près d'elles pour mieux examiner Silvie, il acheva de perdre sa liberté; depuis ce jour, attentif à toutes leurs actions, il n'en laissa passer aucun sans les voir entrer & sortir, & son exactitude devint si remarquable, que le Gardien s'en apperçut. Ce bon pere qui n'a-

n'avoit pas eu dessein de faire un Anachorete du Comte d'Helemont, mais un homme sage, ne fut pas fâché du goût qu'il paroissoit avoir pour Mademoiselle de Sernant; & pensant que ce mariage pourroit produire deux excellens effets; l'un de mettre une fille vertueuse à son aise, & l'autre de retirer entierement d'Helemont des déréglemens de la jeunesse, il songea serieusement à faciliter cette union: cependant ne voulant rien faire qu'avec prudence, il commença par sonder le cœur de son disciple, pour connoître de quelle nature étoit cette nouvelle passion. Le Comte que la vertu guidoit de plus en plus, ne trouvant rien dans ses sentimens qui le pût choquer, lui répondit sincerement que si sans manquer au respect qu'il devoit à son caractere, il lui étoit permis de le prendre pour confident, il lui avouoit que Silvie avoit sçû lui plaire de façon à lui prouver qu'elle seule pouvoit faire le bonheur

heur de sa vie, & que si ses amis parvenoient à lui obtenir sa grace, il chercheroit les moyens d'avoir entrée chez Madame de Sernant & demanderoit en mariage sa charmante fille. La franchise du Comte & la pureté de ses intentions plurent extrêmement au Gardien, il l'exhorta à n'en jamais avoir d'autres, & lui promit de le servir dans son dessein dès qu'il seroit en liberté de dispofer de lui sans crainte.

D'Helemont pénétré de joie & de reconnoissance, se jetta à ses pieds, & l'assura qu'il ne s'écarteroit jamais des conseils qu'il lui avoit donnés, & ne se conduiroit que par ses lumieres; ce parfait dénouement sembla lui porter bonheur, son ami lui manda quelques jours après que son accommodement étoit fait, les poursuites arrêtées, qu'il pouvoit hardiment quitter son déguisement & reprendre sa figure naturelle en restant toujours à la Beaumete, jusqu'à ce qu'il lui écrivit de se ren-

rendre à Rennes pour subir les cérémonies de Justice qui étoient nécessaires à l'enterinement de sa grace, qu'elle étoit assurée, mais qu'il falloit encore attendre quelque temps ; qu'il pouvoit cependant jouir de la liberté, mais en ne se manifestant pas trop par politique plûtôt que par nul sujet de crainte.

Le Comte étoit trop amoureux pour ne pas profiter de cet avis, il le communiqua au Pere Gardien à qui on venoit d'écrire la même chose, & le conjura d'employer le temps qu'il avoit à rester à Angers à le faire connoître à Madame de Sernant & l'introduire chez elle, afin qu'après sa grace il pût épouser Silvie ; le Gardien se laissa gagner, on ordonna promtement un habit, & pendant qu'on y travailloit, le bon Pere fut voir Madame de Sernant. Cette Dame charmée de l'honneur qu'il lui faisoit, le reçut avec mille marques de vénération ; & lorsque les complimens fu-

furent cessés de part & d'autre, le Gardien prenant la parole :

Quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait, dit-il à la mere de Silvie, de la dignité de mon caractere de me mêler de certaines affaires, votre vertu, Madame, & celle de votre fille m'oblige à passer par-dessus quelques bienséances pour cooperer à vous en faire trouver la récompense dans la fortune éclatante que le Ciel veut bien offrir à l'aimable Silvie. Alors l'instruisant des biens du Comte d'Helemont, de sa naissance, des qualités de sa personne & de celles de son caractere, il en vint à l'affaire qui l'avoit éloigné de Rennes ; mais n'y donnant que les couleurs qui pouvoient être à son avantage, il ajouta qu'il s'étoit tenu caché dans son Couvent jusqu'à ce qu'il eût obtenu sa grace, & sans vouloir parler de son déguisement, pour ne donner aucune idée désagréable du Cavalier, il continua de la sorte, & c'est dans notre maison que sans

être

être vû de Silvie, il a pris pour elle tant d'estime, qu'il a résolu de vous la demander en mariage par ma voix ; mais comme ces sortes de choses ne se font pas sans se connoître, je viens vous prier de me permettre de vous l'amener & de lui donner l'entrée de votre maison, pour que vous jugiez vous-même s'il est digne votre gendre; son affaire est accommodée, on le mandera incessamment pour recevoir sa grâce; cependant il est bon qu'il ne soit vû que de peu de monde; ce qui me fait vous conjurer qu'il puisse vous rendre visite le soir ou dans les heures où vous n'avez point compagnie.

La démarche du Gardien parut trop grave à Madame de Sernant, & le parti qu'il proposoit trop avantageux pour n'y pas faire attention, elle répondit à ce vénérable Religieux qu'elle avoit une si parfaite confiance en lui, qu'elle croiroit manquer au plus saint des devoirs si elle étoit capable de le

refuser; que le Comte d'Helemont ne devoit pas douter d'être bien reçu, sur-tout étant presenté de sa main; & que sur le portrait qu'il en faisoit, il ne lui restoit à souhaiter que de le voir fortifier dans ses sentimens pour sa fille en la connoissant mieux. Le Pere Recolet n'en desirant pas davantage, lui promit d'amener le Comte le lendemain & se retira. Silvie qui avoit été témoin de cet entretien, rougit beaucoup & se sentit extrêmement agitée tant qu'il dura. C'étoit la premiere fois qu'elle avoit entendu parler serieusement de mariage, les avantages de celui-ci & le récit des belles qualités du Comte, firent naître dans son cœur une heureuse prévention en sa faveur, & lorsque Madame de Sernant lui eut témoigné qu'elle seroit charmée que d'Helemont lui plût & que cet hymen pût se faire, elle en sentit une satisfaction qui lui annonça secretement l'effet que la présence du Comte devoit produire sur elle.

Le feint Capucin de son côté apprit avec transport le succès de la négociation du Gardien, & dès le lendemain jettant le froc pour reprendre sa forme naturelle, il attendit avec impatience l'heure du rendez-vous. Si le Comte avoit paru au Gardien digne de son attention sous un habit plus capable d'ensevelir les graces que de les faires éclater; il fut l'objet de son admiration sous celui qui convenoit seul à celles dont la nature l'avoit orné; & charmé d'avoir ramené de ses égaremens un homme qui possedoit tant d'agrémens, il en sentit augmenter le desir qu'il avoit de le rendre heureux; & joignant aux titres severes de Censeur & de Directeur celui de tendre & de véritable Ami, il se fit une loi de le guider comme s'il eût été son fils, & le Comte dont l'esprit & le cœur étoient absolument changés, pénétré d'une sincere reconnoissance, répondit à ses bontés avec autant de franchise que de respect;

ce fut dans ces sentimens qu'ils se rendirent chez Madame de Sernant qui les attendoit seule avec Silvie; l'amour qui n'attendoit aussi que cette entrevûë pour dérober à cette belle fille la liberté qu'elle avoit pris tant de soin de conserver, n'en laissa pas échaper le moment; & le Comte qui mêloit alors la sagesse & la retenuë qu'il avoit puisées dans le Couvent de la Beaumete à l'air noble & cavalier des personnes de condition, la frappa de telle sorte qu'elle fut plûtôt vaincuë qu'elle n'eut apperçû sa défaite. Madame de Sernant n'en fut pas moins enchantée, & le Comte animé du desir de plaire, fit paroître tant d'esprit, de respect & de tendresse, qu'il acheva de triompher de la fille & de chermer la mere.

Il y avoit une si grande difference entre Silvie vivante, belle, fraîche, faisant disputer sur son tein les roses & les lys & dans un embonpoint charmant, à Silvie pâle, défaite, froide, les yeux fer-

fermés, étenduë sous un linceuil & morte, qu'il étoit impossible au Comte de la reconnoître ; d'ailleurs comme son avanture ne revenoit jamais à son esprit sans lui inspirer d'horreur, qu'il ne traitoit plus que d'illusion les beautés qu'il avoit crû voir, & qu'il étoit alors très-persuadé que ce n'étoit qu'un cadavre, il n'en eut pas la moindre idée. La conversation fut vive & brillante de part & d'autre, & quoique chaçun s'attachât à ne pas découvrir toutes ses pensées dans cette premiere visite, on en dit assez pour se communiquer mutuellement le plaisir qu'on auroit à se voir, & pour se faire entendre qu'on ne se separoit pas sans peine.

Depuis ce jour d'Helemont n'en passa point sans voir Madame de Sernant & son aimable fille, ni sans rendre un compte exact au Gardien des progrès qu'il faisoit sur leurs cœurs : la joie qui brilloit dans leurs yeux quand elles le voyoient entrer, l'attention

qu'elles avoient à ne recevoir personne lorsqu'il y étoit, & sur-tout certain air de douceur & de complaisance qui régnoit dans toutes les actions de la belle Silvie quand elle lui parloit ou qu'elle l'écoutoit, se flattant qu'on lui seroit favorable, il se résolut d'assurer son bonheur en s'expliquant plus clairement, ce qu'il fit avec tant de graces que Madame de Sernant en sentit redoubler son estime, & lui déclara qu'elle regarderoit le jour de son hymen avec sa fille comme le plus fortuné de sa vie, & joignant à cet aveu celui de la charmante Silvie, elles le rendirent l'une & l'autre le plus heureux de tous les hommes; alors l'amour autorisé par l'obéissance & le devoir, cessa dès ce moment de garder le silence, & ces deux Amans se livrant sans contrainte au doux espoir d'être unis à jamais, achevèrent de serrer les nœuds d'une éternelle chaîne.

Mais malgré le mariage arrêté

&

& les paroles données en presence du Gardien de la Beaumete, Madame de Sernant qui étoit de ces femmes sages & severes, qui préferent l'honneur à toutes choses, ne laissa jamais le Comte seul avec Silvie, & quoiqu'elle fût très-persuadée de sa vertu, elle voulut que les plus rigides bienséances fussent observées. D'Helemont & cette belle fille qui n'avoient que des intentions pures & légitimes furent les premiers à louer sa prudence ; & comme elle ne les contraignoit en rien, qu'ils l'aimoient & la respectoient, & que Silvie n'avoit rien de caché pour elle ; c'étoit devant cette vertueuse mere qu'ils se donnoient cent fois le jour les plus tendres assurances de leur amour & de leur fidelité. Plus de deux mois s'écoulerent de la sorte, au bout desquels les amis & les parens du Comte lui manderent de venir promtement à Rennes, que tout étoit prêt pour sa grace, & qu'on l'attendoit avec impatience. Il ne

falloit pas moins que la néceſſité de cette affaire, & l'idée que ſa concluſion le rendroit poſſeſſeur de Mademoiſelle de Sernant pour lui faire ſupporter cette ſeparation, l'affliction n'en fut pas moins grande, la belle Silvie répandit bien des larmes, ſa mere y mêla les ſiennes, & le Comte fut au deſeſpoir, mais enfin il fallut partir, les proteſtations de s'aimer toujours, les promeſſes de s'écrire ſouvent, l'eſpoir d'un prompt retour, & les conſolations du Gardien achevant de triompher de la douleur, le Comte quitta Angers, & ſe rendit à Rennes.

Je ne m'arrêterai point aux formalités de ſon procès, on ſçait aſſez celles qui ſe pratiquent dans ces ſortes d'affaires, je dirai ſimplement que tout ſe fit dans les regles, & que la grace du Comte fut enterinée au grand contentement de ſa famille & de ſes amis; pendant ce tems il eut un commerce de lettres reglé avec Madame & Mademoiſelle de Ser-

nant,

nant, ainsi qu'avec le Gardien de la Beaumete ; la régularité qu'on avoit à lui répondre, & les tendres assurances de Silvie lui ôtant une partie des chagrins de l'absence, il ne fut pas plûtôt débarassé des mains de la Justice, qu'il songea à mettre ses affaires en ordre pour que rien ne retardât son mariage ; mais il les trouva tellement embarassées par le déreglement de sa conduite passée, qu'il lui fallut beaucoup plus de tems qu'il n'avoit crû pour les rétablir, & qu'il fut forcé d'être près de sept moins sedentaire à Rennes ; il est vrai que cet intervalle étoit adouci par les frequentes consolations de Silvie & de sa mere ; mais d'Helemont étoit trop amoureux pour que des lettres lui tinssent lieu du charmant objet de sa flamme, & ces lettres qui sur les derniers tems commencerent à se rallentir soit dans le nombre, soit dans le style, lui donner bientôt autant d'inquietude qu'elles lui avoient procuré de joye ; il lui

sembloit même que le Pere Gardier au travers de mille amitiés, laissoit entrevoir des marques d'indifference sur son mariage qui ne s'accordoient point avec le feu qu'il avoit montré dans les commencemens; toutes ces choses le troublerent si cruellement qu'il redoubla ses efforts pour terminer ses affaires & reprendre le chemin d'Angers.

Mais tandis qu'il y travailloit avec ardeur il se passoit d'étranges avantures chez Mad. de Sernant; il y avoit à peu près un mois que le Comte étoit parti, quand la belle Silvie se sentit tout à coup attaquée de maux d'estomac & de si fréquens vomissemens qu'elle en tomba dans une mélancolie qui ne lui permettoit pas de prendre aucun plaisir. Madame de Sernant attribua d'abord ce changement de santé à l'absence du Comte, & ne négligea rien de ce qui pouvoit la dissiper; Silvie qui avoit la même pensée, & qui ne vouloit point affliger sa mere, fai-

soit

foit de fon côté ce qui lui étoit poffible pour fe contraindre; mais enfin le mal vint à un tel point, que Madame de Sernant rédoutant les accidens qu'elle avoit effuyés il y avoit quatre mois, appella fon Chirurgien de confiance, & le conjura d'examiner ce qui pouvoit produire la mauvaife fanté de fa fille. Cet homme ne mit pas beaucoup de tems à la découvrir, fon expérience & les queftions qu'il fit à Silvie l'en inftruifirent fuffifamment. Mais extrêmement furpris qu'on le fît venir pour une chofe à laquelle Madame de Sernant devoit fe connoître prefque autant que lui, & jugeant par les réponfes de Silvie, qu'elle ignoroit ou feignoit d'ignorer fon état, il crut qu'il y avoit du myftere dans cette affaire, & qu'il ne devoit s'expliquer qu'à la mere, ainfi s'étant rendu près d'elle & l'ayant tirée à part: Je m'étonne, Madame, lui dit-il, que vous ayez crû avoir befoin de mes connoiffances fur des accidens qui vous ont

ont été aſſez familiers pour vous en ſouvenir ; mais je me flatte que ſçachant la part que je prends à ce qui vous regarde, vous vous êtes ſervie de ce détour pour me mieux marquer votre confiance, en m'apprenant par-là que la charmante Silvie eſt mariée. Tout ce que je vois me fait juger que cet hyme eſt encore un ſecret ; vous ne pouviez le mettre en des mains plus fidelles ; j'aurai toute l'attention poſſible à ſa groſſeſſe, mais raſſurez-vous, elle n'a que les maux qu'on doit avoir dans cette ſituation, & je puis même vous aſſurer d'une heureuſe délivrance.

On peut aiſément juger de la ſurpriſe de Madame de Sernant à ce diſcours, la foudre tombée ſur ſa tête ne lui eût pas cauſé plus de trouble ; mais ne doutant point de la ſcience d'un homme qui paſſoit pour le plus habile de ſon ſiécle, elle prit ſon parti ſur le champ & renfermant dans ſon cœur ſon mortel déſeſpoir : Il eſt vrai, lui

répondit-elle, que Silvie est mariée, & que j'avois dessein de vous en confier le secret, mais elle a été si peu de tems avec son époux qu'elle ni moi ne l'avons point cruë dans l'état que vous dites. Elle l'est, Madame, interrompit-il, & de près de quatre mois. Cela est certain & vous pouvez m'en croire; puisque cela est ainsi, reprit Madame de Sernant, dans une agitation qu'elle avoit une peine extrême à cacher, gardez là-dessus un secret inviolable, je vous en conjure, c'est la chose du monde la plus importante pour elle & pour son mari, vous les perdriez l'un & l'autre si vous en parliez; je compte sur votre amitié, je vous enverrai chercher quand vos soins lui seront necessaires.

Le Chirurgien lui promit d'être discret, & l'ayant priée de ne le point épargner, la laissa en liberté de réflechir sur le trait fatal qu'il venoit de lui porter. Cette mere infortunée fut pas plûtôt seule qu'elle s'abandonna à toute

sa douleur, agitée de mille pensées différentes, elle se promena long-tems à grands pas dans son appartement sans sçavoir ce qu'elle faisoit, ce qu'elle vouloit, ni à quoi elle se détermineroit, son deshonneurs, la conjoncture dans laquelle il lui arrivoit, son amour, & sa confiance dans la vertu de sa fille qu'elle voyoit si cruellement détruite, & le courroux qu'une pareille indignité excitoit dans son cœur, lui donnoient de moment en moment des transports de fureur, qu'elle auroit poignardé Silvie, si dans ces tristes instans elle se fût offerte à ses regards. Cependant son ame fatiguée de tant d'agitations tomba insensiblement dans cet état de langueur & d'abattement qui suit ordinairement les passions trop vehementes; & plus capable alors de réflexion, elle en fit de plus sensées, & jugeant qu'elle alloit se couvrir d'une honte éternelle, si la prudence ne regloit la conduite qu'elle devoit tenir, & qu'un

éclat

éclat acheveroit de perdre sa fille sans apporter de remede à sa faute : elle se calma, & tournant toute sa fureur contre le séducteur de son innocence, elle ne songea plus qu'aux moyens de le connoître, & de le contraindre à réparer un si sanglant affront, persuadée que ce ne pouvoit être le Comte d'Helemont, puisqu'il n'avoit eu nulle particularité avec sa fille, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'un homme qui vouloit être époux, eût cherché l'occasion de mesestimer celle dont il avoit dessein de faire sa femme ; elle résolut de prendre des mesures pour rompre poliment avec lui, dès qu'elle auroit sçu de Silvie le nom de son amant ; pour cet effet croyant que la ruse & la douceur feroient plus capables de lui arracher ce secret, que la violence & l'emportement, elle fit de nouveaux efforts pour se contraindre, & lorsqu'elle se crut assez ferme pour supporter sa vûë, elle la fit appeller.

La charmante Silvie venoit de re-

recevoir une lettre du Comte, elle y avoit fait réponse, & les tenoit l'une & l'autre à sa main pour les montrer à Madame de Sernant, quand elle entra dans son cabinet ; jamais elle n'avoit paru si belle aux yeux de sa mere ; la négligence de son ajustement, que ne la rendoit que plus touchante, la modestie dont ses charmes étoient accompagnés, la pudeur qui brilloit sur son visage, & la grace avec laqu'elle elle présenta ses lettres à cette Mere affligée, la jetterent dans un embarras qui ne seroit pas échappé à Silvie si Madame de Sernant n'eût pris promptement ces papiers pour cache son trouble sous le voile de l'attention qu'elle paroissoit donner à leur lecture ; elle lût, ou plûtôt elle feignit de lire, puisqu'il est certain qu'elle ne voyoit rien ; & ne pensoit qu'à son infortune ; mais ce prétexte lui donnant le tems de se remettre ; elle posa les lettres sur une table, & regar-

dant

dant alors fixement Silvie : La confiance que vous me témoignez, lui dit-elle, auroit dequoi me plaire, si vous l'aviez renduë égale à celle que j'ai toujours prise en vous ; mais, Silvie, vous y avez bien mal répondu, & vous vous êtes licentiée à des choses, que je crains bien qui ne vous arrachent le cœur d'Helemont ; il est vrai que le mariage peut réparer votre imprudence ; mais il est si rare de voir un homme constant lorsqu'il n'a plus rien à désirer, que je tremble que votre faute ne vous fasse éprouver un cruel changement. Malheureuse Silvie, ajoute-t-elle, en laissant couler des larmes qu'elle ne put retenir ; le soin que j'ai pris de former votre ame à la sagesse, & celui que je me suis donné d'éclaircir toutes vos démarches ; n'ont donc pû vous garantir de tomber dans un déréglement si contraire à l'opinion que j'avois de vous. Vous ne devez pas douter que je ne souhaite ardem-
ment

ment pour mon honneur & pour le vôtre, que le Comte effectuë ſes promeſſes malgré la foibleſſe que vous avez euë pour lui ; je veux même m'en flatter, mais, Silvie, je ne vous en trouve pas moins coupable, & n'en ſuis pas moins irritée contre vous.

L'innocence ne s'allarme pas aiſément, & quoique les paroles de Madame de Sernant paruſſent terribles à Silvie ; comme elle n'avoit rien à ſe reprocher, & qu'elle s'imaginoit pouvoir détruire ſes ſoupçons, elle n'en fut émuë que foiblement, & jettant ſur elle des yeux remplis de tendreſſe : J'ignore, Madame, lui répondit-elle, avec douleur, laquelle de mes actions a pû vous faire juger ſi mal de ma conduite, je ne ſçache pas m'être licentiée à rien avec le Comte qui puiſſe vous offenſer, ni m'attirer le reproche ſanglant que vous me faites. Ce n'eſt que par votre aveu que j'ai ſuivi mon penchant pour d'Helemont. Ce n'eſt qu'en vo-

tre préfence que je lui ai déclaré mes fentimens ; je n'en ai jamais reçu de lettres, & n'y ai point fait de réponfes fans vous les montrer, enfin je ne me fuis point écartée des vertueux principes que vous m'avez donnés, & j'ofe vous affûrer, que le Comte ne changera jamais de fentimens, s'il n'en change que par la foibleffe dont vous me foupçonnez. La candeur étoit fi bien peinte fur le vifage de cette belle fille, que fans la certitude où étoit Madame de Sernant de fon état, il lui auroit été impoffible de douter de fon innocence; mais prenant pour audace fon affûrance & fa fermeté, elle laiffa un libre cours à fa fureur, & par les plus outrageantes invectives, elle lui fit connoître le motif de fon courroux, que le Comte n'étoit pas celui qu'elle accufoit de fa honte, & la menaça de la tuer, fi elle ne lui nommoit fon indigne rival.

L'étonnement de la trifte Silvie eft

eſt plus aiſé à s'imaginer qu'à décrire, & par inſtant de réfléxion ſur les ſymptômes de ſes incommodités ne doutant point de le vérité, elle en fût épouvantée, mais elle n'en fut pas moins ferma à ſoûtenir ſon innocence, & l'emportement de ſa mere lui donnant plus de douleur que d'effroi, elle en ſentit ranimer ſon courage, & lui découvrant ſon ſein, elle la pria de ſe ſatisfaire ſi ſon ſang pouvoit appaiſer ſa colere, mais qu'elle la conjuroit d'être perſuadée quelle n'avoit jamais donné lieu à cet accident ſingulier; qu'elle n'avoit de ſa vie aimé que le Comte d'Helemont, qu'il étoit le ſeul homme qu'elle n'eût pas évité, qu'il n'y en avoit pas un dans le monde, qui ſe pût vanter d'avoir été ſeul avec elle, & qu'elle ignoroit abſolument le tems, la cauſe & l'auteur de ſa diſgrace.

Toute la violence de Madame de Sernant ne l'empêchoit pas d'être mere, l'action de Silvie la deſarma, mais ſans la détromper, &

& ne se figurant pas qu'elle pût n'être point coupable, elle crut qu'elle joignoit la dissimulation à l'impudence, & s'étant exhalée en injures, sans pouvoit tirer d'elle l'aveu qu'elle en exigeoit; elle la renvoya dans son appartement avec défense d'en sortir; & comme elle étoit montée à ce dégré de colere, qui force la raison à disparoître, elle courut aux Recollets, demanda le Gardien, & pleine de son malheur lui en fit le recit dans des termes qui prouvoient également son désespoir & sa vertu.

Le venerable Pere en fut vivement touché, & le tems de la situation de Silvie ne s'accordant nullement avec celui où le Comte étoit entré chez elle pour la premiere fois, il fut convaincu qu'on ne pouvoit l'en accuser; cet incident lui fit d'autant plus de peine, qu'il auroit juré de la sagesse de Mademoiselle de Sernant, & qu'il lui étoit desormais impossible d'obliger d'Helemont à l'épou-

pouser, se trouvant même dans la nécessité de l'en détourner, pour ne le pas engager dans une affaire où son honneur étoit intéressé : il ne cacha rien de ses pensées à Madame de Sernant, & lui dit franchement qu'elle ne devoit plus compter sur l'alliance de son ami; cette mere désolée lui avança qu'elle avoit déja prévû cette rupture, mais qu'elle le prioit de lui aider à la faire avec ménagement, & à tirer de Silvie le nom de celui qu'elle s'obstinoit à lui taire, esperant qu'elle seroit plus soûmise à son caractere, & qu'elle auroit moins de peine à lui déclarer la vérité.

Le bon Pere lui promit de se rendre chez elle vers le soir, qu'il parleroit à Mademoiselle de Sernant, & qu'ensuite ils prendroient les mesures les plus convenables pour rompre avec le Comte. Madame de Sernant soulagée par cet entretien rentra dans sa maison; pendant ce tems la malheureuse Silvie abandonnée à elle

le-même verſoit un torrent de larmes. Sûre de ſon innocence, elle voyoit avec autant de ſurpriſe que de douleur, qu'elle ne pouvoit plus être qu'un objet de mépris pour le Comte, elle avoit trop d'eſprit pour blâmer l'incrédulité de ſa mere, & pour ne pas concevoir que ce qu'elle affirmoit, tout vrai qu'il étoit devoit paroître apocriphe, puiſqu'elle-même le trouvoit tel; enſorte que ce qui faiſoit la tranquillité de ſa conſcience, faiſoit en même tems le motif de ſon déſeſpoir. Mais ce qui le portoit à l'excès étoit la perte de l'eſtime du ſeul homme pour qui ſon cœur avoit été ſenſible, qu'on eût l'indiſcrétion de lui découvrir ſon infortune, ou qu'on prît un autre prétexte, pour lui manquer de parole; elle voyoit de tous côtés qu'il feroit en droit de l'accuſer de perfidie & d'infidélité; elle ſe faiſoit même un point de délicateſſe, de contribuer à l'obliger de ne plus penſer à cet hymen, n'é-

tant plus digne de sa tendresse ; & ne se sentant pas assez hardie pour se montrer à ses yeux après une pareille avanture ; elle eût cependant désiré qu'il eût connu le fond de son ame, & qu'il fut instruit de son malheur tel qu'il étoit en effet, afin qu'il fût persuadé de sa sagesse & de sa constance ; & qu'il la plaignît sans l'outrager par des pensées qu'elle ne méritoit pas. Mais comme cet qu'elle souhaitoit ne s'accordoit en nulle façon avec ce qui prouvoit le peu de soin qu'elle avoit eu de sa réputation ; elle se sentoit à la fois pénétrée de honte & de douleur ; elle étoit abîmée dans ces cruelles réfléxions, quand on lui annonça le Gardien de la Beaumete ; & ne doutant point qu'elle ne dût cette visite aux plaintes de Madame de Sernant, & qu'il ne fût informé de son état, elle le reçut en personne, moins allarmée des remontrances qu'il pouvoit lui faire, que persuadée des consolations qu'elle

le alloit trouver dans son entretien.

Mais le reverend Pere prévenu par ce que Madame de Sernant lui avoit dit, & véritablement outré lui-même de s'être mêlé de cette affaire, ne put se contraindre assez, pour ne lui pas parler avec sévérité, Silvie en fut touchée, cependant toujours tranquille & moderée, elle l'écouta sans l'interrompre, & lorsqu'il eut cessé de parler, elle lui répondit avec respect; qu'elle n'ignoroit pas ce que méritoit la faute dont on l'accusoit, & dont elle paroissoit d'autant plus coupable, qu'elle n'avoit nulle preuve à donner de son innocence, que son innocence même. Qu'elle ne pouvoit révoquer en écoute sa situation; qu'elle n'avoit pas dessein non plus de trancher du merveilleux, ni se mettre à l'abri du courroux de sa mere, en voulant faire croire l'impossible, mais que malgré toutes ces choses elle protestoit par ce qu'il y avoit de

plus ſaint, qu'elle n'avoit nulle connoiſſance du principe de ſon malheur.

Le Gardien qui regardoit ce diſcours du même œil que Madame de Sernant, mit en uſage tout ce qu'il crut capable de la faire changer de langage ſans y parvenir, & ſentant que ſa patience commençoit à ſe laſſer, il la quitta, & fut rejoindre Madame de Sernant, à laquelle il conſeilla d'attendre du tems & du repentir de ſa fille l'éclairciſſement de ce myſtere; & craignant que l'obſtination de Silvie ne forçât cette Dame à quelque extrêmité, il lui repreſenta ſi bien qu'elle ſeroit encore plus criminelle que Silvie, ſi par ſes emportemens elle cauſoit la mort à l'innocente créature qu'elle portoit dans ſon ſein, qu'il la fit réſoudre à ne la pas tourmenter davantage, enſuite ils convirent qu'ils écriroient dans quelque tems au Comte avec exactitude, & ſur le même ton qu'ils avoient com-

men-

mencés; mais qu'insensiblement Madame & Mademoiselle de Sernant diminueroient leurs lettres, en rendroient le style moins tendre; que le reverend Pere changeroit aussi de langage, & se chargeroit du reste pour finir tout commerce.

Ces choses reglées de la sorte le Gardien se retira, & Madame de Sernant fit revenir sa fille près d'elle pour la préparer à la conduite qu'elle devoit tenir. Cette seconde conversation ne fut pas moins touchante que la premiere; Silvie répondit des larmes & parla toujours de même. Sa mere tantôt tendre & tantôt irritée, n'en fut pas plus sçavante, & prit le parti de supporter son mal en patience. Cependant l'état de Silvie qu'il falloit cacher, & qui se rendoit visible chaque jour, demandant de certaines précautions que la mere & la fille ne pouvoient prendre seules, Madame de Sernant jugea à propos de mettre dans ce secret celle de

ſes femmes qui avoit été gouvernante de Silvie, afin qu'elle ſe donnât les ſoins néceſſaires en pareille occaſion. Valentine (s'étoit le nom de cette femme) avoit une tendreſſe de mere pour Silvie, & ſe ſeroit ſacrifiée avec joie pour la rendre heureuſe. L'alliance du Comte dont on lui avoit confié l'amour & la demande, lui avoit donné une ſatisfaction qui lui faiſoit oublier le poids de ſes années, & Madame de Sernant ne pouvoit épancher ſes chagrins dans un ſein plus fidéle; ainſi s'y étant réſoluë, elle lui apprit l'étrange ſituation de ſa fille & la ſienne, & la chargea d'avoir ſoin de l'enfant qu'elle mettroit au monde, d'en dérober la connoiſſance à toute la terre, de le faire nourrir ſecretement, & de la délivrer du mortel déplaiſir d'en entendre parler, lui déclarant qu'elle ne vouloit en aucune maniere ſe mêler, ni prendre interêt au ſort de cette créature de quelque ſexe qu'elle fût, & qu'elle met-

mettroit Silvie dans un cloître pour le reste de ses jours sitôt qu'elle feroit sortie de son état honteux.

Jamais surprise ne fut égale à celle de Valentine; mais comme les mouvemens de la nature n'agissoient pas sur elle comme sur Madame de Sernant, que la tendresse étoit simple & dénuée des sentimens d'honneur & de gloire, qui se joignent à l'amour des peres & des meres pour leurs enfans, elle ne sentit qu'une extrême compassion de l'état de Silvie; & quoiqu'elle ne comprît pas mieux que les autres comment cela pouvoit être arrivé, elle étoit si convaincuë de la sagesse de son éleve, que malgré ce qu'elle apprenoit elle n'avoit pas la force d'en douter.

Mais comme il n'étoit pas question de la justifier, & que tout ce qu'on disoit là-dessus à Madame de Sernant, ne faisoit que l'irriter; elle lui promit de faire son de-

 voir,

voir, & l'assûra que le secret seroit inviolablement gardé. La belle Silvie ne laissa pas de trouver un grand soulagement dans la confiance de sa mere en Valentine, & la satisfaction de pouvoit se plaindre de sa destinée avec une personne qui se montroit sensible sans la faire rougir, ne contribua pas peu à sa consolation, & lui fit couler le tems avec moins de désespoir; son terme s'avançoit, & Madame de Serpant qui trembloit qu'on ne s'apperçût du changement de sa taille, lui fit garder le lit dès qu'elle crut ne pouvoir plus le déguiser. Jusques là le Comte avoit eu de leurs nouvelles, sans beaucoup d'interruption; & quoique la triste Silvie ne pût gagner sur elle de jetter dans ses lettres cet air de joie & de tendresse dont elle avoit accoutumé de les remplir, ses sentimens étant trop vifs, pour qu'il ne lui échapât point quelque étincelle de l'innocente ardeur

deur dont elle brûloit, amoureux d'Helemond n'avoit pû y rien reconnoître qui dût l'allarmer.

Mais ayant cessé tout à coup d'en recevoir, & les lettres du Gardien ne parlant plus que de l'inconstance des choses du monde, & du peu de fond que l'homme raisonnable y devoit faire & du détachement des fausses felicites d'ici-bas; la crainte, la douleur & la jalousie s'emparerent de son ame, & ne pouvant plus résister à son inconstance, il écrivit au Gardien, qu'il alloit tout quitter & se rendre à Angers. Le reverend Pere qui ne demandoit qu'à l'entretenir pour achever de le guérir d'une passion qu'il croyoit inutile, lui loua un appartement dans le quartier de son Couvent, & lui manda qu'il l'attendoit, & avoit des choses très-importantes à lui communiquer pour son repos & son honneur, ce qui l'obligeoit à le prier de ne voir personne avant qu'il lui eût parlé.

Il n'en fallut pas davantage pour hâter le départ de ce malheureux amant; mais se flattant toujours de la possession de Silvie, & voulant paroître à ses yeux avec une partie de l'éclat de sa fortune & de sa naissance, il se fit accompagner des domestiques les plus nécessaires auprès de sa personne, & arriva à Angers dans un équipage digne de lui. Son premier soin fut de se rendre au Couvent, & tandis que ses gens prenoient possession de son logement, il courut entretenir le Gardien de la Beaumete. Ce venerable Religieux voulut d'abord prendre des détours pour lui annoncer son infortune en lui faisant entendre qu'il ne devoit plus songer à Mademoiselle de Serpant; mais le Comte l'interrompant avec vivacité : Mon pere, lui dit-il, je ne suis plus ce d'Helemont dont il falloit ménager le cœur & l'esprit pour les conduire au bien; vous m'avez rendu tel qu'un honnête hom-

me

me doit être, pour recevoir avec fermeté tous les évenemens de la vie; ainsi je vous supplie de ne me point tenir en suspens sur une chose, qui fait à present mon unique occupation. J'aime Silvie, mes jours ne peuvent être heureux sans elle, mais si par quelque fatalité que je ne prévois pas il faut m'en séparer, je ferai mes efforts pour ne vous montrer aucunes foiblesses qui puissent vous faire rougir de votre amitié pour moi: parlez donc, mon Pere, Silvie est-elle morte? est-elle infidelle; enfin tirez-moi de l'état affreux où je suis.

Hé bien, mon cher d'Helemont, reprit le Gardien, oubliez pour jamais cette Silvie, elle est vivante, mais elle n'est plus digne de vous, & ce seroit trahir mon caractere & mon amitié, si je vous laissois former les nœuds d'un pareil hymen; vous avez un rival, mais un rival d'autant plus dangereux, que Silvie s'obstine à le cacher, & qu'après s'être li-

vrée au déréglement le plus condamnable, elle en dérobe l'auteur à la punition qui lui est dûë. Cette intrigue, mon cher Comte, ajouta-t-il, étoit formée avant que vous la connussiez, & ne s'est découverte que par les honteuses marques qu'elle porte de sa mauvaise conduite; sa malheureuse mere en est outrée; j'en suis au désespoir. Mais enfin il faut triompher de vous-même en cette occasion, & par vôtre courage m'ôter la douleur d'avoir contribué à la vôtre. Le Gardien pouvoit parler encore long-tems sans craindre d'être interrompu. L'étonnement du Comte étoit trop grand pour y mettre empêchement; il en devint immobile, il crut rêver, & ne comprenant pas que cette Silvie qu'il avoit trouvée si sage, si reservée, & qui dans toutes ses paroles & toutes ses actions paroissoit être la modestie même, fût tombée dans un semblable dérangement; il fut près d'un quart d'heure sans

pou-

pouvoir prononcer un mot, & lorsqu'il rompit le silence, ce ne fut que pour dire, qu'on se trompoit, que cela ne pouvoit être, & qu'il ne le croiroit jamais.

Cette incredulité surprit le Gardien, & l'obligea à lui détailler ce qui s'étoit passé depuis son absence, & à lui faire entendre, que peut-être au moment qu'il parloit, Silvie mettoit au jour le fruit de son déréglement. L'article étoit trop positif pour en douter; l'infortuné d'Helemont n'en fut aussi que trop convaincu. Il connoissoit la probité du Religieux & la pureté de son ame, & persuadé qu'il ne lui avanceroit pas une chose de cette nature, si la vérité n'en n'étoit entierement dévoilée; il n'osa plus se flatter du contraire, mais il n'en fut que plus malheureux; cependant ne voulant pas faire voir au Gardien tout le trouble de son ame: Mon Pere, lui dit-il, en contraignant sa douleur, vous jugez bien que mon estime

pour Silvie ne tient pas contre une telle avanture ; mais je vous avouë que mon amour n'eſt pas ſi facile à s'étiendre, & que trop ſenſible encore à l'idée que je m'étois formée d'une union remplie d'attraits, j'ai de la peine à m'en détacher : j'y ferai mes efforts ; & dans le peu de ſéjour que je prétends faire ici, je viendrai puiſer dans vos conſeils & dans vos ſages inſtructions le courage qui m'eſt néceſſaire pour me ſoumettre à ma deſtinée, & pouvoir bannir l'ingrate Silvie de mon ſouvenir. A ces mots l'ayant prié de lui permettre de ſe retirer, il entra chez lui, outré de rage, de honte, & de déſeſpoir.

Il n'y fut pas plûtôt, que ceſſant de ſe contraindre, il donna un libre cours aux mouvemens impetueux dont il étoit agité ; tout ce que la jalouſie a de plus affreux s'offrit à ſa penſée, la haine, la fureur, le mépris, l'amour & la vengeance ſe raſſem-

ble-

blerent à la fois pour lui faire souffrir les plus cruels tourmens; il prit en un instánt mille résolutions differentes; tantôt il vouloit aller reprocher à Silvie son deshonneur & sa perfidie, tantôt il rêvoit aux moyens de trouver son indigne rival, & de laver dans son sang l'ignominie de l'objet de sa flamme. Quelquefois plus tendre que jaloux il doutoit de son crime, la croyoit innocente, & la plaignoit d'être accusée sans être coupable; mais bientôt retombant dans ses premiers transports, il se la representoit encore plus criminelle, ce fût dans cette terrible agitation qu'il passa le reste du jour. Mais enfin ne pouvant rester en place ni tranquiliser son esprit, il se persuada qu'il étoit impossible que son rival pût se dérober à ses recherches, & qu'indubitablement il le trouveroit en épiant ceux qui entroient & sortoient de chez Madame de Sernant; & ne doutant pas que cet amant

cheri n'eût avec Silvie des entrevûës secrettes ; & que l'interêt qu'il devoit prendre à son état ne le fit roder autour de la maison ; il résolut d'en faire autant, & de passer les nuits dans cette occupation, jusqu'à ce qu'il l'eût connu, attaqué & tué, & voulant exécuter ce projet dès ce même moment, il vit à peine disparoître le jour qu'il prit un habit ordinnaire & sans autre arme que son épée, fut commencer sa ronde.

Cette triste journée avoit été le terme fatal où la malheureuse Silvie, sage & deshonorée, fille & femme à la fois, s'étoit enfin délivrée de la cause de son infortune. Madame de Sernant qui ne se calmoit point sur cet article s'étoit enfermée dans son appartement, & avoit abandonné au zéle de Valentine, la mere, l'enfant, & la conduite d'un mystere qu'elle vouloit ensevelir dans un éternel oubli ; la vieille Valentine s'étoit précautionnée dès

les premieres souffrances de sa jeune Maîtresse, de tout ce qu'il falloit pour que personne de la maison n'en eût connoissance, & jugeant à peu près de l'heure de cette naissance, elle avoit averti un de ses neveux, qu'elle sçavoit prudent & sage, de se trouver dans la nuit à la porte de la maison, pour recevoir l'enfant qu'elle devoit lui donner pour le mettre en nourrisse, & en prendre soin jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de faire découvrir quel en étoit le pere. En sorte que le hazard conduisit le Comte à cette porte, à peu près au moment que Valentine devoit s'y rendre ; il y avoit déja quelque tems qu'il y faisoit le guet, lorsque le pommeau de son épée ayant touché le marteau lui donna le mouvement d'un coup frappé mystérieusement. La vieille Valentine qui écoutoit derriere avec l'enfant dans son tablier, croyant que c'étoit son neveu, l'ouvrit d'abord en demandant très-bas :
En-

Eſt-ce vous Léon ? Le Comte hors de lui-même, & ne ſçachant ce qu'il faiſoit, répondit oui du même ton, & la vieille à qui l'ombre de la nuit augmentoit la foibleſſe d'une vie fatiguée du poids de ſoixante ans, s'avançant vers celui qui parloit : Tenez, lui dit-elle en mettant l'enfant dans ſes bras, faites ce que je vous ai dit, demain vous aurez de mes nouvelles, & dans l'inſtant ayant refermé la porte laiſſa le Comte dans la plus étrange de toutes les ſituations.

Il ne douta point que ce qu'il tenoit ne fût l'objet de la perte de ſes eſperances, & la fureur que cette penſée lui inſpira, excitant en lui une cruauté qui ne lui étoit pas naturelle, ſon premier mouvement fut de ſe défaire de cette innocente créature ; mais un petit cri douloureux qui ſorti, de la bouche de l'enfant, deſarma dans l'inſtant ſa colere. Attendri malgré lui, la pitié le ſaiſit, ſes entrailles ſe remuerent, &

& n'étant pas la maître de les propres actions, il le serre dans ses bras, le baise, répand des larmes ; & marchant à grand pas, il reprit le chemin de chez lui. En y entrant il appella ses gens, leur montra l'enfant, leur dit qu'il l'avoit trouvé exposé dans la ruë, & commanda à son valet-de-chambre de courir la Ville pour chercher une nourrisse, disant qu'il vouloit en avoit soin.

L'Hôtesse qui venoit de sévrer un nourrisson, entendant parler le Comte de la sorte, & jugeant à son air & à son magnifique équipage qu'il feroit généreux puisqu'il étoit charitable ; s'offrit aussi-tôt. D'Helemont l'accepta, & la faisant entrer dans son appartement, il fit démailloter ce petit innocent ; c'étoit un garçon, le Comte en eut de la joye. Cependant comme tous ses mouvemens étoient involontaires, il y avoit des momens où rougissant de sa foiblesse, il cherchoit lui-même à s'endurcir contre

tre ce qu'il sentoit au fond de son ame pour cet enfant. Mais combattant en vain des sentimens plus forts que lui il y ceda, fit connoître à la nourrisse qu'il ne seroit pas ingrat du soin qu'elle ne auroit ; elle l'emporta, & le Comte bien plus accablé de ses secrettes inquietudes que fatigué de son voyage se mit au lit, ou bien loin de goûter les douceurs du sommeil il ne fit que rêver à la singularité de son avanture, qui le rendoit dépositaire du fils de son rival, dans le tems qu'il n'en cherchoit le pere que pour lui donner la mort. Sa compassion qu'il ne pouvoit vaincre le surprenoit encore davantage ; & sentant que son indignation pour Silvie, & sa haine pour ce prétendu rival diminuoient à mesure qu'il se représentoit ce malheureux enfant livré à la discrétion d'un domestique, destiné peut-être à périr, pour mieux cacher la honte de sa mere ; & que sans lui l'homme qui devoit le recevoir

voir

voir l'auroit déja privé du jour ; il ne revenoit point de son étonnement.

Tandis qu'il employoit la nuit en réflexions, & qu'il passa une partie du jour qui lui succeda dans la même occupation, on n'étoit pas plus tranquille chez Madame de Sernant. Silvie s'étoit trouvée si mal après sa délivrance, que croyant mourir elle fit conjurer sa mere de ne lui pas refuser sa presence pour la derniere fois. Les enfans n'ont que trop de ressource dans le cœur des peres & des meres ; celle de l'infortunée Silvie oubliant par son péril les sujets des plaintes qu'elle croyoit avoir, se rendit promptement pres d'elle, la consola, lui promit de lui rendre sa tendresse, & de lui pardonner sa faute, en la pressant d'en nommer l'auteur.

La mourante Silvie fut si sensible à ce retour, qu'il s'en fallut peu qu'elle n'en expirât de joye ; mais Valentine experimentée en

ces

ces ſortes d'occaſions, agit avec tant de prudence dans les remedes qu'elle lui donna, qu'elle parvint à la tirer de danger. Mademoiſelle de Sernant un peu moins mal, mais ne ſe flattant pas d'en revenir, embraſſa ſa mere qui fondoit en larmes, & prenant une de ſes mains en la baiſant avec ardeur : Je jure Madame, lui dit elle, par le jour que j'ai reçu de vous, & que je vais bientôt perdre, que je ſuis devenuë mere ſans le ſçavoir ; faites-moi la grace de me croire, ajoûta-t-elle, en ſe penchant dans ſes bras, & daignez ne pas faire tomber votre couroux ſur l'innocent qui me donne la mort ; il n'eſt point coupable, & je le ſuis auſſi peu que lui.

L'état preſent de Silvie donnoit un poids à ſes paroles, qui jetta Madame de Sernant dans un nouvel embarras ; mais comme le danger de cette belle fille avoit rappellé dans ſon ame tous les mouvemens de la nature,

qu'el-

qu'elle étoit alors entierement tournée à la tendresse, sa priere la toucha, & lui fit commander à Valentine d'aller à l'instant chez son neveu, & de l'engager à de grandes attentions pour l'enfant qu'elle lui avoit confié, cette femme obéït; mais que devint-elle quand le véritable Léon lui dit qu'il ne l'avoit pas; qu'il avoit attendu une partie de la nuit & que ne la voyant point paroître il s'en étoit allé. Jamais il ne fut une douleur pareille à celle de Valentine; elle voyoit qu'elle s'étoit méprise, qu'elle avoit donné l'enfant à un autre, & que ne le connoissant point il lui seroit impossible de le trouver; son imprudence la mit au désespoir, & ne sçachant que faire dans cette perplexité, elle résolut d'aller au Gardien des Recollets lui conter son désastre, & le prier de lui en faire obtenir le pardon de Madame de Sernant; suivant ce projet elle prit le chemin du Couvent; le Comte d'Helemont qu'

qui sortoit de chez lui en ce même moment, la vit de loin & se figurant qu'elle étoit confidente de tout ce mystere, & que ce devoit être par son entremise que Silvie voyoit son amant, voulut s'en éclaircir à quelque prix que ce pût être : il lui passa même dans l'esprit que ce Léon pour lequel elle l'avoit pris, pourroit être ce trop heureux rival, & qu'en employant les menaces & les recompenses, il lui arracheroit ce fatal secret. Dans cette idée il fut à elle, & l'arrêtant par le bras, Valentine, lui dit-il, je vous tiens & vous m'instruirez des démarches des Silvie, ou vous ne mourrez que de ma main.

La vûë du Comte qu'elle croyoit à Rennes, la fureur dont ses paroles étoient accompagnées, jointes au secret motif qui la troubloit déja, lui causerent un tremblement universel : elle pensa tomber à ses pieds, & le regardant avec des yeux où la crainte étoit peinte : Je n'ai rien

à

à dire de Silvie, lui répondit-elle, elle est plus à plaindre que coupable; & vous seriez le plus injuste des hommes, si vous me rendiez responsable de ce qui lui arrive: Ce discours ne me satisfait pas, reprit-il, je sçai tout; vous ne pouvez plus me rien déguiser. Suivez-moi, continua-t-il, en l'obligeant à marcher, & venez chez moi m'éclaircir de tout ce que je veux sçavoir. La pauvre Valentine plus morte que vive ne répliqua rien, & se laissant traîner entra dans la maison & l'appartement du Comte, sans voir, sans entendre, & comme une criminelle qui n'attend que l'arrêt de sa mort. Mais d'Helemont ne fut pas plûtôt seul avec elle, que le cœur gros de soupirs, & les yeux baignez de pleurs: rassûrez-vous, Valentine, lui dit-il, tout indigne que Silvie me paroît de mon auteur, je l'adore, & je suis bien plûtôt prêt à cacher sa honte qu'à la divulguer par des emportemens qui ne

pourroient la reparer, mais il faut me nommer mon rival, & m'apprendre quel est ce Léon à qui vous avez crû remettre cette nuit le fruit du deshonneur de votre infidelle Maîtresse? O Ciel! interrompit la vieille un peu remise; quoi vous sçavez cela? & ne sçavez-vous point aussi qu'est devenu ce malheureux enfant!

Oüi, reprit le Comte, mais je ne vous en instruirai que quand vous m'aurez avoué la verité, parlez, né craignez rien, & soyez assûrée de ma reconnoissance.

Hélas, répondit-elle en se jettant à ses genoux, que voulez-vous que je vous apprenne, généreux d'Helemont, & que voulez-vous que je vous découvre d'un mystere qui nous est à tous impénétrable: je me laisserois brûler vive plûtôt que soupçonnes la vertu de Silvie. J'ai pris soin de son enfance, elle a passé de mes bras dans ceux de sa mere; nous ne l'avons jamais perduë de vûë, & sa mort seule nous a pû forcer

à l'abandonner. Elle eſt morte, s'écria le Comte, que ces mots percerent juſques au fond du cœur; l'excès de ſa douleur qui l'empêcha de pourſuivre, faiſant connoître ſon erreur à Valentine, elle s'empreſſa de l'en tirer, & reprenant la parole: Non, lui dit-elle, elle eſt vivante; & ſoûtient toujours qu'elle n'a nulle connoiſſance de ſon malheur. Mais la mort dont je viens de vous parler; c'eſt qu'il y a environ neuf à dix mois, plus ou moins il n'importe, que nous trouvâmes Silvie froide & ſans nul ſentiment; & tous les remedes n'ayant pû la faire revenir, Madame outrée de déſeſpoir, moi & tous les domeſtiques abandonnâmes la maiſon, & laiſſâmes le corps de la morte, & le ſoin de ſes obſeques à notre Fermier. Mais par le plus grand de tous les bonheurs, quelques heures avant de l'enſevelir elle donna des ſignes de vie qui cauſerent une telle frayeur à un Capucin qui la

gardoit qu'il prit la fuite, & qu'on ne l'a jamais revû depuis; notre Fermier n'en eut pas moins, & ses cris nous ayant rappellés auprès de Silvie, nous vîmes que ce que nous avions pris pour la mort, n'étoit qu'une létargie.

Ce récit frappa le Comte, son avanture revint à sa memoire, un trouble extraordinaire agita son cœur; & regardant attentivement Valentine. En quel tems, lui dit-il, en quel lieu prit cette létargie?

Je vous ai dit le terme à peu près, reprit-elle; pour l'endroit ce fut dans une terre de Madame sur le chemin de Rennes, proche d'un lieu qu'on appelle les trois Maris. Grand Dieu! s'écria le Comte avec transports, innocente Silvie! Quels biens pourront réparer les maux que je vous ai causez. Valentine, continua-t-il, en lui donnant une bourse de Loüis, ne puis trop recompenser ce que vous venez de m'apprendre. Achevez de me rendre la vie, courons chez Madame de

Sernant, ne tardons pas, venez, je veux expirer à ses pieds de joye, & douleur. La bonne Valentine surprise d'un si prompt changement, & de le voir comme un homme éperdu, ne sçavoit que faire & que répondre; mais ne lui donnant pas le tems de réflechir, n'hésitez point, lui dit-il en l'embrassant; venez, conduisez-moi, je ne puis être tranquille que je n'aye vû Silvie; & dans le moment, & sans faire attention si cette femme le suivoit ou non, il courut chez Madame de Sernant.

Cette Dame venoit de rentrer dans son appartement, ayant laissé sa charmante fille disposée à se livrer au sommeil: elle étoit assise dans un fauteüil, rêvant profondément à toute cette extraordinaire avanture, quand elle entendit quelqu'un qui s'avançoit près d'elle, en marchant à grand pas: fâchée de ce qu'on laissoit entrer le monde sans l'annoncer; elle se levoit pour sçavoir qui c'étoit; lorsque le Comte s'offrit à ses ré-

gards, & fut plûtôt à ſes pieds qu'elle n'eut quitté ſa place. Que vois-je, s'écria-t-elle, malheureux d'Helemont, que venez-vous chercher ici ?

Le pardon de mon crime, lui répondit-il, en lui embraſſant les genoux. Oüi, Madame, ajoûta-t-il, Silvie eſt innocente, & je ſuis le plus coupable de tous les hommes : Quoi, Comte, lui dit Madame de Sernant, en le regardant avec étonnement ; ſeroit-il poſſible que vous euſſiez abuſé de mes bontez, & ſi cela eſt, comment juſtifierez-vous Silvie ; car enfin, continua-t-elle, ce diſcours & vos tranſports ne m'apprennent que trop que vous ſçavez le ſujet de mes pleurs : Oüi, Madame, reprit vivement d'Helemont ; mais il ne s'agit pas de vous dire ce que je ſçai, il n'eſt queſtion que de vous inſtruire de ce que vous ignorez : Je n'ai point abuſé de vos bontez ; & depuis mon amour, mon reſpect ne s'eſt point démenti ; cependant, je le répete encore, Sil-

Silvie eſt innocente, & je ſuis ſeul coupable. Hé! Grand Dieu, que cette adorable fille avoit raiſon! Que d'outrages! Que d'injuſtes ſoupçons! Madame, ajoûta-t'il, je ne puis vous éclaircir de mon crime ſans vous faire rougir, & le récit m'en feroit mourir de honte: Qu'il vous ſouvienne ſeulement de la létargie de votre vertueuſe fille, & du Religieux qui la garde dans cette fauſſe mort: Hé bien, interrompit-elle, les yeux ardens de colere: Hé bien, continua-t'il, je ſuis ce malheureux, Silvie eſt mon épouſe, & ſon fils eſt le mien.

Madame de Sernant comprit à l'inſtant tout ce que ces paroles renfermoient; & ſe rappellant ce qu'on lui avoit conté de la fuite ſoudaine du Capucin, elle ſe douta de ce que le Comte n'oſoit lui dire; mais éloignant de ſon eſprit ce que cet évenement avoit d'épouvantable pour n'en voir que la ſuite, elle lui jetta les bras au cou, & l'embraſſant avec ten-

dreſſe : O ! Mon fils, lui dit-elle, venez rendre la vie à celle de qui vous rétabliſſez l'honneur.

Le Comte répondit à ſes careſſes avec des tranſports de joye, qui ne lui laiſſerent pas douter de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur ; mais il la conjura de ne rien découvrir à Silvie d'une action qu'il ſe reprochoit ſans ceſſe ; voulant ménager ſa pudeur, & craignant que ſa tendreſſe pour lui n'en fût alterée, ſe réſervant de lui faire cette dangereuſe explication, après que l'hymen lui auroit acquis des droits dont il n'oſoit jouir encore. Ce ménagement plût extrêmement à Madame de Sernant ; & pour ne rien hazarder dans l'état où cette belle fille étoit, ils conclurent que le Pere Gardien viendroit l'aſſurer que ſa mere, le Comte & lui, ſçavoient ſon innocence, qu'ils lui rendoient juſtice ; & que pour lui prouver cette verité, d'Helemont ſeroit ſon époux dès qu'elle auroit quitté le lit, & qu'il trouvoit plus digne que jamais d'ê-

d'être sa femme ; que Madame de Sernant, présente à ce discours, l'appuyeroit de toute sa tendresse, & qu'ensuite le Comte paroîtroit.

Après cet arrangement, d'Helemont apprit à Madame de Sernant tout ce qui s'étoit passé entre Valentine, & lui par quelle avanture l'enfant étoit entre ses mains, & le hazard qui l'avoit rendu rival & confident de lui-même. Comme il achevoit de parler, ils virent entrer cette femme avec le Gardien, qu'elle étoit allé chercher, pour terminer les inquiétudes que lui avoient causé la fureur, la générosité & les transports du Comte : par son rapport, le vénérable Religieux pénétrant le motif de tant de mouvemens, & jugeant bien que sa présence seroit necessaire, ne s'étoit point fait prier ; le Comte ne l'eut pas plûtôt apperçû, qu'il courut au-devant de lui ; mais le Gardien ne lui donnant pas le tems de s'exprimer : Je vous félicite, mon cher d'Helemont, lui dit-il, je viens prendre part à

votre joye, & dire à Madame que comme votre Directeur & son ami, je la puis aussurer de la sagesse de sa fille, & du désir que vous avec de réparer votre faute.

Madame de Sernant étoit trop satisfaite pour demander de nouvelles explications, elle remercia le Gardien, & le pria de faire ce qu'ils venoient de projetter. Valentine eut ordre de ne rien dire, & de voir si sa jeune Maîtresse étoit éveillée, elle l'étoit, & parfaitement remise des accidens de la nuit; le Gardien, le Comte & Madame de Sernant se rendirent aussitôt près d'elle, mais d'Helemont se tint aux pieds du lit, dont les rideaux étoient fermez pour ne se montrer qu'à propos: La belle Silvie pâlit en voyant le bon Pere, il s'en apperçut; & la regardant avec un visage serein: Ne vous troublez point ma fille, lui dit-il, je viens vous annoncer de bonnes nouvelles, nous sommes tous persuadez de votre vertu: le Comte d'Helemont vous estime, & n'attend

tend que votre convalescence pour vous donner sa foi & recevoir la vôtre. Vous sçavez par expérience, ma chere fille, ajoûta-t'il, qu'il est des mysteres qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas dévoiler, on vous prie de ne point aprofondir celui-ci, votre époux vous en instruira quand il en sera tems; qu'il vous suffise seulement d'apprendre que nous reconnoissons votre innocence, & que la Providence ne fait rien que pour le bien des hommes.

Mon Pere, lui répondit-elle, révenuë de sa crainte, je reçois la joye que vous me donnez, avec autant de confiance que de reconnoissance pour vos bontez. Je ne veux point pénétrer le motif de la justice que me rendent des personnes si cheres, mais trop heureuse que ma mere & le Comte me sçachent digne de leur tendresse; je n'exige point du dernier qu'il remplisse ses promesses. Je sçai que je ne suis point coupable, mais je ne puis cesser de l'être à ses yeux; plus

il me rend justice, & plus je dois avoir soin de sa gloire; toute innocente que je suis, je n'en suis pas moins deshonorée; & je ne desire désormais que la plus austere retraite pour y passer le reste de mes jours.

Non, ma chere Silvie, s'écria le Comte, en se mettant à genoux au chevet de son lit: non, chere épouse, vous ne m'abandonnerez point, rien au monde ne peut me séparer de vous; les nœuds qui vous lient à mon sort ne peuvent plus se rompre, mon respect me défend de vous en dire davantage, soyez sûre que ma gloire & la vôtre demandent également le destin où j'aspire; & ne me forcez pas à vous faire rougir de m'avoir pour époux. Ces paroles firent revenir un aimable incarnat sur le visage de la belle Silvie, elle en fut émuë, & ne sçavoit que répondre, quand Madame de Sernant la pressant dans ses bras: Aimez le Comte, ma chere Silvie, lui dit-elle, lui seul doit être votre

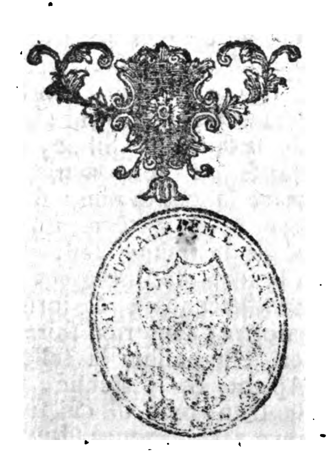
époux;

époux ; ce discours achevant de la fortifier dans l'idée que celui de d'Helemont venoit de lui donner : Je l'aime, Madame, lui répondit-elle, en donnant sa main au Comte, puisque vous l'ordonnez, & j'avouë qu'il m'est doux de ne devoir qu'à lui la réparation de mon innocence & le bonheur de ma vie.

L'heureux d'Helemont signala cet aveu par tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre ; quoique la présence du Gardien l'obligeât à se contraindre. Après ces premiers transports, on ne s'occupa que de la santé de Silvie, & des préparatifs de son mariage, le Comte ne la quitta plus ; & par sa présence & ses attentions, ayant achevé de la tranquiliser, elle devança le tems destiné à ces sortes de convalescences ; & lorsqu'elle put paroître, sans rien faire soupçonner, elle assura la felicité de cet Amant & la sienne, par les nœuds d'un hymen qui fut célébré avec magnificence. Le Comte n'ou-

n'oublia pas les cérémonies qui devoient donner à son fils l'état qui lui étoit dû ; & ce ne fut qu'à cette occasion que la belle Silvie, devenuë Comtesse d'Helemont, apprit l'étonnante avanture qui l'en avoit renduë la mere.

F I N.



LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame de GOMEZ.

TOME VINGTIEME.



A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXIX.

TABLE
DES
NOUVELES

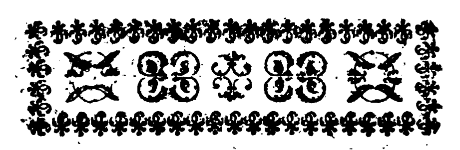
Contenuës dans le

VINGTIEME VOLUME.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 17. *Décembre* 1738.

JOLLY.



LES REVOLUTIONS TOSCANES.

XCVIII. NOUVELLE.

AU tems que la plûpart des Villes d'Italie s'étoient érigées en République, celle de Sienne une des plus belles & des plus anciennes de la Toscane l'emportoit sur toutes les autres par la sagesse de ses loix, l'union de ses Citoyens, & l'éclatante valeur de la Noblesse dont elle étoit remplie. Entre les Familles les plus considerables de cette République, les Salimbenes &

& les Montanins se faisoient distinguer de maniere à donner de l'envie à leurs Voisins, & de l'admiration à leurs compatriotes. Ces deux Maisons égales en vertu ainsi qu'en biens, avoient toujours été liées des plus doux nœuds de l'amitié, les peres élevant leurs enfans dans les mêmes sentimens que leurs Ayeux leur avoient inspirez; & comme ces deux familles étoient composées de ce que la République avoit de plus illustre soit dans l'Art militaire ou dans la Magistrature, & que de leur union dépendoit la force, la gloire & la tranquillité de l'Etat, dont elles étoient les plus fermes colonnes, il n'y avoit personne qui ne s'empressât à la cimenter, & qui n'évitât les occasions qui pouvoient y jetter de l'altercation.

Mais quel fonds les hommes peuvent-ils faire sur les cœurs les uns des autres, quand ils ne se sont pas éprouvés dans les passions qui savent rompre les nœuds

les

les plus ferrés ! Eſt-il difficile de s'aimer, quand on n'a rien à démêler enſemble, & n'eſt-ce pas une erreur extrême de croire qu'on s'aimera toujours, quand on ignore les motifs qui font naître la haine? Les cœurs qui ſe ſont éprouvés dans les mouvemens de l'amour & de l'ambition, peuvent ſeuls être ſûrs d'eux-mêmes ; il faut avoir vaincu pour ſe déclarer vainqueur, & c'eſt trop préſumer de ſoi, que d'imaginer qu'on triomphera d'un adverſaire dont on ne connoît pas les forces.

Les Salimbenes & les Montanins, contens de leur haute naiſſance, de leurs richeſſes & de leurs emplois, ne ſe figuroient pas qu'il y eût jamais des raiſons capables de les contraindre à ſe haïr, ſans rivalité, & par conſequent ſans envie & ſans jalouſie ils vivoient dans une ſecurité qu'ils croyoient devoir être éternelle, lorſque par le plus funeſte des revers ils ſe virent en proye à toutes les horreurs de l'inimitié

tié, & rendirent la Ville de Sienne le théâtre sanglant de leur haine & de leur vengeance.

L'aîné des Montanins & celui des Salimbenes devinrent amoureux d'une belle Siennoise fille unique d'un habitant de cette Ville. Accoutumés à ne se rien cacher, ils se firent une mutuelle confidence de leurs flammes, & quoique vivement touchés d'être rivaux, ils se promirent de n'en être pas moins amis, de ne se détruire ni l'un ni l'autre dans l'esprit de Feniciane (c'étoit le nom de l'objet de leurs vœux) souscrire sans murmurer au choix qu'elle feroit de l'un des deux, & ratifiant cette promesse par mille nouvelles protestations de s'aimer jusqu'au tombeau, ils s'embrasserent & ne songerent plus qu'aux moyens de plaire à Feniciane, & de la faire prononcer en faveur de l'un ou de l'autre.

Leurs assiduitez auprès de cette belle personne ne lui laisserent pas long-tems ignorer sa victoire.

& la firent bientôt connoître à toute la Ville ; les deux amis qui ne prétendoient pas en faire un mystere, instruisirent leurs parens des conventions que leurs amitiez leur avoient imposé, & les prierent chacun de leur côté de n'y mettre point d'obstacle ; ils le promirent, mais malgré toute leur prudence, chaque parti ne put s'empêcher de souhaiter interieurement que son Chef fût le plus heureux. Tandis que ce desir se fortifioit dans leurs ames, le pere de Feniciane plus allarmé de la concurrence des Salimbenes & des Montanins, que sensible à l'honneur qu'ils faisoient à sa fille par les consequences qu'il prévoyoit en donnant la préférence à l'un des deux, mit tous ses soins à les détourner de cette recherche, sous prétexte que sa naissance & ses biens ne lui permettoient pas de prétendre à une si
ute alliance. Mais les deux Ri-
x ne goûtant point des raisons
ntraires à la générosité dont ils

ils se piquoient, le presserent de telle sorte de décider de leur souhait, qu'il ne put s'en défendre.

Cependant cherchant toujours à differer son choix, il obtint des deux partis un mois de délai, pour sçavoir, disoit-il, de quel côté pencheroit le cœur de sa fille, mais en effet pour ne rien épargner de ce qui seroit capable d'éteindre leur amour. Ce retardement ne fit qu'en augmenter l'ardeur, & la belle Feniciane aussi indécise que son pere ne sçavoit à quoi se déterminer, lorsque le hasard leur en fournit une occasion qui leur parut d'autant plus favorable qu'elle les mettoit à l'abri des reproches de celui qui ne seroit pas choisi.

Un énorme Sanglier ravageoit depuis quelque tems les environs de la Ville, & de quelques ruses dont se fussent servi les habitans des campagnes voisines, ils n'avoient pû parvenir à le tuer. Sur les representations qu'ils firent au Senat des dommages que cette

terrible bête leur caufoit, les Magiſtrats ordonnerent une grande chaſſe dont ils donnerent le commandement aux Salimbenes & aux Montanins; les deux Familles s'aſſemblerent, & charmées de cette occaſion de ſignaler leur adreſſe & leur courage, ils voulurent rendre cette journée auſſi galante que glorieuſe.

Pour cet effet ils ſe partagerent en deux corps de troupes compoſez de tous leurs parens & amis, ce qui formoit une armée plus digne de combattre des hommes, que de triompher d'une bête; l'aîné des Salimbenes étoit à la tête de ſon parti, & celui des Montanins à la tête du ſien, tous deux en habit uniforme, & portant les couleurs de Feniciane. Quand ils eurent reglé les choſes qui concernoient la chaſſe, ils demanderent que les Dames fuſſent témoins de ce ſpectacle, que Feniciane donnât le prix à celui des deux Chefs qui porteroit le premier coup mortel au Sanglier,

& que ce prix fût pour le Vainqueur un gage de sa foi. Comme le choix de Feniciane intéressoit toute la Ville, chacun applaudit à cette idée, & les Magistrats ayant commandé au pere & à la fille d'y souscrire, ils jurerent solemnellement que celui des deux Chefs qui seroit déclaré vainqueur soit par sa propre valeur, ou par celle des Chasseurs de sa troupe, seroit choisi pour être l'époux de Feniciane.

Et de leur côté les Combattans promirent de subir sans murmurer l'Arrêt qui seroit prononcé. Tout le monde paroissant content, on ne s'occupa plus que du soin de mettre les Dames à l'abri des fureurs du Sanglier, sans les priver de la vûe du combat. Pour cet effet on construisit un amphithéâtre entouré d'échafauts d'une hauteur suffisante, pour être hors de la portée de cet Animal, que des Chiens aguerris devoient faire sortir des bois, & forcer d'entrer dans la plaine, où les deux trou-

pes

pes guerrieres l'attendroient le sabre au côté, le poignard à la ceinture, & le dard à la main. Les deux Chefs devoient être les premiers à lancer leurs dards, & en cas que le Sanglier n'en fût pas abattu, les Chasseurs de chaque parti, devoient lancer les leur, les uns après les autres pour qu'on pût mieux distinguer celui qui l'auroit blessé mortellement.

Tout cela fut executé de point en point; le jour venu, les échafauts construits, les Dames & les Juges du Camp placés, les deux corps de troupes rangées & prêtes au combat, le terrible Animal harcelé par les chiens dont il avoit déja bien diminué le nombre, parut enfin au milieu des Guerriers, la gueule ensanglantée, & mesurant des yeux celui de ces deux troupes sur lequel il vouloit exercer sa vengeance; quand les deux rivaux animez d'un égal désir de vaincre lui lancerent à la fois leurs dards avec tant d'adresse, de force & de justesse, qu'ils le

firent tomber mort à leurs pieds.

Mille voix s'éleverent alors en criant victoire; mais ces deux vainqueurs s'étant avancez pour voir qui de l'un ou de l'autre avoit le mieux adressé, ils ne furent pas plûtôt certains de l'égalité de leurs coups, qu'ils commencerent à se disputer l'avantage d'avoir été le premier à lancer le dard; un mot en amena un autre, la dispute s'échauffa, chaque troupe prit le parti de son Chef; on se pique, on s'altere, & des paroles on en vint aux mains.

En vain les cris & les pleurs des meres, des femmes, & des sœurs, cherchent à toucher les cœurs de ces implacables ennemis. En vain les Juges veulent interposer leur autorité, rien ne peut arrêter leur aveugle fureur, les deux Chefs animez des plus vifs traits de la jalousie, oubliant pour jamais leur premiere amitié, ne désirant plus que le funeste honneur de se plonger un poignard dans le sein; & soutenus de ceux de

de leur parti, commencerent dès ce moment une guerre, qui devint la ſource d'une haine mille fois plus cruelle que la concorde n'avoit été tendre & conſtante.

On juge aiſément du trouble & du tumulte que cette avanture fit naître parmi les ſpectateurs; les femmes timides & le peuple alarmé prirent la fuite, & regagnerent promptement la Ville, ne ſe croyant en ſûreté que dans l'enceinte de leurs murailles, les Magiſtrats ne redoutant pas moins que les autres. Ces nouveaux ennemis ſe préparoient à fuir auſſi; lorſque la malheureuſe Féniciane qui s'accuſoit avec la derniere douleur d'être la cauſe de cette révolte, & préſumant trop favorablement de ſon pouvoir ſur les cœurs des Montanins & des Salimbenes, demanda au Sénat la permiſſion de s'avancer vers les Combattans, & d'employer ſon éloquence pour les obliger à poſer les armes.

Elle n'obtint que trop facile-

ment cette grace, & le flateur espoir que l'amour triompheroit des mouvemens de la haine, persuadant les jeunes & les vieux qu'il étoit impossible de résister aux larmes de l'objet qu'on aime, ils applaudirent unanimement à son dessein; alors Féniciane descendant de son échafaut accompagnée de deux de ses parentes, elle s'avança avec un courage intrépide vers le lieu du combat, & se jettant au milieu de la mêlée: Arrêtez cruels, s'écria-t-elle, est-ce donc en vous poignardant les uns & les autres que vous devez chercher à me plaire? Croyez-vous que Féniciane veuille jamais choisir un époux entre les destructeurs de sa Patrie, & les assassins de ses Compatriotes; à peine eut-elle prononcé les premiers mots de ce discours, que les deux rivaux cessant de se combattre, coururent se ranger près d'elle; leurs troupes attentives à toutes leurs actions, suspendirent leurs coups, & chacun en silence parut attendre,

dre, avec une égale curiosité, quel seroit le résultat de cet entretien.

Barbares, continua Feniciane, en s'adressant à ses deux Amans, & leur montrant son Portrait, cette peinture qui devoit être au vainqueur du Sanglier, gage de ma foi, ne le sera présentement que pour celui qui posera les armes le premier: Donnez-le-moi, interrompirent-ils tous deux à la fois, mon amour vous repond de mon obéissance; & dans l'instant s'étant approchez d'elle l'un & l'autre, ils lui saisirent le bras où son portrait étoit attaché; & chacun d'eux voulant s'en emparer au préjudice de son rival, sans respect pour celle qui devoit décider la querelle, ils la rendirent le but de leur rage & de leurs transports. Ce fut en vain que cette belle fille employa les larmes, les reproches, les promesses & les menaces, leur amour changé en fureur, les rendant sourds à ses paroles, ils commencerent à se la disputer pour se

rendre maîtres de sa personne ; tous deux la tirant de son côté, & se l'arrachant réciproquement d'une main, tandis que de l'autre ils se portoient des coups terribles ; à cette vûë, les troupes s'ébranlerent de nouveau & revinrent au combat avec plus d'acharnement que jamais.

L'infortunée Feniciane saisie d'effroi de se voir au milieu de ces deux furieux qui, sans la ménager, la traitoient comme une proye destinée au plus féroce, ne pouvant résister aux efforts qu'ils faisoient pour se l'enlever l'un à l'autre, ni suffire à ceux qu'elle faisoit elle-même pour se dégager de leurs mains ; pénetrée d'horreur, de crainte & de douleur, expira dans leurs bras. Ces cruels s'appercevant de cet étrange évenement, n'en devinrent que plus terribles, & le corps de Feniciane étendu sur la terre, ayant instruit de son funeste sort ce qui restoit de spectateurs, on n'entendit plus que cris, que clameurs, & que san-

ſanglots ; qui mêlez au bruit des combattans, porterent dans la Ville de Sienne la terreur & la déſolation.

Les ordres du Sénat ne pouvant arrêter la rage des deux partis, il rentra dans la Ville avec la triſte famille de Feniciane, dans le deſſein d'envoyer des Troupes pour faire main-baſſe ſur les révoltez ; mais avant qu'on les eût aſſemblez, les deux Rivaux qui s'étoient attachez l'un à l'autre avec une égale animoſité, eurent tout le tems de ſe donner la mort ; en effet, s'étant portés pluſieurs coups mortels, ils tomberent ſans vie au milieu des leurs.

La mort de ces fiers ennemis & celle des plus vaillans de ces deux Troupes, ralentit l'ardeur du reſte des combattans ; les freres des Salimbenes & des Montanins que leurs bleſſures avoient mis hors de combat, obligerent leurs amis de poſer les armes ; ce qu'ils firent au moment que les Troupes arrivoient pour les y contraindre.

On

On les fit rentrer dans Sienne avec les morts & les bleſſez, qui ſembloient ſervir de cortége au corps de la malheureuſe Feniciane, que les principaux de la Ville portoient ſur un brancar.

Une journée ſi déplorable & terminée par les funerailles de cette belle fille, remplit Sienne de larmes & de deüil ; & quoique le Sénat, par prudence, accordât un pardon general aux deux partis, & leur commandât de ſe réunir & d'oublier à jamais la haine de leurs Chefs. Ceux qui reſtoient des Salimbenes & des Montanins ne pûrent étouffer dans leurs cœurs le deſir de venger leurs freres ; & malgré les ſoins de la République, ces deux familles prirent une telle antipathie l'une pour l'autre, qu'elles ne ceſſerent point de ſe faire la guerre dans toutes les occaſions qui purent s'offrir, ſoit en combat particulier, ſoit à la tête de leurs Alliez, & de leurs amis ; & cette fureur fut portée ſi loin pendant nombre d'années, qu'ils parvinrent

à

à se détruire de façon dans leurs biens & dans leur corps, qu'il ne resta plus qu'un Montanin & un Salimbene des deux plus belles & des plus nombreuses familles de la Toscane. Ces restes infortunez d'un sang illustre qui étoient encore au berceau, quand le feu de la haine & de la vengeance leur fit perdre les auteurs de leur naissance, furent élevez dans les mêmes principes de discorde ; mais avec des moyens bien differens de la mettre au jour. Carlos de Montane, de qui les ayeux s'étoient épuisez pour soutenir la guerre contre les Salimbenes, & se relever des victoires qu'ils avoient toûjours remportées sur eux, étoit resté avec une fortune si médiocre, que bien loin de pouvoir rien entreprendre sur son ennemi, il avoit à peine de quoi paroître selon son rang, & donner ses soins à l'éducation d'une jeune sœur, de qui l'esprit, les vertus & la rare beauté méritoient toute son attention. Au lieu que Scipion de Salimbes, unique héri-

héritier de sa maison, qui s'étoit sans cesse enrichie des dépouilles de son ennemi, jouissoit avec éclat des richesses de ses Ancêtres, & se voyoit possesseur à vingt-cinq ans, qu'il avoit alors, des plus beaux emplois de la République. Montane & lui étoient de même âge, & le Ciel les avoit doüez l'un & l'autre de toutes les qualitez qui forment les grands hommes; & ce n'étoit qu'avec la plus vive douleur qu'on voyoit la haine & la désunion de deux cœurs, qui par la ressemblance de leurs vertus méritoient d'être liez des plus tendres nœuds. Mais quelques soins que prissent des amis zelez pour y rétablir la concorde, ils ne purent y parvenir.

L'amour seul étoit en droit de réparer les maux qu'il avoit causez; fatigué de tant d'années de guerres & de troubles, il choisit ses plus doux traits pour réconcilier à jamais ces inplacables ennemis. Mais comme il avoit allumé la haine d'une maniere aussi singu-

liere

liere que funeste, il ne voulut la terminer que par un évenement plus extraordinaire encore.

Carlos de Montane, que la médiocrité de sa fortune contraignoit de vivre dans une triste obscurité, passoit ses jours renfermé dans son Palais, à chercher dans les trésors de la Philosophie les consolations qui pouvoient lui donner la force de supporter le poids de ses malheurs, & de s'appliquer à former l'ame de la jeune Valerie sa sœur, pour la mettre au-dessus des caprices du sort.

Cette belle fille ne rendit point ses soins inutiles, la Noblesse de ses sentimens, l'étenduë de son esprit, & l'éminence de ses vertus, joint à l'éclat de ses charmes, la lui firent bien-tôt regarder comme le miracle de son siécle. Mais quoique tant de rares qualitez donnassent sujet à Montane de s'applaudir d'avoir une telle sœur, il ne pouvoit s'empêcher de gémir souvent en secret, d'être dans la cruelle necessité de cacher ce tré-

for & de l'ensevelir au fond de son Palais, faute des moyens nécessaires pour le produire selon son rang, afin de lui procurer une alliance honorable. Valerie de son côté n'étoit pas sans inquiétude, non sur sa destinée, mais sur celle de son frere, accoûtumée à la vie solitaire & tranquille, exempte de passion, & ne connoissant encore que les mouvemens du sang & de la nature; elle n'envisageoit rien au-delà de l'amitié qu'elle sentoit pour Montane, mais plus il lui étoit cher, & plus elle soupiroit de le voir dans une situation si peu digne de lui. Les réflexions qu'elle faisoit sans cesse sur les motifs de la décadence de sa maison, ranimant dans son cœur les ressentimens qu'on lui avoit inspirez contre les Salimbenes, la forçoient quelquefois à porter envie au sort du jeune Scipion.

Mais sa vertu triomphant de ces mouvemens involontaires, elle en reconnoissoit bien-tôt l'injustice, & trouvoit qu'il étoit aussi crimi-

nel

nel de rendre Salimbes responsable des malheurs de sa famille, que leurs Ayeux l'avoient été de s'être si cruellement poursuivis & détruits : Montane qui pensoit comme elle l'entretenoit souvent en particulier des belles qualitez de son ennemi. Qu'il est douloureux pour des ames vertueuses, ma chere Valerie, lui disoit-il, d'être contraint de haïr ceux qu'on ne peut s'empêcher d'estimer. Scipion de Salimbes est d'un sang que nous ne pouvons trop détester; l'honneur & la raison nous ordonnent de ne l'envisager que comme notre mortel ennemi, & cependant doüé de mille vertus & des plus précieux dons de la nature, il semble n'être formé que pour plaire & pour être aimé. C'étoit dans ces sortes d'entretiens que le frere & la sœur s'accoutumoient insensiblement à détruire dans le fond de leurs ames la source de la haine & de la vengeance dans lesquelles on les avoit élevez.

Tandis qu'ils pensoient si favorable-

rablement de Scipion, ce jeune Seigneur ne rendoit pas moins de justice au merite de l'un & de l'autre; quoique Montane se manifestât rarement, & que Valerie n'eût jamais paru à ses yeux, ce qu'il voyoit du frere & ce qu'il entendoit dire de la sœur, lui avoit inspiré un desir ardent de les connoître plus particulierement; mais la haine de sa mere pour eux, & le soin que Valerie prenoit de se cacher, arrêtoient malgré lui les mouvemens d'estime & de tendresse qui s'élevoient en leur faveur dans le fond de son cœur. Telles étoient les dispositions secretes de ses illustres ennemis, lorsque Scipion cherchant à se délasser du tumulte de la Ville, & l'esprit accablé d'une mélancolie dont il ignoroit la cause, quitta Sienne, & se rendit à une belle maison de plaisance qu'il avoit à quelque milles de la Ville, esperant que les innocentes occupations de la Campagne dissiperoient le trouble dont il se sentoit agité.

Un

Un jour qu'il avoit destiné au plaisir de la chasse, se trouvant fatigué de cet exercice & voulant prendre un moment de repos, il s'éloigna de la Campagne, & poussant son cheval dans le fort d'un Bois, de qui l'ombre & le silence lui parurent favorables à son dessein, il y mit pied à terre, attacha son coursier à un arbre, & s'enfonçant dans le plus épais du Bois, il s'assit au bord d'une fontaine champêtre dont le murmure joint au chant des oiseaux sembloit lui préparer un sommeil agréable, lorsque le son de quelque voix vint frapper son oreille & le força d'y prêter toute son attention; il ne voyoit point les personnes qui parloient, mais il les entendoit distinctement, n'en étant separé que par l'épaisseur de quantité d'arbres touffus environnez de brouissailles si bien enlassées les unes entre les autres, qu'il n'étoit pas possible de rien voir au travers; sûr de n'être point apperçû, & ce qu'il entendoit lui

faisant connoître que c'étoit deux femmes qui s'entretenoient dans ce lieu solitaire, il ne voulut rien perdre de leur conversation qui devint d'abord des plus intéressante pour lui, l'une d'elles l'ayant nommé en parlant de la sorte.

Quoi que vous puissiez m'alléguer, dit-elle, pour justifier la maniere dont vous vivez, je ne puis m'empêcher de la condamner, puisqu'il est certain que vous n'auriez qu'à paroître aux yeux de Scipion pour éteindre à jamais la haine qui regne depuis tant d'années entre vos familles; lui seul est digne de vous, & vous êtes seule capable de lui donner des chaînes, il ne pourroit vous voir sans vous adorer, vous ne pourriez le connoître sans lui rendre la justice qui lui est dûë l'amour adouciroit vos cœurs, un doux hymen les réuniroit, & Sienne après avoir vû répandre tant de sang & de larmes, feroit encore témoin de la concorde des Salimbenes & des Montanins.

Oui,

Oui, ma chere Valerie, continua-t-elle, votre retraite est un crime d'Etat, puisqu'elle cimente une querelle qui intéresse le repos de la République, & qu'il est assuré que votre présence la feroit cesser.

Le tour que vous prenez pour blâmer ma solitude, répondit Valerie, a quelque chose de trop flatteur pour que j'ose m'offenser de vous entendre parler en faveur d'un homme que je ne dois regarder qu'avec horreur ; je connois votre amitié pour moi, mais je vois qu'elle vous aveugle sur le peu que je vaux, & qu'elle vous fait présumer trop favorablement des foibles agrémens que j'ai réçûs du Ciel. Cependant chere Ysene, quoique je sois très-éloignée de m'envisager avec une lâche complaisance, ma confiance en vous ne me permet pas de vous dissimuler que le mépris ou l'indifférence de mon ennemi me feroient mille fois plus sensibles que ne me l'est la perte des biens

qui me privent de paroître selon ma naissance & mon rang ; le peu de fortune qui me contraint à vivre dans la solitude que vous condamnez sert de rempart à ma vertu. En me manifestant aux yeux de nos Citoyens, Scipion seroit peut-être moins touché du mérite que vous me trouvez, qu'indigné de ma situation, bien loin de perdre sa haine, il insulteroit encore à ma misere, & mon amour propre doublement outragé feroit naître pour lui dans mon cœur une aversion personnelle dont la raison & l'équité m'ont préservée jusqu'à ce jour.

Si au contraire frappez l'un & l'autre d'un trait plus doux, mais qui n'est pas moins funeste que la haine, nous venions à nous trop chérir, qui pourroit nous assurer que sa mere & mon frere consentissent à notre bonheur, à quels tourmens faudroit-il nous préparer ! quelle seroit ma honte & ma douleur d'avoir pris des sentimens si peu conformes à ceux d'une famille

mille qui seule doit décider de mon sort ! Hà ! chere Ysene, cessez de m'offrir un si triste tableau, rappellez-vous le cruel destin de Feniciane, & ne cherchez point à me faire tomber dans des égaremens que je déteste ; je ne veux aimer ni haïr Scipion, & pour rester dans cette égalité, il ne faut ni nous voir ni nous connoître ; je haïs le sang dont il sort. Mais je rends justice à son mérite ; toutes les voix sont réunies pour vanter ses belles qualitez ; j'y mêle en secret la mienne, je sens même du plaisir à l'entendre louer, mais je ne veux l'avouer qu'à vous.

Ce discours dont le jeune *Salimbe* ne perdit pas un mot, l'anima d'un tel desir de voir Valerie, & de lui rendre grace de l'équité de ses sentimens, que sans attendre la réponse de sa compagne, il se levoit pour faire le tour du Quinconge qui les separoit, quand il les entendit crier de toutes leurs forces comme pour appeller du secours : son cœur s'in-

téressoit déja trop fortement à la sœur de Montane pour le laisser dans l'inaction; & quoiqu'il ignorât quel étoit le péril qui les allarmoit de la sorte, il tira son sabre, & volant pour ainsi dire où la voix de Valerie sembloit guider ses pas, il arriva au moment qu'un énorme serpent cherchoit à se lancer sur elle. Le vaillant Scipion ne balança point, animé de plus d'un mouvement, il se mit entre Valerie & ce dangereux adversaire, & l'attaqua avec tant d'adresse & de bonheur, que d'un seul revers de son sabre, il separa sa tête de son corps.

La charmante Valerie aussi surprise de la promtitude du secours qu'effrayée du péril qu'elle avoit couru, jettoit les yeux tantôt sur le serpent & tantôt sur son liberateur, sans pouvoir prononcer un seul mot. Elle ne connoissoit point Scipion, mais tout ce qu'elle en avoit entendu dire ne lui laissant aucun lieu de douter que ce ne fût à cet aimable ennemi qu'el-

le

le devoit la vie, elle ne put s'empêcher de rougir & de gémir interieurement d'être obligée de fuir & de haïr le plus parfait de tous les hommes. Ysene qui voyoit presque tous les jours Salimbes, & qui l'avoit reconnu d'abord, ne perdoit aucun des mouvemens de son amie, & sans oser lui nommer Scipion, laissoit à ses regards le soin de l'en l'instruire; le trouble de ces deux belles personnes ayant donné à leur liberateur le tems de contempler celle dont il désiroit la vûe avec tant d'ardeur, il en fut éblouï, & rassemblant les charmes dont elle brilloit avec l'esprit & la sagesse qu'elle venoit de montrer dans l'entretien qu'il avoit entendu; il sentit que l'amour le plus tendre étouffoit pour jamais dans son ame les funestes préjugez dont on l'avoit nourrie, & se livrant sans réserve au trait qui le blessoit, il fut à elle, & mettant un genouil en terre, il posa son sabre à ses pieds, & la regardant avec des yeux où l'amour & la

la crainte marquoient également son respect & sa flamme.

Que je me trouverois heureux, Madame, lui dit-il, si le foible service que je viens de vous rendre pouvoit vous faire voir avec moins d'horreur le reste d'un sang qui vous est odieux; mais bien loin d'oser m'en flatter, je n'ai la témérité de me faire connoître que pour mieux expier le crime que le hasard m'a forcé de commettre en m'offrant à vos yeux. Prenez ce fer adorable, Valerie, continua-t-il avec vivacité, tranchez sans balancer la trame d'une vie que le plus ardent amour vient de vous consacrer; je sçai que cet aveu doit encore vous irriter, mais je compte n'avoir qu'un instant à vivre, & dans des momens si précieux il ne m'est pas permis de vous laisser ignorer que je n'offre point à vos coups le cœur d'un ennemi, mais celui du plus respectueux & du plus amoureux de tous les hommes. La belle Valerie avoit l'ame trop au-dessus

des

des foibleſſes de ſon ſexe pour regarder cette declaration comme un outrage, mais elle l'avoit auſſi trop ſenſible pour n'être pas touchée de voir à ſes pieds le premier de la République attendre de ſa bouche l'arrêt de ſa vie ou de ſa mort; plus attentive à l'air tendre & ſoumis de ſon liberateur qu'à la promtitude de l'aveu qu'il lui faiſoit de ſa flamme, elle ne put lui montrer ni haine ni mépris, & la politique ſe joignant dans ſon cœurs au ſecret penchant qui lui parloit en ſa faveur, elle crut qu'il étoit de ſa prudence de ne rien dire qui pût rallumer le flambeau de la guerre, & s'abandonnant à ce que le Ciel voudroit décider de cette avanture, elle rompit le ſilence, & ne laiſſant voir à Scipion qu'un air doux & majeſtueux:

Quelle que ſoit la haine qui regne entre nos Maiſons, Seigneur, lui dit elle, je ne ſuis pas aſſez injuſte pour vouloir ôter la vie à celui qui vient de ſauver la mien-

ne ; la même reconnoissance m'empêche de vous punir d'un discours téméraire, tenez-moi compte de ma modération, recevez-la pour récompense du service que vous m'avez rendu, & souvenez-vous que c'est à ce service seul que je viens de sacrifier tous les sentimens que Valerie de Montane doit avoir pour Scipion de Salimbe.

A ces mots l'ayant salué, elle prit Ysene sous le bras, & s'éloignant d'une vîtesse extrême, elle disparut en un instant aux yeux du malheureux Scipion, qui n'osant lui repondre ni la suivre, demeura dans le bois pénétré d'amour, de douleur & d'admiration. Il n'eut pas le tems de faire en ce lieu de longues réfléxions sur cette entrevûe, les chasseurs qui le cherchoient le rejoignirent & le contraignirent à cacher le trouble de son ame, auquel il ne put se livrer que lorsqu'il se fut retiré dans son appartement. Il n'y fut pas plûtôt en liber-

berté ; que se rappellant les charmes de Valerie, & la retenue qu'elle avoit montré dans une conjoncture aussi délicate, qu'il se fortifia dans les premiers sentimens qu'elle lui avoit inspire, & se résolut de tout employer pour terminer la haine des deux familles par un heureux hymen.

Mais comme il ignoroit par quel hasard elle s'étoit trouvée avec Ysene dans un lieu si solitaire, & que la passion qui commençoit à remplir son cœur, en demandoit un pour s'épancher, il fit appeller un Gentilhomme qui de tous ceux qui lui étoient attachez, lui parut le plus digne de sa confiance, il se nommoit Léonard, & méritoit en effet par son zele, son esprit & sa discrétion, la préférence que Scipion lui donnoit sur les autres; aussi ne balança-t-il point à lui conter ce qui venoit de lui arriver, & l'ayant instruit de ce qui se passoit dans son ame & de ses résolutions, il le chargea du soin de découvrir

dans quelle maison de plaisance des environs étoit Valerie, & de faire ensorte de lui procurer une entrevûe avec Ysène.

Le premier article de cette commission étoit plus facile que le dernier. Ysene étoit une noble Siennoise de qui la famille s'étoit toujours conservée dans la neutralité pendant les longues querelles des Salimbenes & de Montanins; elle étoit restée très-jeune sous la direction d'une vieille parente qui lui laissoit une entiere liberté; cette Dame voyoit souvent une tante de Montane, & leur liaison avoit occasionné celle d'Ysene & de Valerie. La conformité d'esprit, de sentimens & de vertu qu'elles s'étoient trouvée les avoit unies de la plus tendre amitié, & cette compagnie étoit devenue si nécessaire à la consolation de la jeune Montane, qu'elle passoit rarement de jours sans la voir.

Carlos de Montane n'étoit pas moins touché que sa sœur du méri-

rite d'Ysene, & cette aimable fille n'étoit pas indifferente au sien, mais sa fortune n'étant pas assez considerable pour relever la maison de Carlos, & celle de cet Amant étant trop médiocre pour la partager avec Ysene, ils se contentoient de s'aimer en secret, de fuir tout autre engagement, & de vivre en amis tendres & véritables sans chercher à rendre leur sort plus malheureux par des desirs & des regrets inutiles, le penchant qui les entraînoit l'un vers l'autre, n'avoit pas peu contribué à lier les deux amies; & comme Ysene n'avoit pas de plus doux momens que ceux qu'elle donnoit à Valerie, elle quittoit souvent les brillantes compagnies & les plaisirs de la Ville, pour la mener à une petite Terre qu'elle avoit aux environs de Sienne, & qu'une assez grande Forest séparoit du chemin qui conduisoit au Château de Scipion de Salimbe; il y avoit déja quelques jours qu'elles y étoient, quand ce jeune Seigneur
 avoit

avoit pris la résolution de s'y rendre, & la maison d'Ysene n'ayant rien d'assez gracieux pour s'y renfermer, elle avoit proposé à Valerie de se promener dans la Forest, justement le même jour que Scipion avoit pris pour y chasser; elles y étoient venuës dans leur Char, & après avoir fait quelques tours, elles avoient mis pied à terre, & laissant leurs gens dans une route écartée, elles s'étoient avancées & assises dans l'endroit opposé à celui que Scipion avoit choisi pour se reposer.

Il fut aisé à l'adroit Léonard de s'instruire d'une partie de ces choses; mais il n'eut pas le même bonheur pour joindre Ysene, qui pour se conformer aux volontez de son amie, qui craignoit de revoir Scipion, ne sortoit presque plus. Tandis que l'amoureuse Salimbe languissoit d'impatience, & que son confident ne quittoit point les avenuës de la maison d'Ysene, pour trouver l'occasion de lui parler; Valerie & cette aimable fille s'en-

tre-

trerenoient ſans ceſſe de leur avanture. La jeune Montane qui ſentoit au fond de ſon cœur des mouvemens de tendreſſe dont ſa vertu s'allarmoit, ne put s'empêcher de reprocher à ſon amie de l'avoir conduite dans un lieu qu'elle ſçavoit être de la dépendance de la Terre de Scipion.

Si je n'étois point entrée dans la Foreſt, lui dit-elle, je n'aurois pas été expoſée à devoir la vie au plus grand de mes ennemis, il n'auroit pas eu l'audace de m'adreſſer ſes vœux, & je n'aurois pas eu la douleur de faire céder ma haine à ma reconnoiſſance : Hé! quoi, ma chere Valerie, lui répliquoit Yſene, pouvez-vous me rendre reſponſable des effets du hazard ; & pouvez-vous vous plaindre ſans injuſtice ? quelle gloire ne vient-il pas de vous offrir, en vous ſoumettant cet ennemi ; Ha! ſongez qu'un ſeul de vos régards vous a fait remporter ſur la jeune Salimbe une victoire, que trente ans de guerre n'ont pû don-

ner à vos Ancêtres sur les siens ; & vous ne regretterez plus un moment si favorable à votre vengeance. Ysene qui ne parloit de la sorte que pour mieux découvrir ce qui se passoit dans l'ame de Valerie, & qui desiroit avec passion que ces deux illustres familles fussent réunies, garda le silence. Après ces mots, en examinant avec attention tous les mouvemens de cette belle fille.

Elle s'en apperçut, & trop sincere pour lui faire un mystere de ses sentimens. Si je pensois, comme une autre, lui répondit-elle, je pourrois m'applaudir de la victoire dont vous me flattez ; puisqu'il me suffiroit d'être aimée, & de haïr pour me venger ; mais, ma chere Ysene, que je suis éloignée de trouver ma satisfaction dans une avanture qui va peut-être faire le malheur de ma vie.

Elle n'en put dire davantage, & ses larmes instruisoient Ysene de ce qu'elle n'avoit pas la force de lui déclarer ; elle l'embrasse tendre-

drément, en la conjurant de ne pas regarder comme un malheur l'amour de Scipion pour elle, ni son penchant pour lui; puisqu'elle étoit assurée que Montane ne refuseroit pas une réconciliation qui ne pouvoit que lui être glorieuse; & lui ayant protesté de ne rien épargner pour l'y porter, elle parvint à la tranquiliser, en lui donnant occasion d'épancher dans son sein toutes les craintes que l'inclination qu'elle se sentoit pour Salimbe faisoit naître dans son cœur.

Mais cette belle fille à qui ces nouveaux sentimens n'ôtoient rien de la haute sagesse dont elle faisoit profession, ne les eut pas plûtôt avoüés à son amie, qu'elle exigea pour le prix de sa confiance qu'elle ne découvriroit jamais rien à Scipion du secret de son ame, & qu'elle ne parleroit à Montane en sa faveur, que lorsque cet aimable ennemi auroit fait les démarches qui convenoient dans une semblable conjoncture; Ysène étoit trop jalouse de la gloire de Mo

Montane & de Valerie, pour condamner un pareil ménagement: elle y consentit sans peine, & lui promit même d'éviter de voir Scipion, pour n'être pas obligée de répondre à toutes les questions qu'elle jugeoit bien qu'il lui feroit; & toutes deux ayant résolu de retourner à Sienne, & de se montrer encore plus rarement qu'elles n'avoient fait, elles quitterent leur solitude trois jours après, & revinrent à la Ville dans le Palais de Montane; qui, surprise de les revoir, leur demanda avec empressement la cause d'un retour si prompt. Ysene qui vouloit commencer à pénétrer ses sentimens, prit la parole la premiere, & lui dit qu'ayant sçû que Scipion de Salimbe étoit à sa maison de plaisance, Valerie n'avoit pas voulu rester plus long-tems dans la sienne, se trouvant trop proche de lui & trop exposée au hazard de le rencontrer.

Ma chere Valerie, dit alors Montane, en la regardant avec dou-

douceur, je ne vous crois pas assez injuste pour penser que ce soit la haine qui vous fasse fuïr les occasions de voir Salimbe; vous sçavez mes sentimens là-dessus, & je me flatte que les vôtres y son conformes; ainsi j'aime mieux croire que n'étant pas dans une situation digne de vous, une noble fierté vous a fait craindre de paroître en cet état aux yeux d'un homme qui semble rassembler en lui seul tous les trésors de la nature & de la fortune. La belle Valerie rougit, & n'osa répondre; Ysene imita son silence, ne voulant pousser plus loin cette premiere tentative; & très-satisfaite de voir Montane dans des dispositions favorables, elle se réserva de le mettre à l'épreuve, quand les actions de Scipion l'auroient assurée qu'elle pouvoit s'interesser pour lui.

Cependant le confident de Salimbe n'ayant pû parvenir à se faire remarquer d'Ysene, ni à l'informer du desir que son maître avoit de l'entretenir, eut le chagrin

grin de se porter à ce tendre Amant que la nouvelle du départ des deux amies. Scipion ne douta point qu'elles n'eussent si promptement quitté la Campagne que dans la crainte de le revoir; mais trop amoureux pour ne pas chercher à faire triompher l'amour d'une haine dont le seul souvenir lui devenoit insupportable, il ne tarda pas à les suivre; & dès le lendemain de leur arrivée, il mit en œuvre tous les innocens stratagêmes que sa passion lui suggera pour la faire connoître à celle qui en étoit l'objet.

Les derrieres du Palais de Montane donnoient sur une Place où la jeunesse Siennoise venoit souvent s'exercer à des jeux militaires; Scipion qui les honoroit quelquefois de sa présence, & qui n'ignoroit pas que Valerie pouvoit les voir sans être vûë; plusieurs fenêtres jalousées de son Palais rendant sur cette Place, la choisit pour être le théâtre des fêtes qui devoient l'instruire du se-

ſecret de ſon cœur, ſans que perſonne en eût connoiſſance; pour cet effet il propoſa à la jeune Nobleſſe d'y faire des courſes de bagues & des combats, à l'honneur des Dames; ces ſortes de divertiſſemens étoient trop de leurs goûts pour les refuſer, & chacun s'étant empreſſé d'y paroître avec diſtinction; on ne vit pendant quinze jours que courſes & que tournois, dont Scipion étoit le chef, ſous prétexte de tenir en haleine l'adreſſe & la valeur de ſes Compatriotes; mais en effet, pour montrer à Valerie qu'il n'étoit pas indigne de ſoupirer pour elle; toutes les Dames furent invitées & ſollicitées de ſe choiſir des Chevaliers. Comme Scipion ſçavoit qu'il y en avoit peu qui n'euſſent quelque attachement, il ne ſe déclara pour aucunes, juſqu'à ce qu'elles euſſent fait leur choix. Yſene qui depuis ſon retour n'avoit point quitté Valerie, & qui fut invitée comme les autres par un écrit circulaire, ne pouvant ſe diſpenſer d'en
aller

aller remercier Madame de Salimbe mere de Scipion, ne s'y rendit que la ville du premier tournois, esperant que faute d'avoir choisi son Chevalier, elle se disculperoit d'y paroître ; quoique Scipion ordonnât la fête, il avoit laissé à ses amis le soin de prier les Dames, dans l'appréhension que si c'étoit lui, Madame de Salimbe ne s'opposât à mettre Valerie du nombre; ainsi cette charmante fille n'avoit pas été oubliée, quoiqu'on fût très-persuadé qu'elle n'y viendroit point; non seulement pour l'inimitié des deux familles, mais encore par la situation que personne n'ignoroit, & qui ne lui permettoit pas de faire les dépenses nécessaires pour s'y montrer selon son rang.

Ysene qui sçavoit là-dessus ses intentions, & qui avoit une extrême répugnance à se manifester dans des divertissemens dont Montane & sa sœur ne pouvoient être, leur auroit volontiers sacrifié le plaisir d'y briller, sans les pressantes

sol-

follicitations qu'ils lui firent l'un & l'autre de ne pas refuser l'honneur qu'on lui faisoit; Montane lui representa même que la prudence exigeoit d'elle cette complaisance, & puisqu'étant de leurs amies, & n'y paroissant point, on ne manqueroit pas de les soupçonner de l'en avoir détourné, & que cela pourroit occasionner de nouveaux discours que la politique le forçoit d'éviter. Si je n'entraînois que moi, lui dit-il, dans le malheur d'une nouvelle guerre, je n'aurois pas tant de retenue, mais belle Ysene, vous sçavez que je n'ai rien de plus cher que vous & Valerie, & quand je songe que vous seriez toutes deux les premieres victimes de mes ennemis, je ne puis me résoudre à les irriter; ne privez donc pas les fêtes de Scipion de leur plus bel ornement, & ne cherchons point à donner les forces à la haine d'un homme que mon déplorable sort me défend d'attaquer. Ces raisons étoient
trop

trop puiſſantes pour être combattues, Yſene s'y rendit, & preſſée d'ailleurs par Valerie qu'une ſecrete curioſité portoit à vouloir pénétrer quel étoit le motif qui faiſoit agir Salimbe, elle fut chez lui comme je l'ai déja dit, la veille du tournois, toutes les Dames & leurs Chevaliers y étoient raſſemblez ; & lorſqu'elle entra, la converſation rouloit ſur le myſtere qu'on s'imaginoit que Scipion faiſoit de la Dame qui l'avoit pris pour ſon Chevalier, le voyant le ſeul de la compagnie ſans aucune marque d'engagement ; quelques-unes le railloient même avec aſſez de vivacité : mais dès qu'Yſene eut paru, que les premieres civilitez furent finies, & que chacun eut repris ſa place, Scipion ayant quitté la ſienne, & ſe mettant aux genoux de cette aimable fille : Belle Yſene, lui dit-il, faites ceſſer, je vous ſupplie, les traits piquans de cette compagnie, & permettez que je lui impoſe ſilence en me déclarant votre Chevalier ;

fier ; Yſene qu'on venoit d'informer de ce qui s'étoit paſſé, & que les regards de Salimbe inſtruiſoient d'une partie de ſes intentions, ne laiſſa pas d'être embaraſſée, & un moment de délicateſſe lui faiſant regarder comme un outrage pour Montane de choiſir un autre que lui pour Chevalier, & ſur-tout ſon ennemi, elle rougit, & fut quelque tems incertaine; mais réfléchiſſant qu'on ignoroit le ſecret de ſon cœur, & ſur ce qu'elle croyoit lire dans les yeux de Scipion, elle ſe détermina, & le regardant attentivement : Il eſt trop glorieux, Seigneur, lui dit-elle, d'avoir un défenſeur tel que vous pour oſer le refuſer ; j'accepte avec plaiſir l'honneur que vous voulez me faire, à condition, ajoûta-t-elle en ſouriant, que vous déclarerez auſſi dans cette aſſemblée que les ſeuls mouvemens de la ſimple amitié, joints à la compaſſion de me voir ſans Chevalier, vous ont obligé de vous réſerver pour moi.

L'a-

L'aveu que vous exigez, lui répartit Scipion, est plus rigoureux que vous ne pensez, puisqu'en m'ordonnant de ne me dire que votre ami, vous me faites entendre que je ne puis aspirer à des titres plus doux. Dispensez-moi, belle Ysene, d'une declaration aussi contraire à votre gloire qu'à la mienne, ce n'est point que je ne vous croye sans adorateurs, si je me suis proposé pour votre Chevalier; j'en connois qui voudroient bien être aussi téméraires que moi; leur prudence me favorise, je ne la blâme point, mais vous me permettrez d'en profiter, je les croi même assez genéreux pour n'être pas fâchez que je soutienne leur cause en combattant pour vous, & sous quelque condition que vous m'honoriez du titre de votre Chevalier, je me tiendrai toujours pour le plus heureux.

Toute cette conversation avoit un air de liberté qui fit juger à la compagnie qu'Ysene & Scipion l'a-

l'avoient préméditée, & qu'elle cachoit un myſtere qu'ils ne vouloient pas qu'on pénétrât ; & comme Salimbe étoit extrêmement aimé, & qu'Yſene avoit l'eſtime de tout le monde, chacun ſe prêta à cette galanterie, & les Dames preſſerent Yſene de lui donner l'écharpe qui devoit marquer ſa couleur. Cette belle fille qui ne doutoit point que Valerie ne fût le véritable objet des empreſſemens de Scipion, & que ſçachant leur union, il ne la prenoit pour ſa Dame que par allégorie, répondit avec enjouement qu'elle ne donneroit point ſa livrée à ſon Chevalier, mais qu'elle lui permettoit de la deviner & de la prendre.

Scipion ne parut point embarraſſé de ce refus, & l'aſſura qu'il ne ſe tromperoit pas, tout étant d'accord entr'eux, les Dames & leurs Chevaliers ayant lié des converſations particulieres. Scipion jouiſſant du même privilege auprès d'Yſene, ſe mit à côté d'elle, & voyant que chacun étoit oc-

cupé de façon à ne pouvoir l'entendre : Vous me prommettez donc, Madame, lui dit-il, d'honorer nos fêtes de votre présence ? Enfin vous y serez.

Ysene feignant d'être étonnée de cette question, le regardant avec surprise : Quoi, Seigneur, lui répondit-elle, avez-vous sitôt oublié que vous êtes mon Chevalier, & qu'il ne m'est plus possible de me dispenser de paroître aux tournois : Je ne doute point, reprit-il, que vous n'y veniez, & cependant je crains que vous ne dédaigniez de les voir. Je ne vous comprends point, répliqua-t-elle, comment pourrois-je ne les voir pas si j'y suis présente ?

Vous y serez, & vous n'y serez pas, interrompit-il ; vous avez trop d'esprit pour ne me pas entendre : Charmante Ysene, continua-t-il en soupirant, ayez pitié du sort du malheureux Scipion, vous pouvez tout pour lui ; empêchez qu'on ne le méprise, & faites s'il ne soit point haï...

Je voudrois, lui dit-elle alors d'un air plus sérieux, que votre bonheur dépendît de moi, Seigneur, vous seriez bientôt au comble de vos vœux : cependant on est juste, on a pour vous de l'estime & de la reconnoissance, vous n'en devez pas exiger davantage presentement ; s'est de vous seul qu'il dépend de faire joindre d'autres sentimens à ceux qu'on a déja ; & vous n'ignorez pas qu'il est des préliminaire nécessaires pour faire une paix solide & durable. Madame de Salimbe, qui entra dans ce moment, empêcha Scipion de répondre, & rompit l'entrêtien ; mais ses regards assûrerent Ysene qu'il n'épargneroit rien pour cette grande réconciliation ; ils ne purent se parler le reste du jour ; & l'assemblée s'étant séparée pour se préparer au lendemain, Ysene rentra dans le Palais de Montane très satisfaite du jeune Salimbe.

Et le désir qu'elle avoit de le reconcilier avec Montane s'étant augmenté dans cette visite, elle

lui rapporta sans déguisement tout ce qui s'y étoit passé, & de quelle façon Scipion s'étoit déclaré son Chevalier, ajoûtant qu'elle étoit si persuadée qu'il avoit dessein de cacher par là le véritable penchant de son cœur, qu'elle n'avoit accepté sa galanterie que pour empêcher la continuation des railleries qui commençoient à l'embarasser. Montane connoissoit trop bien Ysene pour la soupçonner de dissimulation; & ne doutant point, comme elle, que les Fêtes de Scipion, & ce qu'il faisoit à son égard, ne renfermassent quelque mystére, il parut très-empressé à deviner qui pouvoit être celle qui l'obligeoit à tant de circonspection; mais ne pouvant y parvenir, jugeant que les couleurs qu'il porteroit au Tournois la lui feroit connoître, il résolut de se rendre au pavillon de son Palais qui donnoit sur la place, & de joüir de ce divertissement sans que personne le vît; dans cette pensée il pria Valerie d'être de la partie, cette belle fille

y consentit; elle n'avoit pas eu de peine à pénétrer le motif de toutes les actions de Salimbe, & lorsqu'elle fut en liberté d'entretenir Ysene, elle ne lui cacha point qu'elle s'en croyoit l'objet; son Amie le lui confirma en lui répétant ce que ce tendre Amant lui avoit dit; & quoique Valerie eût pris une ferme résolution de vaincre son inclination, & de ne donner aucune esperance à celle de Scipion, elle ne put être insensible au détour prudent & délicat qu'il avoit inventé pour lui persuader l'ardeur dont il brûloit: cependant malgré le plaisir secret qu'elle en ressentoit, elle se seroit privée de celui de voir le Tournois, toute invisible qu'elle devoit y être, sans la crainte de déplaire à Montane, de qui les plus simples volontés étoient des loix pour elle.

Ce qui l'inquiétoit encore, étoit de sçavoir comment Scipion pourroit prendre ses livrées, ne la connoissant pas assez pour être instruit de sa couleur favorite, & Ysene lui

lui protestant qu'elle ne s'en informeroit pas. Cette aimable fille n'en étoit pas moins curieuse qu'elle, & ne souhaitoit être au lendemain que pour voir de quelle façon son Chevalier prétendu se tireroit d'affaire.

Ce fut dans cette attente que les deux Amies passerent la nuit, & qu'elles virent arriver le moment destiné aux courses & au Tournois. Ysene prit congé de Valerie & de Montane, & se retira chez elle pour se mettre en état d'y paroître; tandis qu'elle se préparoit, & que la charmante Sœur de Montane se livroit à ses pensées, l'amoureux Scipion, qui n'avoit pas perdu un seul instant pour s'instruire des couleurs de cette belle fille, & que l'adroit Leonard avoit utilement servi en cette occasion; ayant sçû par ses intrigues que le vert étoit celle qu'elle aimoit; & qu'elle étoit toujours la dominante dans ses ajustemens, en fit aussitôt la sienne; en sorte qu'on le vit paroître sur un coursier superbement caparasson-

né en vert & or, & lui-même orné d'une riche écharpe de même couleur, & son casque ombragé de plume verte.

Mais ce qu'il y eut de plaisant, c'est qu'Ysene, qui n'avoit point pensé à ce qu'on pourroit dire si son habillement n'étoit pas conforme à peu-près à la livrée de Scipion, se mit ce jour-la un ajustement tout bleu, ce qui fit une discordance entre la Dame & le Chevalier, qui surprit & fit rire toute l'assemblée; il n'en fut pas de même de Valerie & de Montane, qui derriére leurs jalousies voyoient tout ce qui se passoit, & qui ne purent ignorer en ce moment le secret dessein de leur aimable ennemi. Valerie, qui véritablement aimoit le vert, en avoit une robe, & Montane eut à peine jetté les yeux sur le jeune Salimbe, que les tournant sur Valerie: Quoi ma Sœur, lui dit-il, c'est vous que Scipion adore! C'est sous le nom d'Ysene qu'il vous offre ses vœux &

& vous donne des Fêtes, & vous m'en faites un myftére ?

Ce reproche fit rougir Valerie accoûtumée à déveloper à ce cher frere tous les replis de fon cœur, elle ne put fouffrir qu'il la crût capable de lui cacher un fecret où fa gloire étoit fi fort interreffée ; & vivement touchée de ce qu'il pouvoit conjecturer de cette avanture, elle lui prit la main, & la preffant tendrement dans la fienne : Seriez-vous affez injufte, Seigneur, lui dit-elle, pour croire que Valerie eût des fecrets pour vous ; la crainte & la timidité font les feules caufes de celui que j'ai gardé jufqu'à prefent fur ce qui m'a paru des idées de Scipion ; mais je vous protefte que j'ignore le motif de fes Fêtes, & comment il a pu fçavoir ma couleur. Alors elle lui conta l'avanture de la forêt, le fervice que Salimbe lui avoit rendu, le difcours qu'il lui avoit tenu, & la converfation qu'il avoit euë avec Yfene dans la vifite qu'elle avoit

faite

faite à ſa Mere ; & quoiqu'elle mît toute ſon attention à rapporter les choſes avec un grand air de liberté, & que ſa modeſtie ſe fît remarquer dans le cœurs de ſon récit, Montane étoit trop éclairé pour ne pas voir que les préjugez de l'enfance avoient entierement cedé au mérite de Salimbe ; il n'en fut point fâché : mais ne voulant pas donner à ſes ſentimens une trop prompte approbation, il l'embraſſa, & l'ayant aſſûrée qu'il ne lui vouloit aucun mal de ſa diſcrétion : Je ne puis vous blamer, lui dit-il, d'eſtimer Scipion, & d'avoir de la reconnoiſſance de ce qu'il a fait pour vous ; mon cœur lui en tient compte : cependant, chere Valerie, moderons nous de façon, que la haine ni l'amitié ne puiſſent nous porter à rien faire qui ſoit indigne de nous ; n'ayons point aſſez de haine pour mépriſer une alliance qui peut réparer nos malheurs, & n'ayons pas aſſez de tendreſſe pour ne pas reprendre la haine en cas que Scipion vienne à la mériter.

Après ces mots l'ayant fait remettre à sa jalousie, ils n'eurent plus d'attention qu'aux courses & aux Joutes dont le vaillant Scipion remporta tout l'avantage, Montane & Valerie remarquerent qu'il avoit sans cesse les yeux attachés sur leur pavillon, & qu'il ne les en détournoit jamais qu'avec peine. Après les courses les Chevaliers qui avoient vaincu ou montré le plus d'adresse, devant recevoir un prix de sa Dame, le jeune Salimbe s'approcha d'Ysene ; & mettant un genou en terre : Quoique vous ayez pris, Madame, lui-dit-il, une couleur très-differente de celle que je porte, vous ne pouvez me refuser la satisfaction d'avoüer que la verte a, selon votre goût, la préference sur toutes les autres, que vous l'aimez, & que j'ai deviné juste.

Je dirai plus encore, lui répondit Ysene en soûriant : Je déclare hautement que je n'ai pris le bleu que pour vous embarrasser ; & pour réparer cette injure, je souhai-

te

te avec ardeur que l'esperance désignée par le vert ne vous abandonne jamais.

Ha! belle Ysene, s'écria Scipion, elle sera comblée si vous vous interessez à mon sort. Cette conversation se faisoit si haut que Montane & Valerie n'en perdirent rien, ils en comprirent aisément le sens; mais les autres commencerent à croire que Scipion aimoit véritablement Ysene, & que cette belle fille étoit sensible à sa tendresse; Madame de Salimbe le crut aussi, & résolut en elle-même de s'éclaircir de la verité sitôt qu'elle en trouveroit l'occasion, afin d'empêcher les progrès d'un amour que son ambition ne pouvoit approuver; Ysene donna à Scipion pour le prix des Joutes une médaille d'or qui representoit la discorde vaincuë par la paix & mise aux fers par les mains de l'Amour. Comme les prix avoient été laissés au choix des Dames, Ysene qui depuis longtems conservoit cette médaille plus recommandable par la beauté

 de

de la gravure que par sa matiére ; la trouvant très-convenable aux secrétes idées de Scipion, la lui avoit destinée dès le moment qu'il s'étoit déclaré pour son Chevalier ; sans en rien communiquer à son Amie. Ce tendre Amant la reçut avec des transports de joye qui prouverent à Ysene le désir qu'il avoit d'en rendre la representation réelle ; toute cette cérémonie finie chacun se retira chez soi pour se reposer jusqu'au lendemain.

Ysene fut rejoindre Montane & Valerie ; & tous deux l'ayant instruite de la confidence qu'ils s'étoient faite, elle en prit occasion de parler vivement en faveur de Scipion ; mais le Frere & la Sœur fermes dans leurs résolutions, la conjurerent de suspendre ses instances jusqu'à ce que Madame de Salimbe & son fils eussent fait les démarches qui convenoient dans une affaire de cette consequence, & obtinrent de cette aimable fille qu'elle éviteroit dorénavant de le voir & de lui parler ; afin de le contrain-

traindre à s'expliquer ouvertement ; elle y consentit sans peine, & sous prétexte d'indisposition, elle ne sortit plus du Palais de Montane, & se dispensa de paroître aux autres Fêtes qui durerent quinze jours. Non content de ces divertissemens, Scipion ne perdoit aucune occasion de voir Valerie & de se trouver aux temples où sa pieté la conduisoit. Montane qui ne la quittoit point étoit témoin du soin qu'il prenoit de s'en faire remarquer, & convaincu de l'approbation tacité qu'ils donnoit à sa flamme par les civilitez qu'il en recevoit, lorsqu'ils se rencontroient, il ne songea plus qu'aux moyens de gagner Madame de Salimbe ; mais ne voulant pas s'exposer à son premier mouvement, il choisit pour lui parler un homme en qui elle avoit une entiere confiance, & qui avoit pris un tel ascendant sur elle, qu'elle ne faisoit rien sans le consulter. Cet homme s'appelloit Flavian ; c'étoit un des plus riches

Citoyens de Sienne entre tous ceux qui n'étoient pas nobles, mais Madame de Salimbe à qui sa naissance étoit indifferente dans les affaires pour lesquelles elle l'employoit, ne laissoit pas de le traiter avec considération; la plûpart même des Senateurs en avoient pour lui, parce qu'il prêtoit de grosses sommes aux uns & aux autres; & quoiqu'il ne le fît que parce qu'il y trouvoit son intérêt, il se conduisoit de façon qu'on croyoit toujours lui avoir de grandes obligations. Ce Flavian enflé des honneurs qu'on lui faisoit, & fier de ses richesses, étoit devenu éperdument amoureux de Valerie, qui ne le croyant pas assez téméraire pour lever les yeux jusqu'à elle, ne s'y étoit pas dérobée avec autant de soin qu'elle en prenoit pour se soustraire à ceux des Nobles. Flavian avoit quelque tems combattu sa passion; mais sa vanité lui persuadant que ses trésors valoient bien la naissance de Valerie, & qu'elle seroit en-

co-

core trop heureuſe de trouver un époux tel que lui dans la triſte ſituation où la décadence de ſa maiſons l'avoit miſe, il ſe réſolut d'en faire la demande, & d'offrir tant d'avantage à Montane qu'il ne pût le lui refuſer. Il étoit dans ces ſentimens quand le malheureux Scipion s'adreſſa à lui pour faire ſçavoir le ſiens à Madame de Salimbe.

On juge aiſément l'effet que cette confidence produiſit dans l'ame de Flavian. Juſtement allarmé d'une concurrence ſi dangereuſe pour lui, & de ſe voir un rival ſi digne d'être aimée, il n'héſita point ſur le parti qu'il devoit prendre, & forma dans l'inſtant le deſſein de mettre un obſtacle invincible à cette alliance, mais craignant qu'en s'oppoſant par des conſeils à l'amour de Scipion, il ne chargeât quelqu'autre de ſa commiſſion, il feignit de la prendre avec joye, loua avec emphaſe le choix de ſon cœur, exagerant celle que cette réunion alloit donner à la République, & ter-

mina par mille promesses réiterées de ne point quitter Madame de Salimbe qu'il n'eût emporté son consentement.

Le tendre Amant de Valerie charmé du zele du traître Flavian, l'honora des marques de la plus parfaite amitié, & l'ayant prié de presser son bonheur, il le quitta le cœur rempli d'espoir & de reconnoissance. Flavian dès le même jour s'étant rendu chez Madame de Salimbe, & lui ayant demandé une audience particuliere, lui découvrit l'amour de son fils, mais d'une maniere bien differente de ce qu'il avoit promis. En effet loin de lui en parler de la part de Scipion, & de lui faire valoir la crainte respectueuse qui l'obligeoit d'emprunter la voye d'une autre pour obtenir son aveu; il ne l'en informa que comme d'une découverte qu'il avoit faite, que son zele pour ses interêts ne lui permettoit pas de cacher, sçachant sa juste haine pour les Montanins, & le mépris qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir pour une

une semblable alliance, ajoutant qu'elle ne devoit pas perdre un moment à se servir de toute son autorité sur son fils pour arrêter le cours d'une passion qui le deshonnoreroit si elle venoit à éclater.

Il n'en falloit pas tant pour animer Madame de Salimbe, haute, fiere & vindicative, elle étoit trop portée à ce que Flavian desiroit, pour qu'il dût appréhender de ne pas réussir dans son dessein, tout son sang s'alluma à cette nouvelle, & se livrant à la violence de son temperament, elle protesta qu'elle pour suivroit au Senat le bannissement de son fils plûtôt que de souffrir qu'il épousât une fille qu'elle ne recevroit jamais dans son palais qu'à titre d'esclave, que comme telle elle consentoit que Scipion s'abandonnât à l'ardeur de sa flamme, mais qu'autrement elle se déclareroit sa plus mortelle ennemi.

Le perfide Flavian content d'avoir lancé son trait empoisonné, laissa cette mere irritée, & du même pas courut chez Carlos de Montane, & l'ayant trouvé seul

dans son Cabinet, commença le discours qu'il avoit prémédité, par étaler les richesses immenses dont il jouissoit; ajoutant qu'il ne manquoit à son bonheur que de les partager avec une femme qui fût digne de les posseder, & que l'admirable Valerie étoit la seule sur qui il pût jetter les yeux. Qu'il n'ignoroit pas sa disproportion de leurs naissances; mais que l'éclat du sang étant peu de chose, quand la fortune ne l'accompagnoit pas; il se flattoit que la sienne étoit assez considerable pour réparer ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Cet homme parloit avec une assurance, & d'un air si peu respectueux, que Montane indigné de sa témerité, le regardant avec mepris: Hé! depuis quand, lui répondit-il, l'audacieux Flavian se croit-il en droit de s'égaler à ses maîtres! Quelle fortune peut réparer la bassesse? Votre raison s'égare, Flavian, continua-t'il; mais sçachez que Montane tout malheureux qu'il est, est encore assez puissans pour vous apprendre le respect que vous lui devez.

Ces paroles outrageantes auſquelles il ne s'attendoit pas, en le couvrant de confuſion, le mirent dans un tel deſeſpoir, que perdant toute conſideration; Je vois, répliqua-t-il avec arrogance, ce qui vous rend ſi haut. L'amour de Scipion pour Valerie vous flatte d'une vaine eſperance: il l'aime, il eſt vrai; mais apprenez que bien loin de vouloir être ſon époux, il vient de déclarer en ma préſence qu'il ne la veut que pour ſon eſclave.

Montane entendit à peine ces derniers mots, que mettant l'épée à la main, il s'élança ſur Flavian, & l'en auroit indubitablement percé, ſi le bruit qu'ils faiſoient en parlant n'eût attiré près d'eux Valerie, Yſene, & pluſieurs des domeſtiques, qui s'étant mis entr'eux empêcherent Carlos d'exécuter ſon deſſein, & donnerent le tems à Flavian d'éviter par la fuite les effets de ſa juſte fureur.

Ce ne fut pas ſans peine qu'on parvint à l'arrêter; mais lorſque l'éloignement de l'objet l'eut un peu

peu calmé, oute sa colere tombant sur le malheureux Scipion, il employa les expressions les plus vives pour la faire éclater; & croyant n'avoir rien à ménager, il rendit à Valerie & à son amie un compte exact de ce qu'on venoit de lui dire, & regardant l'un & l'autre avec des yeux animez de couroux; Voilà donc, leur dit-il, le but outrageant de celui pour qui vous vous interessiez; voilà celui que vous vouliez me forcer d'embrasser: Hà! perisse plûtôt le reste infortuné des Montanins, que de cesser jamais de haïr & de mépriser l'audacieux Scipion. Montane se seroit exhalé long-tems en invectives contre son ennemi, sans que Valerie & son amie s'y fussent opposées; la premiere pénétrée de la plus vive douleur répandoit un torrent de larmes, & l'autre saisie d'étonnement gardoit un morne silence; cependant la vertueuse Valerie faisant un effort sur elle-même: J'avouë, dit-elle à son frere, que je ne me consolerai jamais d'avoir inspiré de pareils sentimens à

à Salimbe, & que je ressens son outrageant mépris dans toute son étenduë ; mais malgré mon indignation j'ose vous supplier, Seigneur, dit-elle en se jettant à ses pieds, de ne point chercher à vous en venger ; vous m'êtes mille fois plus cher encore que Scipion ne m'est odieux, & je vous proteste que je me tuerai à vos yeux, si vous ne me promettez d'éviter sa rencontre.

L'aimable Ysene qui ne craignoit pas moins qu'elle les effets du ressentiment de Montane, se joignit à elle pour lui arracher cette promesse ; & comme elle ne pouvoit croire que Salimbe fût coupable, elle le conjura de se moderer du moins jusqu'à ce qu'elle se fût informée de la verité ; mais l'irrité Carlos lui jura que si elle faisoit la moindre démarche pour s'en instruire, il iroit dès se même moment attaquer son ennemi lui donner la mort ou la recevoir de sa main, & que ce n'étoit qu'à condition que l'une ni l'autre ne sortiroient plus de

son Palais, qu'il leur accordoit ce qu'elles exigeoient de lui.

Quelqu'envie qu'eût Ysene de pénétrer tout ce mystere, il falut la soumettre à cette loi, Valerie qui dans cet instant ne sentoit que des mouvemens de haine & de courroux, qui pour ainsi dire couvroient ceux de sa tendresse, la pressa si fortement de ne la point quitter, & d'abandonner tout autre soin que celui de calmer Montanc, qu'elle se rendit à ses instances. Tandis que ces choses se passoient dans le Palais de Carlos, Scipion n'étoit pas plus tranquille dans le sien. Madame de Salimbe qui vouloit agir sûrement en se rendant maîtresse de son fils avant de lui parler, n'eut pas plûtôt quitté Flavian qu'elle se rendit au Senat, où sans spécifier les sujets de mécontentement que lui donnoit son fils, déclarant seulement qu'elle avoit de fortes raisons de l'éloigner de Sienne pour quelque tems, demanda qu'il lui fût ordonné de se retirer dans un de ses Châteaux, jusqu'à ce qu'il plût au Sénat

nat de le faire revenir; elle étoit toute puissante sur l'esprit de la plupart des Sénateurs, son empressement, faisant juger que quelque affaire de famille l'obligeoit à vouloir que Scipion quittât Sienne, le Senat accorda sa requête; & sur le champ délivra un ordre au jeune Salimbe de s'absenter de Sienne, jusqu'à ce qu'on le rappellât, sans s'informer pour quelle raison, sous peine de désobéissance.

Jamais homme ne fut plus surpris lorsqu'on lui signifia cet espece d'exil. Comme il se sentoit innocent, il n'en fut touché que dans la crainte que cela ne mît obstacle à son amour; & comme le silence de Madame de Salimbe sur son entretien avec Flavian, lui faisoit croire qu'il n'avoit pas trouvé l'occasion de lui parler: il sentit un regret extrême de partir sans sçavoir son sort: il le fallut, & les desirs de sa mere furent si bien servis, qu'il n'eut que le tems d'ordonner à son fidéle Léonard de ne point sortir de Sienne, & de l'informer des moindres actions de

Va-

Valerie. Madame de Salimbe qui feignoit d'être aussi surprise que lui de l'ordre du Sénat, & qui sous prétexte de marquer sa soumission à ses arrests, le pressoit avec de fausses larmes de s'éloigner, en l'assurant qu'elle obtiendroit bientôt son retour, le força enfin d'obéïr, & de se retirer dans une superbe Terre qu'il avoit à dix milles de Sienne.

Comme Madame de Salimbe étoit maîtresse de l'ordre & de le rappeller lorsqu'elle le jugeroit à propos, le motif de son départ ne vint à la connoissance de personne, & produisit encore le plus cruel effet sur l'esprit de Valerie, qui se figura que Flavian lui ayant rapporté ce qui s'étoit passé entre Montane & lui, il n'avoit pris le parti de s'en aller que pour lui mieux prouver son mépris, en dédaignant de s'en justifier.

Ce dernier trait mit le comble à sa douleur : elle aimoit Scipion, & quelque effort qu'elle se fît pour vaincre son penchant, elle ne pouvoit en triompher ; mais trop fiere

&

& trop sage pour montrer aucune foiblesse, elle cacha son desespoir avec tant de soin, qu'Ysene même y fut trompée, & se persuada que l'impression que lui avoit fait Scipion, avoit été trop médiocre pour empêcher la haine de la surmonter.

Cependant Flavian n'étant pas encore satisfait du trouble qu'il avoit mis dans ces deux familles, furieux contre Montane, & résolu de s'en venger à quelque prix que ce pût être, ne rêvoit nuit & jour qu'aux moyens d'y parvenir, il ne fut pas long-tems sans en trouver l'occasion : il y avoit une Loi des plus rigoureuses dans cette République, contre ceux des Cytoyens qui solliciteroient ou feroient solliciter pour rappeller les bannis de la Ville, condamnant ceux qui s'y emploïeroient de quelque qualité qu'ils fussent, à payer une amende de mille florins, ou à perdre la tête s'ils n'avoient pas de quoi faire cette somme.

Personne n'ignoroit là-dessus la rigidité du Sénat, & le perfide Flavian

vian connoiſſoit trop bien la ſituation de Montane pour douter de ſa perte, s'il étoit une fois convaincu d'avoir enfraint la Loi. Pour y réuſſir, il commença par s'aſſurer de pluſieurs faux témoins, qui gagnez à force d'argent, promirent de ſoutenir que Montane avoit ſollicité Flavian de parler aux Sénateurs de ſa connoiſſance en faveur d'un banni, & que l'ayant refuſé, il l'avoit pourſuivi l'épée à la main dans ſon propre Palais, & n'avoit évité la mort que par une prompte fuite; quand ce traître fut aſſuré de ce côté, il ſe préſenta au Sénat, & fit ſon accuſation, avec une telle hardieſſe qu'il en impoſa à toute l'Aſſemblée, qui d'une voix unanime décerna un décret contre Montane pour l'arrêter; ce qui fut exécuté ſur le champ.

On juge ſans peine de l'étonnement du frere de Valerie, en voyant entrer chez lui l'Officier chargé de l'ordre du Sénat; qui après lui en avoir fait la lecture, lui commanda de le ſuivre; quoique

que Montane ne se sentît coupable d'aucun crime, son courage & sa Philosophie ne furent pas assez puissans pour lui faire supporter cet évenement sans douleur. Celle de Valerie & d'Ysene, qui par leurs cris & leurs larmes attiroient sa tendresse & sa compassion, le mit dans un état difficile à décrire; cependant se faisant un effort pour surmonter le trouble de son ame, il les embrassa l'une & l'autre, en les conjurant de se calmer, puisqu'il n'avoit rien à se reprocher; & que l'integrité du Sénat devoit les rassurer; on ne leur donna pas le tems d'un plus long entretien; & l'Officier l'ayant conduit au milieu de ses Juges, il lui fut ordonné de se justifier du crime dont il étoit accusé.

A peine en fut-il informé, que se rappellant sa conversation avec Flavian, il ne douta point que ce ne fût un trait de sa vengeance; mais le motif qui l'avoit forcé à vouloir le tuer, lui paroissant trop délicat, & même trop outrageant

pour le mettre au jour, il se retrancha sur la fausseté de l'accusation, & l'impossibilité de prouver qu'il eût jamais pensé au rappel d'aucun banni. Mais le Senat ayant fait paroître Flavian & les témoins, qui lui soutinrent son prétendu crime avec une assurance sans égale ; il fut condamné à payer l'amende de mille florins, ou de se préparer à perdre la vie, & de garder la prison jusqu'au moment de l'exécution de l'une ou de l'autre ; & celui qui présidoit dans ce Tribunal l'ayant fait conduire au Fort, sans vouloir l'écouter davantage : il y fut gardé & traité avec une rigueur qui lui persuada qu'il ne devoit s'attendre qu'à mourir.

Cette nouvelle dont toute la Ville fut instruite en un moment, parvint bientôt jusqu'au palais de Montane, & le remplit de cris & de clameurs. La désolée Valerie pénétrée du plus vif désespoir, & croyant ne devoir plus garder aucune mesure, sortit du palais sans voile, sans ajustement, les yeux bai-

baignez de pleurs, & courut au Senat pour demander justice de cet attentat, ou qu'on lui permît du moins de suivre son frere dans la prison & de mourir avec lui. Elle étoit si belle en cet état, & sa douleur lui prêtoit des charmes si touchens, que tous ceux qui se trouverent sur son passage ne purent s'empêcher de la plaindre, de l'admirer & de faire des vœux pour la délivrance de Montane.

Madame de Salimbe qui étoit alors sur un balcon de son palais la vit passer comme les autres, elle ne s'étoit jamais offerte à ses regards. Mais que cette premiere vûe répara bien le tems qu'elle avoit été sans la connoître, cette Dame qui ne haïssoit les Montanins que par des préjugez d'enfance, & de qui la vertu guidoit toutes les actions, quand elle ne suivoit que ses propres mouvemens, & qu'on ne cherchoit point à profiter de la violence de son temperament, ne put voir cette charmante fille sans être touchée de sa destinée, une tendre pitié

prit la place de la haine, ses larmes coulerent, & se repentant d'avoir éloigné son fils, elle commanda à Leonard de suivre Valerie, de sçavoir la décision du Senat & de venir lui en rendre compte. Tandis qu'il obéit, & que la rare beauté de la sœur de Montane triomphe de la mere de Scipion, cette charmante fille entre dans le Senat, se jette à genoux, proteste de l'innocence de son frere, & demande qu'on l'enferme & la fasse périr avec lui; souvent le même principe produit des effets differens. Les charmes qui venoient d'attendrir Madame de Salimbe, endurcirent les cœurs des Juges. Eblouis de leur éclat, ils craignirent qu'en se laissant fléchir, on ne les accusât de foiblesse, & détournant les yeux d'un objet si séduisant, ils lui commanderent de sortir en lui permettant de joindre Montane, mais bien moins comme une grace que comme une punition d'avoir osé se presenter dans leur assemblée.

Pour elle satisfaite de partager

le ſort d'un frere ſi cher, & ſans s'inquiéter du motif qui les fait agir, elle court au fort, embraſſe Montane, & le conjure par tout ce qu'il a de plus précieux, de ſauver ſes jours en ſacrifiant ce qui lui reſte de bien, & de vendre ſon palais, pour avoir les mille florins; mais ce tendre frere ſe repreſentant que c'étoit l'unique effet qui lui reſtoit de l'heritage de ſes peres, & le ſeul bien qu'il pouvoit laiſſer à ſa ſœur, ne voulut jamais conſentir à cette propoſition, & lui repondit avec fermeté qu'il aimoit mieux mourir innocent que s'avouer coupable en ſe défaiſant d'un bien qui devoit lui ſervir d'azile après ſa mort.

Pendant que le frere & la ſœur faiſoient paroître à l'envi leur déſintereſſement, Léonard qui s'étoit apperçû de l'heureux changement de Madame de Salimbe, après s'être informé de ce qui s'étoit paſſé au Sénat, de la part de Flavian & de Montane, ainſi que de la réception qu'on avoit fait à Valerie, ſe rendit à leur Palais eſ-

perant y voir Yſene, & ſçavoir de ſa bouche la verité de cette cruelle affaire; mais quoiqu'il fût intime ami d'un des principaux domeſtique de Montane, & qu'il fît de fortes inſtances pour qu'on lui accordât audience, il lui fut impoſſible d'y parvenir; la triſte Yſene s'étant enfermée avec ſa parente, pour cacher à tous les yeux l'excès de ſa douleur, n'ayant pas les mêmes prérogatives que ſon amie pour la faire éclater; tout ce que Leonard put obtenir de ſon ami, fut de lui découvrir ce qu'il ſçavoit de la querelle de Carlos avec Flavian, dont le ſujet lui avoit été confié par une des femmes d'Yſene qui ne le haïſſoit pas.

Le fidéle Léonard charmé d'en avoir tant appris, retourna promtement auprès de Madame de Salimbe, & l'ayant inſtruite que le malheur de Montane ne venoit que d'avoir refuſé Valerie à Flavian, qui avoit eu l'audace de la demander en mariage; qui ſans doute pour s'en venger avoit formé le deſſein de le perdre, elle en

eut

eut horreur; & rassemblant ce qu'il lui avoit dit de l'amour de Scipion avec ce qu'il avoit fait le même jour chez Montane, elle n'hésita point à croire qu'il n'eût cherché à l'irriter contre son fils, que pour l'éloigner de Valerie; mais trouvant sa vengeance odieuse, & se faisant un point d'honneur d'employer ses soins à faire connoître la verité, elle dépêcha Léonard à Scipion, & lui manda de se rendre à Sienne sans nul retardement.

Le zelé confident de l'amoureux Salimbe ne perdit pas un seul instant, & s'acquitta de sa commission avec autant de joye que d'exactitude; mais, helas! que devint Scipion, en apprenant le péril du frere & de celle qu'il adoroit, & l'accusation de Flavian; cependant il ne s'amusa point à d'inutiles plaintes, & présumant favorablement de l'ordre de Madame de Salimbe, il monta à cheval, & seulement suivi de Léonard, se rendit près d'elle dès le lendemain matin; tous ces mouvemens qui étoient ignorez de Montane,

de Valerie & d'Ysene, n'empê-choient pas leur ennemi de suivre son dessein avec chaleur; & comme il suffit d'être malheureux pour être abandonné, personne ne se présentant pour justifier ce prétendu coupable, ni lui ne faisant nul effort pour payer l'amende; un second decret le condamna à perdre la tête le soir du même jour que Scipion arriva. Il trouva Madame de Salimbe dans une veritable tristesse du sort de Montane, & plaignant extrêmement celui de Valerie, le tems lui paroissant trop court pour faire changer le Senat; mais tandis que sa générosité n'offroit que des soupirs à ces illustres malheureux; celle du jeune Salimbe, animée par le plus ardent amour, ne s'en tint pas à de si foibles marques d'estime, & persuadé qu'il feroit aisé de justifier Carlos quand il feroit libre, & que le plus pressé étoit de lui sauver la vie. Il courut chez le Receveur de ces sortes d'amendes, auquel il compta mille ducats, avec ordre d'en prendre mille florins.

rins pour délivrer Montane, & de lui donner le reste quand il seroit sorti de prison, en lui recommandant de ne lui point dire de quelle main lui venoit ce secours. Le Receveur exécuta son ordre dans l'instant, & s'étant transporté à la prison, fit mettre Carlos en liberté, au moment qu'on venoit de lui annoncer qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Un changement si subit & si peu attendu jetta Montane dans une surprise aussi grande que l'avoit été sa consternation à la lecture de son arrest; & si la charmante Valerie ne l'eût pas pressé de profiter de sa liberté & de se rendre dans son Palais, il ne se seroit occupé qu'à rêver d'où partoit un secours de cette importance; mais cette belle fille, que le séjour du Fort allarmoit, & que la joye d'en sortir empêchoit de réfléchir sur cet évenement, lui fit de si fortes instances, que sortant de son extase il quitta ce triste lieu, & fut rendre par sa présence le calme & l'allegresse dans le cœur d'Ysene

& de tous ceux qui s'intereſſoient à ſon ſort, lorſque les premiers mouvemens que la crainte, la douleur & la joye inſpiroient à ces illuſtres perſonnes furent appaiſez. Montane qui ne vouloit pas être ingrat envers celui qui l'avoit tiré d'un ſi grand péril, ne pouvant lui marquer ſa reconnoiſſance par le rembourſement des mille florins, & voulant du moins lui témoigner par ſes remercicmens combien il étoit ſenſible à ſa générosité, ſe tranſporta chez le Receveur, & le conjura avec tant d'ardeur de lui nommer ſon liberateur, que cet homme ſe laiſſa gagner, & lui dit, que Scipion de Salimbe étoit celui à qui il devoit la vie; qu'au lieu de mille florins, il lui avoit donné mille ducats, ſur quoi il avoit pris ſon amende, & qu'il lui alloit compter le reſte de la ſomme, Scipion lui ayant commandé de le lui donner.

Montane n'eut pas de peine à voir que l'amour étoit le premier principe d'un tel bienfait; mais n'en fut ni moins ſurpris, ni

moins

moins reconnoissant ; il ne voulut point accepter l'argent, quelque chose que fît le Receveur, pour l'engager à le recevoir ; & l'ayant remercié, il se retira chez lui le cœur extrêmement agité, & l'esprit rempli de mille pensées différentes ; son silence, sa rêverie & les frequens soupirs qui lui échapoient, furent bientôt remarquez de la triste Valerie ; & par ses touchantes caresses, le forçant de lui avoüer le sujet de son trouble, il lui apprit l'obligation qu'il avoit à Salimbe, & la regardant fixement & d'un air qui marquoit qu'il venoit de prendre quelque grande résolution : Vous seule, lui dit-il, pouvez m'acquitter envers mon bienfaiteur ; l'ingratitude dans une telle conjoncture, me paroît mille fois plus honteuse que les revers les plus humilians. Scipion vous aime, son amour l'a porté à vous conserver votre bien & votre frere. Allons mettre à ses pieds ce qu'il vient de nous rendre ; venez lui faire hommage de votre cœur & de votre liberté ; & puisque vo-

êtes le ſeul bien précieux qui me reſte, & qui puiſſe récompenſer ſa générosité, ſouffrez que je vous donne, & ne refuſez pas un eſclavage que je vais partager avec vous.

La vertueuſe Valerie eut beſoin de toute ſa fermeté pour ne pas ſuccomber au deſeſpoir que lui causerent ces terribles paroles ; elle crut d'abord que tant d'évenemens, coup ſur coup, avoient alteré l'eſprit de Montane, & que lui remontrant avec douleur l'énormité de la démarche qu'il vouloit faire, elle le feroit rentrer dans ſon bon ſens ; pour cet effet, renfermant une partie de ſon indignation : Moi, Seigneur, lui dit-elle, moi, que j'aille m'offrir à Scipion pour eſclave, & que je paye ſon bienfait de mon honneur & de ma gloire : Y penſez-vous, Seigneur, & l'amour de la vie peut-il étouffer dans votre ame les ſentimens de vertu dans leſquels vous m'avez élevée : Quelle difference, ô Ciel ! voulez-vous mettre entre Talimbe & vous ? Ce qu'il vient

de

de faire va le combler de gloire ; & ce que la reconnoissance vous conseille va vous couvrir de honte : Non, Seigneur, disposez de ma vie, vous en êtes le maître ; mais ne prétendez pas que je fasse jamais rien d'indigne de moi, de vous, ni du sang dont je sors.

Hé bien, reprit Montane avec fureur, voyez donc couler le mien, qu'il soit dit que mon ennemi m'a sauvé la vie, & que ma sœur m'a forcé de la perdre. A ces mots tirant son épée, il alloit s'en percer le cœur, quand la tremblante Valerie lui retenant le bras. Barbare, lui dit-elle, entre ta mort & la mienne je n'ai point à choisir : allons au Palais de Scipion, viens, conduis-moi, peut-être sera-t-il moins injuste que toi.

Ces paroles calmerent Montane, ses yeux brillerent de joye, & serrant Valerie dans ses bras : Chere sœur, s'écria-t-il, je connois tout le prix du sacrifice que tu me fais, & j'ose me flatter que le ciel t'en prépare la récompense. Valerie ne répondit point, & pre-

nant son parti sur le champ, elle reçut les embrassemens de son frere sans lui rien témoigner de ce qui se passoit dans son âme, & Montane l'ayant prié de se préparer à le suivre au Palais de Salimbe, elle rentra dans son appartement dans un état digne de compassion; Ysene n'avoit point été présente à cette étrange scéne, charmée du retour & de l'action de Scipion, elle étoit allée chez Madame de Salimbe pour essayer de l'attendrir, & la porter à suivre l'exemple de son fils en triomphant d'une injuste haine; elle avoit trouvé cette Dame dans des dispositions si favorables que pour l'y maintenir elle avoit formé le dessein d'y passer le reste du jour. Ainsi Valerie abandonnée à elle-même n'eut seulement pas la consolation d'épancher ses douleurs dans le sein de cette chere Amie; mais comme sa résolution étoit prise, elle s'arma d'un nouveau courage; & s'étant fait habiller aussi magnifiquement que sa situation lui pouvoit permettre, elle fit

fit dire à Montane qu'elle étoit prête, il vint la prendre, & montant l'un & l'autre dans ſon char, ils ſe rendirent chez Salimbe, le jour étoit ſur ſon déclin, ce Palais étoit déjà brillant d'un nombre infini de lumieres, qui jointes à la magnificence des ameublemens en rendoient l'aſpect des plus ſuperbes.

Scipion ne faiſoit que de rentrer, il s'étoit retiré dans ſon cabinet, & rêvoit aux moyens de gagner ſa mere, quand Montane ſe fit annoncer & demanda une audience particuliere; le jeune Salimbe qui croyoit ſon bienfait ignoré, ſurpris de cette viſite, fut au-devant de lui; mais ſon étonnement fut extrême en voyant Valerie avec ſon frere, ſon ſaiſiſſement fut ſi grand qu'il ne put prononcer un mot, & qu'il les conduiſit ſans parler dans ſon cabinet; cependant s'y voyant ſeul avec eux, & liſant ſur leurs viſages une partie du trouble de leurs cœurs, il rompit le ſilence, & les ſaluant reſpectueuſement: Quel bonheur,

leur dit-il, me procure un honneur que j'aurois payé de mon sang, si j'avois jamais esperé qu'il pût m'être accordé. Scipion, interrompit Montane, ce n'est point à toi de parler de reconnoissance; je sçai celle que je te dois, je viens t'en rendre grace; mais ma triste situation me mettant dans l'impuissance de te rembourser de la somme dont tu viens de racheter ma vie, & n'ayant que la malheureuse Valerie pour servir de récompense à ta générosité, je viens te rendre maître de son sort.

Ce discours frappa Scipion d'un tel étonnement, qu'il donna le tems à Valerie de prendre la parole; cette admirable fille regardant Salimbe avec une noble fierté. Oui, Scipion, lui dit-elle, mon frere moins sensible à sa gloire qu'à tes bienfaits, m'amene ici pour être ton esclave; mais ton triomphe & le dessein que j'ai formé seroient imparfaits, si je te laissois ignorer toute l'étendue de ta victoire, apprends donc que je t'aime, reçois l'aveu de ma tendresse

dreſſe pour le prix des ſervices que tu nous as rendus; mais ſçaches en même tems que toute miſerable qu'eſt Valerie, elle a l'ame trop haute & chérit trop la vertu, pour être l'objet d'une flamme illicite, & qu'avant qu'on lui raviſſe ſa pureté, il faut qu'elle perde la vie. A ces mots tirant un poignard de deſſous ſa robe, elle en porta la pointe vers ſon ſein avec tant de promtitude, que malgré l'empreſſement de Scipion à lui retenir le bras, il ne put empêcher qu'elle ne ſe fît une legere bleſſure. Cependant s'étant rendu maître de ce fer homicide: Juſte-Ciel, s'écria-t-il, en ſe jettant à ſes pieds, adorable Valerie, avez-vous pû penſer que celui qui voudroit vous faire porter des couronnes osât vous donner des fers? Que veulent dire ces mots d'eſclave & de reconnoiſſance! eſt ce donc en outrageant votre gloire & la mienne que Montane prétend me marquer ſa gratitude? Qu'ai-je fait pour m'attirer cette nouvelle preuve de ſa haine. Hà! Seigneur, Hà

Madame, continua-t-il, en les regardant l'un & l'autre, mon amour, mes desseins, & toutes mes actions n'ont rien dont vous puissiez rougir, & j'atteste le Ciel que Sienne par ma mort verra couler le sang du dernier des Salimbes, si on lui refuse de vivre avec le glorieux titre d'époux de l'incomparable Valerie, il n'est pas au pouvoir de ma plume de representer l'état de cette belle personne & celui de son frere, l'agitation de son ame lorsqu'elle avoit parlé à Scipion & le trouble inseparable de l'action qu'elle avoit préméditée, lui avoient causé une si grande foiblesse, qu'elle étoit tombée dans une fauteuil sans force & sans mouvement. Montane de son côté effrayé de ce qu'il venoit de voir, & pénétré des sentimens de son généreux ennemi, étoit resté comme immobile, & tandis que l'amoureux Scipion prouvoit par ses transports la sincerité de son ardeur & de ses paroles, & que le frere & la sœur ne lui répondoient que par leurs soupirs & leurs larmes,

mes, Ysene & Madame de Salimbe ayant entendu l'exclamation de cet Amant, inquiettes de ce que ce pouvoit être, accoururent dans le cabinet pour s'en informer.

Mais quel spectacle s'offrit à leurs regards, Valerie les yeux baignez de pleurs, la gorge ensanglantée, Scipion à ses genoux tenant un poignard d'une main, & de l'autre un mouchoir avec lequel il contraignoit cette belle fille d'essuyer sa playe; & Montane pâle & défiguré qui sembloit n'oser remuer dans la crainte d'interrompre leur muet entretien : Que vois-je! dirent-elles à la fois.

Ces paroles les ayant avertis qu'ils avoient des témoins, ils tournerent tous trois les yeux du côté de Madame de Salimbe & d'Ysene; le passionné Scipion eut à peine apperçû sa mere, que lui montrant Valerie & Montane: Serez-vous moins généreuse que mes ennemis, Madame, lui dit-il, l'un sacrifie sa gloire pour marquer sa reconnoissance, l'autre veut perdre la vie pour conserver sa gloire;

re ; & moi je veux mourir pour satisfaire à tous les deux.

Madame de Salimbe attendrie déja par sa conversation avec Ysene, & touchée des objets qu'elle voyoit, commença par se jetter dans les bras de la belle Valerie, & la pressant tendrement dans les siens, pria son fils de lui expliquer l'énigme qui renfermoit son discours, & l'état dans lequel elle le trouvoit : il ne balança point & lui déclarant son amour, ce qu'il avoit fait pour Montane, & ce qui venoit de se passer à l'instant ; il termina en l'assurant que le même poignard dont la vertueuse Valerie s'étoit blessée, alloit trancher ses jours, si elle ne consentoit pas à les rendre heureux, en unissant son sort à celui de cette illustre fille.

Alors Ysene pénétrant le motif qui venoit de faire agir Montane, instruisit Madame de Salimbe & son fils du rapport de Flavian & des termes outrageans, dont il avoit dit que Scipion s'étoit servi, en parlant de la sœur de Carlos

l'amoureux. Salimbe connoissant la trahison de ce perfide se justifia pleinement, en découvrant la confidence qu'il lui avoit faite, & la commission dont il l'avoit chargé, & jura qu'il ne mourroit que de sa main. Toutes ces choses rassemblées avec ce que Montane rapporta de l'audacieuse demande de ce perfide, ayant convaincu Madame de Salimbe qu'il n'avoit point eu d'autre dessein que celui de l'animer contre son fils, afin d'empêcher qu'il ne fût son concurrent dans la recherche de Valerie; touchée d'ailleurs de la moderation de Montane qui n'avoit rien voulu déclarer de cette affaire au Sénat; & ne pouvant résister à tant de grandeur d'ames de part & d'autre: Je serois indigne de porter le nom de Salimbe, leur dit-il, si je n'éteignois pour jamais le flambeau de la haine: Oui, mes enfans, ajouta-t'elle, en pressant Montane & Scipion dans ses bras, mes sentimens ne veulent point ceder aux vôtres; aimez-vous, soyez freres, & que l'admi-
rab

rable Valerie soit le lien indissolu-ble de la tendresse que je vous jure.

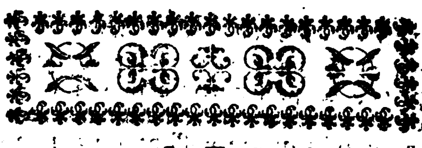
Si les craintes & les douleurs de tant d'illustres personnes avoient été vives, leur joye ne le fut pas moins en ce moment; & c'étoit un spectacle bien tendre de voir Valerie dans les bras de Madame de Salimbe, Scipion, Ysene & Montane à ses genoux, lui baiser les mains, & lui rendre mille graces de la paix qu'elle venoit de conclure. Cette Dame, que ses nouveaux sentimens rendoient attentive aux moindres actions de son fils & de Valerie, inquitte de la blessure de l'une & du trouble qu'elle apportoit à la satisfaction de l'autre, mit trêve à toutes ses caresses, & fit appeller son Chirurgien pour examiner la playe; elle se trouva des plus legeres, le fer n'ayant qu'effleuré la peau, & cette belle fille en fut quitte pour un appareil très-simple. Madame de Salimbe qui ne pouvoit plus s'en separer, la retint dans son Palais avec Ysene, Montane emmena Scipion dans le sien; cette nuit ne fut employée

ployée qu'à ſerrer les nœuds qui venoient de ſe former, & dès le lendemain matin Montane, Scipion & Madame de Salimbe ſe rendirent au Senat pour y déclarer la trahiſon de Flavian, & la réunion de leurs familles.

Cette nouvelle repandit une telle allegreſſe dans cette auguſte aſſemblée, qu'on fut long-temps ſans y obſerver l'ordre & le ſilence qui devoient y regner. Enfin Montane ayant demandé que les temoins que Flavian avoit fait entendre fuſſent appliquez à la gêne pour avouer la verité, & que le coupable fût puni, le Senat decreta Flavian & ſes complices, & l'affaire fut menée ſi vivement, qu'en trois jours le procès de Flavian fut fait & parfait, les témoins ayant avoué dans les tourmens qu'il les avoit payez pour accuſer Carlos. Ces malheureux furent juſticiez, & Flavian banni honteuſement de la république, dégradé du titre de Bourgeoiſie, & tous ſes biens confiſquez au profit de Montane, qui ne voulut

point les recevoir, & les remit dans le trésor public.

Le Senat charmé de sa générosité en prit une bonne partie pour célébrer avec plus d'éclat l'hymen de Scipion & de Valerie qui se fit avec une pompe royale; le généreux Salimbe rendit à Montane les biens que ses Ayeux avoient envahis sur les siens, & ne voulant pas être le seul heureux, il obtint de la belle Ysene qu'elle mettroit le comble à la felicité de ce fidéle Amant en s'unissant à lui le même jour qui le lieroit pour jamais à sa chere Valerie. Cet heureux évenement fit oublier à la Ville de Sienne ses malheurs passez; & la posterité dont le Ciel favorisa Carlos, Scipion & leurs Descendans rétablit si parfaitement la premiere concorde de leurs peres, qu'il ne falloit pas moins que les effets qu'avoient produit la générosité & la reconnoissance de Salimbe & de Montane pour se rappeller la haine de leurs Ancêtres.



LES EVENEMENS IMPREVUS.

XCIX. NOUVELLE.

QUE les humains sont malheureux de faire si peu d'usage de leur raison! Les passions n'y seront-elles jamais soumises; & la sagesse ne triomphera-t-elle point un jour de ces cruels tyrans des ames? L'ambition, la haine & la vengeance serviront-elles sans cesse de guides à l'amour? & ce tendre mouvement du cœur qui devroit maintenir l'ordre & l'union parmi les hommes, en troublera-t-il toujours la paix & l'harmonie?

Quoique les exemples passez dussent avoir moins de force que les

les évenemens presens sur les esprits, & qu'il paroisse plus facile de se corriger en réfléchissant sur les choses qui se passent sous nos yeux, ou qui nous arrivent à nous-mêmes, l'ascendant que l'amour-propre a pris sur tous les hommes leur permet si peu de recevoir des leçons sur leur conduite, & les aveugle de telle sorte sur leurs défauts, qu'il faut avoir recours aux siecles oubliez, & remuer les cendres des morts pour servir de miroir aux vivans.

Avant que Pharnace premier Roy de Cappadoce eût rangé toute l'Armenie sous ses loix, cette grande partie de l'Asie étoit partagée entre plusieurs Souverains, dont les plus considerables par l'étendue de leurs Etats étoient Zédame Roi d'Azitis, & Narbatte Roi de Cars. Ces deux Royaumes comprenoient alors tout ce qui compose aujourd'hui la Turcomanie. La Ville de Cars située vers les sources de l'Euphrate sur le fleuve Araxe donnoit le nom à tout le Royaume, & est encore à présent

une

une des plus riches Villes de la Turquie d'Asie. La Ville d'Aziris qui comme celle de Cars donnoit son nom aux Etats de Zédame, ne lui cedoit en rien, & sembloit même l'emporter pour sa situation, un bras de l'Euphrate qui la traversoit la rendant aussi superbe qu'agréable; cette belle Ville qui subsiste encore n'est plus connuë que sous le nom d'Erzeron. Dans les commencemens de leur regne, Narbatte & Zédame avoient long-tems cherché à se détruire l'un l'autre: mais fatiguez d'une guerre qui faisoit gemir leurs Sujets, sans agrandir leurs Etats, ils avoient enfin moderé l'ardeur de leur ambition, pour faire une paix solide & durable. Ces deux Monarques étoient veufs; le Roi de Cars avoit une fille qui n'avoit que quatre ans, & celui d'Aziris un fils âgé de cinq; & comme le desir de faire la paix n'avoit pas détruit dans le cœur de Zédame celui de s'emparer du Royaume de Cars, l'alliance de ces deux enfans lui paroit

roiffant un moyen certain de réuffir dans ce grand projet; il propofa le mariage du Prince d'Aziris fon fils avec la princeffe de Cars, fille de Narbatte. Ce Monarque n'ayant aucun prétexte raifonnable pour refufer une union auffi avantageufe que glorieufe, ne balança point à l'accepter, à condition que le jeune Tigrane Prince d'Aziris viendroit à fa Cour; & feroit élevé fous fes yeux avec la Princeffe fa fille. Quoique Zédame fentît de la répugnance à fe priver de l'unique heritier de fa Couronne, & qu'il eût mieux aimé que la Princeffe vînt dans fes Etats, il fe rendit aux avis de fon Confeil, qui lui reprefenta qu'il ne falloit pas rompre ou retarder la paix fur un motif auffi foible que paroiffoit être l'amour paternel en cette occafion; qu'il étoit naturel que le Prince fît les premieres démarches; que s'il étoit dans l'âge de raifon, on ne pourroit lui refufer de lui laiffer vifiter les pays qui devoient lui être foumis, &

qu'ayant à commander un jour sur les Peuples de Cars, il étoit juste qu'il fût nourri chez eux.

Le Roi d'Aziris persuadé par ces discours, & plus encore par le desir d'augmenter son Empire du Pays de Cars, signa le Traité & fit partir le jeune Tigrane avec ses Ambassadeurs pour la Cour de Narbatte, qui les reçut avec autant de joye que de magnificence. Zulamie Princesse de Cars malgré sa grande jeunesse ne laissoit pas de faire juger qu'elle seroit une des plus belles personnes de son tems. Tigrane qui n'avoit qu'un an de plus paroissoit être encore plus digne de Zulamie par ses qualitez personnelles que par la grandeur de sa naissance; & ces deux jeunes Amans secondant les intentions des Monarques qui leur avoient donné le jour, s'unirent dès les premier instans qu'ils se virent, par des nœuds qui ne purent être rompus que par la mort. La Cour du Roi de Cars étoit magnifique & nombreuse, & l'éducation de Tigrane

& de Zulamie rassemblant près d'eux ce qu'il y avoit de plus considerable en hommes & en femmes, & ce qu'il y avoit de plus brillant dans la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, on peut assurer qu'il n'étoit point dans toute l'Asie de Ville comparable à celle de Cars. Mais tandis que le Prince & la Princesse voyoient croître avec eux leur amour & les rares vertus qui devoient le rendre éternel, Narbatte malgré les approches de la vieillesse & la tendresse qu'il avoit pour Zulamie, ne put se garantir des funestes traits d'une passion qu'il ne devoit plus se flatter d'inspirer. Entre les jeunes beautez qui formoient la Cour de la Princesse de Cars, Mélisée fille d'un Satrape de perse en faisoit le plus grand ornement; son pere que de secrets mécontentemens avoient forcé de quitter son Roi & de fixer son séjour dans la Ville de Cars, où Narbatte l'avoit honoré de son estime, y étoit mort ainsi que son épouse, que Mélisée n'étoit en-

core qu'au berceau, la Reine qui vivoit alors, & qui sçavoit la consideration du Roi pour le Satrape, avoit fait élever sa fille dans son Palais; & comme elle devint grosse, que Mélisée pouvoit avoir cinq ans, elle la destina dès ce moment pour être la premiere auprès de l'enfant qu'elle mettroit au jour si c'étoit une Princesse; ce projet fut une espece de prédiction de la naissance de Zulamie: mais cette genereuse Reine ayant perdu la vie en la lui donnant, elle laissa au Roi son Epoux le soin d'exécuter son dessein, Narbatte n'y avoit rien changé, & mettant Mélisée entre les mains des femmes qui gouvernoient la Princesse, elle en devint inséparable.

Cependant leurs jeunes cœurs n'eurent aucune part à cette union, & par un pressentiment qui devança de beaucoup la raison & les infortunes de Zulamie, la nature lui inspira une si grande antipathie pour Mélisée qu'elle ne l'approchoit jamais sans qu'il parût quelque altération sur son visage

Mélisée de son côté ne montroit pas moins de répugnance ; mais comme elle avoit cinq ans de plus, on ne prenoit alors son indifference que pour cette innocente fierté que les enfans font ordinairement paroître avec ceux qu'ils croyent moins raisonnables qu'eux ; cette idée s'établit si bien dans tous les esprits ; que Mélisée parvint à sa neuviéme année, sans qu'on s'empressât de détruire dans son ame les sentimens de haine & d'envie qui s'y établirent à mesure que l'âge vint à déployer les beautez & les grandes qualitez de la Princesse de Cars ; son mariage avec Tigrane ne fit qu'augmenter encore cette aversion mutuelle.

Mélisée étoit belle, extrêmement grande pour son âge, & l'éducation qu'elle avoit euë avoit formé de telle sorte son esprit & sa raison, qu'elle l'emportoit souvent sur les personnes les plus experimentées ; Narbatte l'aimoit avec ardeur, & pour lui plaire chacun s'empressoit à lui faire la cour : fiere de tous ses avantages, elle

elle ne regardoit qu'avec dédain la tendre enfance du Prince & de la Princesse, & ce n'étoit qu'avec une complaisance méprisante qu'elle se mêloit à leurs jeux innocens. Mais Tigrane eut à peine atteint l'âge de dix-sept ans, & Zulamie celui de seize, que faisant éclater l'un & l'autre les charmes, les graces & toutes les vertus qui peuvent rendre les Princes aussi recommandables qu'aimables, que tous les cœurs volerent sur leurs pas, & quitterent l'orgueilleuse Mélisée pour ne rendre de sinceres hommages qu'à ces illustres Amans; la fiere personne dont l'ame étoit aussi remplie de vices que son visage avoit d'appas, ne se fût jamais consolée de cette préference, si ses yeux attentifs aux moindres mouvemens de ceux dont elle vouloit triompher, ne se fussent apperçû du trouble qu'ils avoient jetté dans l'ame de Narbatte; cette découverte achevant de détruire dans son cœur tout sentiment de vertu, elle employa tant d'art & de ruses, qu'elle mit le

le Monarque au point de n'avoir plus d'autres volontez que la sienne ; Narbatte avoit de grandes qualitez mêlées de grands défauts, il étoit généreux, magnanime, affable, reconnoissant & sensible aux belles actions ; mais ces vertus étoient ternies par la violence de ses passions, s'en laissant maîtriser de façon à devenir barbare, injuste & dénaturé. Mélisée à qui ce qu'il avoit de bon étoit moins necessaire que ses vices, fondant sur eux sa future grandeur, n'épargna rien pour augmenter son amour ; mais jugeant que l'hymen de Tigrane & de Zulamie étoit un obstacle au désir qu'elle avoit de monter au trone, & que quelque passionné que fût le vieux Monarque, il ne consentiroit jamais à l'épouser, dans la crainte de donner à Zulamie des freres qui pourroient lui disputer l'Empire, & que ses sujets même s'opposeroient au tort qu'il feroit par là à leur Princesse ; elle mit tout en usage pour en empêcher la conclusion, en jettant dans le cœur de Nar-

batte de profondes racines de haine contre Tigrane: mais quoique ce Monarque fût extrêmement amoureux, & que son ambition lui fît sentir un violent repentir d'avoir fait une paix qui mettoit ses Etats en des mains étrangeres, soit que le tendre amour qui regnoit entre Tigrane & Zulamie, lui fît envisager avec horreur d'en rompre les nœuds, il ne succomba point aux instances artificieuses de la cruelle Mélisée.

Cependant les Peuples de Cars & d'Aziris voyant leur Prince & leur Princesse dans un âge qui détruisoit tout prétexte de retardement, presserent de telle sorte les deux Rois de les unir pour jamais, que Zédame ennuyé lui-même des longues remises de Narbatte, lui envoya de nouveaux Ambassadeurs avec ordre de ne point sortir de Cars qu'ils n'eussent vû la cérémonie du mariage de Tigrane & de Zulamie; ces Ambassadeurs s'expliquerent de façon à persuader Narbatte qu'il n'y avoit plus moyen de reculer, à moins qu'il ne

ne voulût se préparer à la guerre. L'ambitieuse Mélisée forcée d'être témoin du bonheur d'une Princesse qu'elle détestoit, s'y resolut enfin, mais avec la funeste résolution d'en interrompre bientôt le cours; pour cet effet, dissimulant son dépit & sa haine, elle parut la plus empressée à parler pour cet hymen: comme Narbatte lui laissoit un pouvoir absolu sur tout ce qui n'étoit point affaire d'Etat, feignant une joye qu'elle étoit bien éloignée de sentir, elle voulut ordonner les fêtes qui devoient célébrer cette grande journée.

Le Prince d'Aziris & la Princesse de Cars connoissoient trop bien le caractere de Mélisée pour s'aveugler sur ses démarches; mais se croyant à l'abri des effets de sa haine, ils avoient toûjours caché le mépris qu'ils avoient pour elle; & quoique les Courtisans n'approuvassent point l'attachement du Roi, & qu'il y en eût plusieurs qui en fissent voir leur mécontentement à Zulamie, cette belle & sage Princesse les avoit

toujours empêché d'élater & maintenus dans le respect qu'ils devoient à leur Souverain ; & comme depuis l'âge de raison elle avoit maîtrisé la secret aversion qu'elle avoit pour Mélisée, & que malgré les sujets qui lui étoient survenus de la haïr, elle n'en avoit jamais rien témoigné aux yeux de la Cour, la jalouse personne ignoroit quels étoient ses sentimens ; ce fut dans cette situation des esprits que la Cour de Cars se prépara à solemniser l'hymen du Prince & de la Princesse qui se fit avec une si grande magnificence & une joye si parfaite, que l'on n'eût jamais pensé que les larmes, les cris & les clameurs en dussent être la fin. Les deux époux enchantez l'un de l'autre, & plus contents de se posseder que d'être Rois d'une partie de l'Asie, oubliant dans ces doux momens tout ce qui n'étoit point amour, se prêtoient sans soupçon & sans crainte aux divertissemens qu'on inventoit pour eux ; il y eut près de quinze jours de tournois, de courses de bague &

& de divers spectacles militaires & galants; le Prince d'Aziris fit voir dans les premiers, dont il remporta tous les prix, qu'il n'avoit pas moins de valeur & d'adresse que d'amour, & la belle Princesse de Cars l'emporta dans les dernieres sur toutes les beautez de l'Asie rassemblées pour lui faire honneur.

Mélisée se surpassa en soins, en attentions, & sembloit n'avoir d'yeux & de pensées que pour les deux époux, & Narbatte plus amoureux que jamais, n'avoit des regards que pour elle; enfin la derniere fête qui termina la quinzaine d'après le mariage, fut une mascarade aux flambeaux sur les bords de l'Araxe, où toute la Cour déguisée sous differens habillemens devoit être dans des Chars à moitié découverts, chaque homme ayant sa Dames dans un Char dont il étoit lui-même le conducteur; ce qui composoit plusieurs rangs de ces especes de caléches qui en passant les unes devant les autres devoient se jetter des présens composez de bijoux convena-

pables au déguisement qu'on avoit pris ; le Roi conduisoit Mélisée, Tigrane, Zulamie, & tous les Grands de même avec les Dames que le Roi avoit nommées. Mélisée qui avoit inventé cette fête, parut ne rien épargner pour la rendre magnifique, toute la Cavalerie qui étoit aux environs de la Ville de Cars fut commandée & rangée en haye le long du fleuve, à une distance assez grande du bord pour qu'il y eût entr'elle & lui l'espace de quatre Chars de front. Chaque Cavalier avoit un flambeau à la main. Outre ce grand nombre de lumieres, le fleuve étoit bordé de mille Barques illuminées, dont la clarté se multipliant dans l'eau par réflexion, faisoit de cette nuit le jour le plus brillant. La charmante Princesse Zulamie representoit Diane, lorsque pour consoler les mortels de l'absence du Soleil, elle vient les éclairer sous le nom de Phébe que les Poëtes lui ont donné ; son Char étoit éclatant d'étoiles d'or avec les attributs de cette Déesse de la Nuit ;

Nuit; le Prince Tigrane répresentoit Endymion ayant l'Amour à ses côtez qui paroissoit lui montrer à conduire le Char de la Déesse; cette superbe Mascarade se rendit aux bords de l'Araxe, & commença sa marche au son de mille instrumens.

Mais cette harmonie se changea bientôt en lugubres accens, les Chevaux du Char de la Princesse effrayez du grand nombre de lumieres & du bruit des trompettes, refuserent dès le premier tour d'obéïr à leur conducteur; & bien loin de se rendre aux efforts que faisoit ce Prince pour les réduire, ils n'en devinrent que plus furieux, & cherchant à se débarasser du frein qui mettoit obstacle à leur liberté, ils se lancerent dans le Fleuve où le Char fut dans l'instant englouti avec eux; il est impossible de pouvoir décrire l'effet que ce terrible accident produisit sur le cœur du Peuple assemblé pour jouir du plaisir de la Fête.

Mille & mille voix s'éleverent à la fois pour demander du secours

& témoigner l'effroi, la crainte & la douleur qui s'étoient emparez des spectateurs, la plûpart se précipiterent dans le Fleuve soit de desespoir, ou dans l'idée de pouvoir sauver le Prince ou la Princesse, dont le Char en entrant dans l'eau avoit renversé les Barques les plus proches, & si bien écarté les autres, qu'il n'y en eut pas une qui pût être prête à donner du secours; le zele même de la quantité d'hommes soit à pied soit à cheval qui se jetterent dans l'Araxe, devint nuisible à ces illustres malheureux, & ne servit qu'à les mieux précipiter dans les abîmes du fleuve, qui battu de tous côtez pendant plusieurs jours, ne fit paroître aucun vestige de ce qu'il venoit de dérober à la terre.

On juge aisément que la Fête finit au même instant, & que changeant les déguisemens destinez à la joye dans un deüil sincere, chacun rentra dans la Ville accablé de la plus vive douleur. Cette perte avoit entraîné celle de plusieurs personnes considerables, entr'autres

tres Artaban, une de meilleures Têtes du Conseil de Narbatte; Mitranes sujet du Roi d'Aziris & Gouverneur du Prince, & Ocrise grand Seigneur du Royaume de Cars qui possedoit toute la confiance de Mélisée, qui ne parurent plus depuis l'accident funeste de Tigrane & de Zulamie; & comme ils étoient de la Fête, on ne douta point qu'ils n'eussent été du nombre de ceux que l'Araxe avoit englouti.s.

Mais ce qui parut surprenant dans cette triste avanture, fut l'effort que fit Narbatte sur le desespoir dans lequel il devoit être de la perte d'une fille & d'un gendre, uniques soutiens de deux grands Royaumes, & sur lesquels il sembloit qu'il eût fondé la gloire de son regne & le repos de sa vieillesse. En effet ce Monarque après les premiers instans de ce fatal évenement, se montra à toute sa Cour avec une tranquillité qui la frappa d'étonnement; les uns la traiterent de grandeur d'ame, & les autres ne l'attribuerent qu'à

l'extrême paſſion qu'il avoit pour Méliſée, & crurent que cet amour le rendoit inſenſible à tout ce qui ne s'y rapportoit pas. Cette ambitieuſe femme ſe voyant avec joie ſans concurrens dans le cœur de ce Prince, s'en empara de telle ſorte qu'il ne ſe fit plus rien dans l'Etat que par ſes ordres & ſon conſeil; & comme toutes ſes vûes tendoient au Trône, & qu'elle vouloit profiter de la mort de Tigrane pour envahir les Etats du Roi d'Aziris, elle obligea Narbatte à rompre le Traité de paix avec Zédame, & à lui déclarer la guerre en l'inſtruiſant du malheur de ſon fils. L'aveugle Roi de Cars qui n'étoit plus retenu par aucune conſideration, & que l'amour rendoit l'eſclave des moindres volontez de Méliſée, ne balança point à les ſuivre, & l'infortuné Roi d'Aziris apprit en un même jour la perte de ſon fils, & la rupture d'une alliance qu'il avoit cruë indiſſoluble.

De ſi funeſtes nouvelles ne pouvoient produire que de triſtes ef-

fets.

fets. Zedame étoit vieux, son fils étoit toute son esperance; le mariage qu'il lui avoit fait contracter lui donnoit lieu de croire que les Royaumes d'Aziris & de Cars n'en formeroient plus qu'un, & qu'il seroit par là un des plus puissant Monarques de l'Asie. Sa mort & la paix rompuë lui ravissant en un instant un si doux espoir, il en prit un chagrin si vif que le corps accablé déja du poids des années, ne put résister à l'agitation de l'esprit. Mais ce qui acheva de mettre le comble à sa douleur, fut de voir que son Conseil & la plus grande partie de ses Troupes, loin de seconder le desir qu'il avoit de se venger de Narbatte, refuserent de lui obéir, le premier voulant qu'il achetât la paix à quelque prix que ce fût. Et les autres en déclaroient qu'elles aimoient mieux se rendre au Roi de Cars sans coup férir, que de prodiguer davantage leur sang, leurs vies & leur biens pour soutenir une couronne qui n'avoit plus d'héritiers, & qui par consequens ne pouvoit être mieux

pla-

placée que sur la tête du Roi de Cars, puisque ce Prince étoit encore assez verd pour se remarier & leur donner un Roi. Cet esprit de révolte ayant fait connoître à l'infortuné Zédame que ses Sujets étoient tout prêts à le livrer au Roi de Cars, la crainte, l'indignation & le desespoir le saisirent à la fois, & lui causerent une fiévre ardente qui le mit au tombeau en moins de huit jours. A peine lui eut-on rendu les honneurs funébres, que le Conseil d'Aziris envoya des Ambassadeurs à Narbatte pour lui offrir la Couronne, à condition qu'il se remarieroit, & que si le Ciel lui accordoit des héritiers, l'aîné de quelque sexe qu'il fût, regneroit sur eux.

La proposition s'accordoit trop bien avec l'amour & l'ambition du Roi de Cars, pour qu'il balançât à l'accepter, & au grand étonnement de ceux des deux Royaumes qui pleuroient encore Tigranes & Zulamie; Narbatte épousa la fiere Mélisée, & se fit couronner Roi d'Aziris. Dès que la cérémonie en fut

fut achevée, il nomma un de ses plus braves Generaux pour gouverner ce Royaume avec toute l'autorité qu'on peut donner à un homme de confiance; il s'appelloit Pharmate; plusieurs grandes actions le faisoient passer pour le plus vaillant de son tems: mais cette valeur étoit accompagnée de tant de barbarie & de cruauté, qu'on pouvoit plûtôt la nommer fureur que véritable bravoure. En effet c'étoit un homme de sang & de carnage, & tel enfin qu'il le falloit à Mélisée pour exécuter ses volontez, & les peuples d'Aziris eurent bientôt en la personne de Pharmate un Tyran redoutable au lieu d'un Gouverneur équitable & bienfaisant; cependant il ne falloit pas un homme moins formidable que lui pour soutenir les révoltes & les conspirations, dont il fut persécuté pendant les trois premieres années de son Gouvernement, dans lesquelles les Azirisiens mécontens formerent plusieurs partis & donnerent des Batailles pour secouer le joug de Narbatte. Mais quoi-

quoiqu'ils fussent remplis de courage, qu'ils eussent un Heros à leur tête, & que les motifs de leurs fréquentes séditions fussent aussi justes que pressans, ils ne purent parvenir à vaincre le barbare Pharmace, qui sçut punir les Révoltez par tant de supplices différens, & répandit tant de sang, que les plus animez à la vengeance, se virent forcez de plier & de cacher sous un profond silence la haine & le desir de la liberté dont leurs cœurs étoient enflammez.

Tandis que ces choses se passoient dans le Royaume d'Aziris, l'aveugle Roi de Car[illegible] toujours esclave de Mélisée vit augmenter sa felicité pretenduë par la naissance d'un Prince qui fut nommé Artaxes. Quoique cet évenement dût être un sujet de joie pour les peuples, Mélisée étoit haïe de telle sorte qu'on ne fit aucunes réjouissances volontaires; la crainte que cet enfant ne ressemblât un jour à sa mere, que les plus éclairez soupçonnoient d'avoir eu part au malheur de Tigrane & de Zula-

 mie,

mie, l'emportant ſur le plaiſir de voir un héritier à leur Souverain. Ces ſentimens ne durerent pourtant pas à l'égard de ce jeune Prince qui donna de ſi bonne heure des marques d'une ame toute Royale, que les plus grands ennemis de Méliſée ne purent lui refuſer leurs cœurs. Narbatte qui dans les choſes où ſon amour n'étoit pas intereſſé, avoit confié l'éducation du prince Artaxe à l'homme de ſon Royaume le plus ſage & le plus grand politique; ſon nom étoit Ozis. Il avoit tendrement aimé Tigrane, & nourriſſoit dans ſon ame autant de haine pour la Reine de Cars que de regret pour la mort du Prince & de la Princeſſe; mais par des raiſons ſecrettes, il avoit ſi bien caché ſes ſentimens, & faiſoit ſa Cour avec tant d'aſſiduité, que Méliſée ne le croyant d'une vertu ſevere qu'en apparence, applaudit extrêmement au choix de ſon époux.

L'habile Courtiſan qui connoiſſoit le caractere de cette Princeſſe, la maintint dans ſon erreur,

& se déguisa près d'elle avec plus de soin que jamais, lorsqu'il fut nommé pour élever le Prince afin de pouvoir travailler sans obstacle à le rendre digne de regner; son projet eut toute la réussite qu'il pouvoit désirer, les entretiens qu'il avoit eûs avec la Reine ayant persuadé cette Princesse qu'il lui étoit entierement dévoué, & qu'il inspireroit à son fils toutes les passions qui la dominoient, elle lui donna sur le Prince une autorité sans bornes; Ozis en profita, mais ce ne fut que pour guider Artaxes dans les voies de la vertu, pour lui faire aimer la justice, pour en suivre les loix, pour lui faire preferer la clémence à la vengeance, enfin pour qu'il sçût triompher, avec le secours de la sagesse & de la raison, des passions qui ont été souvent les seules causes des malheurs des plus grands Rois, & de la ruine des Empires les plus florissants. Ozis trouva de si belles dispositions dans son Eléve, qu'il n'eut aucune peine à lui faire goûter ses utiles leçons, & les bril-

lantes qualitéz de ce jeune Prince se montrerent avec tant d'éclat depuis l'âge de huit ans jusqu'à celui de dix-sept, qu'il prit dans tous les cœurs la place qu'y avoient occupée Tigrane & Zulamie: l'extrême ressemblance de tous les traits de son visage avec ceux de cette malheureuse Princesse que la nature paroissoit lui avoir donnez, pour qu'on n'en perdît jamais le souvenir, augmenta encore pour lui l'amour des Peuples; en effet cette ressemblance étoit si frappante que le Roi son pere ne le voyoit presque jamais sans qu'il parût du trouble sur son visage, & que son cœur ne poussât des soupirs.

Mais ces ressentimens de tendresse que la vûe d'Artaxes ramenoit pour Zulamie dans l'ame du Monarque, firent naître dans celle de Mélisée des mouvemens bien differens. Outrée de voir dans son propre fils une si vive image de celle dont le souvenir même lui étoit odieux, il s'en fallut peu qu'elle n'eût de la haine pour ce Prince, & les belles qualitez qu'on

lui

lui découvroit chaque jour ayant pour base des vertus que cette Reine ne connoissoit pas, elle en conçut un tel dépit, qu'ils étoufferent en elle une grande partie de l'amour maternel. Quoique le sage Ozis n'eût jetté dans le cœur d'Artaxes aucune aversion pour la Reine sa mere, il n'avoit pû garder des ménagemens assez forts pour lui laisser ignorer son caractere; & comme en l'instruisant des vices qu'il devoit avoir en horreur, c'étoit en quelque sorte lui désigner ceux de Mélisée; ce jeune Prince qui pénétroit dans le fond des cœurs, ne sentoit point pour elle dans le sien cette douce tendresse qui sçait si bien unir les ames des enfans avec celles des auteurs de leurs jours; mais trop fidéle à ses devoirs pour en rien découvrir, il se contentoit de soupirer en secret d'être né d'une telle mere sans lui donner jamais lieu de soupçonner qu'il la regardât comme une tache à sa vie.

Tout ce qu'il entendoit dire de Tigrane & de Zulamie, & du re-

gret qu'on avoit de leur mort ne servoit encore qu'à fomenter les mouvemens qui s'élevoient en lui contre Mélisée, la confiance qu'il avoit en quelques Seigneurs de sa familiarité qu'il leur permettoit, leur donnant la hardiesse de l'informer de l'état du Royaume avant sa naissance, & de lui laisser entrevoir les intrigues de la Reine pour parvenir au trône, il étoit impossible qu'il ne connût pas l'idée des Peuples à son égard, & que malgré tous les détours qu'on prenoit pour ne la lui pas nommer, cela ne fît de fortes impressions sur son esprit, elles étoient si vives qu'il ne se passoit presque point de jours qu'il ne parlât avec Ozis de Tigrane & de Zulamie, qu'il n'admirât leurs vertus, qu'il ne plaignît leur sort, & qu'il ne desirât leur vie au prix même de la perte des Royaumes dont il étoit l'heritier. Ozis charmé du fond de vertu qui produisoit ces sentimens, ne s'appliqua qu'à les maintenir dans son ame, en y jettant de profondes racines de ten-
dresse

dresse & de respect pour le Roi son pere. Ce Monarque dont l'aveugle passion pour Mélisée commençoit à se rallentir, & qui voyoit dans le Prince un sujet digne de son attachement, en fit bientôt l'unique objet de son amour. L'ambitieuse Reine qui joignoit à la secrete aversion qu'elle sentoit pour Artaxes, la crainte de voir diminuer son autorité sur l'esprit du Roi, ne perdoit aucune des occasions qui se présentoient d'arrêter en lui les progrès de la tendresse paternelle, en lui faisant entendre qu'il étoit de sa prudence de montrer à son fils plus de severité que de confiance, que le Prince n'étoit pas sans ambition, & que le voyant vieux & facile, il étoit à craindre qu'il n'abusât de sa bonté pour le chasser du trône avant le terme prescrit par la nature.

Mais Narbatte de qui le cœur n'étoit plus en état de prendre des impressions contraires à celles que lui avoient inspirez la force du sang & les belles qualitez d'Artaxes, bien loin de se laisser corrompr

par ses discours pernicieux, ne répondoit jamais que pour la conjurer d'effacer de son ame des idées si funestes, & d'avoir une plus haute opinion de la vertu du Prince; & comme sans aimer Mélisée avec la même ardeur, il ne laissoit pas d'avoir pour elle l'estime & la consideration qu'il croyoit être dûe à celle qu'il avoit choisie pour son épouse, & qui lui avoit donné un fils si digne de regner, il lui disoit souvent qu'il n'étoit pas en lui de soupçonner d'aucune mauvaise intention un Prince qui étoit le fruit de leur amour mutuel. Cependant Artaxes touchoit à sa dix-septiéme année lorsque le Roi de Révan Tributaire de celui de Cars voulut secoüer le joug, & mit sur pied une nombreuse armée, qui étant entrée dans les Etats de Narbatte, le força de songer à se défendre. Cette résolution ne fut pas plûtôt prise, que le Prince supplia le Roi son pere de lui confier le commandement de ses troupes, & de permettre qu'il eût la gloire de faire

rentrer le Roi de Révan dans son devoir; cette noble ardeur ne pouvant être blâmée, & tous les guerriers de Cars ayant témoigné qu'ils n'obéiroient avec joye qu'à celui qui devoit être leur Souverain, Narbatte le nomma Généralissime de ses Armées, & mit sous lui pour le guider Ozis & Thamés, tous deux aussi vaillans que sages, & mille fois plus attachez au Prince par inclination que par devoir

Thamés étoit l'époux de la nourrice d'Artaxes, & le regardant autant comme son fils que comme son maître, ce Prince ne pouvoit avoir près de lui deux hommes plus dignes de sa confiance. Mais le Ciel qui l'avoit doüé de toutes les qualitez qui font les Héros, le fit voir en cette occasion si supérieur à ces deux Généraux, que bien loin d'être occupez à lui donner des leçons, ils se trouverent souvent dans la necessité de prendre des siennes; Artaxes se conduisit dans cette Guerre d'une maniere si merveilleuse, qu'il devint l'ob-

l'objet de l'adoration de ses Troupes & la terreur de ses ennemis. Après avoir vaincu le Roi de Révan en plusieurs combats, qui sans rien décider ne servoient qu'à montrer sa valeur & sa prudence, ils en vinrent enfin à une Bataille rangée : je ne m'engagerai point dans le détail des actions d'Artaxes & de celles de ses Généraux; en cette occasion le courage & l'exemple de ce jeune Héros animoit de telle sorte ceux qui combattoient pour lui, qu'il ne fut pas long-tems à prouver au Roi de Révan, dont l'Armée étoit beaucoup plus forte que la sienne, que ce n'est pas le nombre des combattans qui donne la victoire. Mais ce jeune Prince qui dans l'ardeur du combat ne ménageoit pas plus sa vie que celle des Ennemis, ayant vû la victoire pancher de son côte, & croyant qu'elle ne lui seroit plus disputée s'il pouvoit donner la mort au Roi de Révan, le cherchoit par tout des yeux, & jugeant qu'il étoit au centre de la Bataille, fit de tels efforts pour y pénétrer, qu'il

qu'il y parvint ſans s'appercevoir que tous ceux qui l'avoient ſuivi étoient morts ou bleſſez, & qu'il alloit être entouré de tous côtez ; en effet, le Roi de Révan profitant de ſon imprudence, & ne le voyant accompagné que d'une vingtaine de Soldats, fondit ſur lui avec une impétuoſité qui l'auroit fait bientôt ſuccomber, ſans la valeur incroyable d'un jeune Soldat qui s'étoit attaché a ſes pas dès le commencement de la Bataille, & qui dans l'extrémité du péril qu'il couroit ſembla renouveller d'ardeur & de courage, non ſeulement pour le ſauver, mais pour lui faire remporter une victoire parfaite.

Ce jeune Guerrier encourageant ſes compagnons de la voix & du geſte, ſe mit au devant du Prince, & parant tous les coups qu'on cherchoit à lui porter, donna la mort aux plus avancez, & ſe fit ſi bien obéïr du petit nombre qui le ſecondoit, que le Prince Artaxes eut le tems de ſe dégager du gros d'Ennemis qui l'attaquoient de toutes parts, & plus pénétré de

reconnoissance & d'admiration de l'intrépidité du Soldat, qu'étonné du péril qu'il avoit couru; revint la charge avec un corps de Troupes fraîches que Thamés avoit fait voler à son secours ; mais quelle fut sa surprise en voyant toutes les Troupes du Roi de Révan en déroute, & ce Monarque qui fuyoit lui-même par la valeur surnaturelle de son déféнseur: Artaxes animé par un exemple si singulier, & voulant remporter le dernier avantage de cette mémorable journée, poursuivit l'Ennemi de si près, que ne trouvant point d'autre parti à prendre que de mourir glorieusement, fit volte face, & revint sur le Prince de Cars avec plus de fureur que jamais ; le combat fut sanglant, les plus fameux Guerriers du Royaume de Révan tombérent sous les coups du Prince & de l'inconnu, & le Monarque touché de la perte de tant de braves gens, voulant en sauver les restes, se rendit en fin au vaillant Artaxes, en le priant d'arrêter la fureur des siens ; le Prince de Cars étoit trop généreux pour n'être

n'être pas ſenſible à cette demande, il reçut ſon priſonnier avec toutes les marques de conſidération qu'il devoit à ſon rang, fit poſer les armes aux Troupes qui le ſuivoient, & ſe tournant vers le jeune Héros qui ne l'avoit point abandonné: Vous avez eu trop de part à la victoire, lui dit-il, pour n'en avoir pas à la clémence, ſoyez mon Lieutenant & commandez que le carnage ceſſe.

L'inconnu ne répondant que par une profonde inclination, courut d'abord où Thamés commandoit, & l'inſtruiſit de la priſe du Roi de Révan & des ordres du Prince de Cars: ce Général qui venoit de mettre en déroute l'aîle gauche des Ennemis, & qui ſçavoit que la droite n'étoit pas en meilleur ordre par la valeur d'Ozis, n'eut pas de peine à ſuivre les volontez d'Artaxes; Ozis & Thamés les de combattre & de vaincre, firent crier aux foibles reſtes de l'armée Ennemie de ſe rendre puiſque leur Monarque étoit pris, pluſieurs ſuivirent l'exemple de ce Monarque; mais

mais les autres eurent recours à la fuite & gagnérent la Ville de Révan, où ils portérent la nouvelle de la perte de la Bataille. Artaxes défendit de les pourſuivre, & maître du champ de Bataille & du Camp des Ennemis, il voulut s'y repoſer quelques jours, eſpérant que tenant le Roi priſonnier, la Ville ne tarderoit pas à ſe rendre, & qu'il ſeroit forcé de faire la Paix à quelque prix que ce fût; il mit ce Prince ſous une ſûre garde & le fit traiter en Roi. Lorſqu'il eut donné tous les ordres néceſſaires pour la ſureté du Camp & le ſoulagement de l'Armée, toutes ſes penſées ſe tournérent ſur celui qui lui avoit fait remporter la victoire, & ne le voyant pas dans le nombre de ceux qui s'étoient rendus ſous ſon Pavillon, il commanda qu'on le cherchât, & qu'on lui dît de venir recevoir la récompenſe que méritoit ſa valeur; tandis que quelques-uns s'empreſſoient à lui obéïr, il exalta les actions de ce jeune Guerrier, à ſes deux Généraux Ozis & Thamés, & leur

avoüant la faute qu'il avoit faite de s'avancer imprudemment au centre des Ennemis, il en prit occasion de relever le courage du brave Soldat qui l'avoit tiré de ce péril; ce qu'il fit avec une ardeur qui ne laissoit aucun lieu de douter qu'il n'eût pris pour cet incònnu une haute & tendre estime.

Comme ses loüanges donnoiant aux deux Guerriers une extrême impatience d'examiner ce Héros avec plus d'attention qu'ils n'avoient fait, ceux qui l'étoient aller chercher revinrent dire au Prince que ce jeune Soldat avoit été blessé en tant d'endroits que son Commandant qui l'aimoit extrêmement l'avoit fait porter dans sa tente, où les Chirurgiens de l'Armée s'efforcoient de le tirer d'une foiblesse que lui avoit occasionné la perte de son sang; tout celui du Prince de Cars se retira à ce récit. Il pâlit, & regardant Ozis & Thamés avec des yeux où la douleur étoit peinte: Mes amis, leur dit-il, ne blâmez point mes démarches, la reconnoissance les justifie. A ces

mots

mots ſans attendre leur réponſe, il ſe fit conduire à la tente de ce Commandant, Ozis & Thamés le ſuivirent en admirant cette grandeur d'ame, & bien loin de la condamner, ils firent gloire de l'imiter. Mais à peine Thamés eut-il jetté les yeux ſur celui qui prenoit tant de ſoin du Soldat, qu'il le reconnut pour un de ſes anciens amis. Il le préſenta comme tel au Prince Artaxés, qui lui demanda avec une égale vivacité le nom, le pays, la naiſſance & l'état du jeune Guerrier.

Seigneur, lui répondit cet Officier, je voudrois pouvois ſatisfaire à tout ce que vous déſirez ſçavoir, auſſi exactement que vous témoignez de bontez pour ce jeune homme : mais il faut malgré moi que je reſte ſans réponſe à la plus grande partie des choſes qui excitent votre curioſité, j'ignore ſon pays & ſa naiſſance, il ſe fait nommer Arſace, il y a près d'un an qu'il eſt dans le corps des Troupes qui ſont ſous mon commandement, il s'y eſt ſi fort diſtingué par ſa

ſa conduite & la nobleſſe de ſes ſentimens, qu'il m'a inſpiré une eſtime particuliere, ſon courage s'eſt manifeſté dans tous les combats qui ont précédé la Bataille; mais admirateur zélé de votre éclatante valeur, & croyant ne pouvoir mieux faire briller la ſienne qu'en combattant ſous vos yeux, je n'ai pû refuſer à ſes preſſantes ſollicitations de le laiſſer quitter ſon rang pour être du nombre de ceux qui avoient l'honneur de vous ſuivre; il ſembloit avoir un preſſentiment de péril où votre intrépidité vous alloit conduire, vous avez été témoin de ce qu'il a fait, Seigneur, & ſes actions ſon ſuffiſament récompenſées par l'intérêt que vous prénez à ſa vie, qui, je crois, n'eſt en danger que par le ſang qu'il a perdu. Cet Officier ceſſa de parler, & le Prince le remerciant avec bonté: Ce ſeroit peu de choſe, lui dit-il, que cet intérêt ſi je n'en donnois pas des preuves dignes du ſervice qu'il m'a rendu; alors paſſant ſous le Pavillon où l'on avoit mis l'inconnu, il s'ap-

procha de son lit dans l'instant qu'il commençoit à revenir de sa foiblesse ; malgré son extrême abattement il ne pût méconnoître le Prince, & faisant un effort pour lui témoigner son respect & sa reconnoissance : Ah ! Seigneur, lui dit-il, tout mon sang répandu vaut-il la gloire dont vous me comblez?

Mon cher Arsace, lui répondit le généreux Prince de Cars, je vous dois la vie & la victoire, j'emploirai la premiere à vous marquer ma reconnoissance, & je veux que vous ne négligez rien de tout ce qui peut vous mettre en état de partager le fruit de la derniere, & lui défendant de repliquer pour ne pas irriter ses playes, il voulut qu'on y mît le premier appareil en sa présence. Ozis, Thamés & tous ceux qui avoient suivi le Prince ne purent s'étonner en voyant Arsace, de la promte amitié qu'il paroissoit avoir prise pour ce vaillant inconnu ; & quoiqu'une partie des graces qui brilloient dans toute sa personne fussent comme offusquées par l'état où il se trouvoit, el-

elles éclatoient encore aſſez pour faire connoître qu'il n'y avoit que le ſeul Artaxes qui pût lui être comparé ; Ozis l'admiroit, & Thamés ne pouvoit détourner ſes regards de deſſus lui. Cependant on viſita ſes playes & l'on y mit le premier appareil : maîs comme ſa bleſſure la plus dangereuſe étoit au côté droit au-deſſous des côtes, & qu'elle occupa long-tems les Chirurgiens, le Prince qui étoit auſſi attentif qu'eux, eut celui de remarquer que l'inconnu avoit en cet endroit une fléche ſi bien formée qu'elle mettoit en doute ſi l'art n'y avoit pas plus de part que la nature ; il la montra à ſes deux Généraux, mais Thamés ne put la voir ſans émotion ; elle parut ſur ſon viſage, Ozis s'en apperçut, & jugeant à ſon trouble & à ſon ſilence qu'il vouloit cacher l'intérêt que cette marque lui faiſoit prendre au jeune Guerriet, il détourna l'attention du Prince, en lui diſant froidement que la fléche qu'il voyoit n'étoit pas plus ſinguliere que la couronne qu'il avoit lui-

même sur le bras gauche; en effet le Prince Artaxes paroissoit être né avec cette marque de la Royauté, & toute son attention s'étant remise à voir panser Arsace, il n'en fit aucune à l'embarras de Thamés. Les Chirurgiens l'assurérent alors qu'autant qu'ils en pouvoient juger avant la levée de ce premier appareil les blessures de ce vaillant Soldat n'étoient point mortelles, & le suppliérent d'ordonner qu'on lui fît observer un silence exact, & qu'il ne vît personne. Le Prince le recommanda à l'Officier qui en prenoit soin, en lui disant qu'il vouloit qu'Arsace fût traité comme lui-même, & qu'aussi-tôt qu'il seroit en état d'être transporté, il le feroit conduire sous ses Pavillons. Le jeune Guerrier qui ne sentoit pas un penchant moins grand pour Artaxes, que ce Prince en sentoit pour lui, voulut lui témoigner l'excès de sa reconnoissance; mais Artaxes lui ferma la bouche, & l'embrassant avec tendresse: Arsace, lui dit-il, je veux que nous soiyons amis; pour joüir de ce bon-
heur

heur il faut que vous viviez, & pour ſauver vos jours il faut vous taire.

Seigneur, lui répondit-il en lui baiſant la main, comme je ne prétends vivre & mourir que pour vous, je vous obéïrai juſques à mon dernier ſoupir; Artaxes jugeant que ſa préſence & le monde qui l'accompagnoit mettoit obſtacle au repos d'Arſace, s'en ſépara pour le forcer à garder le ſilence, & ſe retira l'eſprit & le cœur ſi rempli de cet inconnu, qu'il fut encore long-tems ſans pouvoir parler d'autre choſe. Mais comme ce qui le flattoit perſonnellement ne l'empêchoit jamais de ſonger à ce qui intéreſſoit la gloire ou le bien de l'Etat, il employa le tems qu'il donna au rafraîchiſſement de ſon Armée, à faire ſommer la Ville de Révan à ſe ranger ſous ſon obéïſſance, ne doutant pas que la priſe du Roi ne les déterminât; mais il fut bien ſurpris d'apprendre par ceux qu'il y avoit envoyez que la Garniſon & les Habitans ne vouloient entrer dans aucun accommodement, & que les Principaux lui

lui mandoient que si le Roi de Révan n'avoit pû conserver sa couronne & sa liberté, ils lui feroient connoître qu'ils n'avoient besoin que d'eux-mêmes pour lui rendre l'une & l'autre: cette audacieuse réponse mettant Artaxes dans la nécessité d'assiéger Révan, il s'y résolut, & pour ne pas perdre le fruit de sa victoire, quel que fût l'événement du Siége, il envoya le Monarque prisonnier à Cars sous une forte & sûre garde, & fit sçavoir au Roi son pere qu'il marchoit à Révan à la tête de son Armée victorieuse.

Comme le tems qu'on mit en propositions avec les Habitans de Révan ne laissa pas d'aller à près de trois semaines, Arsace avoit eu celui d'entrer en convalescence; le Prince de Cars ne l'avoit pas plûtôt sçu hors de danger qu'il l'avoit fait porter dans un de ses Pavillons, & lui avoit donné tous les momens que ses occupations militaires lui permettoient d'employer au plaisir de l'entretenir, & ce fut dans ces fréquentes entre-

vuës

vuës que ces deux jeunes Héros achevérent de former entre eux les nœuds de la plus tendre & de la plus solide amitié; ils étoient de même âge, tous deux d'une taille avantageuse, d'un air majestueux, & tous deux étoient en hommes ce que l'Asie avoit encore possedé de plus parfait; la beauté de leurs caracteres, la noblesse de leurs sentimens, & la magnanimité de leurs ames, répondoit à tout ce que la nature leur avoit donné de graces extérieures; quoique l'inconnu Arsace eût quelque chose dans la phisionomie de plus altier que le Prince de Cars, il sçavoit si bien adoucir cette fierté avec ceux dont il vouloit captiver le cœur, qu'il étoit impossible de le lui refuser: Artaxes avoit par dessus lui cette affabilité séduisante qui sçait triompher des ames les plus farouches, & l'un & l'autre enfin joignoient à tant de rares qualitez, toutes celles qui peuvent tirer leur origine d'une noble éducation.

Il est vrai que l'état dans lequel

Ar-

Arſace s'étoit d'abord préſenté, ne devoit pas faire préſumer qu'on eût pris ſoin de lui inſpirer autre choſe que le courage & la valeur ; mais il fit ſi promptement connoître qu'il n'avoit du Soldat que les parties néceſſaires aux Héros, qu'on ne fut pas long-tems à ſe perſuader qu'il y avoit du myſtere dans ſa naiſſance. Le merveilleux eſt du goût de toutes les Nations, les Aſiatiques en étoient amateurs, & leur orgueil ne leur permettant pas d'admirer dans un ſimple Guerrier des vertus qu'ils croyoient que le Ciel ne réſervoit que pour de grands Princes, ils ſe figurerent qu'Arſace devoit l'être, & ne virent ſans jalouſie l'amitie d'Artaxes pour lui & les honneurs qu'il lui faiſoit rendre que dans l'idée qu'il les méritoit par ſa naiſſance.

Le Prince de Cars étoit dans la même penſée, & quoiqu'il eût l'ame trop belle pour ne pas chérir la vertu dans quelque ſujet qu'elle fût, & qu'il ſentît pour Arſace un penchant qu'il n'eût pû vaincre quand il en auroit eu la volonté, il

il ne pouvoit croire qu'un homme du vulgaire eût été élevé avec autant de noblesse qu'il en paroissoit dans toutes les actions de ce vaillant inconnu ; il le pria même plusieurs fois de le confirmer dans son opinion, en lui découvrant qui il étoit, mais Arsace lui marqua tant de répugnance à faire cet aveu, & lui répéta si souvent qu'il n'étoit pas en son pouvoir de le satisfaire, que la crainte de manquer aux loix de l'amitié en témoignant trop de curiosité ; le força de ne l'en plus presser. Mais charmé que toute son Armée & ses plus fiers Généraux fussent frappez de la même idée, & que par leurs propres sentimens ils justifiassent les siens, & qu'il pût suivre sans risque les mouvemens de son cœur, il ne négligea rien de ce qui pouvoit les assurer qu'il étoit maître du secret d'Arsace, & qu'il n'ignoroit rien du mystere & de la grandeur de sa naissance.

Cette innocente tromperie eut tout l'effet qu'il en esperoit, chacun s'empressa de faire sa cour à

l'inconnu, non seulement comme favori du Prince, mais comme à celui à qui on étoit redevable de la vie de l'héritier de l'Empire & du gain de la Bataille. Ozis même ne fut pas des derniers à s'y attacher, Artaxes lui étoit trop cher pour ne pas aimer celui qui l'avoit sauvé d'un si grand péril; mais ce qui l'y engagea plus fortement encore fut la confiance & l'amitié qui l'unissoit à Thamés. Ces deux Guerriers avoient la plus haute estime l'un pour l'autre; également attentifs au bien de l'Etat, à la gloire du Prince & au repos du Peuple; ils ne jugeoient jamais que sur ce principe des actions & des sentimens l'un de l'autre, le trouble de Thamés à la vûë de la fléche qu'Arsace avoit au côté droit, & l'effort qu'il s'étoit fait pour le cacher, ayant donné lieu de croire à Ozis qu'il s'intéressoit au sort de cet inconnu, il lui en devint plus recommandable, & se flattant qu'il ne lui déguiseroit pas ce qu'il en sçavoit, il saisit avec empressement l'occasion qui se pré-

senta de l'entretenir sans témoins. Mon cher Thamés, lui dit-il, quand les belles qualitez d'Arsace n'auroient pas fait sur mon cœur toute l'impression qu'elles méritent, l'état où je vous vis le jour qu'on mit le premier appareil à ses blessures, suffiroit pour me le faire regarder comme un homme extraordinaire ; je vous connois trop bien pour n'être pas convaincu que vous ne pouvez vous intéresser qu'au vrai mérite, & je vous conjure de m'expliquer un mystere où je crois que vous avez plus de part que personne.

Thamés qui s'étoit bien apperçu que les mouvemens de son visage n'avoient pas échappé à l'attention d'Ozis, ne fut point étonné de sa demande ; mais quoiqu'il fût persuadé de son amitié & de sa discrétion, la confiance qu'il exigeoit pouvoit avoir dans la suite des conséquences si dangereuses qu'il se détermina sur le champ à ne la point faire : Généreux Ozis, lui répondit-il, je n'ai point oublié le service que vous m'avez rendu en

en empêchant le Prince de remarquer ma surprise, & je voudrois pouvoir vous en témoigner ma reconnoissance en vous en découvrant le motif; mais outre que mes conjectures sur Arsace peuvent être fausses, & qu'il y auroit de l'imprudence à les déclarer si elles sont telles, il y en auroit encore davantage à les dire si elles sont vraies avant d'être informé des volontez de ceux qui y sont les plus intéressez. Cependant pour vous satisfaire en quelque sorte, j'ose vous assurer que si ce vaillant inconnu est celui que je crois, il n'est point de Prince en Asie après Artaxes qui soit plus digne de nos respects & de son amitié; Arsace ignore mes soupçons, j'ignore moi-même s'il est instruit de sa naissance; le Prince Artaxes le quitte si rarement, que je n'ai pû trouver un instant favorable pour éclaircir mes doutes : Mais, mon cher Ozis, je ne puis vous rien déclarer de ce qui le touche, qu'après que la prise de la Ville de Révan nous aura reconduits dans celle de Cars; jusqu'à

qu'à ce tems, ô généreux ami, n'exigez rien de plus d'un homme qui vous ſacrifieroit ſa vie ; mais qui ne peut diſpoſer de celle d'un autre : Thamés faiſoit voir ſur ſon viſage, en parlant ainſi, un regret ſi ſincere de n'oſer pouſſer plus loin ſa confiance, qu'Ozis en fut touché, & comme la ſageſſe dont il faiſoit profeſſion le rendoit trop juſte pour blâmer la diſcrétion de ſon ami, il lui demanda pardon de l'avoir mis à cette épreuve, & l'aſſura que le peu qu'il venoit de lui dire ſeroit enſeveli dans un profond ſilence ; enſuite le regardant en ſouriant : Je ſuis mille fois plus curieux que je n'étois, mon cher Thamés, lui dit il : mais je n'en ſerai pas moins retenu, & j'attendrai ſans murmurer que vous me trouviez digne de partager votre ſecret. Ah ! Seigneur, s'écria Thamés, s'il ne s'agiſſoit que du mérite du dépoſitaire, vous ſeul en pourriez être inſtruit, il faudra même que vous le ſoyez un jour préférablement à qui que ce ſoit, je puis même encore vous aſſurer que le

destin d'Arsace dépendra de vous.

Ce discours surprit Ozis & le fit rêver un moment; mais revenant à lui, & prenant un air plus grave: Je prie les Dieux, lui dit-il, que mes conjectures soient véritables, & que des idées où je ne trouve depuis long-tems que de la confusion, soient bientôt débroüillées selon vos désirs & les miens. A ces mots ils s'examinérent un instant l'un & l'autre engardant le silence; ensuite ils s'embrasserent & se séparerent sans vouloir s'expliquer davantage; mais quoique cet entretien fût rempli d'obscurité, ils en tirerent cependant assez de clarté pour se conduire avec prudence; Thamés croyant connoître Arsace mit toute son attention à se rendre cher au Prince de Cars, & le sage Ozis, qui sans démêler parfaitement la vérité, avoit de secrettes raisons pour ne rien négliger dans cette occasion, se fit une loi de suivre les mouvemens d'Artaxes en s'attachant à l'inconnu, ainsi de part & d'autre tout concouroit à l'augmentation

de

de la gloire de ce jeune Guerrier, qui de ſon côté ſe montroit ſi digne de l'amitié du Prince & de l'eſtime de toute l'Armée, qu'il eût été difficile de le regarder avec indifférence.

Sa ſanté ſe rétabliſſant de jour en jour, Artaxes ne voulut plus différer de faire marcher l'Armée à Révan, ce qu'il exécuta dans un ordre admirable, quoiqu'il lui fallût traverſer d'âpres montagnes & paſſer des de filez dangereux; mais ceux de Révan ſe fondant ſur la force de leurs murailles, & perſuadez que le Prince de Cars ſeroit contraint de lever le Siége preſqu'auſſi-tôt qu'il l'auroit commencé, s'étoient contentez de ſe bien fortifier dans leur Ville ſans chercher à combattre au dehors en troublant la marche de leurs Ennemis, ne voulant pas haſarder dans des occaſions qui n'auroient décidé de rien, à diminuer le nombre des Troupes qui étoient néceſſaires à la défenſe de la Ville; le Prince de Cars ne trouvant point d'obſtacles, arriva ſous les murs de

Révan, y fit placer son Camp, & l'ardeur de châtier les Révanois de leur arrogance, anima de telle sorte ses Soldats, que très-peu de jours après il fut en état d'attaquer la place de tous les côtez; le vaillant Arsace en partageoit les travaux avec le Prince, n'ayant voulu aucun commandement particulier pour être plus libre de chercher les occasions de se signaler & de combattre à ses côtés, ce qu'il fit dans toutes les sorties que les Ennemis hasarderent pour interrompre les Travailleurs: le Prince Artaxes, qui sans être jaloux de la valeur d'Arsace cherchoit toujours à l'égaler, fit des actions surprenantes dans le cours de ce Siége, & malgré la vive résistance des Assiégez, il parvint par son courage infatigable à donner l'assaut général le douziéme jour du Siége: ce fut en ce fatal instant de sang & de carnage que nos deux jeunes Héros firent des prodiges de valeur, toujours à côté l'un de l'autre, donnant également la mort à tout ce qui s'opposoit à leur passage; ils

ils montérent ensemble, & les premiers sur la brêche; & leur exemple encourageant les leurs, ils s'ouvrirent bientôt un chemin dans la place, dont les remparts furent à l'instant inondez d'une partie des Troupes du Prince, tandis que l'autre sous le commandement d'Ozis & de Thamés se rendoit maîtresse d'une des portes, en poursuivant les Révanois qui avoient tenté une sortie qui acheva de les perdre. En effet ne pouvant résister à l'effort de ces braves Guerrier, ils prirent la fuite & voulurent rentrer avec tant de précipitation qu'Ozis & Thamés profitant de leur désordres entrerent avec eux dans la Ville suivis du reste de l'Armée; au moment que le Prince & son fidéle Arsace s'emparoient d'un des principaux quartiers, les Révanois vaincus sans ressource alloient subir la juste vengeance du vainquer, lorsque son bras fut désarmé par l'arrivée d'un Ennemi contre lequel il n'avoit pris aucune précaution.

Les belles Princesses Azalinde

& Félimnie qui s'étoient opposé de tout leur pouvoir à la résistance de ceux de Révan, dans la crainte que les chaînes du Roi n'en devinssent plus difficiles à rompre, & qui s'étoient vûës elles-mêmes prisonnieres de leurs propres Sujets, qui vouloient par leur présence animer les Habitans à la défense, ne sçurent pas plûtôt que la place étoit forcée, que désirant adoucir la rigueur du Conquerant, sortirent de leur Palais suivies de toutes les Dames de leur Cour & des principales de la Ville, & se rendirent au quartier où le Vainquer se disposoit à faire main-basse sur les Assiégez. Les cris qui se firent de part & d'autre à l'aspect d'un cortége qui n'inspiroit que le respect & l'admiration, obligeant les deux partis d'y attacher leurs regards, suspendit en même tems la crainte des vaincus & la fureur du Vainqueur; le nom d'Azalinde répété mille fois par les tristes Habitans de Rèvan qui se jettoient en foule aux pieds du Prince de Cars pour lui demander grace, lui fai-

faisant connoître le rang & la naissance de celle qui s'approchoit, il fit signe à ses Troupes d'attendre ses ordres, & s'avançant avec Arsace au-devant des Princesses, celle de Révan, la belle Azalinde, comme la plus intéressée dans cette Guerre, hâtant sa marche, dès qu'elle eut été instruite par ceux qui l'accompagnoient qu'elle voyoit le Prince Artaxes, ne fut pas plûtôt à portée d'en être entenduë, que prenant la parole d'un air modeste & majestueux : Seigneur, lui dit-elle, la Ville de Révan est à vous, si ce Peuple malheureux avoit voulu m'en croire, il vous auroit été soumis dès l'instant que la victoire vous rendit maître de la liberté du Roi mon pere : Mais, Seigneur, ils sont assez punis de m'avoir desobéï & de vous avoir résisté, faites-leur connoître que votre clémence égale vôtre valeur, & m'épargnez l'horreur qui marche sur les traces d'un vainqueur cruel & barbare.

La beauté, la grâce, & la douce fierté de la Princesse de Révan

avoient tellement frappé le vaillant Prince de Cars, qu'il eut quelque regret qu'elle ne parlât pas plus long-tems, pour avoir celui de la considérer sans manquer au respect qu'il lui devoit; mais voyant qu'elle attendoit sa réponse avec quelque sorte d'inquiétude: je ne sçai, Madame, lui dit-il, si je ne puis me flatter d'une victoire entiere; le Roi de Rèvan gardoit des Armes dans cette Ville ausquelles il devoit être persuadé que je ne résisterois pas, & quelque avantage que le sort des combats m'ait donné sur lui dans cette Guerre, je le crois bien plus libre que moi; alors se tournant vers ceux de ses Lieutenans qui se trouverent près de lui, il leur commanda de s'emparer de la Ville sans faire aucun tort aux Habitans, d'y rétablir l'ordre & la tranquillité, & que tout y fût soumis à ceux de la Princesse.

Tandis qu'il donnoit cet ordre & qu'Azalinde l'en remercioit par des regards qui n'avoient rien d'ennemi, ceux d'Arsace & de Félime n'étoient pas sans occupation;

ils

ils les avoient d'abord attachez l'un ſur l'autre, & par cet examen réciproque ils ſentirent bientôt que leurs cœurs y avoient plus de part que la ſimple curioſité, & cet inſtant qui quelques heures auparavant ſémbloit n'avoir été deſtiné qu'aux effets de la haine & de la vengeance, ne fut employé qu'à former des chaînes bien differentes de celles que le Vainquer croyoit donner aux Habitans de Révan; cependant le char de la Princeſſe s'étant avancé, Artaxes la pria d'y monter, de rentrer dans ſon Palais, & d'être perſuadée qu'elle étoit maîtreſſe abſoluë dans la Ville. Azalinde ne lui répondit qu'en lui donnant la main, Arſace rendit le même office à la Princeſſe Félimnie; & lorſqu'elles eurent pris leurs places, les deux Guerriers les ſaluant profondément, leur dirent qu'ils attendroient leurs ordres pour paroître à leurs yeux non en Vainqueurs terribles, mais en ſujets ſoumis aux loix qu'elles voudroient leur impoſer.

La Princeſſe de Révan ne put

s'empêcher de rougir, & craignant de répondre selon les tendres mouvemens qui commencoient à s'élever dans son cœur, elle prit un air conforme à son état présent, & regardant le Prince avec une douce fierté; Nous sçavons, Seigneur, lui dit-elle, que nous sommes vos prisonnieres, c'est à vous de commander ici, & toute la grace que j'ose exiger de vous, c'est de ne me point séparer de cette Princesse, dit-elle, en montrant Félimnie, & de nous faire conduire auprès du Roi mon pere: A ces mots ayant commandé de marcher, le char s'éloigna avec tant de promptitude qu'Artaxes & son cher Arsace eurent à peine le tems de leur témoigner par leurs actions respectueuses qu'elles seroient obiées.

Les deux Guerriers que cette vûe venoit de soumettre à l'amour, n'en oublierent pas pour cela les soins nécessaires à la conservation de leur conquête. Le Prince donna de si bons ordres, & ses Lieutenans les firent si bien exécuter, qu'il se vit maître de la ville & de la Campa-

gne,

gne, sans nulle opposition ; la garnison fut désarmée & prisonniere de guerre, une partie des troupes d'Artaxes se logea dans la Ville, & le gros de l'Armée resta dans le Camp : lorsque tout fut tranquille, le Prince de Cars, impatient de revoir Zalinde, lui en fit demander la permission. Arsace étoit avec lui, & n'avoit pas moins d'empressement à se rendre auprès de Félimnie ; mais la crainte de faire éclater des sentimens que sa situation présente le forçoit de renfermer dans le fond de son ame, l'empêchant d'en rien faire paroître au Prince, il n'auroit osé l'accompagner dans cette seconde entrevûë, si ce parfait ami ne se fût apperçû du trouble de son cœur : Mon cher Arsace, lui dit Artaxes, en le regardant attentivement, j'ai des preuves certaines, que la guerre ne nous rendra jamais rivaux, on ne prodigue point son sang pour sauver la vie & conserver la gloire d'un homme dont on est jaloux, & l'on ne peut sentir une joie vive & sincere des Lauriers dont se couvre un ri-

val; vous avec hazardé vos jours pour garantir les miens & me faire remporter la victoire, & je ne suis sensible au plaisir qu'elle donne, que parce que c'est à votre valeur que je la dois. De pareils sentimens m'assurent contre tous ceux que l'ambition peut faire naître dans les ames vulgaires; mais, vaillant Arsace, il n'est pas de même de l'amour, nous pouvons aimer la gloire sans nous haïr, & nous ne pourrions peut-être aimer le même objet sans nous porter envie; & quoique vous me soyez assez cher pour vous sacrifier mes plus douces espérances, j'avouë qu'il n'y auroit point de Prince plus malheureux que moi, si l'admirable Azalinde avoit fait sur votre cœur l'impression qu'elle a fait sur le mien.

Arsace avoit une trop forte tendresse pour le Prince de Cars pour n'avoir pas pénétré son amour naissant, & les sentimens qu'il avoit lui-même pour Félimnie lui ayant donné une crainte égale à la sienne, il avoit connu avec joie, que la sympathie qui les rendoit pres-

que égaux dans toutes leurs inclinations, les avoit abandonnez dans celle qui pouvoit faire tout le bonheur ou le malheur de leur vie ; mais la rigueur de son sort ne lui permettant pas d'offrir une Couronne à celle qui venoit de triompher de sa liberté, il chercha à rassurer le Prince, sans lui découvrir le feu dont il commençoit à brûler. J'atteste ici les Dieux, Seigneur, lui répondit-il, que quand la belle Princesse de Révan m'auroit assujetti au pouvoir de ses charmes, & que je serois maître d'un Empire digne d'elle, je me priverois plûtôt de la clarté du jour, que de la disputer jamais au Prince Artaxes; Jugez donc, Seigneur, continua-t'il en soupirant, si n'étant qu'un malheureux Inconnu, un simple Soldat, triste joüet de la Fortune, & qui ne tire aujourd'hui son éclat que de l'amitié dont vous daignez honorer l'attachement qu'il vous a voué, peut avoir eu l'audace d'élever ses pensées sur une Princesse que le Ciel semble n'avoir formée que pour le Prince de Cars, en devenant

nant le lien de la paix par un heureux hymen.

Arſace, lui répondit le Prince d'un air ſérieux, des Soldats tels que vous peuvent s'égaler aux Rois, votre diſcrétion ou votre modeſtie ſur ce que vous êtes, ne diminue rien de l'idée que je m'en ſuis formée; tout dénote en vous une illuſtre origine; mais quoiqu'il en puiſſe être, je ne mettrai jamais nulle différence entre nous, & je vous trouve ſi digne des plus grandes Princeſſes, que je regarde comme une faveur du Ciel de ne vous point avoir pour rival: Non, Seigneur, reprit Arſace, j'admire & je reſpecte la Princeſſe de Révan, vous êtes l'un & l'autre les plus parfaits ouvrages de la Nature; elle s'eſt à peine offerte à mes yeux que mon cœur vous l'a deſtinée, & je rends graces aux Dieux que le vôtre ſe ſoit déclaré pour elle. Le vaillant Inconnu ne put finir ces mots ſans ſe troubler; il ſentit qu'il en avoit trop dit, & ce Prince alloit pouſſer l'entretien plus loin, lorſqu'on vint lui dire que les Princeſ-

ſes

ses l'attendoient : Allons, mon cher Arſace, lui dit-il en l'embraſſant, allons achever de leur rendre les armes, nous avons trop de conformité dans nos ſentimens pour que l'amour vous ait épargne : s'il m'a ſoumis aux charmes d'Azalinde, il doit vous avoir rendu ſenſible à ceux de Félimnie. Ils ſe trouverent ſi près de l'appartement des Princeſſes en parlant ainſi, qu'Arſace ne put lui repliquer. Azalinde & Félimnie étoient environnées de toutes les Dames de leur Cour; elles reçûrent le Prince, & le vaillant Arſace, bien moins en Vainqueurs redoutable qu'en Héros dignes de leur admiration. La converſation fut vive & ſpirituelle de part & d'autre; & quoique chacun y déguisât une partie de ſes penſées par reſpect & par modeſtie, on ne laiſſa pas de s'entendre aſſez pour être perſuadez qu'on s'étoit réciproquement inſpiré quelque choſe de plus fort que la ſimple eſtime : la Princeſſe de Révan réitéra au Prince Artaxes la priere qu'elle lui avoit déja faite d'aller joindre le

le Roi son pere, ne pouvant rester avec bienséance dans une Ville soumise à son ennemi. Cette demande étoit trop favorable aux desseins de l'amoureux Artaxes pour ne la pas accorder; il assura les deux Princesses qu'elles seroient reçûës à la Cour du Roi & de la Reine de Cars avec toutes les considérations duës à leur naissance & aux charmes dont elles brilloient, qu'il auroit l'honneur de les y conduire, & qu'il se flattoit que leur présence détermineroit le Roi de Révan à faire une paix avantageuse aux deux partis.

En effet, dès le jour suivant le Prince Artaxes assembla le Conseil de guerre, dans lequel il fut résolu que le Général Ozis resteroit à Révan pour y commander & la maintenir dans l'obéissance jusqu'à nouvel ordre; que ses Lieutenans avec une partie de l'Armée, garderoient les Places qui s'étoient soumises au Vainqueur; que l'autre demeureroit campée à deux milles de la Capitale, afin de tenir en respect les peuples qui pouvoient cher-

chercher à se révolter; & que Thamés, à la tête d'un corps de Cavalerie d'élite serviroit d'escorte aux Princesses sous le Commandement du Prince qui les accompagneroit avec Arsace, à la tête de la jeune Noblesse de Cars qui l'avoit suivi à cette guerre.

Toutes chose étant réglées de la sorte, on ne songea plus qu'au départ; la plus grande partie des Dames de Révan vouloient suivre Azalinde & Félimnie; mais elles ne prirent que celles qui étoient attachées à leurs persones, pour donner moins d'embarras à leurs illustres Conducteurs. Tandis qu'on se disposoit de part & d'autre à revoir bientôt ses parens ou ses amis, le vaillant Arsace n'étoit pas sans inquiétude, un désir ardent de se signaler l'avoit arraché des bras de ceux dont il croyoit avoir reçu le jour: des malheurs dont ils ne lui avoient donné que de légers éclaircissemens, les forçant à vivre dans l'état le plus humiliant, & leur ôtant la consolation de faire paroître ce jeune Guerrier de façon

à

à le rendre remarquable ; ils n'avoient consenti qu'à regret à le voir passer dans l'Armée du Roi de Cars. Cependant de secrettes raison leur faisant souhaiter qu'il fût connu du Prince Artaxes, ils ne lui avoient rien recommandé avec plus d'ardeur, que de l'aimer & de s'attacher à lui, en lui défendant de se jamais découvrir à personne, lui permettant simplement de gagner la confiance du Général Ozis, & de ménager celle de Thamés ; mais sans leur déclarer son secret. Il avoit suivi de point en point cette sage conduite ; & persuadé qu'il ne pouvoit mieux se faire remarquer qu'en combattant sous les yeux d'Artaxes, il avoit fait ensorte d'entrer dans le corps de troupes qui composoit la garde de ce Prince, & dont le Commandant étoit ami de Thamés. Mais le penchant invincible qu'il s'étoit senti pour Artaxes dès le premier moment qu'il l'avoit vû, ne lui permettant pas d'attendre du tems ou de l'estime de son Commandant le bonheur de lui être présenté, il avoit saisi l'oc-

l'occasion, où le Prince de Cars, emporté par l'ardeur de son courage, avoit couru un si grand péril pour lui donner une preuve éclatante de son zéle & de sa valeur. La vive & tendre reconnoissance de cet aimable Prince, & les belles qualités qu'il lui découvrir dans les entretiens familiers qu'ils avoient ensemble, avoient tellement augmenté l'extrême amitié qu'il lui avoit inspiré, qu'il s'étoit imaginé qu'il ne pouvoit jamais rien aimer plus fortement. Comme ceux qui l'avoient élevé ne lui avoient point dit positivement leur naissance, qu'ils s'étoient contentez de lui déclarer qu'elle étoit illustre, & qu'en lui racontant les foiblesses de Narbatte & les méchancetez de Mélisée, ils lui avoient fait entendre qu'elle étoit cause de leurs infortunes, qu'ils seroient tous le victimes de sa vengeance, si jamais elle étoit informée de leur sort, & qu'il redoutoit encore plus de perdre l'estime du Prince, que de s'exposer à la haine de Reine de Cars; il s'étoit armé d'une fermeté inébranla-

branlable contre les instances d'Artaxes, pour sçavoir qui il étoit. D'ailleurs, la triste situation de ses prétendus parens lui faisant craindre que la vertu fût leur unique noblesse, & qu'ils n'eussent feint d'être d'un sang illustre que pour lui inculquer des sentimens plus relevez, & l'obliger à sortir de son obscurité pour les en tirer eux-mêmes, un mouvement de fierté dont il n'étoit pas le maître, l'avoit fait résoudre à cacher avec soin le nom de sa famille & le lieu de sa résidence.

Mais que cette fierté se vit humiliée à la vûë de la Princesse Félimnie, & que l'amour qu'elle fit naître dans son cœur y jetta de trouble & de douleur! Jusqu'à ce fatal instant, l'incertitude de sa naissance ne lui avoit point paru faire obstacle à l'amitié d'Artaxes, ni aux honneurs dont il le combloit chaque jour: animé par un noble orgueil, ne sentoit rien en lui qui ne s'accordât avec le rang dont on le soupçonnoit, & jugeant quelquefois de la grandeur de sa naissan-

ſance par celle de ſon ame, il ſe flattoit que ceux dont il croyoit tenir le jour n'avoient point altéré la vérité, en l'aſſurant d'un haute origine. Mais lorſqu'il vint à ſe repréſenter, que pour porter ſes vœux juſqu'à la Niéce du Roi de Révan, il falloit, non-ſeulement qu'il ſe connût lui-même, mais qu'il joîgnît encore une Couronne à cette connoiſſance, tout ce que ſon état préſent avoit de triſte & de douloureux s'offrit en foule à ſon eſprit; il enviſageoit même comme une foibleſſe indigne d'une belle âme de profiter de l'erreur où ſon courage & l'amitié du Prince jettoient les eſprits ſur ce qu'il pouvoit être véritablement; Si ma naiſſance, diſoit-il en lui-même, n'égale pas celle d'Artaxes, puis-je jamais prétendre à la poſſeſſion de Félimnie, & ne dois-je pas rougir des bontés d'un Prince, qui ne les a peut-être, que parce qu'il ſe flatte que je ſuis d'un rang à les mériter? Cruel myſtére, continuoit-il en ſoupirant! que vous allez me cauſer de peine! O Tubal! O Xara!

Ne m'avez-vous donc donné la vie que pour la rendre malheureuse? C'étoit dans de pareilles pensées que se plongeoit le trop scrupuleux Arsace, qui ne pouvant triompher de son amour pour Félimnie, ni le faire éclater sans se mieux connoître, prit la résolution de l'ensevelir dans un profond silence, & de tirer cependant quelques lumieres sur l'obscurité qu'on avoit répandue sur sa naissance, en cherchant à sçavoir adroitement de Thamés s'il ne connoissoit point les auteurs de ses jours, y trouvant d'autant plus d'apparences, qu'ils lui avoient expressément recommandé d'avoir une considération particuliere pour ce Général; mais comme je l'ai déja dit, le désir de ne devoir qu'à lui-même la faveur du Prince de Cars, lui ayant fait négliger ceux qui pouvoient le servir dans ce dessein, il avoit évité avec soin de lier avec Thamés une connoissance trop marquée; mais la conduite que l'ambition lui avoit prescrite ne s'accordant pas avec celle que sa nouvelle passion exi-

exigeoit de lui, il crut qu'un ami du caractére de Thamés lui étoit néceſſaire, & que par ſes ſoins il pourroit peut-être découvrir quelle étoit ſon origine.

Ce jeune Guerrier n'avoit pas été ſans s'appercevoir que Thamés avoit une attention ſinguliere ſur ſes moindres actions, & cette remarque l'ayant affermi dans la réſolution de chercher l'occaſion de l'entretenir ſans témoins, il ne fut pas long-tems ſans la trouver. Thamés, que pluſieurs raiſons confirmoient dans ſes ſoupçons, brûloit du même déſir; ainſi il ne leur fut pas difficile d'y parvenir, dès que leurs regards mutuels & quelques paroles dites à deſſein les eurent inſtruits de leur intention réciproque. Pour cet effet, la ſurveille du départ des Princeſſes, Artaxes ayant fait la revûë des Troupes qui devoient les eſcorter, & ce Prince s'étant enſuite enfermé avec Oſis pour regler les choſes qui concernoient la Ville de Revan, Arſace ſe rendit dans les jardins du Palais pour rêver en liberté; Tha-

més qui l'obſervoit, l'y ſuivit, & marcha aſſez long tems preſque à ſes côtez, ſans que le jeune Guerrier, enſeveli dans ſes penſées, s'en apperçût; mais au détour d'une allée, s'étant avancé pour y entrer, le trouvant en face, la ſurpriſe qu'il eut de le voir ſi près au moment qu'il ſongeoit aux moyens de l'entretenir, le tirant de ſa rêverie, il lui tendit la main, & le regardant d'un air de confiance: Serois-je aſſez malheureux, brave Thamés, lui dit-il, pour avoir troublé votre ſolitude, ou aſſez fortuné pour que vous ayez eu le deſſein de partager la mienne!

Votre préſence, Seigneur, répondit le Général en ſouriant, & le ſaluant avec reſpect, ne peut troubler que nos ennemis, & c'eſt à moi ſeul à me louer de la fortune: ſi la mienne ne vous eſt point déſagréable dans le deſſein que vous paroiſſiez avoir d'être ſeul en ce lieu: Le vaillant Thamés, reprit Arſace, eſt trop ſûr de l'eſtime qu'on a pour lui pour douter du plaiſir qu'on reſſent à le voir, & ſon ſecours

ırs m'eſt ſi néceſſaire, que je
ıds grace au haſard d'avoir con-
t ici ſes pas: Quoiqu'il me ſoit
icile, Seigneur, repliqua Tha-
s, de croire que celui qui ſçait
bien ſecourir les autres, puiſſe
ɔir beſoin de moi, j'oſe vous aſ-
er que vous pouvez diſpoſer de
s bras. Mais, Seigneur, ajoû-
t'il, le haſard n'a point de part à
onneur que je reçois: un deſ-
ı prémédité de vous entretenir
ıs témoins, m'a fait ſuivre vos
; j'ai crû voir dans vos yeux
ɔuis quelques jours que vous
ez la même envie, & cette pen-
m'a fait profiter de l'occaſion.
Vous ne vous trompez point,
ıve Thamés, lui répondit Arſa-
, en le faiſant paſſer dans un cabi-
de verdure où il le fit aſſeoir
ès de lui. J'ai beſoin de vos con-
ls & de votre amitié: mon bon-
ur m'a fait entrer dans une car-
re que je crains de ne pouvoir
nplir; un penchant inſurmonta-
pour le Prince Artaxes, joint
'étonnante reſſemblance que je
trouve avec une perſonne qui
 m'eſt

m'eſt auſſi chere que la vie, m'a fait déſirer d'en être aimé: j'y ſuis parvenu, & dans les tranſports de la joie que j'ai reſſentie de m'en voir favoriſé, oubliant que j'ignore que je ſuis, un ſecret orgueil m'a fait croire que le Prince, en rendant juſtice à mon zéle, ne la devoit pas moins à ce que je puis être, & que tous les honneurs dont il m'accable chaque jour ne ſont pas au-deſſus de ceux que j'ai droit de prétendre, non que ce ſentiment ſoit l'effet d'une ambition démeſurée, ou d'une ſotte & lâche vanité, mais d'un déſir ardent de gloire & de grandeur, dont je ne ſuis pas le maître, je ſens en moi des vertus qui demandent un grand jour pour pouvoir paroître, je donnerois ſans peine les Empires, & je céderois ſans régret les Couronnes pour augmenter ma gloire; mais, mon cher Thamés, il faut avoir des Couronnes & des Empires pour les céder; il faut avoir un nom pour l'immortaliſer; enfin il faut des biens pour les ſçavoir mépriſer; & cependant, Thamés,

més, continua-t'il, en lui ſerrant la main, je ne ſuis que le triſte joüet de la Fortune, qu'un malheureux Soldat né au fond des déſerts de l'Arménie, élevé, il eſt vrai, par des mains vertueuſes, & qui, ſi je les en dois croire, avoient été formées pour porter des Sceptres, & non pas la houlette; mais qu'eſt-ce que mériter les grandeurs quand on languit dans la baſſeſſe? Ce que mes Peres auroient dû être, peut-il me conſoler de ce que je ne ſuis pas? Ce n'eſt pas tout, mon cher Thamés, il faut vous ouvrir mon cœur entierement; ceux de qui je tiens la vie, m'ont nourri dans l'idée d'une haute naiſſance, ils m'en ont inſpiré tous les ſentimens, ils m'en ont même donné les vertus; mais ils ont toujours refuſé de m'apprendre quelle étoit cette naiſſance, & le véritable nom de mes peres. Cet impénétrable myſtére occupe ſans ceſſe mon eſprit, & triomphe malgré moi de toute ma fermeté, par l'affreuſe incertitude de ce que je dois eſperer ou craindre; ſi l'origine dont on me

me flatte eſt une chimere inventée pour me porter aux grandes actions, ne dois-je pas rougir de voir l'héritier de deux grands Empires, l'incomparable Prince de Cars me traiter comme ſon égal? Avec quel front paroîtrai-je aux yeux du Roi ſon pere & de la fiere Méliſée ſa mere? Eſt-ce aſſez de ce que j'ai fait pour Artaxes, pour les obliger à me continuer les honneurs que je reçois de ce généreux Prince, & ſi le ſang qui coule dans mes veines ſort d'une ſource Royale, dois-je ſouffrir qu'on me les refuſé?

Le jeune Guerrier parloit avec une ſi noble franchiſe, & montroit tant de majeſté dans le doute de ſa naiſſance, que quand Thamés n'auroit pas eu des raiſons ſenſibles pour la croire des plus illuſtres, il en auroit été convaincu dans ce moment; mais ne voulant rien hasarder ſans avoir de plus fortes lumieres, & charmé des ſentimens de ce vaillant Inconnu, il n'eut pas plûtôt ceſſé de parler, qu'il lu en marqua ſon admiration. Quiconque ſçait penſer de la ſorte, Sei-

ſeigneur, lui répondit-il, eſt ſi
ort au deſſus des autres, de quel-
ue naiſſance qu'il ſoit, qu'il ne
eut ſans crime s'inquiéter de ſon
rigine, celle que nous tirons de
os ancêtres n'eſt ſouvent qu'un
ffet du haſard, & ne nous rend
as plus grands que les autres hom-
nes aux yeux de celui qui les a
réez. La ſeule vertu en nous éle-
ant au-deſſus de nous-mêmes,
ous peut réellement diſtinguer
u reſte des humains, & nous ren-
re digne de celui de qui nous la
enons; le ſimple Soldat dont l'a-
ne eſt toute royale, par ſa vertu
: la grandeur de ſes ſentimens; eſt
lus veritablement Roi qu'un Roi
ui n'auroit que l'ame & les ſen-
mens du ſimple Soldat; & puiſ-
ue ſans ſçavoir préciſément qui
ous êtes, vous avez toutes les
ertus & les inclinations que doi-
ent avoir les grands Princes, il
'eſt point de difference entre Ar-
ixes & vous. Cependant, Seigneur,
jouta-t-il, achevez de m'honorer
e votre confiance, daignez me
écouvrir la retraite & les noms de
 ceu

ceux qui vous ont donné le jour, peut-être y trouvera-je la source des belles qualitez dont vous brillez, & vous donnerai-je les moyens de faire éclater ces nobles sentimens que vous craignez qui soient obscurcis par l'ombre d'une naissance vulgaire. Pour vous y engager, Seigneur, continua-t-il, je vous avouerai que vous portez une marque au côté droit qui me donne lieu de croire que vous êtes d'un sang illustre, & pour lequel je donnerois tout le mien, si mes soupçons sont veritables, vous m'êtes d'autant plus cher, que je vous ai servi de pere presque au moment de votre naissance. Mon cher Thamés, interrompit Arsace avec vivacité, si les noms de Tubal & d'Araxa peuvent servir à fortifier vos idées, ce sont ceux des auteurs de mes jours.

Hà Seigneur! s'écria le vieux Guerrier en se jettant à ses pieds, que j'ai de graces à rendre aux Dieux de m'avoir fait vivre assez pour jouir du bonheur de vous voir. Arsace étonné de l'action de Tha-

Thamés, & ne pouvant souffrir qu'il lui parlât dans cette posture, l'interrompit en l'embrassant. Qui que je sois, brave Thamés, lui dit-il, je ferai toujours gloire d'être votre ami, & je ne permettrai jamais que vous me rendiez de semblables respects; alors l'ayant forcé de reprendre sa place: Soyez content, Seigneur, reprit Thamés, vos vertus trouveront lieu d'éclater; vous aurez des Empires & des Couronnes à donner, des bienfaits à répandre, & des graces à faire; j'aurai besoin moi-même un jour que ces grands sentimens que vous m'avez faits paroître vous portent à la clémence, & que vous me pardonniez un crime qui vous jette aujourd'hui dans la triste nécessité d'ignorer qui vous êtes, & qui me contraint encore à vous le taire. Je lis, Seigneur, dans vos regards, ajoûta-t'il, en le voyant changer de couleur, que vous me condamnez déja, mais daignez consulter l'admirable Tubal & la sage Araxa, & vous connoîtrez que je ne suis coupable que par excès de zéle.

Hé quoi, Thamés, dit alors Arſace, vous ne m'en apprendrez pas davantage, & quand j'eſpere trouver en vous des lumieres ſi néceſſaires à mon repos, vous me replongez dans ma premiere incertitude : Ne croyez pas cependant que je change à votre égard ; mon trouble n'a pour objet que le ſilence où je vous vois réſolu, quelque deſſein que vous ayez formé, & quoi que vous puiſſiez avoir fait, vous n'en aurez pas moins mon eſtime & ma confiance ; mais, cruel ami, juſques à quand me laiſſerez vous dans l'état où je ſuis. Les ordres de Tubal en décideront, Seigneur, répondit-il, depuis qu'à l'âge de trois ans je vous remis entre ſes mains, je n'ai point été inſtruit du lieu de ſa retraite, & je déſeſperois de vous revoir jamais quand vos glorieuſes bleſſures offrirent à mes yeux cette fléche myſtérieuſe, dont en naiſſant je vous ai marqué moi-même. Je me flatte de vous connoître, vos belles qualités m'affermirent dans cette penſée, perſuadé que Tubal & ſon incompa-

rable

rable épouse ne pouvoient avoir élévé qu'un Héros, j'attendois à toute heure, que leurs noms sortissent de votre bouche, & je cherchois à m'éclaircir de leur sort & du vôtre quand j'ai suivi vos pas dans cet jardins. Partons pour Cars, Seigneur, ajoûta-t'il, conduisez-moi vers ces augustes infortunes, & là vous apprendrez que le vaillant Arsace n'est pas moins grand par sa naissance, qu'admirable par ses vertus. Voilà tout ce que je puis vous dire sans manquer de fidélité aux auteurs de vos jours. Cependant, Seigneur, mon âge & mon expérience m'enhardissent à vous supplier de vous y laisser guider; suivez aveuglément tous les mouvemens que votre tendresse vous inspire en faveur d'Artaxes. Le Ciel vous a fait naître pour vous aimer; vous êtes égaux en naissance de même qu'en vertus; des nœuds que vous ignorez vous attachent invinciblement l'un à l'autre: Il m'est de toute impossibilité de vous en découvrir davantage, & cependant ç'en séroit en-

core trop si je ne connoissois pas votre prudence. Ne vous en écartez jamais, Seigneur, gardez un profond silence sur cet article, même avec Artaxes, non que vous deviez l'éloigner de l'idée dans la quelle il est de la grandeur de votre naissance, mais seulement de la certitude que je vous en donne.

Vous allez recevoir à la Cour du Roi de Cars tous les honneurs qui sont dûs au Libérateur de l'héritier de l'Empire; il n'en faut point douter, Narbatte vous chérira, & vous ne pourrez être indifférent à Mélisée; ménagez les sentimens de l'un & de l'autre, captivez le cœur du Monarque, & soyez en garde contre les artifices de la Reine; il viendra un tems, Seigneur, où je ne pourrai plus vous parler avec cette franchise, & c'est ce qui m'oblige à saisir l'occasion. Les vertus d'Artaxes allarment Mélisée; votre union lui déplaira peut-être; c'est alors qu'il faudra mettre les vôtres au grand jour, & c'est alors, Seigneur, que nous connoîtrons, si possédant des Cou-

ron-

ronnes & des Empires, vous ſerez véritablement capable de les donner, ou de les céder ſans regret. Arſace étoit fier, & comme il ſentoit dans le fond de ſon ame la vérité des mouvemens qui la faiſoient agir, il ſouffroit avec peine que l'on doutât de la ſincérité de ſes ſentimens. Celle du vieux Guerrier le fit rougir; mais par l'effort de ſa raiſon réprimant ce reſte d'orgueil, il ne s'en ſervit que pour mieux montrer ſa ſageſſe. Je ſuis bien malheureux, lui dit-il, d'un air froid & ſérieux, de n'avoir encore rien fait qui puiſſe convaincre Thamés que je ſuis digne de ſon eſtime; mais j'eſpere qu'il me rendra juſtice un jour ſans que je ſois en bute aux caprices de la Reine de Cars, ni qu'elle oſe attaquer ma tendreſſe pour le Prince ſon fils. Avec un homme moins incrédule que vous, continua-t'il, je croirois m'offenſer moi-même d'avoir recours aux ſermens pour donner du poids à mes paroles; mais j'atteſte les Dieux, que quand ceux de qui je tiens le jour voudroient

droient me détacher d'Artaxes, que mon amitié pour lui me feroit perdre l'Empire de l'Univers, je m'arracherois plûtôt le vie que de cesser de l'aimer.

Ha, Seigneur! s'écria Thamés, en embrassant ses genoux, & laissant échapper quelques larmes, veuillent les justes Dieux que vous attestez avec tant de sincérité, vous faire vivre & regner l'un & l'autre avec autant de bonheur & de prosperités que vous en méritez. Arsace, touche des pleurs de Thamés, l'embrassa en le relevant avec tendresse, & se préparoit à continuer l'entretien, lorsqu'ils entendirent un bruit qui leur fit connoître que le Prince n'étoit pas loin. Le vaillant Inconnu ne put s'empêcher de témoigner quelque chagrin de se voir obligé de rompre une conversation qui l'intéressoit si fortement; mais Thamés lui ayant fait entendre qu'il étoit nécessaire pour ses intérêts d'éviter les effets de la curiosité que pouvoit causer leur solitude; il le contraignit à se rendre auprès d'Artaxes,

xes, tandis que par une autre route il fut joindre ceux qui ſuivoient ce Prince.

Quoique les éclairciſſemens qu'Arſace venoit d'avoir ſur ſa naiſſance ne fuſſent pas ſuffiſans pour le tirer entierement d'inquiétude, ils ne laiſſerent pas de le rendre plus tranquille. L'intégrité de Thamés lui étoit connuë; ceux qui l'avoient élevé lui en avoient toujours parlé comme d'un homme en qui on devoit prendre toute confiance, & ne voyant pas d'ailleurs quel intérêt il pouvoit avoir à lui perſuader qu'il étoit né Prince, s'il n'étoit pas vrai qu'il le fût, il n'héſita point à le croire; tout ce qui l'embarraſſoit, étoit ce qu'il lui avoit fait entendre de ſa proximité avec Artaxes: on l'avoit aſſez bien inſtruit de l'hiſtoire du Royaumme de Cars pour connoître les ſources dont il pouvoit deſcendre, & qui avoient alliance avec les Princes du ſang de Narbatte; mais quelques recherches qu'il fît en lui-même de tant de Souverains, n'y voyant point de malheurs

qui les eussent forcez à cacher le destin de ceux qui leur devoient la vie, il ne découvroit point la tige de la sienne: Il sçavoit que toute l'Arménie, l'étrange fin du Prince Tigrane & de la Princesse Zulamie son épouse, & le désir extrême de pénétrer le mystére de sa naissance, portant son esprit sur toutes sortes d'objets, il arrêta quelque tems ses idées sur ces illustres malheureux pour chercher s'il ne seroit point possible qu'ils lui eussent donné le jour; mais une pensée si flatteuse ne fut pas de longue durée: il n'y avoit que quinze jours ou trois semaines que le Prince & la Princesse d'Aziris étoient mariez lorsqu'ils avoient été submergez; par conséquent Zulamie n'avoit pû laisser de fruit de cette union, & supposé qu'on les eût sauvez, qu'ils eussent vêcu, & qu'ils eussent eu des héritiers, il ne voyoit aucune raison qui pût les avoir contraints à se cacher, à perdre les Couronnes qui leur étoient destinées, & enfin à ne pas donner à leurs peuples la consolation de

les

les revoir. La solidité de ce réflexions, en détruisant un espoir chimérique n'effaça pourtant pas de son ame les traces du soupçon, il ne chercha pas même à les affoiblir; mais content de sçavoir qu'il étoit digne de l'àmitié d'un Prince pour lequel il sentoit une tendresse extrême, & qu'il pouvoit sans crime lever les yeux jusques à la niéce du Roi de Révan; il remit aux Dieux le soin de sa destinée, & se résolut d'attendre ce qu'ils voudroient ordonner de lui. Cette pensée ayant arraché de son cœur le fond de tristesse qui le devoroit depuis quelques jours, il se trouva dans une situation d'esprit si tranquille en abordant Artaxes, que ce Prince s'en apperçut, & l'amitié faisant passer dans son ame la satisfaction qu'il croyoit voir dans celle d'Arsace, il fut à lui avec empressement, & l'ayant embrassé d'un air riant: Que j'ai de soin, mon cher Arsace, lui dit-il, de lire dans vos regards le même plaisir que je ressens lorsque je vous revois: Votre présence, Seigneur, lui

lui répondit-il, en lui rendant ses caresses est si néceſſaire au bonheur de ma vie, qu'il eſt impoſſible qu'elle ne répande dans toutes mes actions une partie de l'impreſſion qu'elle a faite ſur mon cœur. Ces jeunes Guerriers continuerent encore quelques momens à s'entretenir de leurs ſentimens l'un pour l'autre; & comme les diſcours de Thamés avoient confirmé Arſace dans l'eſpoir d'une naiſſance égale à celle d'Artaxes, & que cette certitude lui donnoit plus d'aiſance & de liberté qu'il n'en avoit eu juſques alors, il s'énonça avec tant de graces & de facilité, ſoit avec le Prince ou ſoit avec ceux de ſa Cour, qui ſe mêlerent à leur converſation, que les uns & les autres en ſentirent augmenter l'eſtime & la tendreſſe qu'ils avoient déja pour lui.

Mais tandis que ces jeunes Héros ſerroient les nœuds d'une éternelle amitié par l'admiration qu'ils s'inſpiroient réciproquement, les Princeſſes Azalinde & Félimnie n'étoient pas moins ſenſibles à leurs

leurs belles qualités ; & si l'état où les jettoit la prison d'un pere & d'un oncle, la prise de leur Capitale, & la perte presque totale de leur Royaume, les forçoit à garder un décorum sévere, elles étoient trop éclairées pour ne pas voir le mérite de leurs Vainqueurs, & trop équitables pour leur refuser la justice qui leur étoit duë.

Azalinde, Princesse de Révan, unique héritiere de cette Couronne, joignoit à la beauté la plus parfaite une ame plus belle encore, généreuse, compatissante, affable, juste, & vertueuse ; il étoit impossible de la voir sans l'aimer, & de la connoître sans la respecter. Félimnie, Princesse de Cappadoce, niéce du Roi de Révan, qui par une longue suite des Princes, ses freres aînez s'étoit vûë en naissant hors d'espoir de regner jamais sur la Cappadoce, & qui n'ayant plus de mere, avoit préferé la Cour de Révan à celle du Roi son frere, pour y être avec Azalinde, n'avoit pas moins qu'elle de vertus & de charmes, & le rapport de leurs

ca-

caractéres les avoit si fortement liées l'une à l'autre, qu'elles sembloient n'avoir qu'une même ame ; une union si belle & si rare entre deux Princesses, qui pouvoient disputer d'attraits, ne leur permettant pas de se déguiser leurs sentimens, elles n'avoient point hésité à se communiquer ceux que les Princes avoient fait naître dans leurs cœurs, & ne pouvant les voir avec bienséance aussi souvent qu'elles l'eussent désiré, elles employoient le tems de leur absence à s'en entretenir ; mais comme la situation d'Azalinde la rendoit plus réservée & plus sérieuse que Félimnie, qui ne sentoit les malheurs du Roi de Révan, que par tendresse pour la Princesse sa cousine, & qu'elle n'y perdoit ni Couronne ni rang, cette belle captive fut la premiére à s'expliquer sur ce qu'elle pénétroit des pensées d'Azalinde, & sur celles qu'elle avoit elle-même ; & prétextant son discours sur la liberté dont on les laissoit joüir : Il faut, dit-elle, en souriant, que le Prince de Cars soit bien persuadé

de votre probité, ou qu'il s'imagine que nous aimions nos chaînes, pour nous traiter comme il fait, plûtôt en Souveraines qu'en prisonnieres de guerre : Dites, Princesse, lui répondit Azalinde, en rougissant, qu'il est généreux, & qu'ayant affaire à des personnes de son rang, il ne pense pas qu'elles puissent avoir des sentimens moins grands que les siens ? Je ne puis nier, reprit Félimnie, que si dans la triste néceſſité où les Rois sont souvent de se combattre, tous les Vainqueurs ressembloient aux nôtres, je ne serois pas fort allarmée des suites de leur victoire ; mais je crois, continua-t'elle, en la regardant attentivement, qu'il n'en est point comme Artaxes & le vaillant Arsace ; ils en sont peut-être plus dangereux, lui dit la Princesse, en affectant de sourire, & je ne sçai, ma chere Félimnie, s'il n'eût pas mieux valu, & pour vous & pour moi, qu'ils eussent mérité notre haine, qu'attiré notre estime & notre admiration. Parlons sans détours, interrompit la Princesse de

de Cappadoce, accoutumées à ne nous rien cacher, ne commençons point à dissimuler sur la premiere chose qui nous soit véritablement intéressante: Artaxes vous aime, ma chere Princesse, ajouta-t'elle, & vous avez trop de pénétration pour ignorer le pouvoir de vos charmes, & si je ne me trompe, la paix & l'hymenée nous rameneront bien-tôt en ces lieux: J'avoüe, lui répondit Azalinde, d'un air plus sérieux, que j'ai crû lire dans les regards du Pince, que sa victoire ne s'étoit pas étenduë jusques à son cœur, & que le désir de sauver les habitans de Révan m'a fait voir avec quelque joie que je donnois des chaînes à celui qui venoit pour nous charger de fers; mais, Princesse, qui m'assurera que le Roi mon peau aura les mêmes yeux pour notre Vainqueur, & que le Roi de Cars approuvera les sentimens du Prince son fils ? Cette incertitude arrête dans mon ame ceux que les vertus d'Artaxes voudroient y faire naître. Victime de l'état & soumise aux volontés d'un pere, je ne

reux regarder ce Prince que
me un ennemi généreux, à qui
e dois accorder que la justice
les grands cœurs ne peuvent
ser à ceux-mêmes qu'ils ont
de haïr. Pour vous, ma chere
mnie, continua-t'elle en l'em-
sant, il n'en est pas ainsi du sort
peut vous être préparé, si l'a-
é vous a fait ouvrir les yeux sur
ecrets sentimens du Prince de
s, celle que j'ai pour vous ne
les a pas fermez sur les actions
face. Ce vaillant Inconnu, à qui
publie qu'Artaxes doit la vie,
paru trop frappé de vos char-
pour douter de votre triom-
, & j'oserois présumer que vous
seriez pas insensible, s'il étoit
digne de vous par sa naissan-
u'il l'est en effet par les belles
ités dont il brille. La charman-
'rincesse de Cappadoce ne put
pêcher de rougir à ce discours,
uoiqu'elle n'eût ouvert cet en-
ien que pour avoir occasion
ancher son cœur, le titre d'In-
nu qu'avoit Arsace ranimant
erté qui lui étoit naturelle, lui
 fit

fit sentir quelque chagrin de la pénétration d'Azalinde ; mais surmontant ce mouvement involontaire : il est vrai, lui répondit-elle, en baissant les yeux, que si le Ciel avoit fait naître Arsace d'un rang égal au mien, je le préfererois à tous les Rois de l'Univers, & que je m'applaudirois d'en avoir fait la conquête ; mais continua-t'elle en soupirant, on ignore, dit on, quelle est son origine ; il en fait lui-même un profond mystére, & je ne suis pas moins sévere sur mes sentimens, que vous l'êtes sur les vôtres : si vous craignez de les pousser trop loin pour l'héritier de deux grands Royaumes, jugez, Princesse, quelle contrainte je me dois imposer, en ne voyant dans Arsace qu'un Inconnu, qui ne tire peut-être tout son éclat que de son courage & de sa valeur. Cette pensée saisit de telle force Félimnie, qu'elle en répandit des larmes ; la belle Princesse de Révan y mêla les siennes, & s'embrassant l'une & l'autre : J'avois raison, chere Félimnie, dit Azalinde, de redouter la

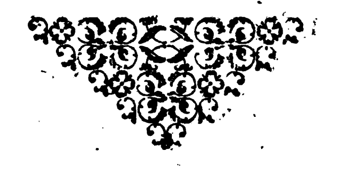
gé-

générosité de nos Vainqueurs, mais du moins qu'ils ignorent a jamais l'étenduë de leur victoire; & si nous ne pouvons diminuer dans nos cœurs les tendres mouvemens qu'ils font naître, augmentons, s'il se peut, dans le leur, l'estime & le respect qu'ils nous doivent. Félimnie avoit l'ame trop haute pour ne pas approuver un si sage conseil, & ces deux belles Princesses, qui par cette conformité de sentimens, étoient devenuës plus hardies à se les communiquer, après s'être fait une confidence réciproque de leurs plus secrettes pensées sur le penchant qui leur parloit en faveur des deux jeunes Héros dont elles étoient adorées, s'affermirent si parfaitement dans la résolution de les sacrifier à leur devoir, que les Princes qui les surprirent dans cet entretien, ne purent avoir la satisfaction de penser qu'ils en avoient fait tout le sujet.

Mais si les Princesses de Révan & de Cappadoce eurent le pouvoir de cacher le secret de leurs ames, les deux Guerriers qui par respect

avoient imposé silence à l'ardeur de leur flamme, & qui par une délicatesse digne de la noblesse de leurs sentimens, regardoient comme un crime de la faire éclater dans un tems où celles qui en étoient les objets pouvoient les accuser de vouloir profiter de leur captivité, n'eurent pas la force de contraindre leurs regards à suivre une loi si severe, & tandis que leurs bouches ne parloient que de troupes, d'armée, de politique, & du départ qui se devoit faire le surlendemain, leurs yeux s'exprimoient d'une maniere bien differente, & tinrent un langage si tendre, qu'Azalinde & Félimnie ne purent douter de la violence de leur amour, & de la gêne qu'ils se faisoient. Bien loin que cette conduite leur fût contraire, elle ne fit qu'augmenter leur bonheur, ils n'en parurent que plus dignes d'être aimez: Azalinde souhaita d'être le lien de la paix, & Félimnie fit des vœux ardens pour que l'aimable Arsace fût d'un sang qui l'empêchât de rougir du choix de son cœur. Ce

Ce fût avec de pareils ſentimens de part & d'autre que chacun ſe prépara à quitter la Ville de Révan, & qu'après un voyage heureux où l'amour toûjours guidé par la diſcrétion, le reſpect, le devoir & la vértu, toutes ces illuſtres perſonnes arriverent à la Cour du Roi de Cars qui leur avoit fait préparer une entrée conforme à ce qu'il devoit à la valeur des Vainqueurs, ainſi qu'au rang des Vaincus.





SUITE DES EVENEMENS IMPREVUS.

CENTIEME NOUVELLE,

TANDIS que le Prince Artaxes & l'inconnu Arface s'efforçoient d'adoucir aux Princeſſes Azalinde & Félimnie les fatigues du voyage, & qu'ils ne perdoient aucune des occaſions qui pouvoient les aſſurer de leur amour ſans l'exprimer de vive voix; le Roi de Cars informé par ſes Généraux de tout ce qui s'étoit paſſé à l'Armée, ſe préparoit à recevoir en triomphe les deux jeunes Héros qui venoient de lui ſoumettre l'Empire de Révan, le Prince Artaxes en lui envoyant

voyant

voyant le Monarque ne lui avoit détaillé sa victoire que pour mieux relever la valeur d'Arsace ; & sa modestie naturelle se joignant à l'amitié qu'il sentoit pour ce brave Inconnu, il s'étoit entierement oublié lui-même dans ses Lettres au Roi son pere, & sans faire aucune mention de ses propres actions, il n'avoit attribué le bonheur de ses armes qu'à la prudence de ses Lieutenans & au courage intrépide de son ami ; & il en avoit fait un portrait qui marquoit si bien son estime & sa tendresse, que Narbatte sur son récit sentoit une vive impatience de le connoître. La Reine Mélisée n'en avoit pas moins, & trouvant dans son ame une secrette satisfaction de pouvoir diminuer la glore d'Artaxes dont elle haïssoit la vertu en augmentant celle d'Arsace; elle répétoit sans cesse qu'on devoit à cet Etranger le salut de l'Etat, puisque sans lui le Prince de Cars & tout le Royaume auroient été soumis au Roi de Révan.

Ce Monarque lui-même aidoit aux louanges que la Cour & la Vil-

le donnoient à ses Vainqueurs, en racontant les actions de valeur qu'ils leur avoient vû faire. Ce Roi n'avoit point été traité à la Cour de Cars en prisonnier; Artaxes de qui l'amour pour Azalinde donnoit de nouvelles forces à sa générosité naturelle, n'avoit pas oublié de faire entendre au Roi son pere qu'il étoit de sa gloire d'user de sa victoire avec moderation, en rendant au Roi de Révan ce qui étoit dû à Sa Majesté Royale, & qu'il devoit l'obliger à se reconnoître son tributaire, bien moins par la force de ses armes, que par celle de sa douceur & de sa clémence.

Narbattre qui se portoit volontiers à la magnanimité, quand les passions ne l'aveugloient pas, n'avoit point hesité à suivre ce conseil généreux; & jugeant qu'il pouvoit faire une paix avantageuse avec le Roi de Révan par l'alliance du Prince de Cars & de la Princesse Azalinde, & que ce mariage acheveroit de le rendre un des plus puissants Rois de l'Armenie, il avoit çû son prisonnier avec tous les hon-

honneurs qu'il eût pû attendre de ses propres Sujets, lui avoit donné un superbe Appartement dans son Palais avec toutes les apparences d'une entiere liberté, n'ayant des Gardes que sous prétexte de lui faire plus d'honneur; il étoit des plaisirs & des amusemens de la Reine, qui n'épargnoit rien dans de pareilles occasions pour étaler aux yeux des Etrangers sa magnificence & l'éclat de la grandeur Royale. Une semblable réception avoit si bien adouci au Roi de Révan la perte d'une Bataille qui paroissoit avoir décidé de celle de ses Etats, qu'il l'avoit presque oubliée, ou s'il s'en souvenoit, ce n'étoit que pour témoigner à son généreux Ennemi le regret de se l'être attiré, en lui refusent un tribut qu'il trouvoit encore plus légitimement acquis par la façon dont le Vainqueur usoit de sa victoire, que par le principe de politique qui l'avoit établi depuis près d'un siéle.

Le Roi de Cars charmé d'avoir forcé ce Monarque de joindre l'estime & l'admiration à la crainte de

ses armes, voulant achever de gagner son cœur, ne fut pas plûtôt informé que le Prince s'avançoit avec les Princesses de Révan & de Cappadoce, que pour leur épargner la douleur de servir au triomphe qu'il préparoit à ce jeune Héros, il lui envoya ordre de suspendre sa marche, & de confier Azalinde & Félimnie aux soins de Thamés, pour les conduire dans la Ville, lui commandant de faire en sorte qu'elles arrivassent sans apparat avec peu de monde, & dans l'obscurité de la nuit, afin que le peuple amateur des nouveautez ignorant leur arrivée, ne pût insulter à leur infortune par les marques d'une joye indiscette. L'amoureux Artaxes sentit toute la conséquence d'une telle précaution, & cette attention du Roi son pere en faveur de ces belles Captives, en augmentant pour lui son respect & son attachement, lui donna une si douce espérance sur les suites de cette Guerre, qu'il ne put s'empêcher de la communiquer à son cher Arsace. Ce jeune Guerrier qui malgré les discours de Thamés

ne prévoyoit point qu'il fût jamais en état d'obtenir Félimnie, entra dans la joye de son ami, sans en avoir pour lui-même; & quoi que le Prince lui pût dire pour l'assurer qu'il ne consentiroit point à la paix que les Princesses n'en fussent le gage, il lui fut impossible de livrer son ame à de si flatteuses idées: cependant l'un & l'autre ayant fait entendre aux Princesses la necessité de se séparer, elles y consentirent avec d'autant plus de joye qu'elles avoient été informées par le Roi de Révan que l'on n'en agissoit ainsi que par considération pour elles, & qu'elles étoient attenduës avec impatience du Roi & de la Reine de Cars, qui se préparoient à les recevoir avec autant d'amitié que de magnificence.

Azalinde & Félimnie avoient trop de pénétration pour ne pas voir que tant d'attentions étoient une suite de celles que leurs jeunes Vainqueurs avoient eûës pour elles; & les joignant à leurs respects, à leur discrétion & aux honneurs qu'ils leur avoient fait rendre sur la

route, elles en sentirent redoubler leur estime, & le desir d'être obligez à leur en marquer leur reconnoissance; elles s'étoient conduites dans ce voyage avec tant de sagesse & de prudence, que sans témoigner aux Princes ni mépris ni rigueurs elles ne leur avoient laissé rien entrevoir des tendres sentimens qu'ils leur avoient inspirez; mais au moment de s'en séparer pour aller joindre le Roi de Révan, l'incertitude & l'ignorance dans laquelle elles étoient des articles d'une paix qu'elles ne doutoient point qui ne se fît, les rendit malgré elles d'une tristesse & d'une inquiétude dont leurs illustres Amans ne tarderent pas à s'appercevoir. Comme c'est le propre des passions de craindre & de s'allarmer des plus foibles apparences, bien loin de se flatter que ce changement fût cause de l'appréhension de n'être pas unies aux seuls objets qu'elles trouvoient dignes d'elles, Artaxes & l'inconnu Arsace se figurérent qu'elles n'envisageoient qu'avec effroi une alliance qui les forceroit d'aimer ceux qu'el-

les ne pouvoient regarder qu'avec des yeux ennemis ; cette pensée s'imprima de telle ſorte dans le fond de leurs cœurs, & la douleur qu'elle y jetta fut ſi vive qu'elle l'emporta ſur la réſolution qu'ils avoient priſe de ne déclarer leur amour que par leurs ſoins, leurs reſpects & leurs ſervices ; quel que fût cependant le déſir qu'il ſentoient d'être éclaircis de leur ſort, la crainte d'offenſer leurs belles Captives par un aveu qui ne pouvoit être que téméraire dans la conjoncture préſente, les retenoit encore lorſque le hazard leur fit naître une occaſion de rompre le ſilence, qui ſans bleſſer ce qu'ils devoient aux Princeſſes, leur fit connoître une partie de leurs ſentimens; les derniers ordres du Roi de Cars avoient trouvé le Prince dans la Ville d'Arceſſa, qui tiroit ſon nom du fameux Lac connu ſous celui d'Arethuſe, où voulant rafraîchir ſes Troupes & laiſſer repoſer les Princeſſes, il avoit réſolu de ſéjourner juſqu'à ce qu'elles partiſſent pour la Capitale. Quelques jours avant qu'elles en priſſent la route la

Princeſſe Azalinde reçut une lettre du Roi ſon pere, au moment que les Princes & les principaux Officiers de l'Armée entroient dans ſon Appartement; & comme elle affectoit de remplir tous les devoirs des priſonniers de Guerre, elle la préſenta au Prince Artaxes ſans l'ouvrir & le pria de la lire, perſuadée que le Roi de Révan avoit trop de prudence pour lui rien écrire dans la ſituation où elle étoit qui ne pût être vû de ſon ennemi. Le Prince de Cars qui ne négligeoit nulle occaſion de lui marquer ſon reſpect, la lui rendit en la ſuppliant de ſe ſouvenir qu'elle étoit libre, & qu'il ne ſe croiroit jamais aucun droit ſur ſes actions: La belle Princeſſe de Revan qui voyoit devant elle une partie des Généraux de l'Armée, craignant que la déference que lui témoignoit Artaxes ne fît tort à ce Prince dans l'eſprit de ces vieux Guerriers, plus ſévéres obſervateurs des loix de la Guerre que de celles de la politeſſe, & qu'ils ne les ſoupçonnaſſent d'intelligence, reprit les tablettes du Roi de Révan, & ſe tournant vers

Tha-

Thamés qui étoit derriere elle : Brave Thamés, lui dit-elle en souriant, il ne me suffit pas que le Prince de Cars soit assuré de ma bonne foi, il faut encore que ceux qui ont aidé à nous vaincre en soient convaincus ; ainsi continua-t-elle en lui donnant la lettre, lisez à haute voix ce que me mande le Roi mon pere.

Le vieux Guerrier qui s'attachoit moins à la délicatesse de cette dispute qu'à l'honneur d'obéïr promptement à la Princesse, ouvrit les tablettes & lut hautement ces paroles :

A la Princesse de Re'van.

Bénissons notre défaite, ma chere Azalinde, puisqu'elle nous fait acquerir un bien qui l'emporte sur tous les Trônes de l'Univers en nous assurant une éternelle alliance avec nos illustres Vainqueurs, la valeur & les vertus du Prince de Cars ont fait une trop vive impression sur mon ame pour croire que la vôtre y puisse être insensible ; ainsi j'espere que vous vous verrez avec joye le gage d'une paix qui me rend la couronne, & que vous ap-

apporterez à la Cour de Cars un cœur soumis aux volontez de votre pere & de votre Roi; si je disposois des Empires comme de votre main, la Princesse de Cappadoce prouveroit au vaillant Arsace combien je lui suis redevable de m'avoir fait perdre la Bataille.

LE ROI DE REVAN.

Il est impossible de bien exprimer l'effet que cette lecture produisit dans le cœur de tant de personnes differentes, l'étonnement & la confusion des Princesses, la joye d'Artaxes, le trouble d'Arsace & la satisfaction de ceux qui étoient présens, formérent un spectacle si frappant, que les plus désinteressez en furent saisis d'admiration; les premiers mouvemens de ces illustres personnes ne se manifesterent d'abord que par un profond silence, dans lequel chacun sembloit attendre qu'un autre le rompît pour faire éclater ses sentimens; mais quoique la Princesse de Revan eût l'esprit du monde le plus vif, elle étoit si confuse d'avoir obli-

gé Thamés à lire cette Lettre, dans la confiance qu'elle ne renfermoit rien de conséquence, qu'elle resta un tems considérable sans oser lever les yeux. Félimnie étoit dans le même embarras, & le respect retenant les deux Princes, ils se contentoient de fixer leurs regards sur leurs Princesses sans chercher à les faire parler, lorsque les Officiers de l'Armée ennuyez de cette contrainte firent enfin éclater leur joye en applaudissant hautement à l'union du Prince & de la Princesse.

Artaxes jugeant en ce moment qu'il n'en pouvoit trouver un plus favorable pour sortir de son incertitude, prit le tems du murmure de tant de voix pour s'approcher d'Azalinde, & mettant un genou en terre: Vous opposerez-vous seule, Madame, lui dit-il, au bonheur dont me flatte le Roi de Révan, & me punirez-vous d'avoir devancé le projet des Monarques à qui nous devons le jour, par le plus ardent & le plus parfait amour qui fût jamais; la belle Princesse de Révan un peu remise par cette action tendre & sou-

ſoumiſe, le regarda en rougiſſant & l'obligeant à ſe relever: Non, Seigneur, lui dit-elle, il ne ſeroit pas juſte de faire retomber ſur vous une faute qui ne vient que de mon imprudence; je devois mieux profiter de votre confiance, & c'eſt pour m'en punir moi-même que je veux bien vous déclarer qu'Azalinde ne ſe regardera point comme une victime de l'Etat en obéiſſant au Roi ſon pere: Ah! Princeſſe, s'écria l'amoureux Artaxes tranſporté de joye, ce charmant aveu doit-il vous tant coûter pour vous l'impoſer comme une peine, & ſi je ſuis aſſez fortuné pour n'être point haï? Seigneur, reprit la Princeſſe en l'interrompant & en ſe levant pour paſſer dans ſon cabinet: contentez-vous de ce que j'ai dit, ſoyez ſatisfait de tous vos triomphes, & cédez un inſtant à l'excès de ma confuſion. Artaxes ſe ſoumit à cet ordre, & remarquant effectivement que ſon embarras augmentoit en voyant tant de regards attachez ſur elle, il lui donna la main & la conduiſit juſqu'à la porte du cabinet où elle le pria
de

de ne point entrer. Tandis que cette conversation se passoit entre eux, Arsace n'étoit pas moins occupé auprès de la Princesse de Cappadoce, il étoit appuyé sur le dos de son fauteüil, & lorsqu'il vit le Prince de Cars aux pieds d'Azalinde, & que tous ceux qui étoient dans l'appartement s'étoient mis par respect à une distance assez éloignée pour ne rien entendre de leur entretien :

Artaxes est heureux, dit-il à Félimnie, il peut mettre des couronnes aux pieds de ce qu'il aime, & l'infortuné Arsace n'a que des vœux pour son partage : ces paroles prononcées d'un ton plein de douleur & d'amertume, tirerent la jeune Princesse de sa rêverie, & la toucherent si vivement qu'elle ne put resister au desir de lui donner quelque consolation, elle avoit de grands yeux noirs, tendres & languissans, & qui parloient facilement le langage qu'elle vouloit leur faire tenir, elle les tourna sur Arsace, leur donnant toute la liberté qu'elle n'osoit prendre de vive voix : On ne fait point de vœux, lui dit-elle,

pour la grandeur ou la félicité de ce que l'on haït, souhaiter que quelqu'un soit Roi c'est l'en trouver digne; le Roi de Révan, reprit-il, me fait beaucoup d'honneur; mais les couronnes qu'il souhaiteroit que j'eusse ne sont pas ce que je voudrois le plus mériter. Quoique les Empires dont il désireroit disposer en faveur du vaillant Arsace, répondit elle, ne tirassent leur éclat que de ses propres vertus; comme ils l'approcheroient de plus près de ce qu'il voudroit mériter, il ne peut sans ingratitude n'être pas content des vœux que nous formons pour sa félicité. Comme en achevant ces mots elle s'apperçut qu'Azalinde se retiroit, elle se leva pour la suivre, dans l'intention d'éviter la réponse d'Arsace; mais malgré sa précipitation il eut encore le tems de lui dire que puisqu'elle vouloit bien joindre ses vœux à ceux du Roi de Révan, il osoit esperer des Dieux & de son épée le sort le plus glorieux.

Les regards de la Princesse de Cappadoce ne détruisirent point cette espérance, & quoique cet éclair-

éclairciſſement de part & d'autre, ne fût pas pouſſé auſſi loin que ces jeunes heros l'euſſent déſiré, ils ne laiſſerent pas d'en être ſatisfaits, ils n'eurent pas plûtôt quitté les Princeſſes que Thamés & les autres Géneraux vinrent les joindre pour prendre part à la joye d'Artaxes & à la juſtice, que le Roi de Révan rendoit à la valeur d'Arſace. Comme perſonne n'avoit entendu leur converſation, & que qui que ce ſoit ne doutoit que ce guerrier ne fut auſſi grand par ſa naiſſance, que par les belles qualitez dont il briloit, chacun s'empreſſa de lui faire la cour; mais Artaxes & lui, moderant les ſecrets tranſports qu'un deux eſpoir leur faiſoit naître, repondirent avec tant de modeſtie & de circonſpection, que ceux même qui étoient le plus dans leur confidence furent obligez d'imiter leur prudence, & de ceſſer des félicitations qui n'avoient encore pour baſe que de foibles conjectures.

Cependant depuis ce jour juſqu'à celui du départ des Princeſſes, leurs illuſtres Amans en reçurent

toutes les marques d'eſtime, & de confiance, que le devoir & la vertu leur permettoient de leur donner. Artaxes fut aſſuré que la belle Azalinde ne s'oppoſeroit pas à ſon bonheur, & Félimnie ne dédaigna pas de faire entendre au brave Arſace que s'il étoit Roi, elle le préféreroit à tous ceux de la terre, ou que ſi ſa main pouvoit être le prix des vertus d'un ſimple Chevalier, elle n'héſiteroit point à faire ſa felicité; ce vaillant Inconnu avoit l'ame trop fiere & trop haute pour vouloir en exiger davantage, la gloire étoit ſa paſſion dominante, c'étoit d'elle ſeule que les autres tiroient leur origine; les qualitez merveilleuſes de la Princeſſe de Cappadoce jointes à ſa beauté avoient touché ſon cœur; mais s'il lui eût trouve trop de facilité à l'aimer, ſans le mieux connoître, ou trop de mépriſe pour ſa flamme, parce qu'elle ne le connoiſſoit pas, il ne lui auroit rendu que ce qu'il devoit à ſon rang, ſans y mêler des ſentimens plus vifs. La généreuſe bonté de cette Princeſſe, qui ſans s'écarter de la ſageſſe la

plus

rlus févere, l'avoit portée à lui don-
ler son estime tout inconnu qu'il
toit, & à lui souhaiter une naissan-
e qui pût autoriser son choix, joi-
nit à son amour une si parfaite ad-
niration pour son caractere qu'il s'y
ttacha autant comme ami vérita-
le, que comme amant passionné;
: comme cètte Princesse avoit un
rt singulier pour s'attirer la con-
ance de ceux qu'elle trouvoit di-
nes de la sienne, elle sçut si bien mé-
ager l'empire qu'elle prenoit cha-
ue jour sur Arsace, qu'elle tira de
bouche l'aveu de ce qu'il sçavoit
: sa naissance, & ce que Thamés
i en avoit dit. Cette confidence
: fit qu'augmenter les sentimens
i'il lui avoit inspiré; mais ne lui
issant voir que ceux d'une amie,
le le consola, l'encouragea à sui-
'e les conseils du vieux Guerrier,
lui promit que si la paix se faisoit
.r l'hymen d'Artaxes avec Aza-
ide, elle engageroit cette Prin-
sse à se servir de l'autorité de son
oux, pour obliger Thamés à par-
r plus clairement.

Telle étoit la situation des es-
prits,

prits, lorsque le Prince Artaxes jugeant que ces illustres Captives étoient en état de partir, & voulant hâter le moment qui devoit décider de son sort, les remit sous la conduite de Thames, avec l'ordre exprès de ne les faire entrer que de nuit dans la Ville ; ce commandement fut exactement suivi & peu de jours après leur départ d'Arcessa elles arriverent aux flambeaux dans la capitale. La Reine Melisée accompagnée de toutes les Dames de sa Cour, fut au-devant d'elles par-delà les portes de la Ville ; cette Princesse étoit seule dans son char, celles de Révan & de Cappadoce ne furent pas plutôt instruites que c'étoit elle, qu'elles firent arrêter de leur, la Reine de Cars en fit autant, & voyant qu'elles avoient dessein de mettre pied à terre elle les en empêcha, en faisant approcher son char du leur, de façon qu'elles ne pouvoient en sortir que pour entrer dans le sien, & leur ayant tendu les bras avec tendresse, elles furent forcées de laisser les formalitez respectueuses pour ré-

répondre à ses caresses, la Reine fit prendre place dans son char, & tout le cortege prit le chemin du Palais, sans que le peuple crût autre chose, sinon que Mélisée avoit été se promener hors de la Ville, & qu'elle en revenoit, & comme elle n'étoit pas aimée, il ne s'empressa point à se ranger sur son passage.

Le Roi de Cars & celui de Révan les reçurent au bas d'un superbe escalier qui conduisoit à l'appartement de la Reine, les jeunes Princesses voulurent se jetter aux pieds des deux Rois; mais ils s'y opposerent également, & comme cette entrevûë avoit tiré des larmes aux deux partis, le Roi de Révan voulant les essuyer, prit Azalinde par la main & la presentant à Narbatte: Ma fille, lui dit-il, voilà votre pere & voilà votre mere, en lui montrant Mélisée, un bonheur aussi grand doit tarir pour jamais la source de nos pleurs: Oüi, belle Princesse, dit alors le Roi de Cars, je ne vous plus qu'un véritable ami dans le Roi de Révan, & qu'une fille en vous qui va faire la felicité

de mes Sujets, & du reste de ma vie.

Je rends graces, Seigneur, à la bonté des dieux, repondit Azalinde d'un air sage & modeste, d'avoir réuni les deux plus grands Monarques de l'Asie, & mon cœur partage entre eux avec joie, les titres respectueux & tendres, que permettent le sang, la nature, & la reconnoissance: Pour vous, Princesse, reprit le Roi de Cars, en s'adressant à Félimnie, j'ose vous assurer que vous mêlez un peu d'amertume à ma joye par le regret de n'avoir pas encore un fils pour vous l'offrir, & qu'il m'eût été bien doux d'unir à ma famille la charmante Princesse de Cappadoce: Je ne suis point insensible, Seigneur, lui répondit elle en rougissant, à l'honneur que vous me faites; mais il n'est pas besoin pour m'attacher à vous, d'un motif plus pressant que les nœuds qui me lient à la Princesse de Révan, son bonheur fait le mien, & je respecterai toûjours comme un pere, le grand Monarque qui veut devenir le sien.

Après ces témoignages réciproques

ques d'estime & de concorde, toute cette auguste compagnie se rendit dans l'Appartement de la Reine où cette Princesse présenta à celles de Révan & de Cappadoce les Dames & les Seigneurs de sa Cour; le cruel Pharmate Lieutenant du Royaume d'Aziris & dont j'ai parlé au commencement de cette Histoire y étoit arrivé depuis peu; favori de Mélisée, soumis à ses volontez & redouté de la plus grande partie des Courtisans, il fut le premier dont cette Reine fit l'éloge; mais quoiqu'elle y employât toute son éloquence, & que la beauté d'Azalinde eût frappé le cœur de ce fier Guerrier & triomphé de sa ferocité; cette Princesse & celle de Cappadoce n'y purent rien trouver qui les contraignît à dompter l'aversion qu'elles sentirent pour lui dès cette premiere entrevûë; & comme elles ne le connoissoient point assez pour se rendre raison d'une haine qui n'avoit nulle apparence de fondement, elles ne douterent point qu'elle n'eût son principe dans cette secrette antipatie que ressentent les ames

vertueuses à l'approche de celles qui leur sont opposée par le nombre des vices qui les environnent, & persuadées qu'elles ne pouvoient haïr si promptement que ce qui étoit véritablement haïssable, elles cherchèrent moins à vaincre leurs sentimens qu'à les cacher à la Reine de Cars, qui par ses discours affectez & la fausse douceur dont elle croyoit couvrir l'insupportable fierté qui régnoit dans toutes ses actions, n'avoit pas fait naître dans leurs cœurs des dispositions plus favorables que Pharmate; cependant la situation des affaires présentes exigeant plus de politique que de sincerité, elles ne firent voir que bonté, que grandeur d'ame & qu'affabilité à ceux qui leur furent présentez; leur beauté, leur esprit & leur modestie leur gagnerent tous les cœurs, & malgré la crainte qu'inspiroit Mélisée, chacun bénit hautement une alliance qui leur destinoit Azalinde pour Reine, & qui leur faisoit connoître une Princesse aussi charmante que l'étoit Félimnie.

Plusieurs jours se passerent de la

for-

forte, pendant lesquels la Ville & la Cour de Cars se préparerent à récevoir les Princes avec tous les honneurs que méritoit la gloire qu'ils venoient d'acquérir. Azalinde & Félimnie extrêmement sensibles à l'attention qu'avoit eu le Roi Narbatte de vouloir qu'elles fussent spectatrices du triomphe d'Artaxes sans y être comprises, lui en témoignerent leur reconnoissance en s'interessant avec joye à tout ce qui pouvoit servir à le rendre plus éclatant; elles inventérent des Fêtes, des Jeux & des Mascarades où la magnificence, le goût & la galanterie se disputérent également l'avantage & donnerent de nouveaux sujets de les admirer: Pharmate que l'amour venoit d'attacher au Char d'Azalinde en sentit augmenter sa passion de telle sorte, que toute la Cour s'en apperçut; & comme on le connoissoit pour un homme de sang & de carnage, & qu'on ne croyoit pas qu'il fût capable d'un sentiment si tendre, on ne fut pas plûtôt convaincu qu'il aimoit la Princesse de Révan, qu'il devint le

sujet de toutes les conversations & l'objet des railleries des Dames de la Cour, qui ne se figurant aucune conséquence pour Artaxes d'avoir un semblable Rival, se divertirent sans ménagement de la défaite de ce vieux Guerrier; mais Azalinde trouvant dans cet amour un juste motif à sa haine, ne put voir sans colere l'audace de cet homme, & si l'espoir d'en être débarassé par le retour du Prince ne l'eût arrêtée, elle lui eût donné des marques visibles du mépris qu'il lui avoit inspiré. Le cruel Pharmate élevé & nourri dans les horreurs de la Guerre, naturellement barbare & sanguinaire, sentoit pour la premiere fois les traits de cette passion; mais bien loin que l'amour changeât son caractere, ce fut lui qui changea le caractere de l'amour; furieux de sa propre foiblesse, il ne songea qu'à s'en vanger sur l'objet qui l'avoit causée, en l'arrachant à l'illustre Rival qu'il ne doutoit point qui lui fût préféré, bien plus par goût que par politique; lors la paix lui parut injuste, Artaxes lui devint odieux, & les plus af-

feux projets s'offrirent à sa pensée ; pour satisfaire à la fois sa haine & son amour. Ces differens mouvemens étoient trop familiers à la Reine de Cars pour ne les pas reconnoître dans les autres, elle pénétra facilement une partie de ceux de Pharmate ; mais ne se conduisant que selon les occasions, & ne sçachant point encore ce qui lui seroit le plus avantageux ou de réprimer la témérité de son favori ou de l'appuyer, elle voulut attendre à se déterminer qu'elle eût vû cet Arsace, qui sans le connoître lui donnoit une sorte d'inquiétude dont elle ne pouvoit déméler la cause, espérant que si cet Inconnu étoit telle qu'elle le souhaitoit, elle s'en feroit un bouclier contre l'autorité d'Artaxes ; l'ambition de Pharmate & les desseins du Roi de Cars en faveur de la Princesse de Révan, son désir insatiable de commander & d'être seule arbitre du destin des peuples & des Rois, l'irritant contre son épouse, ses alliez, ses voisins & même contre son propre fils, de qui la gloire & les vertus étoient pour e'

le autant de crimes dignes de sa colere & de sa haine.

Tandis que les passions les plus véhémentes tourmentoient Pharmate & Mélisée, que l'espérance calmoit les inquiétudes d'Azalinde, que Félimnie s'occupoit sans cesse à donner des bornes à son penchant pour Arsace, que le Roi de Cars brûloit de voir ce jeune Guerrier & d'embrasser Artaxes, & que le Roi de Révan attendoit avec impatience l'entiere exécution de la paix par l'hymen de sa fille; nos deux Héros s'avançoient à la tête de leurs Troupes vers la Ville Capitale, dans une situation d'esprit qui pour n'être pas si tumultueuse n'en étoit pas moins intéressante. Artaxes adoroit Azalinde & sentoit toute la joye d'un cœur rempli d'amour & d'espérance; mais malgré les transports où l'idée de son bonheur prochain livroit de tems en tems son ame, il ne pouvoit songer sans douleur à l'incertitude de celui d'Arsace, toute son ardeur pour la Princesse de Révan n'étoit rien à la tendresse qu'il avoit pour lui, & lorsqu'il se

re-

représentoit les réjouissances qu'on feroit pour la paix, la pompe & les plaisirs dont son union avec Azalinde seroit accompagnée, & qu'envvré lui-même de la seule pensée de sa félicité, il venoit à comparer son sort à celui de ce parfait ami, qu'il le voyoit percé du plus aigu de tous les traits de l'amour, sans espoir & sans en oser prétendre toutes les flatteuses images qu'il s'étoit formées s'évanoüissoient, Azalinde disparoissoit, & ce généreux Prince ne voyoit plus dans son cœur qu'Arsace infortuné, qu'Arsace gémissant, & le seul homme de toute l'Armenie à qui son bonheur ne pouvoit apporter ni joye ni consolation.

Arsace de son côté trop sage pour désirer que Félimnie répondît à son amour au mépris de son rang & de sa gloire, & cependant trop amoureux pour ne pas souhaiter d'en être aimé, ne sçachant qu'espérer ou craindre sur la naissance dont on l'avoit flatté, ni de quel œil il seroit regardé à la Cour de Cars, se trouvoit dans une confusion de pensées

plus accablantes les uns que les autres ; mais lorſque par un effort de ſa raiſon il revenoit à lui-même & qu'il enviſageoit ſon état préſent ; la gloire dont il étoit couvert, l'amitié d'un Prince qui lui étoit plus cher que ſa vie, l'eſtime de Félimnie, & la conſidération que lui témoignoient les principaux de l'Armée, lui paroiſſoit devoir l'occuper d'autant plus agréablement qu'il ne ſe les étoit attirez que par ſa valeur, ſes ſervices & ſa vertu, ſans que l'éclat d'une haute naiſſance ou d'un nom fameux y eût eu quelque part ; de là réfléchiſſant à la reconnoiſſance qu'il devoit à tant d'illuſtres perſonnes, qui ne voyant en lui qu'un ſimple Chevalier, ne laiſſoient pas de lui accorder les honneurs qui ne ſont dûs qu'aux Princes, il effaçoit de ſon eſprit toutes les idées obligeantes, pour ne ſe livrer qu'à celles qui lui repréſentoient la félicité dont le Prince de Cars alloit jouir ; ainſi l'on peut aſſurer qu'Artaxes s'affligeoit pour Arſace, & qu'Arſace ſe réjoüiſſoit pour Artaxes.

Il étoit difficile que des mouve-

mens si peu communs se tinssent toûjours cachez dans le fond de leurs cœurs, & qu'ils ne se demandassent pas raison l'un à l'autre de ce qui causoit la mélancolie de celui qui devoit être content, & l'air de satisfaction de celui qui n'avoit nul sujet d'en espérer; ils marchoient à côté l'un de l'autre, & comme si leurs chevaux avoient eu dessein de se conformer à leurs secrets sentimens, & qu'ils craignissent de les interrompre en suivant leur ardeur naturelle; ils s'efforçoient de la modérer en rendant leurs pas lens & mesurez: Arsace fut le premier qui rompit le silence, que leur profonde rêverie leur avoit fait observer un assez long espace de chemin, sans presque s'appercevoir qu'ils l'avoient fait. Un mouvement involontaire ayant porté ses regards sur le Prince de Cars, il remarqua tant de tristesse dans les siens, que ne pouvant déguiser sa surprise: Eh ! quoi, Seigneur, lui dit-il en soûriant, est-ce ainsi que doit être le Vainqueur du Roi de Révan & l'heureux Amant de la Princesse, A-

zalinde : Ah ! mon cher Arſace, lui répondit Artaxes en le regardant à ſon tour, quels noms me donnez-vous ? Puiſſé-je me les attribuer avec juſtice où vous êtes, ne vous dois-je pas la victoire ? & puis-je être heureux même avec Azalinde, ſi vous ne pouvez l'être avec Félimnie ? croyez-vous m'être ſi peu cher que je mette quelque différence entre votre bonheur & le mien ? Non, Arſace, continua-t-il en ſoupirant, non la tendreſſe & la foi de la Princeſſe de Révan toutes précieuſes qu'elles me ſont ne peuvent me rendre content ſi vous ne l'êtes pas, & je me ſens tout prêt à les refuſer ſi l'on ne vous accorde la Princeſſe de Cappadoce ; voilà le ſujet de ma triſteſſe & de ma rêverie, & j'avouë que dans l'état où je vous crois j'ai peine à comprendre l'air de ſatiſfaction qui brille dans vos yeux.

Je ſerois bien ingrat, Seigneur, reprit Arſace, ſi lorſque vous oubliez pour moi, les plaiſirs qui vous attendent, & que vous en effacez les flatteuſes images pour ne vous occuper que de mon infortune ; je

ne vous ſacrifiois pas tout ce qu'elle peut avoir de rigoureux pour ne ſonger qu'à ce qui va vous rendre heureux ; c'eſt cet objet, Seigneur, qui détruit dans le fond de mon cœur, tous ceux que m'offrent mes malheurs, & qui répand ſur mon viſage cet air de contentement qui vous étonne, je ne vous le cache point, j'adore Félimnie ; mais cet ardent amour ne ſçauroit l'emporter ſur la tendre amitié que je vous ai voué, elle eſt née avec moi, ceux de qui je tiens le jour ont mis au nombre des vertus qu'ils ont eu ſoin de m'inſpirer, la douce neceſſité d'aimer le Prince Artaxes, & la gloire d'en être aimé, un ſecret penchant ma fait ſuivre leurs ordres, & la mort ſeule peut arrêter le cours d'une tendreſſe ſi parfaite, je puis vivre pour vous ſans poſſeder d'empire, & je ne puis eſperer Félimnie ſans être Souverain, un mouvement d'orgueil dont j'ignore la ſource me porte à ne pouvoir aimer qu'une Princeſſe ; mais un ſentiment naturel m'entraîne vers le Prince de Cars, & quel que ſoit le ſort que le

Ciel me piépare, je sens qu'il me sera toûjours plus facile de supporter les malheurs qui ne regarderont que moi, que ceux qui troubleroient votre felicité; il est aisé de juger si de pareils sentimens toucherent Artaxes, les siens y étoient trop conformes pour que son ame y fût insensible, ses entrailles en furent émuës; son cœur naturellement tendre ne put résister aux mouvemens qu'une douce joye y fit naître, en le forçant de la faire briller dans ses yeux au travers du cristal de quelques larmes qui sembloient n'en vouloir couler que pour mieux caracteriser le motif qui les excitoit, il s'approcha d'Arsace, autant que son cheval le lui put permettre, & lui prenant le main: Cher Arsace, lui dit-il en la lui serrant avec ardeur, je croirois affoiblir l'amitié qui nous unit, si je vous rendois graces des marques de la vôtre, je sens pour vous tout ce que vous sentez pour moi, aimons-nous donc, livrons-nous sans reserve à l'heureuse sympatie qui nous lie, & laissons aux dieux le soin de faire le reste.

Le vaillant Inconnu répondit à ce discours avec tous les témoignages de la plus vive reconnoissance, & ce réciproque épanchement de cœur les ayant tranquilisé, ils achéverent lui route avec un air de satisfaction qui répandit un nouvel éclat sur les graces dont le Ciel les avoit ornez, cette armée victorieuse fit alte à quelques milles de la Ville de Cars, & le Prince ayant dépêche des Couriers au Roi son pere pour l'instruire de son arrivée, comme il en avoit eu l'ordre, ce Monarque renvoya Thamés pour disposer toutes choses selon qu'il l'avoit résolu, & pour l'avertir qu'il étoit attendu avec la derniere impatience; je ne m'engagerai point dans l'exacte description de cette entrée, je dirai simplement qu'elle se fit avec toute la pompe qui se pratiquoit en ce temps-là au triomphe des Vainqueurs, excepté que les Princes ne voulurent point être dans le char, & qu'ils entrerent à cheval dans la Ville, superbement habillez, la tête & le visage découverts, n'ayant pour arme qu'un poignard

gnard à leur ceinture, leurs Ecuyers portant leurs casques, leurs sabres & leurs lances, ils trouverent un peuple innombrable sur leur passage, & dans la Ville où ils entrerent au bruit de mille sortes d'instrumens & aux acclamations de la multitude, les Rois de Cars & de Révan, la Reine & les Princesses étoient sur les balcons du Palais qui donnoient sur la principale place de la Ville, les deux Guerriers attirerent toute l'attention de cette Cour qui étoit nombreuse & magnifique : jamais les deux jeunes héros n'avoient paru plus dignes des regards de leurs Princesses, & jamais elles ne sentirent mieux qu'en cette occasion, l'empire qu'ils avoient pris sur leurs cœurs ; mais comment pourrois-je exprimer ce que cette vuë produisit sur ceux de Narbatte & de Mélisée ? le Monarque ne pouvoit detourner les yeux de dessus Artaxes & son ami, il promenoit ses regards, tantôt sur l'un & tantôt sur l'autre, & son ame attendrie par des mouvemens inconnus, ne pouvoit destinguer lequel des deux

lui

lui inſpiroit plus de tendreſſe & d'admiration. Méliſée de ſon côté irritée de la gloire du Prince & des charmes qui brilloient dans toute ſa perſonne, ne s'attacha qu'au ſeul Arſace & trouvant dans cet objet des graces qui pouvoient balancer celles de ſon fils, elle ſentit pour lui dès cet inſtant, ce que ne lui avoient jamais inſpiré la nature & l'amour; animée d'un tranſport involontaire, elle vantoit à haute voix ſa taille; ſon port majeſtueux & la beauté des traits de ſon viſage, & quoiqu'il y eût les mêmes agrémens dans la perſonne du Prince de Cars, & que chacun s'écriât ſur l'égalité qui paroiſſoit entre eux, elle s'efforçoit d'y faire appercevoir de la difference pour donner la préference au ſeul Arſace; mais malgré ſes efforts, tous les cœurs ſuivirent les ſecrettes intentions de ces deux héros, ne pouvant leur trouver que les mêmes qualitez, ils furent aimez, admirez & louez avec une égalité dont des Rivaux n'auroient pas été contens, mais qui étoit pour deux amis le triomphe le plus

parfait. Cependant ils arriverent au Palais, où ils mirent pied à terre, & s'étant promptement rendus au balcon des Rois, ils ſe jetterent aux pieds du Roi de Cars qui les embraſſa à plusieurs repriſes ſans pouvoir prononcer une parole pour exprimer la joye, la tendreſſe & le plaiſir que lui donnoit leur préſence. Méliſée embraſſa le Prince moins en mere qu'en Reine, Arſace lui baiſa la main, & reçut d'elle des éloges dont ſa modeſtie eut à ſouffrir, l'accueil du Roi de Cars l'avoit extrêmement attendri, il s'étoit ſenti une émotion extraordinaire en recevant ſes careſſes, & la ſituation où cette entrevûë l'avoit mis, ayant préparé ſon cœur aux plus douces impreſſions il fut comme entraîne vers la Reine, & lui rendit des reſpect qui tenoient plûtôt de l'amour d'un fils ſoumis & tendre que d'un étranger qui paroiſſoit à cette Cour pour la premiere fois. Le Roi de Révan & les jeunes Princeſſes furent longtemps ſans pouvoir jouir du plaiſir d'entretenir leurs illuſtres vainqueurs, Narbatte ne s'arrachant des

bras de l'un que pour le rendre à l'autre ; ce ſpectacle tira des larmes de tendreſſe de tous ceux qui y étoient preſens, & le peuple qui en avoit ſa part dans la place ſur lequel le balcon donnoit le ſignaloit par les cris redoublez & les benedictions qu'il ſouhaitoit à ces aimables Guerriers.

Enfin lorſqu'on eut aſſez reçû & rendu de careſſes, les deux amis s'approcherent du Roi de Révan & des Princeſſes qui leur firent un accueil digne de leur ſageſſe & de l'eſtime qu'ils avoient pour eux: toute cette brillante compagnie ſe rendit dans un grand ſalon qui precedoit l'appartement du Roi de Cars, & ce fut là que le Prince Artaxes prenant Arſace par la main & s'ardreſſant au Roi ſon pere : Voilà Seigneur, lui dit-il, le héros à qui vous devez la gloire de vos armes, & la vie d'Artaxes, quoique de pareils ſervices, & les rares vertus de ce vaillant Guerrier diſent aſſez d'eux-mêmes la reconnoiſſance qu'on en doit avoir, & la haute eſtime qu'on en doit faire, j'oſe encore y joindre l'ardente priere que je fais à vo-

tre

tre Majesté, de ne mettre aucune difference entre nous deux, de le traiter & de l'aimer comme votre fils, en vous protestant que quiconque ne regardera point Arsace comme mon frere, & ne lui rendra pas tous les respects que l'on croit me devoir se déclarera mon plus mortel ennemi : O mon fils, s'écria Narbatte en pressant Arsace dans ses bras mon cœur se livre avec joye à la douce loi que vous lui voulez imposer, & je ne puis mieux repondre à votre attente qu'en vous avouant que je ne sçai lequel de vous deux m'est le plus précieux. A ces mots Arsace pénétré de tendresse & de reconnoissance se jetta aux pieds du Roi de Cars ; & par un transport qu'il ne put retenir, lui baisant les mains avec ardeur : Du moins Seigneur, lui dit-il, du moins, suis-je un second Artaxes par le zele, & l'inviolable attachement que je vouë à votre Majesté.

Le Roi de Cars l'embrassa encore, & donnant de grands éloges au Prince Artaxes sur la noblesse de

ſentimens qu'il faiſoit éclater dans ſon amitié pour Arſace, il les exhorta l'un & l'autre à n'en jamais rompre les nœuds, en leur promettant de contribuer lui-même de tout ſon pouvoir à la rendre éternelle. Cependant ce Monarque jugeant bien que le Prince de Cats brûloit d'entretenir Azalinde, & que peut-être Arſace ne regardoit pas Félimnie avec indifference, leur laiſſa la liberté de ſe rendre à leur appartement où elles s'étoient retirées pour leur donner celle de lui parler ſans contrainte.

Ils s'y rendirent à l'inſtant, le Roi de Révan y venoit d'entrer avec une partie de la Cour, le fier Pharmate en étoit, & quelque dépit qu'il reſſentît d'être forcé de ceder au Prince la place qu'il avoit auprès d'Azalinde, il ne put ſe diſpenſer de s'avancer à lui pour lui rendre les reſpects qui lui étoient dûs, Artaxes ne l'avoit jamais aimé, & dans les temps qu'il avoit dû venir à la Cour. Ce Prince ne lui avoit marqué aucune diſtinction, ſon caractere ſanguinaire & ſombre

bre le lui faisant regarder comme un homme dangereux, il lui parla assez froidement, & s'étant apperçû que ce favori de Mélisée traitoit Arsace comme son égal, il en sentit redoubler son aversion, & peu s'en fallut qu'il ne la fît éclater; mais la présence des Princesses le retint, & après quelques discours generaux, chacun ayant rendu la conversation particulier selon son rang ou selon sont goût, il ne songea plus qu'au plaisir d'entretenir la Princesse de Révan. Arsace à qui la seule phisionomie de Pharmate avoit suffi pour le prévenir contre lui, ne prit pas en sa faveur de meilleurs sentimens, & s'étant approché de Félimnie, il n'eut plus d'attention que pour elle, la situation des affaires presentes donnant plus de liberté au Prince Artaxes, il eut la satisfaction d'instruire la belle Azalinde de tous les mouvemens de son cœur, sans qu'elle s'en offensât. Arsace & Félimnie qui ne pouvoient goûter la même felicité, se contenterent de se dire tout ce que l'estime & le respect permettent

tent à deux cœurs qui ne laissent guider que par les loix de la sagesse & de la raison, mais ce fut avec une si douce confiance de part & d'autre que sans sortir des bornes de la plus pure amitié, il étoit cependant facile de juger, qu'ils étoient incapables d'en avoir une semblable pour personne; la Princesse de Cappadoce lui apprit l'amour de Pharmate pour Azalinde, & le mit au fait des differens caracteres qu'elle avoit remarquez à cette Cour depuis qu'elle y étoit, elle s'étendit avec franchise sur celui de Melisée, & comme le portrait n'en étoit pas avantageux, Arsace en parut affligé, & lui avoua que malgré ce qu'il avoit appris de l'esprit de cette Reine par Thamés & les principaux de l'armée, & ce qu'elle venoit de lui en dire, il ne pouvoit arracher de son cœur les sentimens de tendresse & de respect qu'elle lui avoit inspirez du premier abord: J'ignore lui dit-il, si c'est l'attachement que j'ai pour Artaxes qui me contraint d'aimer tout ce qui a du rapport à lui, ou si la nature a mis quel-

quelque ſympatie entre l'ame de Méliſée & la mienne, mais je ſens qu'en déteſtant tous les défauts qu'on lui donne il m'eſt impoſſible de la haïr; la Reine entra comme il achevoit ces paroles, cette vûë inopinée le fit rougir, Méliſée qui jetta les yeux ſur lui dans ce moment le remarqua, & rougit auſſi, Félimnie étoit trop intereſſée à ce qui regardoit ce jeune Guerrier pour ne ſe pas appercevoir de cette eſpece de trouble; mais elle avoit trop bien étudié ſon cœur pour en former des jugemens témeraires; elle fut ſeulement ſurpriſe de la conformité qui ſe trouvoit entre les mouvemens de la Reine & les ſiens, concevant avec peine qu'un homme extrêmement vertueux pût avoir aucune ſympatie avec une femme qu'il n'ignoroit pas être ſoupçonnée de la pertedes legitimes héritiers des Royaumes de Cars & d'Aziris, cependant elle ne lui fit rien connoître de ſon étonnement, & la préſence de la Reine ayant rendu la converſation générale, chacun ne s'occupa plus [illegible]e du ſoin d'y faire briller ſon eſ[illegible] it.

Les Rois, la Reine, les Princesses & les deux Guerriers souperent en public & le vaillant Arsace eut lieu d'être content des honneurs qu'il y reçut, Artaxes & lui ne voulurent point être séparez, & pour satisfaire leur amitié, ils eurent le même appartement & les mêmes Officiers, Narbatte ayant ordonné qu'il n'y eût nulle distinction entre eux, son cœur n'y en mettant pas lui-même. Mais tandis que ce Monarque les traitoit avec tant d'égalité, la Reine trouvoit au fond de son ame une difference si considerable entre les sentimens quelle devoit avoir pour Artaxes, & ceux qu'Arsace lui avoit inspirez qu'elle en fut effrayée, quel qu'accoutumée qu'elle fût à satisfaire ses passions, celle qui s'emparoit de son cœur pour cet Inconnu, y fit naître pour la premiere fois la honte & la douleur, elle employa même un grand nombre de refléxions sur ses actions passées afin d'y puisser de sensibles raisons pour éviter le précipice où l'amour sembloit vouloir la faire tomber, en vain elle voulut se rappeller

les bontez de Narbatte, la couronne qu'il avoit mise sur sa tête, la reconnoissance qui devoit l'attacher à lui, la gloire dont elle étoit environnée, la tendresse que meritoit le Prince Artaxes, & ce qu'elle se devoit à elle-même dans un âge où l'honneur, le bien de l'Etat & celui du Roi son époux devoient seuls l'occuper, l'image d'Arsace l'emportoit toûjours sur toutes ces considerations; entraînée vers lui par un penchant invincible, elle ne voyoit plus que le plaisir d'en être aimée & de sacrifier à ce fatal objet, devoir, couronne, époux & fils, cette criminelle Princesse fut plusieurs jours dans cet état & peut-être eût-elle vaincu, si le Ciel qui vouloit la punir par le plus étrange évenement, n'eût pas mis dans le cœur d'Arsace des sentimens assez tendres pour elle, pour lui donner lieu de croire qu'ils étoient tous deux blessez du même trait.

En effet ce vaillant Inconnu ne pouvant la haïr, & croyant que plus il aimoit le fils, & plus il devoit marquer d'empressement à la mere, ré-

répandoit dans ses soins un air de zele & d'ardeur, qu'elle prit bientôt pour un violent amour, quelques entretiens particuliers semblerent encore l'en assurer, elle avoit reconnu que ce jeune Guerrier n'étoit pas sans ambition, & se flattant qu'elle se l'attacheroit par une double chaîne, en lui faisant esperer la plus éclatante situation, elle ne fut pas plûtôt persuadée qu'elle lui avoit inspiré de tendres sentimens qu'elle ne laissoit échapper aucune occasion de lui prouver l'interêt qu'elle prenoit à sa fortune; mais comme toutes ces conversations n'avoient encore roulé que sur des sujets vagues qui paroissoient n'avoir pour but qu'une protection née de la reconnoissance que meritoit le service qu'il avoit rendu, il n'avoit point porté ses idées plus loin, & se croyoit véritablement heureux d'avoir captivé la bienveillance d'une Princesse toute puissante sur l'esprit de Narbatte. Celle de Capadoce n'étoit pas dans la même sécurité; trop attentive à ce qui regardoit Arsace, aucuns des mou-

vemens de la Reine, ne lui étoient échappés, & les siens lui donnant des lumieres suffisantes sur ceux des autres, elle fut bientôt convaincuë qu'une flamme illicite étoit le principe de toutes les actions de cette femme, elle en frémit, cet illustre Inconnu lui étoit trop cher, pour ne pas trembler du péril qu'il couroit soit en aimant Mélisée, ou soit en la méprisant, elle ne doutoit point de la vertu d'Arsace ; mais plus elle connoissoit le fond de son ame, & plus l'amour de la Reine lui parut dangereux, cependant la conduite qu'elle tenoit avec ce tendre amant qui paroissoit entierement opposée au penchant secret qu'elle avoit pour lui, ne lui permettant pas de lui dessiller les yeux sur la passion de la Reine, s'imaginant que ce seroit lui déclarer la sienne que de lui découvrir celle d'une autre, & que le vrai moyen de lui faire connoître toute sa tendresse, étoit de paroître jalouse, elle ne put se résoudre à lui faire part de ses conjectures & de ses craintes, & renfermant dans son cœur son trouble & sa don-

douleur, elle se contenta de faire des vœux secrets, pour qu'Arsace sortît avec gloire de ce fatal labyrinte.

Il ne fut pas long-tems sans en appercevoir les funestes detours, un jour qu'il donnoit la main à Mélisée, pour passer à l'appartement d'Azalinde : Arsace lui dit-elle en s'arrêtant dans une galerie qu'il falloit traverser ; si le Prince Artaxes eût peri malgré vos efforts pour le sauver, vous n'en auriez pas moins gagné la bataille, & j'aurois trouvé la consolation de la perte de mon fils, dans le plaisir de pouvoir vous marquer ma reconnoissance, en vous donnant une couronne ; ces paroles accompagnées d'un regard perçant le déconcerterent, il en eut horreur ; mais s'efforçant de la dissimuler : Je ne crois pas, Madame, lui répondit il, qu'il vous eût été possible de vous consoler jamais de la perte d'un Prince aussi parfait que l'est Artaxes, & je proteste à Votre Majesté, que bien loin de gagner la bataille s'il eût péri je me serois donné la mort moi-même

si je n'avois pû la trouver au milieu de ses ennemis.

C'est pousser bien loin l'amitié, reprit elle d'un air affable, de pareils sentimens sont beaux, & j'aime à vous les voir; Mais, Arsace, il est beau de régner, sur-tout lorsqu'on en est digne: il ne vous manque qu'une Couronne; si je pouvois la donner, la refuseriez-vous de ma main? Le jeune Guerrier fut encore plus embarrassé à ce discours. Il s'apperçut alors de tout ce qu'il n'avoit point vû; il en rougit, & détournant les yeux pour cacher à Mélisée son trouble & son indignation: J'ignore, lui dit-il, si je suis ne pour obéïr ou pour régner, mais je sçai que n'ayant pas un Trône par les droits du sang, je ne voudrois le tenir que de mon épée. Ils étoient si près de l'appartement de la Princesse quand il acheva de parler, que la Reine ne put répondre: mais sa passion l'aveugloit de telle sorte, que donnant un sens tout different aux paroles d'Arsace, elle prit son embarras pour des marques de crainte & de respect, & la fierté de

ses derniers mots pour une assurance qu'il seroit prêt à tout entreprendre pour être Roi.

Frappé de cette idée par le désir de la trouver vraie, la fierté d'Arsace ne fit qu'augmenter sa passion; elle la prit pour une conformité sensible entre ses sentimens & les siens; & ne voulant pas qu'il ignorât entierement ce qui se passoit dans son cœur, elle lui serra la main en entrant dans le cercle de la Princesse de Révan; celle de Cappadoce y étoit avec Artaxes & toutes les Dames de la Cour: la présence de Mélisée rendit la conversation générale; Arsace y parla peu, Pharmate y parut sombre & rêveur, Artaxes & Félimnie qui crurent voir quelque tristesse dans les yeux du vaillant Inconnu, en devinrent extrêmement sérieux; & cette assemblée de tant de personnes d'esprit ne fut plus qu'un mêlange de cérémonie, de politique & de circonspection; heureusement pour les plus interessés elle ne dura pas longtems, Mélisée se retira. La Cour se sépara; Artaxes se rendit chez le

 Roi

Roi de Révan, où celui de Cars l'attendoit; Pharmate suivit la Reine, & le seul Arsace resta chez les Princesses. Félimnie se vit à peine en liberté de s'expliquer, qu'elle fit connoître au jeune Guerrier l'obligeante inquiétude que lui causoit sa mélancolie, & le pria de lui en découvrir le sujet. Arsace qui ne croyoit pas qu'il fût dans la bienséance de déclarer ce qu'il avoit remarqué des sentimens de la Reine pour lui, s'en défendit quelques instans avec assez de fermeté; mais la Princesse de Cappadoce qui se doutoit de la vérité, & qui vouloit la sçavoir de lui-même, s'y prit avec tant d'adresse, que sans blesser l'exacte modestie, elle lui fit sentir qu'elle s'étoit apperçuë la premiere de ce qu'il prétendoit lui cacher. Alors le tendre Arsace qui craignoit qu'un plus long mystere ne le rendît coupable auprès d'elle, se jetta à ses pieds; & lui faisant un récit sincere de tous ses entretiens avec la Reine, & du dernier qu'il venoit d'avoir, il la supplia de lui permettre de s'éloigner de cette Cour immédiatement a-
près

près l'hymen d'Artaxes & d'Azalinde.

Plusieurs raisons importantes, continua-t'il, m'obligent à quitter ces lieux; je ne puis me résoudre à découvrir à Thamés la retraite de Tubal & d'Araxa, & de ne devoir qu'à lui l'éclaircissement de ma naissance: je veux me rendre auprès d'eux, les instruire de la gloire dont tant d'augustes Têtes m'ont comblé, leur faire part de leurs bienfaits, leur découvrir ce que Thamés m'a déclaré, & les conjurer de me dévoiler un mystere qui remplit d'amertume les plus doux momens de ma vie: Enfin, Madame, continua-t'il avec transport, il faut mourir, ou sçavoir si je suis entierement indigne de l'estime de la Princesse de Cappadoce. Qui que vous puissiez être, lui répondit-elle, je ne changerai jamais de sentimens à votre égard, votre vertu leur suffit sans le secours de la naissance. Cependant comme c'est du fond même de cette haute estime que je tire le désir de vous mieux connoistre, & de vous voir le rang que vous méritez, j'approuve

votre résolution; vous suivrez la Reine de Cars, vous apprendrez qui vous êtes, & vous calmerez l'inquiétude que me donne le sort que vous feroit une conquête si dangereuse.

La Princesse de Révan qui étoit présente à cette conversation, & pour laquelle Arsace & Félimnie n'avoient rien de secret, fut du même avis: elle ajouta seulement qu'elle croyoit nécessaire d'épargner au Prince de Cars les foiblesses de la Reine sa mere; & que ne pouvant être que très-touché de cette séparation, elle jugeoit à propos qu'Arsace ne lui déguisât rien de ce qu'avoit dit Thamés pour lui faire concevoir l'importance de son départ. Ils approuverent ce conseil; & cet entretien ayant remis Arsace de l'agitation où l'avoit mis celui de la Reine, il quitta les Princesses dans une situation d'esprit plus tranquille, & fut rêver aux moyens de faire consentir Artaxes à cette absence: ce Prince étoit alors avec les Rois de Cars & de Révan, qui voulant achever ce qu'ils s'étoient promis

pour

pour faire une paix durable, avoient assemblé un conseil secret, où furent appellés leurs plus zélés Ministres, & ceux qui possédoient le plus leur confiance, entre lesquels étoit Thimés, qui par les diverses négociations dans lesquelles Narbatte l'avoit employé, s'étoit montré aussi grand homme de cabinet, qu'il étoit habile Général.

Comme il falloit comprendre dans ce Traité plusieurs petits Princes souverains, Alliés du Roi de Révan, qui l'avoient engagé à la guerre qu'il venoit de faire, & qui lui avoient fourni des troupes, il se trouva des difficultés, qui, quoique faciles à vaincre, obligerent les Rois & le Conseil à conclure que la politique demandoit qu'on retardât l'hymen du Prince de Cars & de la Princesse de Révan, jusqu'à ce que tous les Princes Alliés du Roi fussent venus signer le Traité. Arsacé s'opposa de tout son pouvoir à cette résolution; mais le repos de l'Etat l'ayant emporté sur ses raisons, il fut arrêté que Narbatte feroit sortir ses troupes de la Ville de Révan,

 qu'il

qu'il rappelleroit Ozis; que le Roi de Révan envoyeroit des Ambassadeurs à ses Alliés, pour les engager à la paix; que pendant ce tems-là, les deux Rois feroient un Traité particulier, où seroit arrêté le mariage d'Azelinde avec Artaxes; que ce Prince en l'épousant seroit couronné Roi d'Aziris; & qu'en cas que les Princes d'Arménie ne voulussent point de paix, ou qu'ils tirassent les choses en longueur, les deux Monarques s'engageroient réciproquement à passer outre, & à joindre leurs armes pour réprimer l'opiniâtreté de leurs communs ennemis; que cependant le Roi de Révan & les Princesses ne quitteroient point la Cour de Cars qu'après l'entiere exécution du Traité.

Tels furent les articles de la paix, ausquels Artaxes fut obligé de se soumettre, malgré la violence de son amour. Ces artiles furent écrits sur le champ, & signés des Rois, du Prince & de tout le Conseil. Comme Thamés avoit été le premier qui eût appuyé sur la conséquence de retarder l'hymen du

Prince, & qu'il s'étoit en quelque sorte opposé à l'article du Royaume d'Aziris, Artaxes en fut piqué, & l'ayant arrêté en sortant du Cabinet du Roi: Thamés, lui dit-il, je m'étois flatté que vous étiez de mes amis; je suis vivement touché de m'être trompé. Le vieux Guerrier qui s'étoit attendu à ce reproche, n'en fut point émû; & le regardant avec respect: Je vous suis fidéle, Seigneur, lui répondit-il, vos seuls intérêts me font agir; je vois que ce discours vous surprend, mais il est tems de vous faire connoître qui vous êtes, & si vous voulez m'accorder deux heures d'audience secrette, je vous convaincrai de mon attachement, & combien il seroit contre votre gloire d'être heureux sans avoir fini les malheurs de ceux qui n'esperent qu'en vous.

Ces paroles étonnerent le Prince; il n'ignoroit pas la vertu de ce Général, il en avoit une haute opinion, & comme la sagesse le régloit lui-même dans toutes ses actions, il se repentit de sa vivacité avec un homme de cette expérience; il lui en fit

excuse, & lui prenant la main : Ne doutez pas, reprit il, de la douleur que j'aurois, si ma félicité devenoit le motif de l'infortune des autres, & que je n'en souffrisse le retardement avec joye, si j'étois persuadé qu'il fût nécessaire au bonheur d'autrui. Mais je comprens si peu que cela soit possible, que je vous conjure de m'en donner promptement éclaircissement : Arsace ne doit point être de trop ; & si vous voulez vous rendre cette nuit dans mon appartement, je vous promets, mon cher Thamés, d'apprendre de vous avec plaisir à me connoître. Je n'ai rien à vous dire sur vous-même Seigneur, reprit-il, qui ne vous soit glorieux : mais il est d'illustres malheureux à qui vous devez compte de vos démarches : le vaillant Arsace est trop intéressé dans le récit que j'ai à vous faire, pour en être témoin, je ne puis parler devant lui ; quand je vous aurai dévoilé ce mystere, vous serez le maître d'en disposer ; mais jusques-là j'ose vous supplier de n'y point appeller Arsace, & de lui laisser ignorer que j'aye à vous entretenir.

Ce

Ce discours ne fit qu'exciter plus fortement la curiosité du Prince; mais jugeant de la consequence du secret par les précautions de Thamés, il lui donna rendez-vous pour le lendemain dans un pavillon qui terminoit une des allées des jardins du Palais, où il promit de se rendre seul au moment qu'Arsace seroit chez la Reine ou chez les Princesse. Thamés l'assura qu'il l'y trouveroit, & s'étant separez, Artaxes rentra dans son appartement extrêmement inquiet de ce qu'il avoit à lui dire. Arsace l'attendoit environné d'une nombreuse Cour; mais s'en étant débarassez l'un & l'autre le plûtôt qu'il leur fut possible, ils resterent en liberté. Artaxes instruisit Arsace de tout ce qui avoit été résolu dans le Conseil, & lui fit voir combien il étoit touché du retardement de son bonheur. Le jeune Inconnu qui s'étoit proposé de partir immédiatement aprés cet hymen, le croyant plus proche, ne fut pas moins sensible que lui à cette nouvelle, cependant l'ardent desir de revoir les auteurs de ses jours, & de fuir la Rei-

ne de Cars lui fit prendre à l'instant son partie, & jugeant qu'il lui seroit plus avantageux de rejoindre le Prince dans la Ville d'Azaris qu'à la Cour de Mélisée, il lui apprit le dessein qu'il avoit formé sur ce que lui avoit dit Thamés, dont il lui découvrit toute la conversation : Je ne puis vivre, continua-t-il, dans l'incertitude où je suis, & je ne veux en sortir que par l'aveu de Tubal, quelque assuré que je sois de la probité de Thamés, je crains qu'il ne soit dangereux de lui découvrir la retraite de mon pere, qui m'a toujours fait entendre que sa vie dépendoit du secret, ainsi j'irai moi seul le conjurer de m'apprendre qui je suis, je lui peindrai l'admirable caractere de mon cher Artaxes, je l'obligerai de me suivre à sa Cour, d'en faire son azile, & de profiter avec moi de l'amitié dont il m'honore. Ainsi cher Prince, continua-t-il, puisque selon les apparences, votre hymen ne se fera que dans quelques mois, souffrez que je les employe à découvrir qui je suis, & que je vous rejoigne dans Azaris sans

fis revenir à la Cour de Cars : il est vrai que le Roi votre pere m'accable de bienfaits, & que je sens pour lui & pour la Reine tous ce que la nature inspire ordinairement aux enfans les plus tendres; cependant malgré leurs bontez je ne serai jamais que l'inconnu Arsace en restant auprès d'eux, & quand ils me confieroient les plus considerables Charges de l'Etat, je me ferois un crime de les remplir & d'en profiter, sans que ceux à qui je dois le jour les partageassent avec moi : ce que je ne puis esperer par l'étrange opposition que j'ai toujours trouvée dans le cœur de Tubal contre Narbatte & Mélisée, j'en veux sçavoir la cause, & découvrir pourquoi ils m'ont si fort recommandé d'aimer le fils de ceux dont le seul nom les fait trembler.

Arsace cessa de parler, & le Prince de Cars qui en l'écoutant n'avoit pas cessé de rêver à ce qu'il venoit d'entendre de la bouche de Thamés, rassemblant en lui-même le dessein d'Arsace & le secret du General, ne douta point qu'il n'y eût

dans

dans tout cela des choses de la derniere importance pour son repos; mais jugeant aussi que pour en être instruit & prendre de justes mesures selon ce qu'on lui diroit, il ne devoit en rien communiquer au jeune Inconnu, il lui cacha ses pensées avec soin, & ne lui laissant voir que la douleur sincere d'en être separé: Je vous avoue, mon cher Arsace, lui dit-il, que sans l'extrême desir que j'ai de vous prouver mon amitié dans les choses mêmes qui me font de la peine, je m'opposerois fortement à votre départ. En effet qu'importe à la tendresse que j'ai pour vous, que je sçache votre naissance? Ne me suffit-il pas de connoître vôtre ame? Arsace, ajouta-t-il en l'embrassant, vos vertus vous tiennent lieu près de moi de Sceptre & de Couronne, & je ne tirerai jamais tant de gloire de celles qui me sont destinées, que du bonheur d'avoir un ami tel que vous. L'unique motif qui m'empêche de condamner votre dessein est l'envie de connoître quel sujet peut irriter les auteurs de vos jours contre les miens, de ré-

réparer avec éclat les malheurs que l'injustice ou la violence peuvent leur avoit causez ; & de leur prouver soit dans leurs biens, leur rang ou leurs personnes, que je n'ai rien de plus cher qu'Arface, je dois la vie à Mélisée ; mais malgré les nœuds qui m'y lient, je ne puis ignorer bien des traits dont on a terni sa conduite ; vos parens peuvent avoir éprouvé sa haine, & craindre encore sa vengeance ; cependant ce n'est point à moi de la blâmer, j'en gémis, mais je dois me taire ; tout ce qui dépend de moi, c'est de vous protester par les dieux que j'adore, que quand vos peres auroient trahi l'Etat, ou que par des droits que j'ignore ils en auroient au Trône d'Aziris ou de Cars, j'en descendrois avec joye pour vous y placer, voilà mes sentimens, & vous pouvez y compter, tout ce qui me trouble à present, c'est la crainte de ne le plus revoir, & qu'entrant dans les sentimens de Tubal, vous ne preniez cette résolution pour vous cacher à jamais comme lui aux regards d'Artaxés.

Quand ma reconnoiſſance, répondit Arſace, ma tendreſſe & mon attachement pour vous, Seigneur, ne vous répondroient pas de mon retour, je laiſſe près de vous un objet qui m'eſt trop cher pour vous en laiſſer douter; pourrois-je ſans mourir abandonner à la fois Artaxes & Félimnie, l'amitié ſeule ſuffiroit pour me rappeller; l'amour s'y joint, jugez de mon impatience à vous revoir; non non, quelles que ſoient les raiſons ou les volontez de Tubal, ſûr de votre cœur elles ne pourront m'empêcher de vous rejoindre. Après ces mutuelles proteſtations ces deux parfaits amis chercherent quels ſeroient les prétextes qu'ils pourroient donner à ce promt départ, jugeant bien qu'il paroîtroit extraordinaire au Roi dans les conjonctures preſentes: ils furent long tems ſans en trouver qui les ſatisfît; mais enfin Artaxes ayant adroitement tiré d'Arſace qu'il prendroit ſa route vers les deſerts des Monts Pariades, il lui propoſa de le faire nommer Ambaſſadeur à la Cour du Prince d'Aza un des Alliez du Roi

de

de Révan, dont les Etats s'étendoient depuis le pied de ces montagnes jusques aux frontieres du Royaume de Cappadoce, & qui faisoit une barriere entre le Roi de ce Pays & celui de Cars; cette idée fut d'autant plus agréable au vaillant Inconnu, que c'étoit justement dans la Ville d'Aza qu'il devoit trouver Tubal; il en rendit mille graces au Prince de Cars & le pria avec ardeur de lui donner cette occasion de travailler à une paix qui devoit avancer son bonheur, il l'assura qu'il en feroit la proposition aux Rois dès le jour suivant, & ne doutant pas qu'elle fût acceptée, ils passerent le reste du jour à se preparer à leur separation, cet entretien les avoit menez si loin qu'ils ne se rendirent que très-tard chez la Reine où toute la Cour s'étoit rassemblée, ils étoient attendus par trop de personnes interessées, pour que leur présence n'y fit pas naître la joye & les plaisirs. Mélisée qui soupiroit après Arsace, l'obligea de se mettre entre elle & la Princesse de Cappadoce, cette proximi-

cé lui donnant la liberté de lui adresser la parole comme à la Reine, il eut moins de répugnance à lui obéir; & comme son projet l'occupoit agréablement, il lui fit paroître tant d'esprit, & répandit tant de graces & d'aisances dans ses discours qu'il achéva de triompher de Mélisée, & de s'assurer de la tendresse de Félismène; Artaxes n'eut pas moins de satisfaction auprès de la Princesse de Ravian; ce beau cercle ayant duré jusqu'au souper du Roi, chacun se retira dans son appartement, le cœur rempli des plus douces espérances.

Quoique le Prince de Cars fût dans une situation moins susceptible d'inquiétude que celles d'Artaxe & de Mélisée, il n'en passa pas une nuit plus tranquille; ce que Thamés avoit à lui dire lui donnoit une curiosité mêlée d'impatience qui troubla son repos; & ce fut au milieu de mille pensées différentes qu'il vit enfin le jour; dès qu'il sçut que l'on pouvoit entrer chez le Roi son père il s'y rendit, & par toutes les raisons que la politique & la bon-

ami-

amitié pour Arſace lui purent fournir, il lui fit ſi bien connoître qu'il étoit de ſes interêts que l'on envoyât à la Cour du Prince d'Aza un homme qui lui fût véritablement attaché, qu'il n'eut aucune peine à lui faire approuver qu'Arſace fût chargé de cette Ambaſſade. Narbatte ne tarda pas à communiquer ce deſſein au Roi de Révan, qui rempli d'eſtime pour Arſace, fut charmé de lui en donner une preuve par cette marque de confiance.

Ce jeune Guerrir qui parut alors, apprit de leur propre bouche ce qu'ils venoient de réſoudre en le comblant de louanges & d'honneur; il y répondit de maniere à les convaincre qu'il en étoit digne, & les Rois ayant conclu qu'il partiroit le ſur-lendemain, la nouvelle s'en répandit à l'inſtant dans le Palais & dans la Ville; ce choix fut généralement applaudi, la ſeule Méliſée en eut de la douleur, ſa paſſion pour Arſace lui faiſant enviſager ſon abſence comme le plus grand malheur; cependant elle ſe contraignit, & ne ſçachant pas encore quel ſuccès

cès auroit une flamme si contraire à sa gloire, elle feignit d'approuver ce qu'elle ne pouvoit empêcher, elle en félicita même Arsace avec un air de joye & de majesté, qui lui faisant croire qu'il s'étoit trompé sur ses sentimens, ranima son respect pour elle, & remit dans ses discours la tendresse & le zele qu'elle lui inspiroit toûjours malgré lui; cependant Artaxes brûlant de revoir Thamés, profita bientôt du mouvement où la nouvelle dignité d'Arsace mettoit toute la Cour pour se rendre au Pavillon; en effet l'ayant suivi chez les Princesses où les Rois & la Reine s'étoient rassemblez, il vit à peine le cercle formé qu'il s'approcha d'Azalinde, & lui parlant de façon qu'elle seule le pût entendre, il la supplia de lui pardonner s'il étoit forcé de n'être pas de sa Cour, & d'arrêter Arsace le plus long-tems qui lui seroit possible, lui protestant qu'il lui rendroit compte à son retour du motif de son absence; la Princesse de Révan qui crut voir dans ses yeux que quelque chose d'important l'occupoit, le remer-

cia

cia tendrement de son attention & lui promit d'exécuter ses intentions; après cette déference qu'exigeoit l'amour & le respect qu'il avoit pour elle, il prit si bien son tems qu'il disparut sans que personne s'en apperçût, & se rendit au Pavillon où Thamés l'attendoit; mais le Prince de Cars fut extrêmement surpris de voir avec lui un vieillard qui lui étoit entierement inconnu; cet homme ne le vit pas plûtôt entrer que sans lui donner le tems de l'examiner il se jetta à ses pieds, & les lui baisant les yeux baignez de larmes: Ah! Seigneur, s'écria-t-il, il est donc vrai que je ne mourrai point sans avoir embrassé les genoux du fils de l'infortuné Tigranes; ces paroles frapperent Artaxes d'étonnement, & ne sçachant quelle interprétation y donner, ni comment répondre aux transports de cet Inconnu: Qu'entends-je? dit-il à Thamés, faites cesser mon trouble & ne me cachez rien, Seigneur, lui répondit le Géneral, vous voyez à vos pieds Mitranes unique reste d'un petit nombre de Sujets fidéles de Tigranes.

Mitranes interrompit Artaxes : Et n'a-t-il pas péri avec le Prince d'Aziris & la Princesse Zulamie ? Non, Seigneur, reprit le vieillard, je suis Mitranes, que le Ciel a réservé pour conserver les jours des augustes Personnes dont vous parlez, & pour me faire goûter la plus sensible joye en me faisant revoir l'admirable Artaxes leur illustre Fils : Quoi ! s'écria ce Prince en reculant quelques pas, Tigrane & Zulamie sont en vie & je leur dois le jour ? J'avois ordre, Seigneur, reprit Thamés, de vous chacher cette verité jusqu'à ce que Mitranes m'en apportât la permission du Roi votre pere, j'ai crû lui devoir obéir, ce vénérable Vieillard arriva la nuit d'avant-hier pour vous l'apprendre lui-même; quoiqu'il ne soit pas connoissable il est d'une si grande conséquence de le dérober aux yeux de cette Cour que je l'ai caché chez moi, attendant le moment de vous le présenter, vos reproches hier m'en donnerent une occasion favorable & j'en ai profité; c'est à Mitranes présentement à vous instrui-

re

re du reste, & vous connoîtrez par son récit ce que vous devez attendre de mon zele. La surprise d'Artaxes étoit si grande qu'il en avoit oublié de faire relever Mitranes qui ne cessoit point d'embrasser ses genoux; mais les dernieres paroles de Thamés l'ayant tiré de cette espece d'extase, il tendit les bras au vénérable Vieillard, & l'obligeant ainsi que Thamés à s'asseoir près de lui: Pardonnez l'un & l'autre, leur dit-il, à l'excès de mon étonnement; j'avouë que je ne suis point à moi, & que j'ai peine à croire au rapport de mes sens. O Ciel! continua-t-il, avec un transport dont il ne fut pas le maître, est-il bien vrai que Tigrane & Zulamie jouissent encore de la clarté du jour, & que je ne la dois point à Mélisée? Mais Mitranes, ajouta-t-il, parlez, hâtez-vous de me convaincre d'un bonheur dont je n'ose & voudrois me flatter.

Il n'est rien de plus certain, Seigneur, reprit Mitranes, mon récit ne sera pas long, je n'ai que des faits à vous rapporter, les détails n'y pourroient ajouter que des désagré-

mens que j'ai ordre de vous épargner, vous n'avez pas ignoré, Seigneur, les commencemens de la fortune de Mélisée; mais vous croyant son fils, il est à présumer qu'on peut vous avoir caché que dès sa plus tendre enfance elle fit voir une haine marquée pour la Princesse Zulamie, & que cette derniere quoique beaucoup plus jeune n'en eut pas moins pour elle, avec cette différence que l'on reconnut bientôt que l'aversion de la Princesse de Cars étoit un effet de l'opposition des vertus de son ame aux vices de Mélisée, & que celle de Mélisée ne partoit que de son opposition à toutes les vertus; mais cette haine parvint à son dernier période, lorsque l'âge du Prince Tigrane mit au jour ses belles qualitez & le légitime amour qu'il devoit avoir & qu'il sentit pour Zulamie; cette Princesse élevée pour être son épouse y répondit avec d'autant plus de joye que son devoir s'accordoit avec son inclination, bien loin qu'une si belle union touchât le cœur de Mélisée, elle n'y fit naître qu'un ar-

ardent désir de la rompre en lui inspirant la plus violente passion pour Tigrane; elle employa d'abord pour l'arracher à la Princesse tout ce que l'amour a de ruses ; mais voyant qu'on ne l'entendroit pas, elle mit en arriere toute retenuë & s'expliqua de vive voix, la surprise de Tigrane ne l'empêcha pas de lui montrer l'indignation que lui inspira une démarche si hardie, ni de lui faire connoître qu'étant incapable de changer pour une Princesse égale en vertus à Zulamie, il ne pouvoit l'être par conséquent de lui préférer une femme si peu jalouse de sa gloire.

Une déclaration si sincere ne pouvoit produire que de cruels effets dans une ame telle que l'a Mélisée, la haine implacable prit la place de l'amour, elle jura de s'en venger ; mais cachant son funeste dépit elle feignit avec Tigranes une douleur tendre & pleine de repentir d'avoir été forcée de succomber par la grandeur de ses vertus au penchant qu'elle avoit pour lui, elle affecta de la honte & de la pudeur en le conjurant d'oublier son erreur, & de

de lui pardonner en faveur des efforts qu'elle alloit faire pour se vaincre; quoique le Prince ne donnât pas entierement dans le piége, comme il ne la croyoit pas encore assez déterminée au vice pour dissimuler ses résolutions, il lui promit un secret inviolable, & de ne se jamais souvenir qu'elle eût voulu tenter sa vertu.

En effet il cacha soigneusement à la Princesse les sentimens de Mélisée; mais Zulamie étoit trop éclairée pour ne les avoir pas pénétrez; cependant elle observa la même discrétion du Prince, & par un motif tiré du fond de sa sagesse ne pouvant estimer sa Rivale, elle ne voulut point donner aux autres l'occasion de la mépriser. Les choses étoient dans cette situation lorsque le Roi d'Aziris pressa vivement Narbatte par ses Ambassadeurs d'exécuter les articles du traité de Paix par le mariage du Prince & de la Princesse : l'artificieuse Mélisée qui avoit résolu de porter des coups certains s'étoit déja renduë maîtresse de l'esprit & du cœur du

Roi

Roi de Cars ; mais malgré ses efforts n'ayant pû le résoudre à manquer de parole à Zédame, elle changea tout-à-coup de conduite afin de mieux assûrer sa vengeance.

Elle parut la plus empressée à blâmer le Roi de ses retardemens, & lui persuadant qu'elle s'étoit laissée vaincre par ses raisons, elle en tira celles qu'elle employoit pour hâter cet hymenée, elle y réussit ; mais tandis qu'on travailloit à la pompe de cette grande céremonie, elle mit la main à l'œuvre pour la rendre le tombeau des deux époux & pour lui servir de marchepied pour monter au Trône, où son ambition, sa haine, & sa vengeance la faisoient aspirer. Pour conduire ce fatal projet, il falloit un confident digne de la confidence & capable de l'execution ; Pharmate qui lui devoit son élevation, & dont le caractere barbare ne lui étoit pas inconnu, fut celui sur qui tomba son choix ; cet homme naturellement méchant, & par le seul plaisir de l'être animé par les promesse d'une recompense proportionnés

au service, ne balança point à lui jurer une fidelité à toute épreuve ; mais les dieux immortels soutiens de l'innocence, permirent que la surveille de la fête des Cars inventée par Mélisée quinze jours après le mariage du Prince & de la Princesse, je me trouvasse dans ce même pavillon à portée de découvrir cette horrible conspiration, né Sujet du Roi d'Aziris & nommé pour être auprès du Prince Tigrane en cette Cour, mon devoir & mon inclination me rendoient attentif aux moindres choses qui les pouvoient interesser.

Je voyois comme le reste du monde l'amour du Roi pour Mélisée ; & par plusieurs injustices qu'elle lui avoit fait commettre dans des Charges & des Emplois qu'elle faisoit donner aux uns au préjudice des autres, me persuadant qu'elle vouloit se faire des créatures, j'examinois curieusement toutes ses actions, je m'apperçûs qu'elle avoit de fréquens entretiens avec Pharmate, & qu'elle n'épargnoit rien pour le mettre en faveur auprès du

Roi,

Roi, le Prince & la Princesse d'Azitis le voyoient comme moi, toute la Cour en murmuroit, mais en secret, chacun ayant ses interêts secrets pour dissimuler son mécontentement, mais pour moi qui comme Etranger & seulement occupé de ce qui pouvoit servir à me faire connoitre les different génies de ce pays, cherchois sans relâche à pénétrer leurs sentimens & leurs desseins, je m'attachai de telle sorte à Pharmate & Mélisée, que je ne perdis aucune occasion de sçavoir leurs secrets.

Un jour que je me promenois seul dans ces jardins, la chaleur m'ayant fait entrer dans ce pavillon pour m'y reposer, j'y fus à peine quelque tems que je vis arriver Mélisée apuyée sur Pharmate, & seulement suivie de deux de ses femmes; comme ils ne prirent pas l'allée qui entre dans le pavillon, je m'y tiens caché pour voir quelle route ils suivroient, ils vinrent se mettre immediatement sous une des croisées du pavillon où vous voyez ce lit de verdure, Mélisée

s'y assit, Pharmate se tint debout devant elle, ses femmes s'écarterent, & comme ils voyoient de tous côtez qu'ils ne pouvoient être entendus sans qu'on les approchât, & qu'ils étoient persuadez que personne n'étoit dans le pavillon, n'y entendant aucun mouvement, ils continuerent leur entretien en toute liberté. Je ne comprends pas, dit Mélisée, de quelle façon vous imaginez faire périr Tigrane & Zulamie dans la fête que vous m'avez fait proposer, expliquez-moi votre projet, & quelle en sera l'exécution: Je croi, Madame lui, lui repondit-il, qu'il n'y a que l'ardeur de vous servir, qui puisse fournir les facilitez nécessaires pour y parvenir; vous n'avez voulu ni du fer ni du poison, vous les avez trouvez trop sujets aux soupçons, cependant j'avouë que plus propre à donner ce genre de mort que d'en imaginer d'autres, votre haine seroit déja satisfaite si vous m'en aviez crû, cependant il a fallu m'accommoder à vos intentions, mon zele soumis à vos volontez m'a fait trouver
le

le moyen de vous défaire des objets de votre haine d'une maniere si simple & si naturelle, qu'il est impossible qu'on se doute jamais de la verité, j'ai pris mes mesures, continua-t-il, pour que le char de Zulamie soit attelé par des chevaux indomptez, & qui deviennent plus furieux à mesure qu'on veut les forcer d'obéir, l'Ecuyer de Tigrane est un homme à moi dont je suis assuré; il a les chevaux, leur beauté a frappé le Prince, qui les croyant soumis s'en doit faire honneur, comme il conduira le char, & que la Princesse sera de dans, il est inmanquable qu'ils périront tous deux à la fois, les chevaux irritez d'être contraints, étourdis du brüit de la multitude, & naturellement furieux croyant se defaire de ce qui les gêne, se précipiteront dans l'Araxe avec leur charge, & quelque secours qu'on veuille leur donner, ils ne pourront éviter d'être engloutis dans les profonds abîmes de ce fleuve qui ne rend jamais rien de ce qu'ils a reçû, on ne pourra donc imputer cette perte à personne, puis-

puisque personne ne sera instruit que les chevaux étoient indomptez, & que ces sortes d'accidens arrivent assez souvent, avec même des chevaux instruits & dociles.

La cruelle Mélisée applaudit avec transport à ce discours, & suivant sans scrupule les mouvemens de son ame criminelle: Quel plaisir, ajoûta-t-elle de perdre ma Rivale, & l'ingrat qui m'a irritée, croyez, mon cher Pharmate, que n'oublierai de ma vie cet important service, je n'aurai plus des concurrens dans la Cour de Narbatte, & par les souterrains dont-je vous ai parlé, je sçaurai me placer sur le Trône, & vous en faire le soutien, ils en eussent peut-être dit davantage si quelques personnes de la Cour ne fussent venu les joindre, leur vûë arrêta le cours de cet entretien, ils quitterent cette place pour s'avancer à eux, & moi, Seigneur, pénétré d'horreur, de crainte & d'étonnement, j'abandonnai la mienne, & par plusieurs détours je me rendis chez le Général Thamés, dont la solide vertu m'étoit con-

connuë, & pour lequel j'avois pris une sincere & parfaite amitié.

J'arrivai chez lui dans un état si terrible, & je lui demandai un entretien secret avec tant d'agitation, qu'il m'a dit depuis qu'il avoit crû me voir expirer avant que je me pusse m'expliquer, je le fis toutefois & contai fidélement tout ce que je venois d'entendre; le sage Thamés n'en fut pas moins épouvanté que moi, mais ayant plus d'empire sur ses sens; Mitranes, me dit-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pénétré l'ambition de Mélisée, il est vrai que je ne l'ai point soupçonnée d'être capable de semblables crimes; mais remettez le calme dans votre cœur, & rendons graces au Ciel de nous avoir découvert cette affreuse trame, puisqu'il a permis que nous en eussions connoissance, il nous ouvrira les voies pour l'empêcher. Cependant ne nous en rapportons point à nos seules lumiéres; le sage Artaban chef du Conseil, & le vaillant Ocrise, Gouverneur de Tigranes, lui sont entie-

 re-

rement attachés : tous deux sont mes amis, & je réponds de leur zéle pour la Princesse. Rassemblons-les, & suivons leurs conseils, le tems presse, retournez au Palais, dissimulez, & reposez vous sur ma diligence. Je remerciai Thamés, & me conformai à ses sentimens, je ne pouvois mieux faire : dès le soir même il me dit de me rendre après le coucher du Roi à l'appartement du Prince Tigranes, qu'il sçavoit tout ainsi qu'Artaban, Ocrise les en ayant instruits, & qu'il avoit été arrêté que notre Conseil secret se tiendroit chez lui, lorsque toute la Cour seroit retirée. Vous jugez bien, Seigneur, que je ne manquai pas à ce rendez vous : je trouvai en effet Artaban, Ocrise & Thamés dans le cabinet du Prince, avec lui & l'admirable Zulamie, qui bien plus effrayée du péril de son époux que du sien, demandoit en grace qu'on le sauvât, & qu'on l'abandonnât seule à la fureur de Mélisée : de son côté le Prince vouloit qu'on informât le Roi de la conspiration, & qu'on se rendît maître

de Pharmate & de Mélisée; chacun de nous eut aussi des avis différens. Mais enfin Ocrise fut le premier à régler nos idées & les siennes: & lorsque le feu de cette dispute zélée fut un peu rallenti, il nous demanda silence. Alors nous faisant voir que le tems étoit trop court pour avoir recours à la violence, n'étant point assez forts pour la soutenir, nous ne devions agir qu'avec prudence: il nous fit voir clairement que n'ayant point d'autres preuves du crime de Mélisée, que le rapport que j'en faisois, elle m'accuseroit moi-même d'imposture & de trahison; que l'amour du Roi l'aveuglant, il aimeroit bien mieux la croire qu'un homme qui pouvoit être chargé du soin de la perdre, soit par le Roi d'Aziris, ou par le Prince son Fils, qui étoient ses maîtres.

Que si par cette voye nous faisions manquer son coup, elle n'en conserveroit pas moins sa haine, qui s'augmentant par cet obstacle, lui fourniroit bien-tôt d'autres moyens de l'assouvir; qu'il étoit facile au

Prin-

Prince d'éviter le danger, & de se donner le tems de démasquer Pharmate & Mélisée, en refusant les chevaux dont on vouloit qu'il se servît, mais qu'il étoit à craindre par ce refus de faire sentir à Mélisée qu'elle étoit découverte, & que cet inconvénient ne lui fît prendre dès le lendemain le parti du poison, pour éviter promptement d'être accusée : il ajouta que ne pouvant être assurés de la fidélité de tant d'Officiers de bouche & de domestiques en hommes & en femmes, dont le Prince & la Princesse étoient entourés, il trouvoit plus à propos que l'un & l'autre se sauvassent par ruses : pour cet effet, continua-t'il, il nous sera facile de mettre dans le char à la place du Prince & de la Princesse, deux esclaves cachés sous les déguisemens qu'ils ont résolu de prendre. Moyen d'autant plus aisé, que tous les Acteurs de cette Fête sont convenus de ne se point communiquer les uns aux autres leurs habillemens, & de ne paroître que dans les chars au moment qu'ils seront assemblés sur les bords du Fleuve ; afin

afin d'avoir le plaisir de la surprise; de cette sorte le Prince & la Princesse feignans d'être occupés de leur déguisement, seront dispensés de se montrer du reste du jour; que nous emploirons à mettre les esclaves en état de les remplacer, & de leur ressembler; & comme il est à présumer que Tigranes & Zulamie seront ornés de leurs plus précieuses pierreries, ils se chargeront de tout ce qu'ils pourront en emporter, & tandis qu'on les croira prêts à monter dans le cher, Artaban & Mitranes les conduiront aux pieds des montagnes, où je les suivrai dès que j'aurai vû le char précipité dans le Fleuve, ne doutant pas que le tumulte & le trouble qu'excitera cet accident, ne favorise ma fuite. Je vous rejoindrai, Seigneur, dit-il au Prince, & nous rendant en diligence à la Cour du Roi votre pere, vous y serez en situation de faire éclater cette horrible avanture, & d'en demander vengeance à Narbatte. Voilà mon dernier avis, & je crois l'unique que vous puissiez suivre.

Ti-

Tigranes & Zulamie oppoferent plufieurs difficultés à ce deffeins; mais fans vous les détailler, il fuffit de vous dire que nous les levâmes toutes, & que les ayant ramenés à l'approbation que nous avions donné au confeil d'Ocrife, il ne fut plus queftion que de l'execution: Thamés fe chargea de nous faire avoir deux efclaves criminels condamnés aux fupplices; Artaban fut fe préparer à nous guider dans notre fuite; Ocrife fe chargea de nous faire trouver des chevaux dans les déferts des Monts-Pariades, où nous affignâmes le rendez-vous,& je pris fur moi le foin d'emporter en pierreries ou en argent une fomme affez confidérable pour fournir aux frais des accidens que le tems ou les occafions pouvoient nous envoyer, nous ne pouvions douter que la juftice du Ciel fut de concert avec nous par la facilité que nous trouvames dans cette dangereufe entreprife. Thamés n'eut point de peine à gagner par fes liberalités les Gardes des Criminels, on lui en livra deux qu'il garda chez

lui,

lui, & qui le jour de la Fête furent revêtus d'habits superbes & pareils à ceux qui devoient faire paroître la Princesse en Déesse de la Nuit, & le Prince en Endymion; & le jour n'eut pas plutôt fait place à celle dont les ombres devoient servir à la Fête, qu'il les conduisit par des chemins détournés chez le Prince; & là leur ayant fait entendre qu'ils n'avoient pas d'autres moyens pour sauver leurs vies, que de bien représenter Tigranes & Zulamie, & détromper toute la Cour sous leurs déguisemens, nous fimes monter l'un dans le Char, & nous en donnames la conduite à l'autre: Ocrise l'accompagna à cheval; & comme il n'étoit pas question de pousser les chevaux, ni de les animer jusqu'à ce que le Char eût joint les autres sur le bord du Fleuve, ces animaux étonnés de la nouveauté de leur attirail ne firent alors aucun mouvement qui donnât à connoître à leur malheureux conducteur leur indocilité. Tandis qu'ils prenoient le chemin de leur perte, Thamés, Artaban & moi profitans de

de l'empressement où chacun étoit de quitter son Palais ou sa maison pour se rendre au lieu de la Fête, fimes sortir de la Ville le Prince & la Princesse cachés sous les vêtemens de simples Villageois; & nous réussimes si parfaitement dans notre dessein, que les Officiers du Prince, & les femmes de la Princesse furent eux-mêmes trompés, & ne purent douter que ce ne fussent eux qui étoient montés dans le Char; ce qui les ayant persuadés qu'ils pouvoient songer à leur propre plaisir, les disperserent chacun de leur côté pour prendre sa part de la Fête, en sorte que nous sortîmes du Palais & de la Ville sans aucun obstacle.

Thamés vouloit nous conduire bien ou-delà de cette Capitale, mais nous nous y opposâmes fortement dans la crainte qu'on ne s'apperçût de son absence, & que cela ne nous fît suivre, il se rendit à nos raisons; Le Prince & la Princesse l'embrasserent les larmes aux yeux, en le priant d'être leur défenseur contre Mélisée auprès du Roi de Cars.

Notre séparation ne fut pas moins touchante, & l'extrême attendrissement que nous sentîmes Artaban & moi, en prenant congé de ce vertueux ami, nous fut une espece de présage des malheurs qui nous poursuivirent dans la suite, puisqu'il m'est impossible de me défendre de l'idée où je suis que si le ciel touché de l'innocence du Prince & de la Princesse nous choisit pour les garantir de la mort, il ne laissa pas d'être irrité du moyen dont nous nous servîmes pour y parvenir, en donnant un nouveau genre de supplice à deux misérables que sa justice s'étoit reservée pour en faire un exemple aux yeux des hommes: Pardonnez, Seigneur, cette digression, ajouta Mitrane, au triste souvenir de nos infortunes: Enfin, continua-t'il, Thamés nous quitta, & nous marchâmes toute la nuit pour gagner le pied des montagnes. La crainte sembloit donner des forces à Zulamie, qui soutenue par Tigranes, ne voulut prendre aucun repos qu'elle ne fût arrivée au rendez-vous. Nous y trouvâmes beaucoup

coup plus qu'Ocrife ne nous avoit fait efperer: car avec des chevaux pour être montés, il y avoit des bêtes de fomme chargées de ce qui étoit de plus neceffaire au Prince & à la Princeffe dans l'endroit le plus reculé de cet affreux défert, nous trouvâmes une tente pour fervir d'azile à nos illuftres fugitifs, & une vingtaine d'hommes, tous foldats dévoués à Thamês, qui fans fçavoir qui étoient Tigrane & Zulamie, nous firent entendre qu'ils avoient ordre de périr plutôt que de les abandonner. Cette attention de Thamés & d'Ocrife en augmentant l'eftime & la confiance du Prince, nous fut auffi d'une grande confolation, dans l'efpoir de garantir Zulamie des fatigues d'un fi pénible voyage. Ce ne fut que bien avant dans la nuit que le généreux Ocrife put nous rejoindre, & ce fut par lui que nous apprîmes l'effet qu'avoit produit la funefte cataftrophe de la Fête: Vous la fçavez, Seigneur, vous êtes trop inftruit de ce qui s'eft paffé dans ce Royaume avant & depuis votre naiffance, pour vous en rappeller

peller le ſouvenir. Ocriſe nous appris les excès où le déſeſpoir des peuples avoit porté pluſieurs d'entre eux, & que profitant de cet affreux tumulte, il s'étoit rendu chez Thamés pour y faire les derniers arrangemens de ſa fuite, que ce General au ſortir d'avec nous s'étoit montré dans ſon Char ſur les bords de l'Araxe; qu'il avoit été témoin de tout; & que préſumant qu'on ſeroit ſurpris de ne plus voir Ocriſe, Artaban & moi, il avoit pris occaſion de la fureur de ceux qui s'étoient précipitez dans le fleuve pour ſecourir le Prince ou périr avec, lui pour aſſurer qu'il nous avoit vû courir vers l'Araxe, & qu'il étoit perſuadé que nous y avions été engloutis, que cette nouvelle s'étant répanduë, & paſſant de bouche en bouche avoit trouvé tant de credulité dans les eſprits, que ſuivant l'ordinaire des avantures les moins vraiſemblables, il y avoit eu juſques à des perſonnes du premier rang qui avoient affirmé nous avoir vû précipiter dans le fleuve, que le Roi & Méli-
ſée

ſée en étoient convaincus, que Nabatte faiſoit paroître la plus vive douleur; que toute la Cour, ainſi que le peuple étoit dans le deüil & la conſternation, que pour lui après avoir pris ſes meſures avec Thamés pour nous donner des nouvelles réciproques les uns des autres, il étoit ſorti de la Ville ſans aucune ſuite, ſçachant bien que nous avions aſſez de monde ſans en prendre davantage.

Ce récit nous ayant ôté la crainte d'être ſoupçonnez, nous prîmes quelques heures de repos, enſuite dequoi nous réſolûmes de gagner la Ville d'Aza où nous voulions faire repoſer le Prince & la Princeſſe, nous décampâmes donc avant l'Aurore & nous continuâmes nôtre route ſans nous arrêter que trés-peu les nuits ſeulement pour prendre du repos & de la nourriture; avec cette diligence nous arrivâmes au bout de huit jours aux environs de la Ville d'Aza, d'où Ocriſe congédia notre eſcorte, qui delà devoit ſe rendre ſur les confins de la Cappadoce où ſe tenoient les Troupes

que

que Thamés avoit sous son commandement. Comme les détours qu'ils nous avoit fallu prendre nous obligeoient de traverser la Cappadoce pour entrer dans le Royaume d'Aziris, nous avions conclu de passer pour des Marchands Armeniens, sur toute la route; qu'Ocrise se diroit le pere de Tigranes & de Zulamie, qui prendroient les noms de Tubal & d'Araxa qui sont communs dans l'Armenie, Tubal, Araxa, interrompit le Prince Artaxes saisi d'étonnement: Je comprends, Seigneur, reprit Mitrane, ce qui fait votre trouble; mais il n'est pas encore tems de vous dévoiler ce mystere, souffrez que je reprenne ma narration, & que je vous éclaircisse par ordre de ce qu'il est important que vous sçachiez: Artaxes montrant par son silence qu'il étoit disposé à l'entendre il continua de la sorte: Ce n'est plus que sous les noms de Tubal & d'Aaraxa que je vous parlerai, Seigneur, de Tigranes & de Zulamie, nous changeâmes aussi les nôtres Artaban & moi, & ce fut pour nous faire croire ce que

nous voulions paroître que nous ne voulûmes avoir de Chevaux & de bêtes de somme que ce qu'il nous en falloit pour nous porter & voiturer nos prétenduës Marchandises. Ocrisse comme le chef de cette petite caravane nous logea chez de bonnes gens, qui contens d'être bien récompensez ne portoient pas leurs vûës plus loin, nous étions si prévenus de l'espoir de nous rendre à la Cour d'Aziris, & que le prince par l'éclat que feroit son arrivée & le péril qu'il avoit évité étonneroit & confondroit Mélisée & tous ceux qui le croyoient mort, que nous résolumes de séjourner dans cette maison pour rétablir Araxa qui paroissoit ne se pas bien porter; Je ne vous entretiens point, Seigneur, des conversations de ces deux tendres époux, pour ne pas allonger mon récit, vous devez juger que s'aimans ardemment & se voyant persécutez & fugitifs sans l'avoir merité, ils ne pouvoient se dire que des choses extrêmement touchantes. Ce fut en ce lieu que nous reçûmes pour la premiere fois des Lettres de Thamés,

més, qui nous apprirent que le Roi de Cars paroiſſoit triſte, mais pourtant conſolé, que Pharmate & Méliſée triomphoient dans leurs ames, & que la Cour & le peuple ne revenoient point de leur douleur, & commençoient à ſoupçonner que quelqu'un avoit eu part au malheur de leurs Princes; il les exhortoit à partir promptement pour Aziris; quelque choſe qu'il n'avoit pû pénétrer ſe tramant dans le Conſeil du Roi, que Méliſée avoit formé de toutes ſes créatures. Un avis ſi preſſant détermina Tubal à partir, mais au moment que nous nous y préparions, l'admirable Araxa tomba ſi dangereuſement malade que nous craiguîmes tous pour ſa vie, ce contre-tems nous déſeſpera, le Prince ne put ſe réſoudre à l'abandonner dans cet état, & nous ne voulions point le quitter; enfin voyant que le tems s'écouloit & que nous n'avancions rien, j'obtins de Tubal que je me rendrois ſeul auprès de Zédame, que je l'inſtruirois de ſes avantures & de ſa retraite, & que je reviendrois le rejoindre à la tête des

Troupes de ce Monarque, en cas que je ne le visse pas arriver bientôt après moi.

Je partis, & malgré toute ma diligence il fut impossible de parvenir aux frontieres d'Azaris qu'après un mois de marche; mais bien loin d'y trouver en arrivant des sujets de consolation, il ne s'en présenta que de désespoir, un ami chez qui je fus descendre m'apprit la mort de Zédame & la résolution du Conseil d'appeller Narbatte à la Couronne, à condition qu'il se remariât; vous pensez bien, Seigneur, dans quelle douleur me jetta cette nouvelle, je ne me trompai point sur la façon d'agir du Conseil, je jugea d'abord d'où le coup partoit; mais me flattant de faire changer les esprits, je résolus de me montrer à ceux qui avoient été mes amis, & sans leur déclarer que le Prince étoit vivant, pour ne pas exposer mon secret à la trahison, de leur apprendre qu'il n'avoit péri que par l'ordre de Mélisée & par les soins de Pharmate, de les animer à la vengeance & de s engager à faire rentrer les Trou-

pes dans leur devoir pour marcher contre le Roi de Cars, plûtôt que de souffrir qu'il montât sur un Trône teint du sang de leur maître; esperant quand je les aurois conduits jusqu'à ce point, qu'ils apprendroient avec joye que Tigranes & Zulamie étoient vivants, & qu'il leur aideroit à le venger.

J'entrepris en effet cette négociation; mais elle ne me réussit point comme je l'avois cru; mes amis furent surpris & charmez de me voir; mais ils me dirent qu'il n'y avoit plus moyen de s'opposer au torrent, que les grands & les plus considérables d'entre le peuple étoient gagnez par Mélisée, qu'elle avoit séduit les Troupes par ses émissaires à force de libéralitez, & que chacun esperant s'emparer des meilleurs Emplois de Royaume tandis qu'il ne seroit gouverné qne par un Lieutenant; ils étoient presque sûrs que quand Tigranes pourroit revivre ils ne voudroient pas le reconnoître pour leur Souverain; ils m'instruisirent que toute cette manœuvre n'avoit pas été l'ouvrage d'un mois, qu'il

qu'il y avoit très-long-tems qu'elle se tramoit, & que tout ce qui venoit d'arriver paroissoit avoir été fait & conclu bien avant le malheur du Prince & la mort de Zédame.

Ce discours me fit souvenir à l'instant de celui que Méhisée avoit tenu dans son entretien avec Pharmate, en lui parlant des souterrains qu'elle avoit pratiquez pour parvenir au Trône : Je ne doutai plus que dans la résolution de perdre Tigranes elle n'eût travaillé de longue main à ce funeste évenement ; que vous dirai-je enfin Seigneur, je ne pus effectuer mes projets, & les effets de mon zele se terminerent à rassembler quelques mécontents, à m'assurer par leurs sermens de leur fidelité, en leur faisant jurer qu'au premier ordre que je leur donnerois ils seroient prêts à prendre les armes, pourvû que je leur donnasse des chefs qui pussent les conduire & qui ne les sacrifiassent pas aux usurpateurs ; je leur promis en exigeant qu'ils me garderoient un secret inviolable, & que pendant mon

mon absence ils exciteroient leurs parens, leurs amis & tous ceux qu'il pourroient, à se révolter contre le nouveau gouvernement : ce fut avec ce foible espoir que je sortis d'Aziris, l'esprit & le cœur déchirez de ce malheur & de ceux que je prévoyois.

Je trouvai mon infortuné Maître en marche, la belle & triste Zulamie avoit repris la santé, Artaban & le sage Ocrise ne les avoient point quittez, je me prosternai aux pieds de mon jeune Roi & le saluai comme tel, en lui apprenant ses nouvelles infortunes; il soutint avec plus de fermeté la perte de sa Couronne que celle du Roi son pere; mais après avoir donné à la nature ce qu'il lui devoit, il se tourna du côté de son illustre épouse, & la regardant avec des yeux remplis de tendresse & de douleur : O ma chere Zulamie! lui dit-il, vous n'êtes donc plus la compagne que d'un homme proscrit, d'un fugitif & d'un avanturier, quel sort, ô Ciel, pour une Princesse destinée à regner sur les plus puissans peuples de l'A

ſie, & digne de donner des loix à l'Univers !

Ha ! Seigneur, s'écria cette ſage Princeſſe, ſur qui tombent vos regrets, ſur quels Trônes aurois-je voulu monter ſans Tigranes ? & dans quelle ſituation ſerois-je aujourd'hui ſans lui ; non, Tigranes, ajouta-t'elle, je ne veux ni ne deſire de regner que ſur votre cœur, le reſte ne m'eſt ſenſible que par rapport à vous, vivez, mon bonheur eſt parfait ; mais quelque réſolution que vous preniez, ſongez que Zulamie ſuivra par tout votre ſort avec joye, je ne finirois point, Seigneur, continua Mitrane, ſi je vous rediſois tous les entretiens de ces auguſtes époux ; cependant Tigranes animé d'une juſte vengeance, & brûlant d'un ardeur guerriere, nous déclara qu'il vouloit ſe mettre à la tête de ce qui lui reſtoit de Sujets fidéles, & s'oppoſer aux déliberations des autres, en ſe faiſant connoître les armes à la main ; nous approuvâmes une partie de ce généreux deſſein, nous conſentîmes à combattre, mais nous le fimes ré-

réfoudre à ne paroître jamais que Tubal tant que nous aurions des trahisons à craindre; Zulamie qui se mit de notre côté l'y determina, & ne voulant perdre aucun instant, il nous fit continuer le voyage, nous arrivâmes à quelques milles d'Aziris, nous logeâmes la Princesse dans une maison peu apparente, où malgré les efforts quelle fit pour suivre son époux, nous la laissâmes sous la garde d'Artaban & le Prince, Ocrise & moi, entrâmes dans la Ville comme Marchands, je les conduisis chez mon ami, un retour si prompt le surprit, mais l'ayant instruit qu'il voyoit dans Tubal le favori de Tigranes qui venoit périr ou le vanger, & que celui qui l'accompagnoit étoit le plus brave Guerrier du Souverain d'Aza, qui vouloit nous aider à tirer Aziris du joug, où Narbatte prétendoit la réduire, il les traita avec une consideration qui marquoit bien son zele pour la patrie, il étoit Gouverneur de la petite Ville de Van, & se nommoit Armasse, il avoit aussi sous son com-

mandement un corps de Troupes dont il étoit aimé, & qu'il nous assura fidéle, il nous promit d'y joindre un bon nombre de mécontens, & qu'avec cela si nous croyions empêcher Pharmate de prendre possession d'Aziris dont il étoit nommé Lieutenant Général, & qu'on disoit prêt d'arriver, nous pouvions compter sur ses soins, son bras & ses biens. Tubal l'embrassa après ce discours, & lui marqua une vive reconnoissance: Je sçai bien, lui dit-il, brave Armasse, que tous nos efforts ne rendront pas la vie à Tigranes, & que ne pouvant plus l'avoir pour Roi, il nous seroit moins désavantageux de subir les loix de celui de Cars, que celles d'un autre, mais les fidéles Sujets de Zédame ne doivent pas souffrir que Narbatte s'empare de son Trône, sans avoir puni le crime qui l'y fait monter, ni qu'il en fasse la récompense de ceux qui l'on fait périr, ainsi commençons à repousser Pharmate, à nettoyer l'Aziris de ceux qui se sont donnez la licence d'en disposer, & si le Ciel favorise nos

nos armes, alors offrons la couronne à Narbatte en lui dévoilant les yeux sur les cruautez de Mélisée & de Pharmate.

Ocrise approuva cette résolution, ensuite ayant tenu conseil, il fut arrêté, que Tubal se rendroit à Van avec Ocrise, que le sage Artaban y conduiroit Araxa, & qu'Armasse & moi nous irrions les y joindre avec le plus de mécontens, que nous pourrions ranger de notre parti, que la Ville de Van en seroit le rendez-vous général, que nous ferions la revûë de notre petite Armée, & que nous l'opposerions au passage de Pharmate, nos mesures ainsi prises nous ne tardâmes pas à les mettre en pratique, & sans vous faire un plus long détail, je vous dirai, Seigneur, que tout fut executé de point en point avec un secret admirable, nous trouvâmes les habitans de Van prêts à se révolter & bien résolus à ne jamais obéir à Pharmate, il n'y en eut pas un de ceux qui pouvoient porter les armes, qui ne vînt se ranger sous les drapeaux du Gouverneur,

neur, plusieurs autres petites Villes entrerent dans nos sentimens, & dans moins d'un mois nous fumes assurez d'une Armée de près de dix mille hommes.

Mais ce tems qu'il nous avoit fallu pour nous mettre en état de combattre, fut plus que suffisant à Pharmate, pour arriver, sous obstacle dans notre Capitale, où il fut reçû avec toutes les apparences d'une joye sincere, il y apporta la nouvelle du mariage du Roi de Cars avec mélisée qu'il avoit fait couronner Reine de Cars & d'Aziris, le bonheur de cette barbare fut un nouvel éguillon à notre vengeance, nous arborâmes l'étendart de la rebellion, nous nous mîmes en campagne, nous ravageâmes les environs d'Aziris, nous nous saisîmes de plusieurs petites Villes, & nous contraignîmes enfin Pharmate à nous venir chercher, Armasse commandoit notre Armée, Ocrise & moi étions ses Lieutenans, Tubal lui avoit décherné le commandement général comme étant aimé des Soldats & con-

connoiſſant le Pays, & s'étoit réſervé un petit corps de Troupes d'élité pour être plus en occaſion de montrer ſon courage & de porter du ſecours aux plus foibles.

Artaban étoit reſté dans Van avec une garniſon ſuffiſante, cette Ville étant fortifiée de façon par la nature, qu'il eſt impoſſible de la prendre que par la famine, les rochers & les précipices affreux dont elle eſt entourée la mettant à l'abri des autres accidens, mais par nos ſoins & nos pratiques ſecrettes nous avions pourvû à celui ſeul que nous pouvions craindre, l'ayant munie de proviſions de bouche & de guerre pour plus de trois années; n'appréhendant donc rien de ce côté, & jugeant bien que Pharmate ne s'amuſeroit pas d'en faire le ſiege, qu'il nous y laiſſeroit conſumer le tems & nos vivres, en ſe contentant de nous fermer les paſſages qui pouvoient nous en donner, & qu'il feroit cette manœuvre juſqu'au dernier moment de nos munitions plûtôt que de perdre des hommes inutilement, nous en ſortîmes comme

je vous l'ai dit, & fimes fubfifter notre armée aux dépens des infidéles Aziriens.

Pharmate n'ayant pas eu trop de tems pour affembler fes Troupes fut battu en plufieurs rencontres, Tubal fe diftingua dans toutes les occafions par une valeur furnaturelle, & nos fréquentes victoires groffirent notre parti pendant un an de quantité de Provinces qui fe révolterent: Pharmate trouva même des Ennemie dans la Capitale, & n'étant pas capable de les ramener par la douceur & les bienfaits, il en punit plufieurs par les plus cruels fupplices; comme les avantages que nous remportions chaque jour augmentoient la confiance que Tubal avoit pour Armaffe, il lui découvrit fon fecret & fe fit connoître à lui, Tigranes étoit forti fi jeune d'Aziris qu'il étoit impoffible à nul de fes fujets de pouvoir fe fouvenir d'aucuns de fes traits, mais l'augufte majefté qui brilloit dans toute fa perfonne & l'ardeur qu'il témoignoit pour fa vengeance, ne laifferent pas douter

Armasse de la verité de ses paroles, & son cœur l'en persuada si bien qu'il n'eut pas besoin de notre confirmation pour le croire, il lui rendit sans hésiter les hommages qu'il lui devoit comme à son legitime Souverain, & cette connoissance le lui rendit encore plus précieux; il ne voulut plus souffrir qu'il s'exposât avec sa temerité ordinaire, & lui faisant comprendre que tout seroit perdu s'il venoit à périr, il l'obligea toujours depuis à passer dans sa Ville de Van, le temps où l'on ne pouvoit tenir la campagne, quelque peine qu'il eût à s'enfermer dans cette Forteresse, tandis que les troupes harceloient Pharmate, il fallut qu'il se rendît aux tendres instances de la Princesse, dont les vives allarmes n'avoient point de bornes, & qui trouvoit une douce consolation dans ce reglement. Ainsi le vaillant Tubal, après avoir donné une partie de l'année à mars, donnoit l'autre au pudique amour de sa vertueuse épouse, elle devint enceinte; & quoique l'un & l'autre ne pussent pré-

prévoir quel seroit le sort de ce fruit de leur union ; ils en eurent autant de joie que s'ils eussent été sûrs de son bonheur.

Nous avions instruit Thamés de notre retraite, & par les soins du fidéle Armasse, nous avions une étroite & secrette correspondance avec lui, Araxa n'attendoit que l'instant de se délivrer du fardeau qu'elle portoit, quand nous reçumes avis de Thamés, que la Reine Melisée venoit de mettre au jour un fils qu'on avoit nommé Artaxes, & que c'étoit Nimée son épouse qu'on avoit choisie pour le nourrir : la sage Zulamie ne fut touchée de cette nouvelle, que par la douleur de se voir naître un frere qui seroit élevé dans la haine de sa mémoire, & qui deviendroit le plus mortel ennemi de son époux, s'ils venoit jamais à sçavoir qu'il fût vivant. Cette réfléxion la penetra de sorte, qu'elle en fut long-temps inconsolable ; mais ayant mis elle-même un Prince au jour, il devint bien-tôt l'unique objet de ses pensées ; & ce fut vous, Seigneur, qui nâquites pour faire la gloi-

gloire & la consolation de ces illustres malheureux, vous fûtes nommé Arsace; & votre Auguste Mere ne voulut point souffrir qu'une autre qu'elle vous alaitât: Je ne vous représente point la joie de Tubal & la nôtre; il vous est facile de la comprendre. Quelques mois se passerent de la sorte, ensuite desquels la sage & merveilleuse Araxa prit une résolution digne de son éminente vertu, & qui donna tant d'admiration à son Auguste Epoux, qu'il eût crû se rendre criminel envers les dieux & les hommes s'il s'y fût opposé.

La Princesse vous aimoit avec ardeur; mais réfléchissant sur l'inconstance des choses humains, & le peu de fonds qu'on doit faire sur le sort des armes, elle jugea que si nous avions un jour le dessous, il seroit impossible de vous faire jamais remonter au Thrône de vos Peres, & que le plus certain étoit de vous en assurer dans le moment, en vous faisant prendre la place & le nom du fils de Melisée, & de mettre Artaxes à la vôtre. De cette sor-

forte, nous dit-elle, nous ayant rassemblez pour nous communiquer son projet, le Roi mon pere & Mélisée croyant mon fils le leur, n'auront pour lui que de la tendresse: il sera pour jamais à l'abri des artifices de son ennemi: il ne conservera nulle idée de vengeance contre son ayeul, & ne laissera pas d'avoir dans le fond de son ame, les tendres mouvemens de la nature pour Tigranes & Zulamie, quand on lui contera leur histoire; & moi, j'aurai la joie d'élever mon frere comme mon fils, de le nourrir du même lait, & d'empêcher par-là qu'on ne jette dans son cœur les racines d'une haine éternelle contre sa sœur, son beau-frere & son neveu. S'ils vivent l'un & l'autre, ils s'aimeront, & seront peut-être les instrumens dont le Ciel se servira pour tirer le Roi mon pere de son aveuglement; enfin j'assurerai le destin de mon fils; & les Dieux qui m'inspirent ce dessein, prendront soin de celui de mon frere.

Ce discours accompagné de larmes, que la nature, & ce genereux effort lui faisoient répandre, nous

tou-

toucha si vivement, que nous fumes long-temps sans pouvoir nous exprimer. Tubal, dont l'ame magnanime ne se refusoit jamais aux actions vertueuses, sentit tout le prix de celle de son épouse, & protesta qu'il aiméroit & formeroit le fils de Mélisée comme le sien, & prit à témoins les Dieux, que si par le sort des armes, ou par quelqu'autre moyen il parvenoit à se faire reconnoître, il seroit le premier à placer son beau-frere sur le Thrône de Cars, & ne desireroit que celui que le sang & les Loix lui donnoient pour son partage.

Aucun de nous ne put blâmer cette entreprise, & je fus choisi pour l'exécuter, comme étant ami de Thamés, & le plus capable de le resoudre à cet échange: toute la difficulté consistoit à nous mener de sorte, que le voyage ne nous fît aucune impression, & à revenir chargé du Prince de Cars avec la même précaution. Mille obstacles se présenterent alors à notre esprit, il falloit vous donner une nourrice sûre pendant le chemin; il falle

qu'elle prît Artaxes à votre place, & c'étoit confier ou risquer notre secret ; mais la courageuse Araxa termina nos irrésolutions, en nous déclarant qu'elle vouloit elle même conduire son fils, & prendre son frere ; que ce dessein étoit d'autant moins dangereux, que les femmes de l'Armenie ne voyageoient qu'avec un voile épais sur le visage ; que cette coutume l'empêcheroit d'être reconnuë, que je passerois pour le pere de l'enfant, elle pour sa nourrice ; & que par ce moyen nous éviterions les recherches des curieux, & pour assurer sa retraite dans le Royaume de Cars jusques à mon retour de la Capitale, elle prendroit pour asile les sombres Cavernes des Monts-Pariades, où les pauvres Voyageurs se retiroient ordinairement, & qui étoient presque toujours habitées par quelques-uns d'entr'eux. Tubal trembla à cette proposition ; & pour l'en détourner, & lui montrer le péril qu'elle couroit, si quelqu'un de Cars venoit à la connoître, il lui avoüa pour la premiere

fois,

fois, que Mélisée étoit d'autant plus irritée contre elle, qu'elle la regardoit comme sa rivale : cette déclaration la fit rougir ; mais elle ne changea rien à son projet ; & cette grande Princesse se servit si bien du pouvoir qu'elle avoit sur les volontez de son époux, que notre départ fut reglé. Armasse étant maître des passages de la Forteresse, se chargea de nous en faire sortir, & nous donna pour guides deux de ses gens dont la fidelité lui étoit connuë, & qui croyoient ne conduire que de simples particuliers : Tubal tira promesse de sa chere Araxa, qu'elle le rejoindroit à Van si-tôt qu'elle seroit en état de recommencer le voyage : leur séparation fut des plus touchantes, & il ne falloit pas moins que le généreux motif qui les animoit pour les résoudre à cette absence. Nous partîmes, Seigneur, & comme nous prîmes la route usitée, nous ne fûmes pas long-temps sans appercevoir les Monts-Pariades. La Princesse trouva dans les Cavernes tous les secours que lui pûrent donner les pauvres Pelerins

rins qui s'y retiroient; quoique nous fussions pourvûs de beaucoup d'argent, & des choses les plus necessaires, comme nous voulions paroître ce que nous n'étions pas, nous fîmes ainsi que les autres. Dès la nuit du lendemain je me mis en marche pour la Ville de Cars, déguisé de sorte, qu'il étoit impossible de me reconnoître, & je me rendis au point du jour chez Thamés, à qui je fis dire qu'un Marchand d'Aza vouloit lui parler : le nom de cette Ville le frappa, étant la premiere d'où il avoit eu de nos nouvelles; & ne doutant pas que ce fût de notre part, il me fit conduire dans son Cabinet, & s'y rendit seul; je n'hésitai point à le tirer d'inquiétude, & lui ayant monstré Mitrane dans le Marchand déguisé, il m'embrassa, malgré sa surprise; je n'avois point de tems à perdre, je lui exposai ma commission & lui fit voir toutes les conséquences du service que Zulamie exigeoit de son zele.

Ce fidéle ami me fit bientôt connoître que je n'avois pas besoin de

le tant presser, & qu'il étoit parfaitement disposé à ce qu'on vouloit de lui ; mais résolu de tromper son épouse toute la premiere, il rêva du tems comment il pourroit y parvenir, enfin il me dit de retourner à la Princesse, & que la quatriéme nuit je vous apportasse, que je ne craignisse rien, & que je pouvois être sûr de remporter Artaxes à votre place, je rejoignis Araxa, qui persuadée de la fidélité de Thamés, attendit patiemment l'instant si fort desiré, ainsi le troisiéme jour dès le grand matin je vous séparai d'elle, afin d'être dans la nuit à mon rendez-vous ; mais grands dieux! quelles pleurs ne répandit elle point en ce fatal moment? combien de fois vous arracha-t-elle de mes bras pour vous reprendre dans les siens, & combien me répéta-t-elle de dire à Thamés qu'il vous élevât dans des sentimens d'amour & de compassion pour elle & pour Tigranes, sans vous découvrir jamais ce mystere, à moins d'un ordre de leur part, je ne pourrois finir, Seigneur, si je vous en rendois un compte plus exact,

exact, je la supplia de se reposer sur moi de tout ce qu'elle souhaitoit & me faisant effort pour la quitter, je me saisis de vous, & fuiant cette tendre mere je parvins sans accident chez Thamés au milieu de la nuit, ses ordres étoient donnez, on m'introduisit dans son cabinet, mais j'y trouvai Nimée avec lui, elle tenoit le Prince, & ne pouvant déguiser mon étonnement aprés ce que Thamés m'avoit dit: Je vois votre surprise, me dit cette vertueuse femme, vous aviez projetté l'un & l'autre de me faire un sensible outrage en me refusant votre confiance; mais Mitrane, apprenez que je la mérite, & que fidéle à Zulamie, je serai toujours prête à lui prouver mon zele, quand même il iroit de ma vie: Mon cher Mitrane, me dit alors Thamés, pardonnez à ma tendresse pour Nimée, si je l'ai mise de notre important secret, j'ai vû que je ne pouvois rien sans elle sur cet article, & j'ai de si grandes preuves de sa vertu, que j'aurois fait un crime de l'abuser.

En effet elle avoit appris de la bou-

bouche même de Melisée qui croioit se l'être attachée, la perfidie qu'elle avoit tramée contre le Prince & la Princesse, & Nimée ayant affecté d'entrer dans ses sentimens, l'avoit tellement pressée de lui dire ce qu'elle avoit fait pour consoler si promtement le Roi de la mort de ses enfans, qu'elle lui avoit déclaré que ce n'avoit été qu'en lui faisant voir le traité d'une fausse conspiration dont elle avoit prouvé que Tigranes & Zulamie étoient les chefs, par la propre écriture de ce Prince, qu'elle avoit fait contrefaire d'une telle perfection, qu'elle y eût été trompée elle-même, si elle ne l'avoit pas assuré que ce n'en étoit point. Cette vertueuse femme ayant rendu mille graces à la Reine de sa confiance, étoit venuë repandre dans le sein de son époux l'horreur & l'indignation dont ce récit l'avoit remplie, & Thamés charmé de la voir en cet état, après l'en avoir extrêmement louée, l'en avoit enfin tirée, en lui apprenant tout ce qui étoit arrivé, & avoit terminé son discours en exigeant d'elle pour le prix du secret qu'il

qu'il lui confioit, de le seconder dans le changement que le Prince & la Princesse avoient résolu; elle n'avoit point balancé, & s'y porta en ma présence avec une joie sincere; nous nous donnâmes donc réciproquement les dépôts qui nous étoient confiez; vous passâtes, Seigneur, dans les bras de Nimée, & le Prince de Cars fut remis dans les miens; vos noms & vos vêtemens enfantins changerent de même, vous devîntes Artaxes, & le fils de Melisée fut Arsace. Comme la nature en naissant vous avoit marqué d'une Couronne, qui dans tous les tems pouvoit vous faire aisément reconnoître, Thamés voulant que le feint Arsace eût le même avantage, se servit d'une liqueur qui imprimoit sur la peau ce qu'on y dessinoit, sans que cela pût jamais s'effacer; il lui crayonna sur le côté une fléche, & par le moyen de son eau en fit une marque aussi solide que la vôtre.

Ce qu'il y eut de particulier, c'est que ni vous ni le Prince de Cars ne fîtes aucun mouvement qui témoi-

gnât

gnât que ce changement vous déplût ; vous vous attachâtes au sein de Nimée avec une complaisance qui dénotoit déja cette noble douceur & cette admirable affabilité qui vous rendent l'amour de vos ennemis mêmes. Arsace de son côté recevoit mes caresses avec un air de curiosité, qui mêloit dans ses regards de la bonté & quelque espece de fierté, mais sans apparence de rudesse, caractére qu'il a toujours conservé dans les differens états de sa vie, & dont il a sçû se faire des vertus dignes de l'amitié que vous avez pour lui, j'instruisis Thamés & Nimée des volontés de Tubal & d'Araxa sur les sentimens qu'il falloit vous inspirer, & prenant congé d'eux, je rejoignis la Princesse avec Arsace; elle se récompensa sur lui des tendresses qu'elle ne pouvoit plus vous témoigner, & ce Prince innocent y répondit par des façons si touchantes, qu'elles ne firent que la fortifier, dans l'envie de l'élever comme son fils : quelques jours après nous prîmes la route de Van ; mais au milieu de notre course nous re-

reconnûmes un homme qui venoit nous avertir de retourner sur nos pas & d'attendre Tubal dans sa Ville d'Aza; il nous apprit qu'Armasse avoit perdu la vie & une bonne partie de ses troupes dans un combat contre Pharmate, qu'Artaban & Ocrise avoient forcé Tubal de se retirer dans Van avec les débris de l'Armée, & que tous les passages étant fermez par l'ennemi, ils l'avoient dépêché pour nous défendre d'avancer.

Araxa s'imagina d'abord que Tubal avoit été tué, & s'abandonna au plus terrible désespoir; mais cet homme la rassura par tant de sermens, qu'il parvint à la calmer & à la résoudre à suivre les ordres dont il étoit chargé: nous retournâmes à la Ville d'Aza, où nous attendîmes près de trois mois des nouvelles de Tubal dans des craintes mortelles, & la douleur de la Princesse m'avoit déja fait résoudre à partir pour Van lorsque nous vîmes arriver Tubal & Ocrise seuls, d'une tristesse extrême. La réunion des deux Epoux fut un spectacle des plus touchans. Après

près mille tendresses, l'Infortuné Roi d'Asiris nous apprit qu'ayant voulu tenter un second combat depuis la mort du Gouverneur de Van, il y avoit été abandonné d'une partie de ses Troupes, que le fidéle Artaban étoit mort de plusieurs blessures qu'il y avoit reçuës, & que ce n'avoit été qu'à la faveur de la nuit qu'ils s'étoient sauvez dans la Forteresse, que touchez de leur malheur sans en être abbattus, il avoit voulu raminer le reste de ses troupes, mais qu'elles lui avoient déclaré qu'ils s'alloient rendre à Pharmate pour éviter les affreux supplices qu'il avoit fait souffrir à tous ceux qu'il avoit pris les armes à la main; mais que respectant la mémoire de leur Général Armasse, tout ce qu'ils pouvoient étoit de le faire sortir de Van avec ceux qui voudroient le suivre pour lui donner le tems de se retirer où il voudroit.

Les habitans de la Ville avoient tenu le même langage, & que ce n'avoit été qu'avec une peine extrême qu'ils lui avoient accordé de

le laisser encore un mois chez eux pour y attendre un secours d'Aza, qu'il avoit feint qu'on lui envoyoit, esperant les gagner pendant ce tems ; mais les cruautez réiterées de Pharmate sur les peuples rebelles des autres Villes ayant ranimé leurs allarmes, il avoit été forcé de céder à son malheur, dans la crainte de quelque trahison, qu'il avoit fait passer ses équipages & ses effets quelques jours avant lui, & qu'il étoit sorti de Van avec le seul Ocrise par d'autres détours, pour que la quantité de chevaux ne le fît pas soupçonner, & qu'après une marche pénible ils étoient arrivez sans accident.

Le malheureux succès de cette entreprise ôtant au Prince les moyens de retourner dans ses Etats, Araxa, Ocrise & moi nous obtînmes, que se conformant à la volonté du Ciel il attendroit en sûreté que sa justice & le tems le fissent remonter sur le Trône : ses équipages arriverent ; le fidéle Armasse n'avoit rien épargné dès le commencement de la guerre pour le mettre en situation de pa-

roî-

roître avec pompe s'il étoit Vainqueur, ou pour être à l'abri des nécessitez de la vie s'il étoit vaincu.

Nous profitâmes de ses générositez & de ce qu'il nous restoit à tous pour acheter une maison solitaire à six milles d'Aza, que nous résolûmes de faire valoir, Ocrise & moi pour faire subsister cette illustre famille. C'est là, Seigneur, que Tigranes, légitime Roi d'Aziris, sous le nom de Tubal, & l'auguste Zulamie, héritiere de la Couronne de Cars sous celui d'Araxa, ont vêcu près de vingt-deux ans comme de simples Villageois: c'est-là que donnant tous leurs soins à l'éducation d'Arsace ils en ont fait un homme vertueux, un brave Soldat, un Prince digne d'une autre mere & digne d'être votre ami & le compagnon de vos exploits; la Renommée leur apprenoit les belles qualités qui brilloient en vous & l'amour que vous portoient les peuples; c'étoit pour eux la plus grande des consolations; Thamès à qui j'avois mandé notre retraite, avoit un commerce exact avec Tubal, & ce fut à sa priere

qu'il fit enforte que le fage Ozis fut choifi pour être votre Gouverneur. Au fortir des mains de Nimée, Thamés qui étoit fon ami particulier, ne lui avoit rien confié de votre fort; mais fçachant que le merveilleux frappe & détermine fouvent les hommes les moins fufceptibles, & craignant qu'Ozis ne facrifiât à fa Philofophie l'honneur de vous élever, imagina pour s'empêcher de le refufer, un ftratagême qui lui réuffit fi bien, qu'il caufe encore aujourd'hui, comme il me l'a conté, la furprife & l'inquiétude d'Ozis. Thamés me manda d'engager Ocrife, d'écrire à Ozis ces paroles, de les lui envoyer fur fes tablettes, & qu'il auroit foin du refte.

AU SAGE OZIS.

Prenez foin d'élever Artaxes; formez fon ame à la vertu; infpirez-lui de l'amour & de l'amitié, pour la mémoire de Tigranes & de Zulamie; les Dieux vous le commandent, & je vous en prie; gardez-vous de reveler ceci, obéiffez & ne parlez point.

Cet-

Cette Lettre n'étoit point signée, nous la fîmes tenir à Thamés, qui se conduisit avec tant d'adresse, qu'Ozis trouva sur lui les tablettes sans sçavoir qui les y avoit mises. Thamés étoit bien assuré du silence qu'il observeroit; mais il ne put connoître l'impression que ce billet avoit fait sur lui, que par l'empressement qu'il témoigna pour être votre Gouverneur, en faisant exactement sa Cour à Mélisée, en entrant dans ses vûës, & se déguisant de sorte qu'elle crût ne pouvoir mieux confier l'éducation de son fils; ainsi, Seigneur, dès que votre âge le permit, vous lui fûtes remis; tandis qu'il s'acquitoit avec tant d'honneur de ce glorieux emploi, Ocrise & moi travailloient à former Arsace; il faut avoüer que nous n'eûmes aucune peine; l'admirable Araxa lui avoit si bien inculqué la vertu, & lui en avoit si parfaitement appris toutes les parties, que dès l'âge le plus tendre la justice, l'équité, la prudence, & la vérité se manifestoient dans ses moindres actions, la fierté qui lui étoit naturelle, ne

devint dans la suite qu'une source inépuisable de grands sentimens, & la facilité qu'il eut à se rendre parfait dans tous les exercices du corps que nous lui montrions, le rendirent bientôt l'objet de la tendresse & de l'admiration de Tubal, il l'aima véritablement, & en fut aimé de même: pour Araxa, la nourriture qu'elle en avoit fait se joignant aux nœuds du sang, il étoit impossible qu'il ne lui fût extrêmement cher, sur-tout en le voyant si digne des soins qu'elle en prenoit, Arsace répondoit aux sentimens de l'un & de l'autre par un respect & un attachement qui ne s'est jamais démenti; quand il eut atteint sa quinzième année, nous commençâmes à lui conter les révolutions de Cars & d'Aziris, nous lui peignîmes une partie du caractére de Mélisée, & nous lui récitâmes la tragique fin de Tigranes & de Zulamie; les mouvemens d'horreur & de compassion qui se succedoient les uns aux autres dans son jeune cœur, tandis que nous lui parlions, & qui n'étoient excitez ni retenus par la crain-
te

te ou la politique, ne nous laisserent point douter de la beauté de son ame.

Tubal & l'illustre Araxa lui déclarerent qu'il étoit d'un sang royal; mais qu'ils étoient forcez de se cacher pour se soustraire à la haine du Roi & de la Reine de Cars, en adoucissant de tems en tems ce qu'ils disoient de Mélisée par le récit de vos vertus; le Prince Artaxes, lui disoit Tubal, est l'exemple de toutes les perfections, il est de votre âge, mon fils, & je n'ai point de plus grandes douleurs dans ma situation que celles de ne pouvoir vous faire élever à sa Cour, & vous attacher à sa personne; mais pour réparer en quelque sorte cette infortune, tâchez, mon fils, d'imiter ses belles qualités, ne confondez jamais la mere avec le fils, aimez Artaxes, & ne craignez que Mélisée. Ces discours qui lui étoient mille fois répetez, lui donnerent dès-lors pour vous, Seigneur, un si grand fond d'estime, qu'il nous en parloit sans cesse, & vouloit que nous ne l'entretinssions que de vous:

les années s'écoulerent de la forte lorfque nous apprîmes la déclaration de la guerre, & que vous marchiez à la tête de votre armée contre le Roi de Révan; jugez des allarmes de Tubal & d'Araxa, votre illustre pere vouloit se rendre dans l'Armée, & s'oppofer aux coups qu'on vous porteroit fans fonger que vingt ans d'abfence ne l'avoient pas aflez changé pour n'être point reconnu, & ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on lui arracha ce deffein; mais le bruit de vos premiers exploits & de votre éclatante valeur animerent Arface d'une si vive ardeur, qu'il fe jetta aux pieds de Tubal pour obtenir de vous aller joindre.

Cette demande réiterée mille & mille fois, & toujours refufée dans l'appréhenfion de vous perdre tous deux, ne laiffa pas de donner lieu à Tubal de faire de férieufes réfléxions; il confulta fon illuftre époufe, & lui faifant comprendre qu'il feroit avantageux pour Arface & pour vous que vous commençaffiez à vous aimer avant de vous con-

noître, & qu'il n'y avoit pas d'occasion plus favorable qu'une guerre que vous faisiez en personne, puisqu'il étoit à présumer que si le jeune Arsace pouvoit s'y distinguer, il parviendroit à gagner votre estime & celle de Narbatte, & que le mettant par-là en situation d'attirer les yeux de la Cour & les suffrages des gens de guerre, ils n'auroient point à se reprocher de l'avoir retenu dans une molle oisiveté, si par quelque heureux évenement on venoit à vous reconnoître l'un & l'autre; ces considerations, jointes aux pressantes sollicitations d'Arsace, qui brûloit de répandre son sang pour vous & de vous consacrer sa vie, firent enfin résoudre Tubal & la Princesse à le laisser partir.

Ils ne voulurent point en avertir Thamés avant que quelque action d'éclat lui eût parlé d'abord pour Arsace, qui demanda en grace qu'on se reposât de sa conduite à lui seul; un généreux orgueil lui faisant désirer de ne devoir qu'à lui la gloire de vous offrir son bras, Tubal lui défendit de découvrir jamais

à personne leurs noms & leurs retraites; ils lui commanderent de se faire des amis de Thamés & d'Ozis, de suivre leurs conseils, de se fier entierement au premier dans les occasions, & sur-tout de trouver celle de vous approcher, de se faire aimer de vous & d'en être inséparable. Ce fut avec de pareilles instructions qu'il prit congé de Tubal & d'Araxa, qui célebrerent le jour de son départ par un torrent de larmes & d'ardentes prieres aux Dieux pour qu'ils voulussent benir leurs intentions.

Ocrise & moi le conduisimes jusques sur les frontieres de Cars; ce sage Gouverneur lui conseilla de se representer au Commandant de vos Gardes, & de lui commander de servir dans son corps, parce que c'étoit celui dans lequel il auroit le plus d'occasions de se signaler & d'être près de vous, il l'avoit fort connu, & sçavoit que l'air & la taille d'Arsace suffiroient pour l'engager à le recevoir, ensuite dequoi nous le laissâmes continuer son chemin; Tubal lui avoit donné un équi-

quipage, qui sans rien tenir de la magnificence d'un Prince, étoit pourtant fort au-dessus du commun, il étoit muni d'une bonne somme d'argent, & la Princesse lui avoit fait présent de ce qui lui restoit de pierreries, nous revînmes dans notre retraite, où notre illustre éleve avoit ordre de se rendre après la Campagne; quelques mois après nous apprîmes la gloire d'Arsace & les honneurs que vous lui faisiez rendre; ensuite la Renommée ne nous laissa rien ignorer de vos actions & des siennes; la joye de Tubal & d'Araxa étoit incompréhensible; mais elle fut au comble en recevant une lettre de Thamés remplie de tendres reproches du mystere qu'on lui avoit fait sur Arsace; il marquoit à Tubal de quelle maniere il avoit reconnu ce Prince, & les entretiens qu'ils avoient ensemble, l'étroite amitié qui regnoit entre vous & lui, le désir ardent qu'Arsace avoit de le connoître, & comment il l'avoit remis à son retour dans la Ville de Cars pour en être parfaitement in-

struit;

ſtruit, ne lui ayant découvert que ce qui pouvoit ſervir à le conſoler & à fortifier la nobleſſe de ſes ſentimens, qu'il avoit feint d'ignorer leur retraite pour l'obliger à la lui dire, mais qu'il avoit été ferme ſur cet article à garder le ſecret, & Thamés finiſſoit en ſuppliant Araxa & Tubal de lui preſcrire ſa conduite avec Arſace.

Ils lui répondirent, que lorſque les Princes ſeroient arrivez à Cars, ils m'envèrroient près de lui pour l'en inſtruire, en le priant d'avoir en attendant une grande attention pour tout ce qui vous regardoit l'un & l'autre ſans rien déclarer de ce qu'il ſçavoit; depuis, Seigneur, ce fidéle ami n'a pas manqué de leur donner de vos nouvelles, ni de détailler vos actions de valeur & celles d'Arſace, & nous ayant appris votre retour, & qu'il n'y avoit nulle apparence que l'amitié qui vous uniſſoit, Arſace & vous, ſe rompit jamais, ils réſolurent de m'envoyer vers vous pour vous inſtruire de votre véritable naiſſance, ſans qu'Arſace le ſçût, ſe réſervant de lui apprendre-

prendre eux-mêmes la sienne, m'ayant ordonné pour cet effet de le voir en secret, & de lui dire de leur part de se rendre près d'eux sans nul retardement : voilà, Seigneur ce que j'avois à vous dire : j'ai fait une partie de ce qui m'a été commandé, il ne me reste plus qu'à voir Arsacé pour l'obliger à partir & me rendre ensuite auprès de mes augustes Maîtres pour leur annoncer qu'ils ont un fils dans le feint Artaxes mille fois plus digne encore qu'ils ne le croyent de leur ardent amour. Mitrane cessa de parler, & le Prince, qui pendant son récit avoit comme suspendu pour l'écouter toutes les fonctions de son ame, donnant alors un libre cours à tant de mouvemens differens, fit paroître à la fois la douleur, la joye, la haine & la tendresse, que les divers incidens qu'il venoit d'entendre y avoient excitez; mais enfin il réunit toutes ses passions à celle d'aller embrasser les genoux de Tigranes & de Zulamie, à tout quitter pour un devoir si saint, à ne rien ménager dans une ocasion si pressante, & à

tout hasarder pour leur prouver sa tendresse & sa reconnoissance.

Thames & Mitrane lui laisserent jetter ce premier feu sans paroître s'y opposer ; mais lorsqu'il fut un peu plus tranquille, Thamés prit la parole, & l'ayant supplié de lui prêter attention: C'est avec une joie bien sensible, Seigneur, lui dit-il, que nous remarquons que vous préferez la satisfaction d'être le fils d'un Prince vertueux, quoique malheureux, à la vaine gloire de regner comme fils de Mélisée ; cependant il faut monter au Trône, il faut y faire monter Arsace & rétablir Tigranes & Zulamie dans le cœur de Narbatte & dans leurs droits à la Couronne, & vous seul, Seigneur, pouvez entreprendre cet ouvrage ; c'est par les ordres de votre auguste mere que je vous parle ainsi ; il n'a pas douté de votre impatience à l'aller joindre, il ne s'attache qu'à la moderer : restez donc, Seigneur, laissez partir Arsace, & profitez de son absence pour faire connoître au Roi les crimes de Pharmate & de Mélisée ; ce Monarque vous aime, vous

vous pouvez tout sur son esprit ; ses yeux commencent à s'ouvrir, ménagez des dispositions si favorables, vous ne pouviez accuser la Reine en présence de son fils, & loin de lui vous parlerez sans contrainte, vous ferez agir le Roi sans éclat sur ce qui concerne Mélisée, & vous justifierez Tigranes & Zulamie. Voilà, Seigneur, ce qu'ils attendent de vous, & l'unique preuve qu'ils vous demandent de votre amour pour eux.

C'est cette raison, Seigneur, continua-t'il, qui me fit opposer hier au Conseil à l'empressement que vous marquâtes pour votre union avec la Princesse de Révan & pour monter au Trône d'Aziris, puisqu'il n'est pas juste que vous disposiez de vous sans le consentement de ceux à qui vous devez la vie, que vous portiez sur votre tête une Couronne qui ne vous appartient qu'après leur mort, & que vous travailliez à votre propre bonheur avant que d'avoir fini leurs infortunes. Le vertueux Artaxes bien loin de blâmer cette severe remontrance, ambrassa

Tha-

Thamés, le remercia de le rappeller à son devoir, & donnant à Mitrane toutes les marques de la plus vive reconnoissance, il les conjura l'un & l'autre de régler sa conduite, & de décider sur ce qu'il avoit à faire. Ils résolurent que Mitrane verroit en secret Arsace ; qu'il s'acquitteroit de son ordre, & qu'après son départ le Prince Artaxes saisiroit le tems où le Roi Narbatte se rendoit tout les ans dans une de ses Maisons de plaisance assez près des Monts Pariadés, pour lui parler en liberté, ce Monarque ne menant avec lui dans cette solitude que très peu de monde, gens nommés, & avec lesquels il se défaisoit du gênant décorum de la majesté royale : que lorsqu'il l'auroit convaincu de tant d'étranges evénemens, ils appelleroient à leur conseil Ozis & Thamés, & qu'ils prendroient ensemble les mesures nécessaires pour ménager la gloire du Roi dans son épouse, & les intérêts de celle d'Arsace. Après ce reglement Artaxes prit des tablettes, dans lesquelles il écrivit à Tigranes ces paroles :

A L'ILLUSTRE TUBAL.

Je ne compte mes jours, Seigneur, que de celui-ci, puisque c'est le premier qui m'éclaire sur ce que je vous dois ainsi qu'à l'auguste Araxa, je n'ose me servir de noms plus tendres & qui conviendroient mieux aux vifs mouvemens de mon cœur; que les vôtres, Seigneurs, vous répondent des miens, & croyez que je périrai ou que je me rendrai digne du glorieux avantage de vous devoir la vie,

ARTAXES.

Ce Prince accompagna cette lettre des termes les plus passionnés, qu'il chargea Mitrane de leur répéter, & l'ayant encore embrassé, il se retira dans la crainte qu'une plus longue absence ne donnât du soupçon, & s'étant rendu dans l'appartement d'Azalinde, il y trouva encore toute la Cour que cette Princesse avoit occupé à differens jeux; comme par ses soins on ne s'étoit apperçu que tard qu'Artaxes n'y étoit plus, son retour parut assez

sez près de sa sortie pour n'y faire qu'une legere attention, il en fut quitte pour quelques railleries qu'il soutint avec esprit & qu'il repoussa de même. Arsace qui n'avoit cessé d'entretenir Félimnie que pour être du jeu de Mélisée, n'avoit fait aucune réfléxion sur cette action d'Artaxes, & la chose tourna de façon que personne ne la prit pour un mystere. Ce Prince remercia Azalinde, & l'assura qu'il lui tiendroit parole dans quelques jours. La Princesse qui étoit prudente & qui le connoissoit ne le pressa point de s'expliquer, & chacun se retira dans le même esprit qu'il étoit venu.

Artaxes qui sçavoit que Thamés devoit introduire Mitrane dans le cabinet d'Arsace au milieu de la nuit, & qui d'ailleurs étoit agité de mille pensées qui demandoient la solitude, ne se tint pas long tems avec lui, & passa dans son appartement pour le laisser libre dans le sien ; il n'eut pas un sommeil plus tranquille que la veille, les malheurs de Tigranes & les perfidies de Mélisée revinrent en foule à son ima-

imagination, le traître Pharmate n'y fut pas oublié; & si ce Prince eût suivi ses seuls mouvemens, il auroit puni lui-même ce barbare de son noir attentat; le jour le surprit dans ces réfléxions, & lorsqu'il étoit prêt à sortir du lit, il vit entrer son cher Arsace, qui l'ayant prié de faire sortir ses gens, lui conta que Thamés lui avoit amené un envoyé de son pere qui lui commandoit de le rejoindre, & que cet homme l'avoit assuré que c'étoit pour lui déclarer le mystere de sa naissance; Artaxes prit part à sa joie, & s'efforçant de cacher l'intention personnelle qu'il avoit à cette nouvelle, il se récompensa de cette innocence dissimulation, en comblant Arsace des plus tendres amitiez; ils renouvellerent l'un & l'autre les sermens qu'ils avoient déja faits de s'aimer, & d'être unis jusqu'au tombeau; & comme Arsace n'avoit plus que cette journée à rester à Cars, il en voulut profiter pour prendre ses dernieres instructions de deux Rois, faire ses adieux à la Reine, & donner tout le reste de son tems à son
cher

cher Artaxes & aux Princesses de Révan & de Cappadoce.

Pour cet effet il se rendit de très-bonne heure auprès de Narbatte qui sentit plus vivement que jamais au moment de s'en séparer toute la tendresse qu'il avoit pour lui, il l'embrassa plusieurs fois, en lui disant qu'il le prioit de songer qu'il alloit travailler au bonheur d'Artaxes qui remettoit avec joie ses interêts entre ses mains, & qu'il ne tiendroit pas à lui que Félimnie ne fût la recompense de ses soins. Arsace touché des bontez de ce Monarque, s'attendrit, il embrassa ses genoux, & lui avouant que la Princesse de Cappadoce étoit un prix qu'il auroit voulu mériter, il lui protesta que malgré son respectueux attachement pour elle, celui qu'il lui avoit voué suffisoit pour l'animer à remplir dignement la confiance dont il l'honoroit.

Ensuite de cette conversation il passa chez le Roi de Révan qui ne le reçut pas avec moins de consideration, il l'instruisit de la maniere dont il devoit agir avec le Prince

d'A-

d'Aza, & termina son discours par les plus fortes assurances de reconnoissance & d'amitié; tous ces devoirs rendus, il passa à l'appartement de la Reine: cette Princesse entierement vaincue par sa passion ne put le voir sans émotion, & par l'effet d'une sympathie dont Arsace ne pouvoit démêler la cause, il se sentit pressé de la plus vive douleur en l'approchant; à peine eurent ils la force de se parler; Arsace aussi troublé de sa foiblesse que de celle de la Reine, en frémissoit de dépit, tandis que jugeant de son cœur par le sien, elle s'applaudissoit d'avoir fait naître en lui la même ardeur dont elle brûloit. Cependant comme elle étoit entourée de ses femmes, l'effort qu'elle se faisoit pour cacher les mouvemens qui l'agitoient, ayant tiré quelques larmes de ses yeux: Arsace, lui dit-elle en le regardant tendrement, vous voyez l'effet que produit la vertu dans nos cœurs, nous n'avons pû vous connoître sans vous aimer, & nous ne pouvons vous perdre sans nous affliger.
 Quoi-

Quoique les regards de cette Princeſſe donnaſſent à ſes paroles tout le prix qu'elle y vouloit mettre, & qu'Arſace en connût parfaitement le motif, qu'il en fût indigné & qu'il en eût horreur, il lui fut impoſſible cependant de paroître inſenſible à la tendreſſe qu'elle lui témoignoit ; comme il ignoroit les nœuds qui l'attachoient à elle, la nature enveloppée des voiles d'un myſtere qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de pénétrer, ſembloit chercher à les rompre par les mouvemens involontaires dont elle lui faiſoit ſentir la violence, dans l'invincible penchant qui l'entraînoit vers elle ; il ne pouvoit avoir d'amour que pour Félimnie, & cependant il lui paroiſſoit que ſans cette paſſion il en auroit eu pour la Reine de Cars, & quoiqu'il déſaprouvât celle qu'elle lui marquoit, il ne pouvoit s'empêcher de la plaindre, & par un preſſentiment que la ſuite vérifia, s'imaginant qu'il la voyoit pour la derniere fois, il fut ſi cruellement déchiré dans le fond de ſon ame de cette idée & de ce qu'elle

venoit de lui dire, que la tendresse triomphant malgré lui, il mit un genou en terre & baisant la main qu'elle lui tendoit pour l'en empêcher : Que vos bontez Madame, lui dit-il, me sont précieuses, & que je me trouve malheureux de ne pouvoir les mériter, mais des obstacles que je ne puis ni ne cherche à vaincre me forcent d'y paroître ingrat : Vaillant Arsace, répondit-elle en lui commandant de se relever, conservez-moi ces sentiments, & laissez à mon cœur le soin de votre bonheur ; à ces mots attendris l'un & l'autre, & donnant à leur douleur des causes bien différentes de la véritable, ils se dirent adieu & se séparerent avec un trouble dont ils furent heureux de n'avoir que des témoins indifférens.

Artaxes trouva Arsace comme il sortoit d'avec cette Princesse, & l'altération qu'il remarqua sur son visage lui faisant craindre qu'il n'eût appris quelques fâcheuses nouvelles, il le pressa tendrement de lui en dire le sujet ; mais Arsace extrêmement confus de s'être montré si

foible aux yeux de Mélifée, & qui vouloit cacher à ceux du Prince ce qu'il foupçonnoit pour lui de trop favorable dans le cœur de celle dont il le croyoit le Fils; prétexta fon changement de l'effet qu'avoit produit fur le fien les tendreffes de Narbatte, & de la répugnance qu'il fe fentoit à s'éloigner de la Cour de Cars: Artaxes reconnoiffant dans fes fentimens les mouvemens du fang & de la nature n'en fut point étonne, & bien loin de les contrarier il le pria de les conferver & de fe fouvenir qu'il ne pouvoir ni vivre ni régner fans lui. Ils furent enfuite chez les Princeffes où la Reine ne parut point, ce qui leur laiffa la liberté de s'entretenir fans contrainte; ce fut dans cet inftant qu'Arface fentit la différence qu'il y avoit au fond de fon ame entre Mélifée & Félimnie; quelque chofe de plus fort que lui l'attachoit contre fa volonté même à la Reine de Cars; une crainte qu'il ne pouvoit dompter le faififfoit toujours en la voyant & fembloit vouloir étouffer la voix qui lui parloit pour elle, au contraire

re ses sens paroissoient se calmer auprès de la Princesse de Cappadoce, la candeur qui régnoit dans son ame se répandoit dans la sienne, la douceur & la modestie qui brilloient sur son visage le rassuroient, il la trouvoit belle parce qu'elle l'étoit en effet, il l'aimoit, parce qu'il vouloit l'aimer, qu'elle étoit un choix de sa raison & que la vertu ne le pouvoit blâmer, au lieu que ses sentimens pour Mélisée étoient en lui comme un torrent impétueux qui rompt avec violence les digues qui s'opposent à sa rapidité.

Il développa toutes ses pensées à Félimnie, & ne lui déguisa rien de son entretien avec la Reine; la Princesse de Cappadoce voyoit parfaitement qu'Arsace étoit fort éloigné d'avoir de l'amour pour Mélisée, mais elle ne sçavoit quel nom donner à des mouvemens si extraordinaires, elle en étoit toujours surprise & quelquefois inquiéte; cette situation lui fit voir le depart du jeune Guerrier avec moins de peine, esperant que l'absence detruiroit dans son cœur tous

les objets qui devoient lui être indifférens, elle lui dit son idée avec sincerité & lui conseil la même d'y travailler avec autant de soin qu'à la Paix qu'il alloit conclure.

Il ne me sera pas difficile, Madame, lui répondit-il, de bannir Mélisée de mon souvenir, puisque je ne suis émû que par sa présence ou par ses discours ; mais hélas ! il est des objets qui me suivent par tout, dont je ne puis perdre la mémoire sans perdre aussi la vie, & dans le cœur desquels je voudroits être comme ils sont dans le mien : Je ne prétends pas, reprit-elle en souriant, que vous oubliez ceux dont vous parlez, puisque selon les apparences ils ne vous oubliront jamais : Je ne sçai, reprit Arsace avec tristesse, je ne me crois point heureux, de cruels pressentimens troublent mon ame, je crains d'apprendre qui je suis, quoique je le souhaite ; je voudrois vous voir Reine de l'Univers, & cependant je crains de vous perdre, je voudrois être assuré que pendant mon absence on ne disposât point de votre main, que vous attendissiez Ar-

face, que vous plaigniffiez son sort & qu'il mourût avec votre estime. Il est surprenant, Seigneur, lui répondit Félimnie d'un air sérieux, que vous ajoutiez au chagrin de ne vous plus voir des pensées si funestes; bannissez-les, Arsace, continua-t-elle avec majesté, mes pressentimens sont plus sûrs que les vôtres; vous allez conclure la Paix, vous me retrouverez dans Aziris auprès d'Azalinde telle que je suis aujourd'hui, estimant Arsace quel qu'il soit, & si ce n'est pas assez pour vous tranquiliser, soyez certain que quelque Potentat qui puisse prétendre à Félimnie dans votre absence, elle n'oubliera point qu'il n'est pas Arsace.

La joye que sentit ce parfait Amant à ses paroles, dissipa toutes ses craintes, & ses transports auroient éclaté si le respect ne les eut retenus dans les bornes que lui prescrivoit la scrupuleuse sagesse de la Princesse de Cappadoce, il lui rendit mille graces, & son amour lui fournissant des expressions pleines d'ardeur & d'éloquence, il lui dit

les choses du monde les plus touchantes, sans qu'il y en eût aucune qui ne s'accordât avec ce qu'il lui devoit; comme ils étoient assez près d'Artaxes & de la Princesse de Révan, & qu'ils avoient entendu une partie de leur conversation ils s'y mêlerent. Azalinde que le Prince venoit d'instruire des malheurs de sa famille & de la naissance d'Arsace, charmé que ce vaillant Guerrier pût prétendre à la Princesse de Cappadoce, & persuadée que toutes les avances de la Reine n'étoient que les mouvemens invisibles de la nature qui la rendoient sensible à ses belles qualitez, lui donna mille marques obligeantes de la considération qu'elle avoit pour lui, & lui promit de maintenir Félimnie dans ses résolutions. Cet entretien ayant dure jusqu'au moment qu'elles devoient se rendre chez la Reine, les Princes prirent congé d'elles, Arsace ne voulant plus y paroître, puisqu'il avoit fait ses adieux, & Artaxes ayant résolu de ne le point quitter jusqu'à son depart.

Ils se retirerent & passerent une par-

partie de la nuit en proteſtations d'amitié. A peine le jour eut-il paru qu'Arſace monta à cheval ſuivi de deux Ecuyers ſeulement, le reſte de ſes Gens ayant ordre de ſe rendre à la Ville d'Aza avec ſes équipages, & de l'y attendre s'il n'y étoit pas arrivé. Artaxes l'accompagna bien au-delà de la Ville; mais enfin il fallut ſe ſéparer, leurs adieux furent touchans, mais l'eſpoir de ſe rejoindre modérant leur douleur, Arſace prit la route d'Aza & le Prince revint à Cars pour ſe préparer à ce qui devoit rétablir Tigranes & Zulamie ſur le Trône d'Aziris.

Les Rois de Cars & de Révan, la Reine & les Princeſſes paſſerent cette journée avec une telle mélancolie, qu'il ſembloit qu'Arſace eût emporté toute la joye de la Cour, Artaxes qui cherchoit à la diſſiper, propoſa de la divertir par une courſe de chevaux; Pharmate qui n'étoit pas bel homme de cheval, qui vouloit chercher ſes avantages devant Azalinde & qui haïſſoit le Prince, s'oppoſa à cette fête avec mépris, & dit qu'une courſe de Chars amu-

feroit mieux les Princeſſes; Artaxes pâlit à ces paroles, & n'étant pas maître de ſon premier mouvement il ſe tourna vers Pharmate, & le regardant avec des yeux étincelans de colere: Avez-vous encore, lui dit-il, quelque ſacrifice à faire à l'Araxe? Ce peu de mots firent trembler la Reine & ſon perfide confident, la fureur s'empara de leurs ames, Meliſée fut quelque moment interdite, mais le cruel Pharmate ranimant ſon audace ordinaire: Quand je veux des victimes, répondit-il, mon épée ſeule les ſçait trouver.

Artaxes porta la main ſur la ſienne & ſe préparoit à fondre ſur ce téméraire, quand toute la Cour ſe jetta au-devant de ſes pas & donna le tems à Pharmate de ſortir, la Reine le lui avoit ordonné, cette action ſe paſſoit chez elle, les Rois n'y étoient pas encore, & croyant uſer de ſon autorité, elle commanda au Capitaine de ſes Gardes d'arrêter le Prince, il refuſa d'obéir & fut promptement avertir Narbatte, elle devint furieuſe, mais Artaxes dé-

qui-

daignant sa colere fut à l'appartement du Roi accompagné des principaux Seigneurs qui ne voulurent point le quitter ; le Monarque fut vivement touché de cette avanture, mais quoiqu'il estimât Pharmate, sa tendresse pour Artaxes fut la plus forte, il le blâma doucement des soupçons injurieux qu'il avoit jettez par son discours sur un homme zélé pour l'Etat ; mais il fit arrêter Pharmate pour le punir de son manque de respect.

Artaxes qui ne vouloit pas s'expliquer plus ouvertement dans cet instant, & qui se repentoit d'en avoir tant dit dans un lieu où son secret ne devoit éclater qu'avec précaution, feignit d'être content & fit excuse au Roi de sa vivacité ; cependant les Princesses s'étoient retirées outrées de douleur, & la Reine persuadée qu'il falloit que quelqu'un l'eût trahie pour obliger le Prince à parler de la sorte, se laissa emporter à la violence de ses passions, ne songea plus qu'à les satisfaire en perdant ceux qui lui résistoient & les objets de sa haine; mais pour mieux assûrer le coup odieux

qu'elle méditoit, elle dissimula son ressentiment & parut fâchée de s'être emportée contre son propre Fils, & quoiqu'elle fût extremement irritée de la rigueur du Roi contre Pharmate, elle ne laissa pas d'applaudir à sa détention.

Le Roi de Révan qui crut devoir réünir le fils avec la mere, & qui craignoit que cette mésintelligence n'apportât du changement à ses affaires, s'employa vivement à cet accommodement, & comme les intérêts particuliers de la Reine & du Prince demandoient qu'ils dissimulassent, ils parurent se prêter l'un & l'autre à ce qu'on exigeoit d'eux. Artaxes rejettant son aversion pour Pharmate sur l'audace qu'il avoit euë de porter ses vœux jusqu'à la Princesse de Révan, demanda qu'il fût retenu prisonnier jusqu'à son mariage, & la Reine tirai parole de Roi qu'il n'auroit point d'autre punition, & qu'il n'en possederoit pas moins toutes les Charges dont il l'avoit gratifié. Ces choses ayant été accordées la Cour reprit en apparence sa premiere tranquillité; la Princesse de Révan que

cette avanture avoit fait trembler pour Artaxes, & qui sçavoit par lui le secret de Tigranes, le conjura de permettre qu'elle le découvrît au Roi son pere, pour qu'il fît avancer des Troupes qui le missent à l'abri des fureurs de Melissée lorsqu'elle apprendroit que ses attentats étoient sortis des ténébres & qu'il n'étoit point son fils: Ne craignez pas, lui dit-elle, qu'une Couronne de moins fasse impression sur le cœur du Roi de Révan, je sçai ses sentimens, & qu'il a bien moins desiré me faire Reine de deux grands Royaumes que de me voir l'épouse d'Artaxes qu'il chérit pour sa seule vertu. Le Prince ne fut pas insensible à la tendre attention d'Azalinde, il lui en témoigna sa reconnoissance; mais il la supplia de garder le silence & de ne le pas rompre même pour la Princesse de Cappadoce, ne voulant employer ni ruses ni violence pour tirer Narbatte de son erreur, & comptant trop sur sa tendresse pour douter de la justice qu'il lui rendroit & de sa douleur quand il sçauroit la verité.

La Princesse de Révan qui regar-

doit Artaxes comme un époux à qui son devoir l'obligeoit de soumettre ses volontez, lui promit un secret inviolable & renferma dans le fond de son cœur ses craintes & ses allarmes. Tandis que le fils de Tigranes ne prenoit toutes ces précautions que pour ménager la gloire de Mélisée, & qu'il vouloit s'y prendre de façon à faire tomber sur le seul Pharmate la vengeance & la punition de son crime; cette vindicative Reine ne songeoit qu'aux moyens de le perdre & de se rendre maîtresse absoluë du Trône où ses trahisons l'avoient fait monter; son amour pour Arsace lui avoit rendu Narbatte odieux, ses mains chargées d'années ne lui parurent plus dignes de tenir les renes de l'Empire, & réfléchissant que n'étant pas loin du tombeau sa mort la laisseroit soumise aux loix d'un fils qu'elle n'avoit jamais aimé & qu'elle connoissoit n'avoir pas pour elle une plus forte tendresse, elle résolut de se défaire à la fois de Narbatte & d'Artaxes, de se rendre maîtresse des jours du Roi de Révan & des Prin-

ces-

cesses, de leur faire acheter la vie par le mariage d'Azalinde avec Pharmate, d'engager ce dernier par la promesse de cette récompense, à servir sa fureur & son amour pour Arsace, esperant que ce Guerrier trouvant à son arrivée le Trône & sa main libre de se donner un maître, les recevroit avec d'autant plus de joie, qu'il ne pourroit être soupçonné d'y avoir contribué.

O Sexe charmant qui lirez cette histoire, voyez dans quels excès tombent le cœurs qui n'écoutent que leurs passions; ne croyez pas que l'actions des personnes privées, pour n'être pas dans un aussi grand jour que celles à qui le rang donne un plus vif éclat, en soient moins criminelles: vous êtes toutes également connuës de celui qui voit tout, & qui pénétre dans les plus secrets replis des ames; Brisez donc d'indignes chaînes: rompez les nœuds contraire à la vertu: fuyez l'ombre même du mal, & du déreglement: ne faites briller vos charmes que par votre sagesse, & forcez les hommes à s'at-

s'attacher moins aux attraits de votre visage, qu'aux solides beautez de votre ame.

Et vous, à qui le Souverain Maître de l'Univers a donné le glorieux avantage d'être le premier genre formé à son Image; & qui par cette favorable préference sur les femmes, devez avoir en partage la force, le courage, la sagesse & la raison dans un dégré plus éminent: que n'opposez-vous des dons si précieux aux passions qui vous séduisent, si le Sexe fragile est assez malheureux pour en être la cause? Ne vous est-il pas facile de vous en garantir en appellant à votre secours les vertus dont votre ame fut armée dès l'instant de sa création. Ne devenez-vous pas plus foibles que les femmes, en vous laissant vaincre à leurs attraits? La beauté vous suffit.

Eblouis par son éclat trompeur, vous ne vous servez des graces que vous avez reçuës du Ciel, que pour avoir la vaine gloire de vaincre un cœur que vous ne connoissez pas. Voilà ce qui fait tant de Mélisées &

& de Pharmates. Si de chaque côté on ne s'attachoit qu'à la vertu, si l'on n'admiroit la beauté que comme un tableau dont le Peintre a tout l'honneur, on feroit remonter toutes choses à sa source; on en beniroit l'Auteur, & l'on craindroit d'en profaner l'ouvrage. La Reine de Cars, quoique Payenne, auroit pû faire les mêmes réfléxions: la sagesse étoit de son temps comme du nôtre: elle avoit sous ses yeux, dans les objets qu'elle vouloit proscrire, des modéles de vertu qu'elle eût pû suivre; mais repoussant sans cesse la voix qui s'élevoit souvent du fond de son ame, pour l'empêcher de se plonger dans le crime, elle prit la crainte & l'incertitude, tristes avant-coureurs des remords, pour des foiblesses indignes de ce qu'elle appelloit courage & grandeur héroïque, & ne voulant plus écouter que ses passions, elle se confirma dans ses cruelles résolutions, & ne songea qu'à les exécuter. Pharmate prisonnier, étoit un obstacle qui l'embarassoit; mais ne pouvant le déli-

vrer par la force, elle eut recours à la ruse, en se servant auprès de Narbatte du reste du pouvoir qu'elle avoit eu sur lui: il y avoit près d'un mois que ce favori étoit dans le Fort, & qu'Artaxes attendoit avec impatience le moment de le démasquer, lorsque Mélisée se hasarda de prier le Roi de lui rendre la liberté: Narbatte lui répresenta la parole qu'il avoit donnée au Prince; que c'étoit la moindre satisfaction qu'on dût lui accorder, après la gloire qu'il venoit d'acquerir, & qu'il étoit juste de punir Pharmate de son audace.

A ces mots l'artificieuse Princesse s'abandonnant aux larmes: Il ne tiendra donc qu'à votre fils, lui dit-elle, d'accuser vos plus fidéles sujets, pour les rendre coupables: les Dieux me préservent de soupçonner les intentions d'Artaxes; mais, Seigneur, pouvez-vous croire que Pharmate soit assez insensé pour être devenu son rival? De quel espoir se seroit-il flaté? Ignoroit-il l'amour du Prince, & ne sçavoit-il pas qu'Azalinde étoit le lien

de la paix ? Non, Seigneur, ce motif n'eſt qu'un prétexte : Artaxes ne m'a jamais aimée : il déteſte tous ceux qui me ſont attachez : votre tendreſſe pour moi le gêne & l'embaraſſe : il voudroit ne vous voir entouré que de ſes créatures, & vous ôter celles qui par mes ſoins vous ont voué & leur ſang & leurs vies ; & ſi le Ciel ne prend ſoin de mon ſort, je verrai bientôt mon fils m'arracher le cœur de mon époux.

Ce diſcours entremêlé de larmes & de ſanglots, toucha le Roi de Cars, une partie de la verité qu'il contenoit le frappa : il s'étoit apperçu qu'Artaxes n'avoit pas pour elle de certains égards, & que depuis le départ d'Arſace, il ne lui rendoit que des devoirs forcez. Mais comme il aimoit ce Prince d'une maniere inconcevable, & qu'il le connoiſſoit extrêmement vertueux, il ne voulut point le condamner ſans l'entendre, il s'efforça ſeulement de calmer la Reine, & de bannir ſes craintes. Artaxes eſt trop ſage, lui dit-il, pour manquer à ce qu'il vous doit ; je lui parlerai,

&

& lui ferai sentir le tort qu'il feroit à sa gloire, s'il s'écartoit de la tendresse & du respect que la nature éxige de lui; & je suis assuré qu'il me prouvera parfaitement son innocence. Cependant, Madame, ne pensez pas qu'on puisse facilement vous ôter mon cœur, vous avez des marques de mon estime qui doivent vous en convaincre; & pour vous en donner de nouvelles, je vais vous signer un ordre pour mettre Pharmate en liberté, pendant le séjour que je ferai au Château du Desert; c'est ainsi qu'on nommoit le Palais de plaisance que ce Monarque avoit près des Monts-Pariades; mais, continua-t'il c'est à condition qu'il rentrera dans le Fort au retour d'Artaxes, qui doit m'accompagner dans cette solitude.

Mélisée prévoyant combien cette absence seroit favorable à ses cruels desseins, saisit avec empressement la proposition du Roi: elle s'appaisa, lui rendit mille graces, le conjura de n'attribuer ses craintes qu'à son ardent amour pour lui, & ne voulant pas qu'il eût le temps

de se retracter, elle se fit donner l'ordre de Pharmate. Dans le même moment le Roi de Cars, qui croyoit avoir trouvé dans cet expédient le moyen de satisfaire à la fois la Reine & le Prince son fils, sortit de cet entretien, très-content de s'être débarassé des plaintes de l'un & de l'autre; mais cependant bien résolu de faire expliquer Artaxes, sur la conduite qu'il tenoit avec cette Princesse: il n'attendoit que des nouvelles d'Arsace, pour se rendre dans sa solitude, il avoit déja nommé ceux qui devoient être de cette partie: Thamés & quelques autres Seigneurs en étoient. Comme la Reine ne les suivoit jamais, les Dames restoient avec elle: ainsi l'usage & la bienséance en priverent les Princesses; & le Roi de Révan qui se piquoit encore de galanterie, ne voulut point quitter Mélisée, croyant lui faire plaisir, & pria Narbatte de permettre qu'il ne fût le voir que de temps en temps, sans être obligé d'y séjourner autant que lui. Tout étoit reglé de la sorte lorsqu'il arriva à

Cars

Cars un Envoyé du Prince d'Aza, qui apporta des nouvelles d'Arſace aux deux Rois : elles portoient qu'il avoit été parfaitement bien reçû, que le Prince d'Aza étoit tout diſpoſé à la paix ; mais qu'il y vouloit inſerer un article qu'il ſe reſervoit de dire lui-même ; & que pour cet effet il ſe rendroit à Cars en perſonne dans quinze jours ou trois ſemaines ; & que pour marquer ſa confiance aux deux Rois, il ne ſeroit accompagné que d'Arſace & d'un autre. Le deſſein du Prince d'Aza donna beaucoup à penſer à la Cour de Cars, chacun cherchoit à le pénétrer, & perſonne n'y réüſſit ; mais ce qui ſurprit extrêmement Narbatte, fut de voir qu'Arſace ne lui écrivoit pas, Artaxes feignit de l'être, jugeant bien en lui-même qu'il n'avoit oſé ſe fier à l'Envoyé d'Aza, & que n'ayant que des choſes importantes à écrire, il avoit mieux aimé garder le ſilence que d'expoſer ſon ſecret.

Comme le temps de l'arrivée du Prince d'Aza donnoit à Narbatte ce-de reſter au Château du Deſert,

il s'y rendit avec sa petite Cour, immédiatement après avoir congedié l'Envoyé. Artaxes ne se sépara pas sans peine des Princesses qui le virent partir avec plus de douleur que ne permettoit une si courte absence pour Mélisée: elle désiroit cet instant avec trop d'impatience pour en être touchée; aussi ne tarda-t'elle pas à le mettre à profit dès la nuit même du départ du Roi: elle fit arrêter Nimée épouse de Thamés, qu'elle soupçonnoit d'avoir parlé, la fit garder dans son appartement avec des défenses remplies de menaces si terribles à quiconque en avertiroit au Château où Desert, que personne n'osa souffler, ensuite ayant délivré Pharmate, elle lui découvrit son horrible projet, l'engagea à l'exécuter, lui leva tous les obstacles qui pouvoient le retenir, & l'encouragea de telle sorte, par la grandeur de la récompense, également flateuse pour son amour & son ambition, que cet homme endurci dans le crime, animé de haine & de vengeance contre Arta-
xes

xes, brûlant d'une ardeur immoderée pour Azalinde, & pressé du désir de regner, accepta sans balancer d'être l'assassin de ses Rois, & le perturbateur de sa patrie. Ce barbare promit donc de choisir dans les troupes qu'il avoit sous son commandement une trentaine d'hommes les plus déterminez, de se mettre à leur tête, & d'aller se jetter dans les bois dont le Palais du Désert étoit entouré, & de saisir l'instant où Narbatte & son fils seroient avec peu ou point de gardes; soit qu'ils fussent ensemble ou séparez, de fondre sur eux à l'improvîte, de les poignarder, & s'emparer de tous ceux qui les avoient suivis, de les passer au fil de l'épée, & de disparoître si promptement, qu'on ne pût jamais sçavoir de quelles mains les coups étoient partis; ils conclurent ensuite que pour mieux assurer la réüssite de cet attentat, il paroîtroit que Pharmate seroit toujours prisonnier, que la Reine changeroit le Gouverneur & les Gardes du Fort dont elle rempliroit les places de ceux qu'il

lui nommeroit; & qu'elle manderoit au Roi, qu'ayant découvert Pharmate plus coupable qu'elle ne le croyoit, & que ceux du Fort étoient d'intelligence avec lui, elle les avoit deplacez, & fait resserrer le prisonnier, bien loin de le mettre en liberté, afin qu'après le coup ce perfide rentrant dans le Fort, il pût être prouvé qu'il y étoit retenu au moment qu'il s'étoit fait.

Mais comme les traîtres se craignent les uns les autres, & qu'ils sont persuadez que ceux qui les font agir, peuvent leur manquer de foi, puisqu'ils en manquent à ceux à qui le devoir & l'honneur les obligent à la garder; Pharmate & Mélisée se demanderent réciproquement un engagement par écrit, qui les forçât de se tenir parole, & d'ensevelir cet affreux secret dans l'abîme d'un silence éternel; ils étoient trop acharnez à leur vengeance pour se refuser cette satisfaction. Ainsi Pharmate promit en termes très-clairs, de dé-

faire Mélisée de Narbatte & d'Artaxes, ainsi que de tous ceux qui lui étoient suspects, de la soutenir & de la servir de son bras, & de ses troupes, dans la vûë qu'elle avoit de mettre la Couronne sur la tête d'Arsace, & de l'épouser, à condition qu'elle promettroit, de son côté, de faire épouser Azalinde à Pharmate, de le reconoître Roi de Révan, de garder avec lui le traité d'alliance, de se défaire du pere de la Princesse, & de renvoyer Félimnie en Cappadoce, en cas qu'elle fît consentir le Roi son frere à tout ce qui se-roit fait, sinon de la retenir prisonniere, jusqu'à ce qu'on eût mis ce Prince à la raison.

Ce funeste Traité fut signé de part & d'autre; Pharmate s'empara de l'Ecrit de Mélisée, & cette infidelle femme garda le sien, & tous deux se séparerent pour travailler sans retardement à l'effet de leur promesse; Pharmate fut reconduit au Fort, & dès le point du jour la Garde & le Gouverneur furent

chan-

changez ; par cette ruse il se vit en état de sortir toutes les nuits pour s'assurer de ceux qu'il vouloit employer ; l'éclat des récompenses ne lui fit trouver que trop de traîtres, & dans l'espace de quatre nuits, il se vit en situation d'accomplir son dessein. Mélisée, de son côté, fit ce dont ils étoient convenus auprès de Narbatte ; & secondée de ses créatures, elle prit de si justes mesures, que le Roi de Révan & les Princesses se virent prisonniers dans le Palais, sans qu'il pussent le prévoir ni l'empêcher, Mélisée s'étant servi pour cela des noms respectables du Roi & d'Artaxes, ce qui fit que personne n'osa murmurer ni le mander au Desert, persuadés qu'on ne l'ignoroit pas ; d'ailleurs les portes de la Ville étoient si bien gardées, qu'il ne pouvoit rien entrer ni sortir qu'on ne le fît voir à la Reine.

Mais avant de faire connoître quel fut le succès de tant de trahisons, & d'instruire de ce qui se passoit au Palais du Desert, il est

néceſſaire de rejoindre Arſace, qui par la juſte impatience de revoir Tubal, avoit fait une ſi grande diligence, qu'il étoit arrivé huit jours après ſon départ de Cars, à la retraite de cet illuſtre infortuné. Mitrane qui l'avoit joint ſur la route, l'accompagnoit, & le dévança de quelques heures, pour préparer ces Auguſtes Maîtres à cette entrevuë. Tubal fut le premier qui s'offrit aux yeux d'Arſace : ce vaillant inconnu mit promptement pied à terre, & courut embraſſer les genoux de celui qu'il croyoit ſon pere, il en fut reçu avec la même tendreſſe; & comme près de deux ans d'abſence; & ſon ſéjour au milieu d'une Cour auſſi galante que guerriere, n'avoient fait en lui qu'un changement avantageux, le généreux Tubal ne le revit pas ſans admiration, il le conduiſit à la ſage Araxa, qui lui témoigna par ſes touchantes careſſes la joie ſincere qu'elle avoit de le réünir. Arſace, de ſon côté, qui ſentoit pour elle indépendament de ce qu'il croyoit lui

lui devoir, par les loix de la nature, un respect fondé sur la plus haute estime, lui marqua par ses transports la plus vive tendresse. Ocrise & Mitrane, témoins de ce qui se passoit, ne purent retenir leurs larmes : Enfin lorsque les mouvemens du sang & de la reconnoissance eurent produit leurs effets, Arsace embrassa le vieil Ocrise, qui, chargé du poids d'un grand nombre d'années, ne laissa pas de vouloir se jetter à ses pieds; mais le jeune guerrier l'en empêcha, en le priant de le traiter toujours comme son éléve. Alors le vénérable Vieillard le regardant avec respect : Je souhaite, Seigneur, lui dit-il, que vous me conserviez toujours ces précieuses marques de votre estime, & que ce que vous allez apprendre, ne puisse changer votre cœur.

Ce discours surprit Arsace, il en fut ému, & se tournant vers Tubal : Ah! Seigneur, lui dit-il, ne m'apprenez rien, si ce que vouss avez à me dire peut me rendre ca-

pable de manquer à mes amis. Non, mon fils, dit alors Araxa en lui prenant la main, votre vertu m'assure de votre cœur. Mais, mon cher Arsace, continua-t'elle, en versant quelques larmes, il est tems de rompre le silence, & de vous rendre un rang dont je ne vous ai privé, que pour n'être pas un jour l'objet de votre haine: nous ne vous avons point donné la vie, le Roi de Cars est votre pere, & Mélisée est votre mere.

Juste-Ciel! interrompit Arsacé, en se laissant tomber sur un siége comme un homme accablé de douleur: Quelle Mere m'avez-vous donné, mon cher Artaxes? ajouta-t'il: Qui m'eût dit que j'aurois du regret d'être né votre frere! Il ne l'est point, continua Araxa, vous n'êtes pas à la fin de cette étonnante avanture: Artaxes doit le jour qu'il respire à Tigranes, à Zulam'e, & vous voyez en nous ces Princes infortunez.

L'étonnement d'Arsacé le contraignant à garder le silence, Tigra-

granes fut l'embrasser, & prenant la parole, lui fit un recit succinct de sa vie & de ses malheurs, & du motif qui les avoit portez Zulamie & lui à se changer avec Artaxes; & quoiqu'il adoucît autant qu'il lui fut possible le crime de Mélisée, il lui en dit assez pour lui prouver la verité de ce qu'il en sçavoit déja; mais n'en voulant pas apprendre davantage, dans la crainte de trahir la nature, il interrompit Tigranes en se jettant dans ses bras, & forçant les sanglots qui lui coupoient la voix: Que ne vous dois-je point, ô Prince trop magnanime, lui dit-il, de m'avoir enlevé à mon funeste sort! O mon illustre sœur, continua-t'il, en lui baisant les mains, & les arrosant de ses larmes, soyez toujours ma mere, puisque je ne cesserai jamais d'être votre fils! De quels biens puis-je payer ceux que vous m'avez faits? Artaxes en naissant de vous, avoit puisé dans votre sang cet amas de vertus qui le rendent si dignes de votre amour;

& par l'effet de la plus sublime sagesse, vous avez voulu me rendre semblable à lui, en me faisant succer avec le lait le beau sang qui coule dans ses veines! O vénérable Ocrise! ô Thames! avez-vous pû craindre que le frere & le nourrisson de l'incomparable Zulamie vous imputât ce crime, de l'avoir empêché de devenir coupable? Ce Prince étoit si transporté, & sa vertu lui donnoit une joie si parfaite de l'innocent stratagême de Zulamie, qu'il n'auroit pas cessé d'en faire éclater sa reconnoissance, si Tigranes ne l'eût conjuré de se calmer.

Zulamie, Ocrise & Mitrane se joignirent à lui, pour lui faire entendre que le temps étoit trop précieux, pour le passer en exclamations; & que ne doutant point de la beauté de son ame, il n'étoit plus question que de seconder Artaxes, qui peut-être en ce moment tiroit Narbatte de son aveuglement. Arsace soupira, & demanda à Zulamie d'un air inquiet, si le Prince

Artaxes auroit compassion de la Reine de Cars, & s'il menageroit sa gloire. A cette question, Mitrane prit la parole, & lui découvrit que l'intention du Prince étoit de ne rien cacher à Narbatte, mais de prendre avec lui des mesures pour que Pharmate parût le seul criminel aux yeux du public. Le Prince de Cars devint plus tranquille par cette assurance; Tigranes prenant cet instant, il l'instruisit que le Prince d'Aza sçavoit son secret, que s'étant douté qu'on auroit besoin de lui pour rendre la paix solide, il l'étoit allé trouver, qu'il s'en étoit fait connoître, & lui avoit demandé son entremise auprès du Roi de Cars, que le Prince d'Aza charmé de cet événement, lui avoit promis de ne signer aucun traité qu'il ne fût reconnu & remis sur le Trône d'Aziris.

Arsace très-satisfait que le Prince d'Aza fût dans ces favorables dispositions, fit résoudre Tigranes à lui laisser continuer sa route pour Aza, de s'acquitter de son ambassade, &

de faire connoître à ce Souverain, que ses interêts étoient tellement liez avec ceux d'Artaxés, qu'il ne pouvoit travailler pour la gloire de l'un sans faire le bonheur de l'autre. Le Roi & la Reine d'Aziris approuverent son dessein, & dès le lendemain Arsace se remit en marche après avoir promis à Tigranes de le réjoindre incessament. La distance de cette maison à la Ville d'Aza étoit si courte, que le Prince de Cars y arriva le même jour, l'esprit & le cœur agitez de mille pensées differentes; il se trouvoit heureux d'être fils de Narbatte, & que son cœur lui eût toujours denoté sa naissance; mais il eût souhaité de ne la pas devoir à Melisée; quelquefois il se flatoit qu'elle ne se trouveroit point coupable, un moment après il fremissoit d'en avoir des preuves incontestable, & se rappellant ses tendresses & les sentimens qu'il avoit eu pour elle, il croyoit que la nature seule avoit agi dans le cœur de cette Princesse, de la même maniere que sur le sien.

En-

Ensuite éloignant de son esprit ce qu'il y avoit d'affreux de ce côté il se livroit à la joie de pouvoir aspirer à Félimnie, & d'être en état de sacrifier des Couronnes à son cher Artaxes ; ce fut dans de pareilles pensées qu'il arriva à la ville d'Aza, il y trouva tous ses officiers, & les cérémonies usitées dans ces occasions ayant été pratiquées, il eut une audience secrete du Souverain, c'étoit un jeune Prince rempli de mille belles qualitez, Arsace & lui se prévinrent d'abord l'un pour l'autre, ils se parlerent avec confiance, & se promirent une amitié réciproque. Le Prince d'Aza se nommoit Taxis, il n'avoit succedé à son pere que depuis la prétendue mort de Tigranes ; & quoique le feu Prince d'Aza eût toujours été l'Allié du Roi d'Aziris, les troubles intestins que Taxis avoit trouvez à son avenement ne lui ayant pas permis de s'opposer à la puissance de Narbatte, il l'avoit laissé tranquille jusqu'au moment que le Roi de Révan avoit pris les armes contre lui ; alors se

souvenant de la mort du Roi d'Aziris & de la fin tragique de son fils, il avoit uni ses armes à celles de Révan pour faire en sorte de diminuer la trop grande puissance du Roi de Cars en lui ôtant le Trône d'Aziris qui ne lui apartenoit d'aucun droit. Taxis instruisit Arsace de toute cette politique, & lui dit que ses ancêtres ayant toujours porté les armes pour le Roi d'Aziris, il lui avouoit qu'il y étoit encore plus engagé par la justice qu'il y avoit de faire remonter son fils sur le Trône, & qu'il étoit résolu de s'opposer à l'alliance des Rois de Cars & de Révan, s'ils refusoient de reconnoître Tigranes & le Prince Artaxes.

Arsace approuva cette résolution; mais lui ayant dit ce que le jeune Prince d'Aziris alloit faire auprès deNarbatte, ils conclurent qu'il falloit tous se joindre à lui au Palais du Desert pour prouver à Narbatte la verité de ce que lui auroit dit Artaxes, & forcer son cœur par la vûe de Tigranes à reprendre pour Zulamie des sentimens de pere, & pour

pour préparer les Rois à cet évenement, Taxis jugea à propos d'envoyer à la Cour de Cars un de ses plus zelez confidens pour avertir ce Monarque, qu'il iroit lui-même signer la paix. Ce projet fut exécuté sur le champ, ensuite dequoi les deux Princes convinrent d'aller ensemble résoudre Tigranes à les suivre à la Cour de Cars.

Taxis donna ses ordres pour le tems de son absence; il fit aussi marcher des Troupes sur la frontiere qui séparoit ses Etats de ceux de Narbatte, afin d'être en situation de combattre, si par quelque trahison qu'on ne pouvoit prévoir on les y forçoit; toutes ces mesures ainsi prises ils se rendirent auprès de Tigranes & de Zulamie.

Tandis que ces illustres personnes cherchoient les moyens les plus doux pour terminer leurs infortunes, Artaxes & le Roi de Cars ne tarderent pas à se communiquer les pensées qui troubloient leur repos, quinze jours s'étoient écoulez depuis leur arrivée dans ce lieu cham-

pêtre, sans qu'ils eussent eu le tems ni l'occasion de se parler en secret, le Roi de Révan y étoit venu trois fois ; les Seigneurs de la Cour s'y étoient rendus alternativement, & les plaisirs avoient si fort occupé les Habitans de cette belle solitude, que les cœurs n'avoient pû se développer ; mais cette foule de monde ayant disparu & cessé tout-à-coup de les venir troubler, le Roi de Cars rendu à lui-même saisit ce tems de tranquilité pour tirer d'Artaxes le motif de sa froideur pour Melissée ; ce jeune Prince qui n'avoit pas moins d'impatience de lui déclarer son secret, n'évita pas l'occasion ; elle s'offrit bientôt telle qu'ils la désiroient : Narbatte à qui cette solitude plaisoit, y faisoit chaque jour des embellissemens ; & comme il avoit entrepris de faire couper une montagne qui lui cachoit une partie des Déserts qui sont aux pieds des Monts-Pariades, il proposa au Prince Artaxes d'en aller visiter les travaux ; ils monterent à cheval suivis de quelques Gar-

Gardes, & se rendirent à la Montagne après avoir assez raisonné sur cette entreprise; ils mirent pied à terre, laisserent leurs chevaux à leurs Gardes, & s'enfoncerent seuls dans le plus épais des bois, où le Roi de Cars ne se vit pas plûtôt sans témoins, que regardant le Prince avec tendresse: Mon cher Artaxes, lui dit-il; je crois que vous n'ignorez pas à quel point je vous aime; mais peut-être n'en sçavez-vous pas tous les motifs, je n'imiterai point ces peres durs & séveres qui se contentent de marquer à leurs enfans ce que la nature exige d'eux, & qui cachent dans le fond de leurs ames le plaisir d'avoir donné le jour à des sujets dignes de tout leur amour; le mien pour vous ne peut se renfermer dans de pareilles bornes; il trouve sa gloire à les franchir, en vous avouant que si le sang l'a fait naître, les précieux dons que vous avez reçus du Ciel l'ont si bien affermi que quand vous ne seriez pas mon fils, il me seroit impossible de ne vous point aimer. Votre

vertu, votre valeur, & les graces de votre perſonne m'y forceroient, ſans le ſecours de les loix de la nature, les traits même de votre viſage contribuent à ma tendreſſe, & quoique celle à qui vous reſſemblez ſi parfaitement ſe ſoit renduë indigne de vivre dans mon ſouvenir, elle me fut autrefois trop chere pour ne m'en pas rappeller la mémoire avec quelque plaiſir, en retrouvant en vous les charmes qu'elle poſſedoit, & les vertus qu'elle ne poſſedoit pas.

Mais, mon fils, continua-t'il en ſoupirant, après vous avoir fait cet aveu ſincere de mes ſentimens, je ne puis vous déguiſer la douleur que j'ai de vous y voir ſi mal répondre par votre conduite avec la Reine votre mere; elle ne vous eſt pas moins que moi, & vous ſçavez mon eſtime pour elle, cependant il ſemble que vous ne cherchiez qu'à lui déplaire; ſes amis vous ſont odieux, vous leur cherchez des crimes pour les perdre, & vos diſcours mêmes ne la reſpectent pas; le Roi de Cars s'étant

s'étant arrêté comme pour attendre la réponse d'Artaxes, ce Prince prit la parole, & l'accompagnant d'un air respectueux: J'atteste les Dieux immortels, Seigneur, lui dit-il, que je me tiens mille fois plus heureux d'être assuré de votre tendresse que de tous les avantages dont votre bonté me flatte, & que je serai toujours prêt de répandre mon sang & de perdre la vie, pour vous prouver la mienne; mais, Seigneur, devez-vous trouver étrange qu'un Prince qui ressemble si fort à Zulamie ne puisse aimer Mélisée ni le traître Pharmate? Car enfin, Seigneur, poursuivit-il, en se jettant à ses pieds, il est tems de vous déclarer qu'Artaxes n'est point le fils de Mélisée, & qu'il ne doit la vie qu'au Malheureux Tigranes, & qu'à l'infortunée Zulamie, que ces innocens objets de la haine de votre épouse ont évité la mort qu'elle leur avoit préparée par la trahison de Pharmate, qu'ils vivent, & qu'il faut que j'expire à vos yeux, ou que je les rétablisse dans votre cœur.

Ce discours inattendu surprit Narbatte de telle sorte, que tous ses sens en furent comme suspendus ; il s'appuya contre un arbre, & par un silence attentif, donnant au Prince le tems de poursuivre, il se hâta de lui dévoiler les principaux articles de ce fatal mystere ; mais pour en adoucir l'honneur, il fit si bien valeur son éloquence sur les vertus d'Arsace en lui déclarant sa naissance, il s'étendit avec tant d'art sur les généreux motifs du changement qu'avoient fait Tigranes & Zulamie, que le Roi de Cars, attendri, confondu & pressé par mille differens mouvemens, lui rendit les bras, & se préparoit à lui répondre, lorsqu'il vit le Prince se lever comme un lion furieux le sabre à la main & se lancer vis-à-vis de lui sur l'objet qui sembloit l'avoir mis hors de lui même.

Etonné d'une action si terrible, il se tourne, & se voit avec le Prince entouré d'une trentaine d'hommes, le casque en tête & le sabre levé contre eux, qui par leur air

terrible faisoient assez connoître que la mort de l'un & de l'autre étoit l'unique soin qui les animoit; le Roi de Révan avoit à peine apperçu le mouvement d'Artaxes, qu'il avoit tiré son épée, & dans cet instant il fit si bien voir que le désir de sauver ce qu'on aime sert de jeunesse & de force dans les âmes véritablement magnanimes.

Artaxes paroit touts les coups portez à Narbatte, & ce Monarque s'opposoit sans cesse à ceux qui tomboient sur le Prince, le bruit & le cliquetis des armes retentissant dans les montagnes, les échos le porterent bien-tot aux oreilles des Gardes, qui attendoient le Roi; & craignant qu'il n'eût besoin d'eux, ils remonterent sur leurs chevaux, & se rendirent à toute bride sur leur du combat; ce petit renfort ranima pour un instant le courage du Prince & du Roi; mais n'étant que huit en tout, qu'auroient ils pû faire contre le grand nombre de leurs assassins, si le Ciel, protecteur de l'Innocence n'eût envoyé

voyé à leur secours des défenseurs capables de tenir tête à des troupes mieux disciplinées.

En effet, au moment qu'Artaxes accablé de fatigue & de lassitude, désesperoit de pouvoir combattre plus long-tems, & que le Roi de Cars ne se soutenoit qu'à peine, trois Cavaliers armez de toutes pieces, qni défendoient le chemin d'Aza pour entrer dans les bois des Monts-Pariades, attirez par les cris des hommes & le hanissement des chevaux, arriverent dans l'instant qu'un des assassins se préparoit à laisser tomber son sabre sur la tête de Narbatte, & l'auroit immanquablement fenduë en deux, si l'un des trois Inconnus d'un seul revers de son sabre n'eût promptement arrêté ce fun este coup, en séparant du corps de ce perfide le bras qu'il avoit levé contre son Roi; cette action, qui fit tomber l'assassin sans apparence de vie, en diminuant l'ardeur de ses Compagnons, rendit l'esperance au parti des Princes: Artaxes prit nouvelles forces, & l'effroi qui s'étoit
jet-

jetté parmi ses ennemis lui ayant donné le tems de se lancer sur un Cheval, que l'un de ses Gardes lui presenta; il seconda si bien ses braves défenseurs, qu'il ne portoit plus de coups sans donner la mort. Le vaillant Guerrier, à qui Narbatte devoit la vie, la faisoit perdre à quiconque osoit s'offrir à lui; mais entre ces trois Héros, il en étoit un qui paroissoit n'avoir attention qu'à défendre Artaxes; il combattoit à ses côtez; & par sa valeur éclatante, les assassins réduits au nombre de quinze, voyant qu'ils alloient tous périr, ou seroient forcez de se rendre, tournerent le dos, & plus habiles a fuir qu'à combattre, ils gagnerent le montagnes avec une telle vîtesse, qu'il eût été difficile aux Vainqueurs de les suivre, s'ils en avoient eu l'idée; mais le Guerrier qui s'étoit rangé près d'Artaxes retenant l'ardeur de son Courrier, en s'opposant à son passage: Rejoignons le Roi, Seigneur, lui cria-t-il, nous avons assez de

es lâches entre nos mains pour
nous instruire de leur crime.

Cette voix que le Prince crut reconnoître malgré le changement qu'apportoit la visiere au casque qui étoit baissée, le fit résoudre à suivre son conseil, ils tournerent bride l'un & l'autre, & voyant que les deux autres Guerriers aloient à Narbatte, qui s'étoit laissé tomber de lassitude aux pieds d'un arbre qui lui avoit long-tems servi à se garantir d'être enveloppé des assassins, ils se joignirent, & tous ayant mis pied à terre ils aborderent le Roi de Cars, qui reconnoissant les armes de celui qui l'avoit secouru si fort à propos, s'adressa d'abord à lui : A qui dois je, lui dit-il, la vie d'Artaxes & la mienne ? Daignez me l'apprendre vaillans Guerriers, & me donnez la satisfaction de vous en marquer ma reconnoissance.

Le devoir, l'estime, le sang & la nature, Seigneur, lui repondit l'Inconnu, ont conduit & guidé nos coups, nos cœurs remplis pour

vous

vous de tous ces ſentimens nous récompenſent ſuffiſamment de ce que nous avons fait; cependant ajouta-t-il, il eſt juſte de vous montrer que ceux qui viennent de haſarder leurs jours pour conſerver les vôtres, n'ont jamais été capables de conſpirer contre eux: A ces mots délaſſant ſon caſque, & ces deux compagnons en ayant fait autant, ils offrirent aux yeux de Monarque & du Prince des objets trop intéreſſans pour n'en être pas frappez. Ciel! Tigranes, mon pere, dit alors Artaxes en embraſſant ſes genoux, & c'eſt vous auſſi, mon cher Arſace, ajouta-t-il en ſe jettant dans ſes bras; en effet c'étoit Tigranes, Arſace & le Prince d'Aza, qui ſuivant leur derniere réſolution venoient joindre Artaxes pour faire ſortir le Roi de Cars de ſon aveuglement; ce Monarque que le fils de Zulamie avoit inſtruit & qui eut le tems de ſe remettre de ſa ſurpriſe tandis qu'Arſace embraſſoit le Prince, fit un effort pour ſurmonter ſa foibleſſe, & s'étant

levé au moment que Tigranes se vouloit jetter à ses pieds, il le retint en le pressant dans ses bras & mouillant son visage de ses larmes : Quoi ! lui dit-il, c'est Tigranes a qui je dois la vie : c'est à Tigranes, lui pour qui je devrois n'être qu'un objet de haine & de vengeange. Ah ! Seigneur, reprit le Roi d'Aziris en répondant à ses caresses, ne parlons jamais de ces funestes mouvemens que pour punir les traîtes qui vouloient nous les inspirer, & que ces deux liens, dit-il, en montrant les deux jeunes Princes, nous fassent oublier pour toujours les motifs qui nous les avoient fait rompre. A ce mots Arsace s'étant avancé mit un genou en terre, & tandis que Narbatte lui témoignoit l'amour d'un tendre pere, & qu'ils se rappelloient les mouvemens que la nature avoit élevez dans leurs cœurs dès le premier moment qu'ils s'étoient vûs, Artaxes étoit aux genoux de Tigranes qui recevoit dans ses embrassemens la consolations de tous ses malheurs.

Cependant le Roi de Cars ayant

appris d'Arſace qu'il voyoit le Prince d'Aza dans le troiſiéme Guerrier qui les accompagnoit, il fut à lui & le traitant avec toute la conſidération dûë à ſon rang ainſi qu'au ſervice qu'il venoit de lui rendre, il le conjura de pardonner aux tendreſſes du ſang, s'il avoit tardé à lui rendre grace. Le Prince d'Aza qui voyoit avec joye qu'il n'auroit pas de peine à réunir cette auguſte Famille, lui repondit que n'étant venu que pour rappeller dans ſon cœur les ſentimens de la nature, il ne pouvoit trouver étrange qu'ils s'y livrât, mais qu'il le prioit d'en ralentir l'ardeur pour quelques momens, afin de voir ſi parmi les mors ou les mourans ils ne découvrlroient point le motif du péril qu'il venoit de courir.

Comme il achevoit ces mots, ils virent arriver Thamés à la tête de toute la garde du Roi, ce brave Guerrier avoit appris par les Travailleurs de la Montagne le danger de ſes maîtres: comme il ſe préparoit à les chercher pour leur faire par d'une Lettre qu'il venoit

de recevoir de sa vertueuse épouse qui avoit gagné un de ses Gardes pour l'obliger à la lui porter malgré le risque qu'il couroit à sortir de la Ville sans un ordre de la Reine.

Narbatte parut extrêmement sensible au zele de Thamés, & vouloit lui faire le récit de ce qui s'étoit passé, quand ce fidéle Sujet prenant la parole: Je juge aisément, Seigneur, lui dit-il, & de votre péril & de votre secours, en voyant d'un côté les morts, & de l'autre tant de bras invincibles; mais le tems est trop cher pour le perdre en discours, voyez, continua-t-il, ce que m'écrit Nimée, & donnez promptement remede aux maux qu'on vous prépare. Narbatte prit la lettre avec empressement, & lut hautement ces mots:

A THAMÉS.

Il y a quinze jours que je suis reléguée & gardée dans mon appartement par les ordres de Mélisée sans *sça-*

sçavoir encore quel sera le genre de ma mort, je la supporterois sans peine si la fin de ma vie assuroit la tranquilité de celle de mes Princes & de mon époux: mais le Garde que j'ai gagné pour vous porter cette Lettre, m'a appris que le Roi de Révan & les Princesses étoient prisonniers comme moi, que les portes de la Ville ne s'ouvroient que par les ordres de la Reine, qu'elle en avoit donné de très-exprès pour que personne ne fût au Palais du Désert, que Pharmate étoit sorti de prison & de la Ville avec quelques Troupes, sans qu'on sçût quelle expédition étoit meditée; je n'ai pas le tems de vous en dire davantage, avertissez le Roi & le Prince Artaxes, prenez garde à eux, songez à vous mon cher Thamés, & recevez peut-être les derniers adieux de Ninée.

Le funestes nouvelles firent fremir les Princes; il n'en faut point douter, dit alors Tigranes, le perfide Pharmate étoit du nombre des assassins. A ces mots le Roi de Cars ayant commandé qu'on visitât les morts,

morts, Artaxes voulut voir celui à qui Tigranes avoit coupé le bras ; mais à peine lui eut-on découvert la tête qu'il reconnut ce traître, l'air que son casque ôté lui fit respirer, ayant prouvé qu'il vivoit encore, les Princes contens de l'avoir en leur puissance firent bander sa playe & commandant aux Gardes de le transporter au Palais, & tous étant remontez à cheval pour s'y rendre, ils y arriverent au moment que Pharmate reprenoit ses esprits, il pria ceux qui le conduisoient de lui dire si Narbatte & le Prince étoient vivans, & lui ayant répondu qu'oüi, il demanda à leur parler, sa voix étoit si foible que les Gardes craignant qu'il n'expirât, le poserent doucement à terre & furent avertir le Roi. Ce Monarque s'en approcha avec Arsace, Tigranes, Artaxes & le Prince d'Aza, & s'étant fait connoître à ce perfide, dont les ombres de la mort couvroient déja les yeux : Je meurs, Seigneur, lui dit-il, mon trépas me venge de

de mes crimes, mais je ne suis pas seul coupable, la Reine a tout conduit, j'ai tout exécuté, la mort de vos enfans & la vôtre ont fait l'objet de nos désirs, vous trouverez sur moi des preuves...... il ne put achever, sa voix s'éteignît, ses yeux se fermerent, & ce traître expira au millieu de tous ceux dont il avoit juré la mort.

Narbatte le fit fouiller, & l'on trouva ce qu'il venoit de dire par le fatal engagement écrit & signé de la main de la Reine ; la douleur du Roi de Cars & celle d'Arsacene ne peuvent se décrire, cette marque autentique des crimes de cette Princesse ne leur laissant aucun doute de ce qu'elle avoit fait contre Tigranes & Zulamie, ils en eurent horreur, mais la gloire d'un côte, & de l'autre la nature, les firent résoudre à la ménager, Artaxes & Tigranes furent les premiers à les confirmer dans ses sentimens, le Prince d'Aza les approuva, & ne voulant point perdre le tems à tirer le Roi de Révan & les Princesses de la captivi-

té dans laquelle ils étoient retenus, ils prirent tous ce même jour le chemin de la Ville de Cars, accompagnez d'un chariot dans lequel étoit le corps de Pharmate, sur qui l'on vouloit faire tomber la haine & la vengeance du peuple ; quoique l'âge & vingt deux ans d'hymenée eussent beaucoup réfroidi le Roi de Cars pour son épouse, & que ses crimes avérez achevassent de la banir de son cœur, il l'avoit trop aimée pour la haïr sans peine, & jamais combat ne fut plus rude que celui qui se fit au fond de son ame entre le souvenir de l'amour qu'il avoit eu & l'indignation qui prenoit sa place, le vertueux Arsace de son côté n'étoit pas dans un état plus doux ; il ne pouvoit penser sans frémir que sa sœur, son beau-frere, son neveu & son propre pere, avoient été les objets de la fureur de Mélisée, mais aussi se remettant devant les yeux que cette coupable femme étoit sa mere, il sentoit déchirer son cœur

par les traits les plus aigus de la douleur & du déſeſpoir.

Tigranes & le Prince ſon fils connoiſſoient trop bien la beauté de ſon caractere, pour ne pas voir ce qui ſe paſſoit en lui, ils l'admiroient & le plaignoient en ſecret. Le Prince d'Aza étoit le ſeul, qui ſimple ſpectateur de tant d'agitations, ne pouvoit en être atteint, quoique ſon eſtime pour les Princeſſes le rendit ſenſible; il eſt aiſé de juger par le trouble de ces événemens arrivez coup ſur coup, que ce voyage ſe fit avec une profonde triſteſſe; cependant ils arriverent, & Thamés s'étant préſenté à la porte de la Ville, en croyant que c'étoit le Roi, elle fut ouverte à l'inſtant.

Mais ce qui ſurprit extrêmement Narbatte, fut d'apprendre par les acclamations du peuple, qu'il étoit inſtruit du crime de Pharmate, qui demandant ſon corps avec un empreſſement qui tenoit de la rage, força les gardes à le lui livrer: alors fondant ſur ce cadavre avec fureur, il mit en pié-

ces, & traina ses membres par toute la Ville, tandis que les uns s'occupoient à satisfaire leur vengeance de la sorte, les autres crioient sans cesse : Vive à jamais Tigranes & Zulamie, & les Dieux nous conservent notre Roi & les Princes ses fils. Tous ces cris redoublez furent bientôt portez jusqu'au Palais, & l'on en vit sortir le Roi de Révan suivi de tous les Seigneurs qui vinrent au-devant de Narbatte & des Princes.

La vûë de ce Monarque les surprit agréablement, s'imaginant que les avis de Nimée n'avoient point eu de realité; mais ce Prince ne fut pas long-tems sans détruire cette idée; & comme il ne connoissoit ni Tigranes ni le Prince d'Aza, après les premieres civilitez, lorsque Narbatte eut mis pied à terre, & que suivi des Princes il fut entré dans son appartement, il le prit en particulier avec les deux jeunes Princes, il leur conta qu'un de leurs assassins ayant fui vers la Ville, les Sentinelles l'avoient arrêté & conduit vers la Reine, à la-

laquelle encore tout troublé, il a-
voit appris la mort de Pharmate.

Qu'à cette nouvelle, Mélisée extrêmement inquiéte, l'avoit fait mener en prison, & qu'elle avoit envoyé dire aux Princesses, qu'elles étoient libres ainsi que le Roi de Rêvan, ajoutant qu'elle n'en avoit usé de la sorte que pour leur sûreté; mais, continua ce Monarque, ayant été instruit par la Princesse Azalinde, du destin de Tigranes & de Zulamie, & craignant quelques nouvelle trahison de la même main, je n'ai pas plûtôt joui de la liberté, que secondé de tous vos fidéles Sujets, je me suis rendu Maître du Palais; j'ai fait poser une garde sûre à l'appartement de la Reine, en lui mandant qu'elle n'en sortiroit qu'à votre retour, en suite ayant appris la captivé de Nimée, je l'ai fait mettre en liberté; & me transportant à la prison du soldat, ce malheureux m'a fait un fidéle récit du complot de Pharmate & du succès qu'il avoit eu; j'en ai rendu graces aux Dieu, & ju-

jugeant bien que vous ne tarderiez pas à rentrer dans votre Capitale, & que je vous y ferois plus utile qu'en vous allant chercher, j'y suis demeuré; & faisant publier le crime de Pharmate, le sort de Tigranes & de Zulamie, & votre retour, j'ai mis le peuple au comble de la joie, & la terreur dans l'ame de ceux qui pourroient avoir trempé dans cette horrible conspiration.

Le Roi de Cars embrassa celui de Révan, le remercia de ses soins, & le conjura de ne se souvenir de l'outrage qu'on lui avoit fait, que pour le plaindre d'avoir donné lui-même dans les piéges qu'on lui avoit rendu: ensuite ayant rejoint Tigranes & le Prince d'Aza, & les lui ayant fait connoître, ce Monarque leur témoigna une joie si sincère de les voir, & sur tout au Roi d'Aziris, qu'il conjura tendrement de recevoir Azalinde pour sa fille, que ce Prince se lia dès-lors avec lui d'une amitié qui ne finit qu'avec leur vie.

Le Roi de Cars qui ne songeoit qu'aux

qu'aux moyens de disculper la Reine parmi le peuple & ses courtisans, & qui vouloit avoir le temps de s'en separer sans éclat, en la releguant dans une des Villes de son Royaume, sous quelque prétexte plausible, pria le Roi de Révan de mener les Princes à l'appartement d'Azalinde, tandis qu'il assembleroit son Conseil, pour prendre de justes mesures sur les affaires présentes, mais la coupable Mélisée ne lui en laissa pas le temps; & comme ils étoient prêts à se separer, une des femmes de cette Princesse vint avertir Narbatte qu'elle étoit à l'extrémité. Quel spectacle pour un époux & pour un fils, que les derniers momens d'une mere & d'une épouse aussi criminelle.

Cependant pour ne la pas faire soupçonner, ils s'y rendirent tous, mais ils arriverent encore trop tard: elle venoit d'expirer entre les bras de Nimée, qui malgré ce qu'elle avoit fait contre elle, n'avoit rien épargné pour la rappeller à la vie. Cette vûe remit le trouble & la dou-

douleur dans les cœurs, Narbatte fut touché, Tigranes, Artaxes, Arſace, & le Roi de Révan, ne purent retenir leurs larmes, & peut-être auroient-ils eu de la peine à ſe conſoler, ſans une Lettre qu'un des Eſclaves de cette Reine rendit au Roi de Cars, en lui diſant qu'elle lui avoit commandé de ne la lui donner qu'après ſa mort. Il l'ouvrit & la lut bas, il y trouva l'aveu de tous ces crimes, & la cruelle réſolution qu'elle avoit priſe de les combler en s'empoiſonnant non par la honte de ſes fureurs ni le remords de ſes forfaits, mais par le deſeſpoir de les avoir vû manquer, & d'être encore ſoumiſe aux loix des objets de ſa haine, l'aſſurant qu'elle mouroit en déteſtant Tigranes, Arſace, Zulamie, & ſe déteſtant elle-même. Dès ſentimens ſi pervers juſques aux portes du trépas, ne pouvant inſpirer que de l'horreur, firent à l'inſtant ſentir à Narbatte une véritable ſatisfaction d'être délivré de cette femme, & ſortant promtement de ſon appartement

en obligeant les Princes à le suivre, il se rendit auprès des Princesses pour effacer par la douceur de leur entretien, les funestes images dont son esprit étoit rempli. Azalinde & Félimnie qui sçavoient déja cette catastrophe, s'employerent fortement à la consolation du pere & du fils; & comme la Princesse de Cappadoce retrouvoit dans Arsace l'héritier d'un puissant Empire, la secrete joie de son cœur se répandant dans toutes ses actions, elle parut aux yeux de ce jeune heros avec des graces si nouvelles, qu'il ne put résister au plaisir de lui sacrifier toutes les pensées qui ne l'avoient pas pour objet.

Tigranes fut enchanté de la Princesse de Révan, il approuva & bénit le choix d'Artaxes, & ce tendre Amant eût goûté une joie parfaite, si son illustre mere eût achevé par sa présence de le rendre heureux. Azalinde accoutumée à lire dans son ame, pénétra ce qui troubloit sa félicité, & persuadée qu'il étoit de son devoir de marquer l'empres-

ſement qu'elle avoit d'embraſſer celle qui lui tiendroit bientôt lieu de mere, elle fit entendre au Roi ſon pere de quelle importance il étoit qu'on fût au plûtôt tirer cette Princeſſe de ſa retraite, & le pria de permettre qu'elle fût la chercher; le Roi de Révan ayant communiqué cette propoſition au Roi de Cars, il l'accepta avec d'autant plus de plaiſir, qu'il étoit bien-aiſe d'éloigner les Princes ſes fils, tandis qu'on rendroit les honneurs funebres à Méliſée, trouvant que le prétexte d'accompagner les Princeſſes, étoit ſuffiſant pour les obliger à ſortir de Cars. Tigranes fut du même avis, & les Rois ayant averti les Princes de leur réſolution, il fut arrêté que le ſurlendemain, Azalinde & Felimnie avec la ſage Nimée & les principales Dames de la Cour partiroient dans les chars du Roi & de la feuë Reine pour aller chercher la Reine Zulamie, que le Prince d'Aza qui vouloit ſe rendre promptement dans ſes Etats, accompagneroit les Prin-

Princes avec Artaxes, Arſace & Thamés, à la tête de mille chevaux pour prévenir les accidens qui pourroient arriver.

Cependant pour éviter les funeſtes objets que la Ville leur repreſentoit ſans ceſſe, cette auguſte Cour ſe retira ce même jour dans un ſuperbe Palais, que le Roi de Cars avoit ſur les bords de l'Araxe, laiſſant aux Grands Officiers de la Couronne le ſoin de rendre les funerailles de la Reine dignes du rang qu'elle avoit occupé, quoiqu'elle le méritât ſi peu. Le lendemain le Prince d'Aza ſigna le Traité de Paix, & le Roi de Cars fit publier un Manifeſte, par lequel il inſtruiſoit les peuples, & toutes les Puiſſances des crimes de Pharmate, rejettant ſur lui ſeul ce qui s'étoit fait contre Tigranes, Zulamie & lui, & leur notifiant la vie de ſes enfans, l'échange qui s'étoit fait d'Arſace & d'Artaxes, & la mort de Meliſée; il finiſſoit en les engageant à prendre part à ſa joie & à ſa douleur dans ces differens évenemens,

avec

avec le zele qu'il attendoit de ses alliez, & l'affection de ceux qui étoient soumis à son autorité, Tigranes en fit un particulier pour le Royaume d'Aziris, dans lequel il assuroit ses sujets d'un pardon général; enfin rien ne fut oublié pour remettre les choses dans l'ordre dont la haine, l'amour & l'ambition avoient troublé l'Arménie. Les Princesses partirent au jour marqué avec leur brillante Cour, & leur voyage s'étant fait sans accident, elles arriverent à la retraite de Tigranes, où Zulamie commençoit à s'inquiéter de n'entendre aucune nouvelle de son épouse & de son frere; ce Prince, suivi d'Artaxes & du fidéle Thamés, davancerent les Princesses pour joüir quelques momens plûtôt de la vûë de celle qu'ils cherchoient. Artaxes qui brûloit du désir d'embrasser ses genoux fut le premier qui s'offrit à ses yeux; elle étoit dans un salon, simplement orné, vêtuë elle-même sans aucune parure qui pût la distinguer d'une femme ordinaire; mais elle brilloit de

de tant de graces & d'une majesté si peu commune, que sans le secours de la magnifisence on voyoit aisément la grandeur de sa naissance; Ocrise & Mitrane conduisoient les Princes, & le bruit qu'ils firent en entrant ayant tiré Zulamie de la rêverie où sa tristesse l'avoit ensevelie, elle tourna les yeux du côté de la porte du salon, & vit plûtôt Artaxès à ses pieds qu'elle n'eut le tems de reconnoître Arsace qui marchoit sur ses pas.

Mais aux transports du jeune Prince, aux traits frappans de son visage, & sur-tout aux tendres mouvemens qu'elle sentit à sa vûë; elle n'hésita point à le connoître, & pénétrée de joie, de tendresse & d'admiration, laissant tomber son visage sur le sien; C'est Artaxes, s'écria-t'elle, c'est mon fils; mon cœur, n'en sçauroit douter; alors les larmes, les soupirs & les sanglots arrêtant toutes les paroles, on n'entendit plus entr'eux qu'un murmure de mots sans suite, & sans ordre: Ah, Madame, disoit Artaxes!

O mon auguste mere, mon cher Artaxes, reprenoit Zulamie, digne fils de Tigranes ; enfin je vous revois.

Tant de témoignages d'amour & de joie les auroient occupez encore long-tems, si le Prince Arsace ne se fût approché pour les partager & l'avertir de l'arrivée des Princesses de Révan & de Cappadoce ; cette tendre mere embrassant Arsace, le conjura de pardonner son trouble à la vûë d'un objet si cher ; elle fit mille touchantes amitiez à Thamés, & donnant la main au Prince son frere, elle fut au devant des Princesses, à qui les Princes d'Aza & d'Aziris furent offrir les leurs à la descente de leur char ; l'entrevûë de ces trois grandes Princesses fut des plus touchantes ; Azalinde & Felimnie voulurent se jetter aux pieds de Zulamie ; qui les en empêcha en les serrant dans ses bras ; elle eût eû de la peine à pénétrer celle des deux qui devoit être sa belle-fille, par l'égalité des tendres caresses qu'elles lui faisoient

foient l'une & l'autre, si les Princes ne les eussent nommées en les lui présentant.

L'admiration des beautez dont toutes les trois étoient partagées, succeda aux marques d'amitié; Zulamie ne pouvoit se lasser de donner des louanges aux attraits qui frappoient ses regards, & les deux Princesses étoient dans le dernier étonnement de voir que les années & les cruels chagrins n'avoient rien ôté des charmes de Zulamie; en effet cette Princesse malgré tous ses malheurs & près de quarante-trois ans qu'elle avoit alors, pouvoit encore effacer les plus jeunes beautées; mais peu sensible à ces fragiles dans de la nature, elle se contentoit de les admirer dans les autres, sans se prévaloir de ceux qu'elle possedoit.

La vertueuse Nimée épouse de Thamés & mere de lait du Prince Artaxes, fut reçûë de Zulamie avec des marques d'une considération particuliere, Artaxes témoigna la sienne au vénérable Ocrise, & Mi-

tra-

tranes n'en fut pas oublié ; le Prince d'Aza reçut aussi de grands honneurs de Zulamie, & cette Princesse que cette illustre compagnie traita toujours en Reine d'Aziris, la régala de façon à lui prouver que sa longue solitude ne lui avoit point fait oublier ni la dignité de son rang ni la magnificence qui doit l'accompagner.

Quelques jours se passerent de la sorte, pendant lesquels la Reine d'Aziris fut amplement instruite de tout ce qui s'étoit passé à Cars, & l'état du cœur d'Arsace la touchant sensiblement, elle se joignit à Félimnie & à son cher Artaxes pour bénir de son souvenir une mere si peu digne d'y regner. Cette belle & nombreuse Cour resta huit jours dans la retraite de Tigranes, pour remettre les Princesses de leur voyage & donner le tems à Zulamie de se préparer à partir, après lesquels ils quittérent tous cette solitude pour se rendre à Cars, le Prince d'Aza ne s'en sépara qu'en ce moment, & rempli d'estime & d'ami-

mitié pour les Princes de Cars & d'Aziris, il reprit la route de ses Etats.

Narbate, Tigrane & le Roi de Révan avertis de l'arrivée des Princesses par les Couriers d'Arsace & d'Artaxes, les furent recevoir à deux milles de la Capitale; tous les chemins étoient bordez d'un peuple innombrable, & les troupes rangées en ordre de bataille sous les murailles de la Ville. Mais sans m'arrêter aux marques de la joie universelle des grands & des petits, je dirai que si l'entrevûe de Zulamie & d'Artaxes avoit été touchante, celle du Roi de Cars & de la Princesse ne le fut pas moins; le retour du cœur d'un pere qui reconnoît avoir manqué aux loix du sang & de la nature par la plus haute des injustices, envers une fille innocente & vertueuse, & qui la retrouve après mille malheurs aussi tendre, aussi soumise qu'elle l'eût été s'il l'eût toujours aimée; ce retour, dis-je, dans un tel pere, est bien plus sensible par la honte & le regret dont il est ac-

com-

compagné, qu'il ne l'est dans l'ame d'une mere & d'un fils qui n'ont jamais eu rien à se reprocher.

On avoit dressé des Tentes superbes dans une belle plaine, sur le chemin de Zulamie, pour les Rois & leurs suites; ils y attendirent cette Princesse & son cortége: avertie par les Coureurs, elle n'eut pas plûtôt aperçu la Tente Royale, qu'elle mit pied à terre, & s'avança, soutenuë de chaque côté par les Princes, suivie d'Azalinde, de Felimnie, & de toutes les Dames; le Roi de Cars sortit de sa Tente au milieu des Rois d'Aziris & de Révan, & fut au-devant d'elle. A peine furent-ils à portée l'un de l'autre, que Zulamie se laissa tomber à ses pieds fondant en larmes.

Narbatte, qui ne put la voir en cet état sans se rappeller l'horrible mort dont il l'avoit crû la proye, saisi de remords, de douleur & de joie, ne trouva que des soupirs pour s'exprimer; & l'ayant relevée avec empressement, il la tint un temps considerable dans ses bras, sans

ſans pouvoir prononcer une parole. Les illuſtres témoins de cette entrevuë, craignant les effets de tant de ſenſibilité, ſur tout à l'âge du Roi de Cars, les conjurerent de ſe calmer, & de ne plus mêler de pleurs des momens ſi fortunez, ils en convinrent ; & pour ne reſpirer que la joie, des le lendemain de l'arrivée des Princeſſes, on travailla fortement aux préparatifs de leurs hymenées avec Artaxes & Arſace, qui ſe firent quelques ſemaines après avec toute la pompe & la magnificence poſſible. Le Général Ozis arriva dans ce temps-là à Cars, & n'apprit pas ſans étonnement les differens événemens qui s'étoient paſſez dans ſon abſence, & ceux dont le myſtere l'avoit ſi fort inquieté. Les Rois de Cars & d'Aziris ſe réünirent pour jamais : les deux Princes toujours liez de la plus tendre amitié, n'en rompirent les nœuds qu'en entrant au tombeau ; mais ce fatal moment ne s'offrit à eux, que dans une extrême vieilleſſe. Un an après leur mariage, Narbat-

te

te mourut, Arſace monta ſur le Trône de Cars, & le Prince Artaxes ſur celui d'Aziris, par la volonté & l'autorité de Tigranes & de Zulamie, qui ne faiſant conſiſter la veritable felicité que dans l'étude & la pratique de la ſageſſe, préfererent leur ſolitude à tout l'éclat dont le Trône eſt environné.

F I N.

